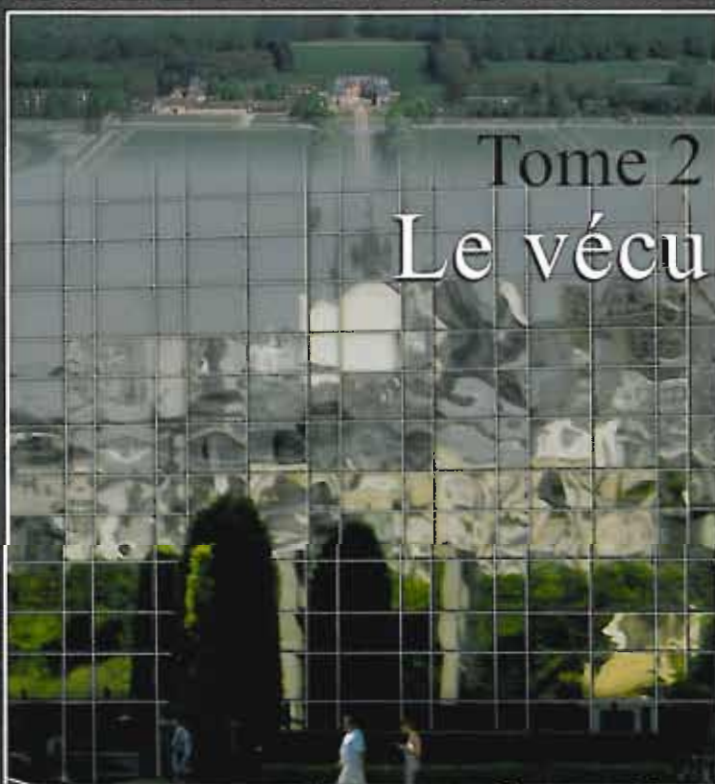


LES CAHIERS

DE L'INSTITUT D'AMENAGEMENT
ET D'URBANISME
DE LA REGION D'ILE-DE-FRANCE

PATRIMOINE



Tome 2
Le vécu

N° 130 - 1^{er} trimestre 2001 - 240F - 36,59€
ISSN 0153-6184

PARUTION TRIMESTRIELLE
QUARTERLY REVIEW

LES CAHIERS

DE L'INSTITUT D'AMÉNAGEMENT
ET D'URBANISME
DE LA RÉGION D'ÎLE-DE-FRANCE



PUBLICATION
TRIMESTRIELLE
CRÉÉE EN 1964
AVRIL 2001

Directeur de la publication
Jean-Pierre DUFAY

Rédactrice en chef
Dominique LOCHON

Comité de lecture
Ruth FERRY, Fouad AWADA, Joseph BERTHET,
François DUGÉNY, Claude GAUDRIAULT, Gérard LACOSTE,
Philippe MONTILLET, Jean-Pierre PALISSE, Christian THIBAUT

Presse
Catherine GROLEE-BRAMAT (01 53 85 79 05)

Traductions
Andrea CORDÉRO, TRADUCTIK, HALFMOON

Secrétariat administratif
Christine MORISCEAU (01 53 85 75 48)

Création - Fabrication
Denis LACOMBE
Maquette, illustrations
Claudine LHOSTE-ROUAUD
cartographie
Didier PRINCE

Bibliographie
Linda GALLET (01.53.85.79.63)
Médialibrique - Photothèque
Miccette HERCELEN (01.53.85.79.66)
Cécile de MONTFORT (01.53.85.75.18)

Coordination de fabrication
Roland GUENIFFET

Impression Augustin s.a. 189, rue d'Aubervilliers - 75018 Paris

Commission paritaire N° 811 AD

© I A U R I F, AVRIL 2001
Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés.
Les copies, reproductions, citations intégrales ou partielles pour utilisation
autre que strictement privée et individuelle, sont illicites sans autorisation
formelle de l'auteur ou de l'éditeur.
La contrefaçon sera sanctionnée par les articles 425 et suivants
du code pénal (loi du 11-3-1957, art. 40 et 41).
Dépôt légal 3^e trimestre 2000

Diffusion vente et abonnement:
Marie-Louise WILLEM

	France	Étranger
Le numéro	240 FF 36 €	250 FF 38 €
Abonnement pour 4 numéros :	570 FF 86 €	640 FF 97 €
Étudiants *	Remise 30 %	

Sur place :
LIBRAIRIE ÎLE-DE-FRANCE, accueil IAURIF
15, rue Falguère, Paris 15^e (01.53.85.77.40)
Marie-Louise WILLEM (01.53.85.79.38)

Par correspondance :
INSTITUT D'AMÉNAGEMENT ET D'URBANISME
DE LA RÉGION D'ÎLE-DE-FRANCE
15, rue Falguère, 75740 Paris Cedex 15
abonnement et vente au numéro :
<http://www.iaurif.org>

* Photocopie carte de l'année en cours. Tarif 2000

Sommaire

Éditorial

**Protéger la richesse patrimoniale
au service d'un développement durable**
Jean-Pierre Dufay, Directeur général de l'Iaurif

5

La prise en compte du patrimoine dans les PNR
Exemple de la haute Vallée de Chevreuse
Cécile Lauras, PNR de la haute vallée de Chevreuse

7

**Regards sur le patrimoine
de l'entre-deux guerres en banlieue parisienne**
Anne-Céline Fuchs et Philippe Montillet, Iaurif

13

**Sceaux : quand un lotissement contribue
à l'identité d'une banlieue**
Christine Desmoulins, Maison Hennebique

25

Les jardins remarquables en Ile-de-France
Christian Thibault, Michel Collin et Corinne Meynial, Iaurif,

35

Quels jardins ? Deux grandes questions ont monopolisé
les premières réunions du comité de pilotage

36

L'inventaire des jardins en France

39

Exercice de styles

45

Le patrimoine naturel en Ile-de-France
Bernard Cauchetier, Iaurif

55

**Le patrimoine paysager,
de la protection au développement durable**
L'exemple de la forêt de Fontainebleau et de ses alentours
Pierre-Marie Tricaud, Iaurif

67

Le patrimoine géologique
Bernard Cauchetier, Iaurif

81



La vallée de la Bièvre au fil de son patrimoine lié à l'eau

Jean-Louis Dubois, Iaurif

93



La ville superposée : le cas du faubourg Saint-Antoine

Dominique Hervier, Drac

101



Le façadisme

Philippe Montillet, Iaurif

110



Saint-Quentin-en-Yvelines : Une ville nouvelle en quête de mémoire

Julie Guiyot-Corteville, Écomusée

117



Origine des villes nouvelles

120



Chronologie

123



Villes nouvelles, mode d'emploi

135



Et demain ?

142



Le patrimoine légendaire méconnu : des déesses et des dieux, des saintes et des saints, des géants et des nains, des dragons et des fées...

L'exemple de l'eau symbolique et sacrée en Ile-de-France

Raymond Delavigne, Iaurif

151



Brèves rencontres

189



Biblio brèves

193

In this issue

Editorial:

Protect the rich heritage in the context of sustainable development

Jean-Pierre Dufay, Directeur général de l'Iaurif

4

Managing PNR heritage Regional nature reserves

The Haute vallée de Chevreuse

Cécile Lauras, PNR - Regional nature reserve - Haute vallée de Chevreuse

12

An overview of Paris suburban heritage from the inter-war years

Anne-Céline Fuchs and Philippe Montillet, Iaurif

22

Sceaux - A housing estate which contributes to the identity of its suburb

Christine Desmoulins, Maison Hennebique

33

Outstanding gardens in the Ile-de-France area

Christian Thibault, Iaurif, Michel Collin and Corinne Meynial

Two main issues dominated the early meetings of the steering committee

Inventory of the gardens of France

Exercise of style

49

49

51

54

Natural heritage in the Ile-de-France area

Bernard Cauchetier, Iaurif

64

Landscape heritage from protection to sustainable growth

The example of the Fontainebleau Forest and its surroundings

Pierre-Marie Tricaud, Iaurif

78

Geological heritage

Bernard Cauchetier, Iaurif

90

Water-related heritage along the Bièvre valley

Jean-Louis Dubois, Iaurif

99

The stratified city

A case study of the Faubourg Saint-Antoine

Dominique Hervier, Drac

Facade preservation

Philippe Montillet, Iaurif

112

116

Saint-Quentin-en-Yvelines : a new town in search of its roots

Julie Guiyot-Corteville, Ecomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines

Origin of the new towns

Chronological history

New towns: a short guide

What does the future hold?

143

144

146

149

150

God and goddesses, male and female saints, giants and dwarfs, dragons and fairies:

An unrecognised heritage of legends

Symbolic and sacred water in the Ile-de-France area

Raymond Delavigne, Iaurif

178

Protect the rich heritage in the context of sustainable development

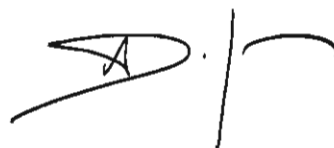
History has left its imprint on the Ile-de-France area lending profound unity to its rich diversity. Its identity is founded on harmony born from a blend of historical and contemporary beauty, bell towers and villages, glass and concrete, rivers and forests.

A region of "capital" importance in historical, demographic and economic terms, the concentration of state institutions and talent, the Ile-de-France area enjoys a wealth of heritage features. It is home to prestigious, universally recognised buildings and a variety of sites and special locations which provide a living historical record, the whole in natural settings of great quality.

Home to capital, the region is also a large urban area whose growth is of vital necessity. We therefore have a duty to protect our rich heritage in the context of sustainable development. People is increasingly aware of this issue and have made a major contribution to the groundswell preservation movement via the initiatives of its institutions, communities and associations.

IAURIF has decided to devote its latest two Cahiers to heritage in the Ile-de-France area. The first issue is devoted to defining the concept of heritage in all its forms, the way it has changed over time and those that have worked for its recognition and restoration.

The second volume features concrete examples which illustrate the changing, diverse nature of our heritage comprising fine architectural examples and ordinary buildings, lively districts or fragile natural spaces, landscapes impregnated with culture as well as all those who on a daily basis work to record, manage and bring the heritage in the Ile-de-France area to life for us and our children.



Jean-Pierre Dufay
Managing Director

Protéger la richesse patrimoniale au service d'un développement durable

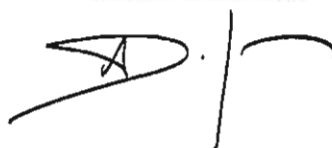
L'histoire a façonné l'Ile-de-France en lui donnant, malgré sa grande diversité, une profonde unité. De cette alliance des beautés d'hier et d'aujourd'hui, clochers et villages, verre et béton, fleuves et forêts, une harmonie est née qui fonde son identité.

Région capitale par le poids de son passé, de sa démographie, de son économie, par la concentration des pouvoirs mais aussi des talents, l'Ile-de-France recèle une richesse patrimoniale considérable : ce ne sont pas seulement ses édifices prestigieux et universellement reconnus mais aussi la variété de sites et de lieux, témoins vivants de son histoire sans oublier le cadre naturel de grande qualité dans lequel ils s'inscrivent.

Mais la Région capitale est aussi une métropole dont l'évolution est une nécessité vitale. Protéger cette richesse patrimoniale au service d'un développement durable est donc un devoir. L'homme est de plus en plus conscient de cet enjeu et contribue largement au vaste mouvement de leur valorisation à travers l'action de ses institutions, de ses collectivités, de ses associations.

L'IAURIF a décidé de consacrer ses deux derniers Cahiers au patrimoine francilien. Le premier numéro s'est attaché à définir le concept de patrimoine dans toutes ses acceptions, son évolution, et à travers les acteurs qui interviennent pour sa reconnaissance et sa mise en valeur.

Le deuxième tome s'inspire d'exemples concrets et tente à travers eux de saisir cette réalité mouvante et diverse faite d'édifices remarquables ou ordinaires, de quartiers vivants ou d'espaces naturels fragiles, de paysages imprégnés de culture, mais aussi de tous ceux qui, au quotidien, identifient, gèrent et font vivre la réalité de l'Ile-de-France qui est aussi notre patrimoine de demain.



Jean-Pierre Dufay
Directeur général

La prise en compte du patrimoine dans les PNR

Exemple de la haute vallée de Chevreuse

Écile Lauras¹
PNR de la haute vallée de Chevreuse

Le patrimoine est au cœur des Parcs naturels régionaux (PNR). En dépit de leurs spécificités locales, chacun des trente huit parcs, actuellement créés sur le territoire national, a « pour vocation de protéger et faire vivre le patrimoine naturel, culturel, humain de son territoire pour faire vivre son avenir² ». Ce qui réunit les parcs, leur bien commun en quelque sorte, tient bien dans la prise en compte du patrimoine. Premier Parc naturel régional créé en région Ile-de-France, la haute vallée de Chevreuse protège et valorise ses patrimoines depuis près de quinze ans.

Patrimoine et parcs

«Les Parcs naturels régionaux concourent à la politique de protection de l'environnement, d'aménagement du territoire, de développement économique et social et d'éducation et de formation du public. Ils constituent un cadre privilégié des actions menées par les collectivités publiques en faveur de la préservation des paysages et du patrimoine naturel et culturel³».

Le rapport entre patrimoine et parc est ainsi très clairement établi par la loi de 1993 sur les paysages et confirmé dans ses décrets d'application⁴. Bien au-delà d'une prise en compte des problèmes d'environnement ou de la plus-value touristique des sites, c'est bien la préservation du patrimoine qui est à la base du projet de développement des parcs et qui fonde leur légitimité à réunir les collectivités, les administrations, les associations et les acteurs socio-économiques d'un territoire.

(1) Chargée de mission au patrimoine-paysage.

(2) Fédération des parcs naturels régionaux de France, *Argumentaire des Parcs naturels régionaux*, 1994.

(3) Art. 2 de la loi du 8 janvier 1993 sur la mise en valeur des paysages et modifiant certaines dispositions législatives en matière d'enquêtes publiques.

(4) Décret n°94-765 du 1er septembre 1994 pris pour l'application de l'article L.244-1 du Code rural et relatif aux parcs naturels régionaux.

Une charte, rédigée et approuvée par l'ensemble de ces partenaires, concrétise le projet et engage ses signataires pour une durée de dix ans. Elle désigne souvent le parc, devant les collectivités, comme le référent patrimonial du territoire.

Les solutions que proposent les parcs pour la préservation du patrimoine sont multiples, souvent innovantes, toujours respectueuses de l'environnement, exemplaires, et reproductibles ou adaptables à d'autres territoires. Elles sont très souvent transversales et intègrent les dimensions paysagères, écologiques et économiques d'un même projet puisque la notion de patrimoine recouvre aussi bien le patrimoine naturel que culturel. Sont compris dans cette dénomination les espèces vivantes, les sites bâtis ou non et les objets tant matériels qu'immatériels comme des savoir-faire.

La prise de conscience d'un patrimoine menacé

La haute vallée de Chevreuse est riche de la diversité de ses paysages : alternance de plateaux céréaliers aux horizons lointains avec de fréquentes vallées étroites à caractère champêtre qui abritent de remarquables milieux naturels. Par ailleurs, un important patrimoine bâti d'origine prestigieuse ou rurale témoigne de l'histoire de cette région avant qu'elle n'ait été convoitée pour son agrément et son cadre de vie⁵.

À proximité de Paris et des banlieues densément urbanisées de la première couronne, la vallée de Chevreuse doit sa préservation à la prise de conscience



de ses atouts et des menaces qui pouvaient l'affaiblir, par des habitants mobilisés dès les années 70-75⁶.

Cependant, en dépit de la protection d'une partie du territoire au titre des sites inscrits à partir de 1973, puis de la création du Parc en 1985, ses ressources patrimoniales restent fragilisées par une forte pression urbaine, d'une part, et un important «turn-over» de la population, d'autre part.

La pression urbaine menace concrètement, directement ou de façon induite, l'espace patrimonial et les espèces qui y vivent : fragmentation des milieux naturels, disparition ou substitution de niches écologiques, morcellement et fermeture des paysages, artificialisation de la nature par des gestions inadaptées, appropriations...

(5) Voir l'article de Françoise Huard, Pascal Dubreuil, Ghyslaine Wolff-Resclausse, «Un bouquet d'expériences en Ile-de-France» in *Les Cahiers de l'Iaurif*, n°109-110, juillet 1995, pp. 19-41.

(6) Voir l'article de Raymond Delavigne sur le contexte et les origines de la création du Parc. «Le temps de la maturation» in *Les Cahiers de l'Iaurif*, n°109-110, juillet 1995, pp. 11-18.

Le PNR préserve les milieux naturels les plus riches et maintient le caractère naturel des fonds de vallées.
PNRs (regional nature reserves) preserve the richest natural environments and are a means of preserving the natural character of the valley bottom.

E. Huard/PNR de la Haute Vallée de Chevreuse

Les mouvements de population, quant à eux, affectent également la mémoire du territoire. Le nombre d'habitants originaires de cette région d'Ile-de-France, le faible ancrage local d'habitants venus y résider pour quelques années seulement sans véritablement s'y intéresser autrement qu'en consommateurs d'un cadre de vie, affaiblissent et fragmentent la mémoire locale, parfois la recomposent.

La politique patrimoniale

Face à ces tendances lourdes et à l'occasion du renouvellement de sa charte constitutive en 1999, le Parc naturel régional a réaffirmé sa vocation patrimoniale et identifié les enjeux majeurs sur lesquels il œuvrera en priorité pour les 10 années à venir :

- Maîtriser la croissance de l'urbanisation
- Préserver les milieux naturels les plus riches
- Maintenir des paysages ouverts et le caractère rural et naturel des fonds de vallées
- Poursuivre l'amélioration de la qualité des eaux
- Maintenir et développer les activités pour conserver un territoire vivant

Les actions du Parc portent sur l'acquisition de connaissances, la recherche et la mise en œuvre de certains modes de gestion, la diffusion et la sensibilisation.

S'il est vrai qu'on ne peut bien protéger que ce que l'on connaît, le Parc a réalisé un important travail dans ce domaine. Ainsi, en 1996, il éditait l'inventaire des patrimoines qu'il venait d'achever (paysages, faune, flore et milieux naturels, patrimoine vernaculaire). Durant la phase de recueil des données, il avait collecté les connaissances des habitants sur leur patrimoine vernaculaire et paysager. En outre, il avait pu mesurer l'appréciation et l'appropriation relatives de chaque élément cité. Cette prise en compte du regard des habitants a été intégrée dans les cahiers de l'inventaire aux côtés des données de sources «savantes». Des inventaires thématiques enrichissent constamment cette base.

Cernay-la-Ville : le maintien d'un cadre de vie exceptionnel, passant par une bonne maîtrise de l'urbanisation, est une des priorités du PNR.
Cernay-la-Ville.
A priority of the PNR (regional nature reserves) is to preserve an exceptional living environment by effectively managing urban development — a priority for the PNR.

M. Laffond/PNR de la Haute Vallée de Chevreuse



Le Parc diffuse ces connaissances dans diverses publications destinées au grand public. Il peut organiser des sorties alliant la découverte culturelle au plaisir de la randonnée, comme celles qui ont eu lieu cette année, à l'occasion du tricentenaire de la mort de Racine. Concernant le jeune public, il propose aux classes primaires un programme éducatif de découverte du patrimoine des communes et du rôle du Parc.

Le Parc met en œuvre des outils de protection, de gestion, de veille ou de développement, utiles à la réalisation de ses objectifs : opération programmée de l'amélioration de l'habitat

(OPAH), mesures agri-environnementales (MAE), associations foncières agricoles (AFA), contractualisations pour les mares ou la replantation d'arbres fruitiers, Observatoire photographique du paysage, opération de réhabilitation de l'artisanat et du commerce (ORAC)...

Il préconise en matière d'urbanisme, d'architecture, d'aménagement paysager et de gestion de milieux.

Enfin, il subventionne les projets des communes visant à préserver le patrimoine : remise en état ou créations de chemins, restauration du petit patrimoine et des milieux naturels...

La découverte du patrimoine naturel et bâti est une des missions fondamentales des PNR : mare pédagogique au Centre d'initiation nature des Hauts-Besnières. PNRs play a fundamental role vis-à-vis natural and architectural heritage. Educational pond at the Hauts-Besnières Centre d'initiation.

F. Huard/PNR de la haute vallée de Chevreuse





Les effets d'une politique patrimoniale

La présence d'un Parc naturel régional produit des effets sur le patrimoine. Certains sont attendus et recherchés comme les conséquences directes et positives d'une reconnaissance légitime : la restauration d'éléments exceptionnels mais jusque-là ignorés et menacés, par exemple.

Cependant, des effets induits moins souhaitables se produisent également. Il se crée des attentes pour lesquelles il n'y a pas toujours de réponse possible : «Que fait le Parc pour protéger tel lavoir ?». C'est parfois oublier que le Parc n'impose rien et qu'il ne se substitue ni à la propriété privée, ni au pouvoir de décision des municipalités. Et que penser des contraintes et du niveau d'exigence souvent prêtés au

Parc au nom du patrimoine, bien au-delà de la réalité réglementaire ? Ne risquent-ils pas de stériliser les initiatives et la création ?⁷

D'année en année, la présence et les actions du Parc contribuent peu à peu à une plus grande prise en compte du patrimoine et c'est leur vocation. Mais la «patrimonialisation» crée aussi des paradoxes. La protection des paysages ruraux comporte «le risque de voir 'paysager' le milieu rural en fonction de données purement exogènes et coupées des racines traditionnelles⁸» lorsque n'existent plus les conditions économiques et sociales qui lui donnaient son sens.

Pour les Parcs naturels régionaux, la réponse à cette question fondamentale passe par la recherche de solutions innovantes, prenant en compte la dimension transversale des intérêts patrimoniaux : paysagers, environnementaux, historiques, et socio-économiques.

L'abbaye cistercienne des Vaux-de-Cernay : la haute vallée de Chevreuse dispose également d'un très riche patrimoine bâti. The Cistercian abbey at Vaux-de-Cernay, The Haute vallée de Chevreuse also features rich architectural heritage.

F. Buxin/PNR de la haute vallée de Chevreuse

(7) Le CETE de Normandie-Centre réalise actuellement une étude sur la perception par les habitants des espaces protégés, pour le compte de la DIREN Ile-de-France. Voir aussi, «le danger de l'inflation des protections» in *Patrimoine naturel*, pp.94-101, Paris, La documentation Française, 1995.

(8) J.-P. Gestin, «Le parc naturel» in *Patrimoine culturel*, pp.94-101, Paris, La documentation Française.

Managing PNR heritage Regional nature reserves The Haute vallée de Chevreuse

Cécile Lauras¹

PNR - Regional nature reserve –
Haute vallée de Chevreuse

Heritage is the touchstone of the PNRs (Regional nature reserves). Although subject to local differences, the vocation of each of the thirty-eight nature reserves created throughout the country is "to protect and sustain the natural, cultural and human heritage of the locality, conserving it for the future". The "common feature" of the regional nature reserves is their approach to heritage management. The Haute vallée de Chevreuse, the first regional nature reserve created in the Ile-de-France area, has protected and enhanced its heritage for nearly fifteen years now.

Heritage & reserves

"Regional nature reserves play a role in environmental protection, town and country planning, economic and social and educational and public training policy. They provide an exceptional framework for implementing government authority initiatives for countryside preservation and natural and cultural heritage".

The relationship between heritage and the nature reserve was thus very clearly established by the law of 1993 on the countryside and ratified in the corresponding decree of application². In addition to addressing environmental problems or the tourist plus value of the sites in question, heritage preservation is at the heart of regional nature reserve schemes and they play a key role in getting the different government authorities, administrations, associations and socio-economic players in a particular local area to work together. A charter, written and approved by all of the partners, is a tangible manifestation of the project involving a ten-year commitment on the part of its signatories. It often specifies nature reserves rather than government authorities as the key heritage reference point for the local area.

Regional nature reserves provide many solutions to heritage preservation which are often innovative, always respect the environment, exemplary and can be reapplied or adapted to other local areas. They are very often transversal and take the countryside, ecological, and economic features of a given project into account since heritage is a concept which includes both natural and cultural heritage. It is a term which also includes living species, built-up/non-built-up sites and both tangible or intangible features, one such example of the latter being know-how.

Awareness that heritage is endangered

The countryside in the Haute Vallée de Chevreuse is richly diverse and typified by alternate cereal plains and rural valleys with outstanding natural environments as far as the eye can see. Furthermore, it also features important prestigious or rural architectural heritage, local history features which were there before it was in such demand as a place to live and for its surroundings.

Close to Paris and the latter's densely urbanised inner suburbs, the Vallée de Chevreuse owes its preservation to the campaigns by inhabitants between 1970 and 1975 which alerted public opinion about its beautiful features and the fact they were endangered.

However, in spite of the fact that part of the locality was protected in the form of listed sites from 1973 onwards and via the creation of the nature reserve in 1985, its heritage features have still been undermined by high urban pressure and high population "turn-over".

Urban sprawl represents a real threat, directly or in terms of the knock-on effects for the heritage in the area and the species that live as a result of the fragmentation of natural environment, disappearance or substitution of ecological niches, partitioning and enclosure of the countryside, rendering nature artificial by unsuitable management, appropriation...

Population movements have also impacted local heritage. The numbers of local inhabitants have been diluted by people that have come to reside there for few years without taking a real interest in it other than as consumers of their surroundings, weakening and fragmenting local history, sometimes distorting it.

Heritage management policy

Faced with such strong trends, the PNR - Regional nature reserve marked the renewal of its founding charter in 1999 by confirming its vocation in terms of heritage and set out the main issue which would be its priority over the next 10 years:

- Stemming the rise of urbanisation
- Preserving the richest natural environments
- Maintaining the open countryside and rural and natural character of the valley bottom
- Continuing to improve the quality of its water
- Maintaining and developing activities to ensure that the local area remains a living community.

The regional nature reserve is involved in a range of initiatives involving knowledge acquisition, research and the implementation of certain modes of management, communication and awareness campaigns.

Although we can only really protect what we know, the nature reserve performs valuable work in this area. In 1996 it published a recently completed inventory of heritage (countryside, fauna, flora and natural environment, vernacular heritage). During the data collation phase it collected information from the inhabitants on their vernacular and countryside heritage. It was also able to measure the relative appreciation and appropriation of each feature recorded. The views of the local residents were featured in the inventory dossiers along with data from "knowledgeable" sources. The database is enriched on an ongoing basis by thematic inventories.

The PNR publishes its findings in a range of publications for the general public. It also organises recreational cultural trails such as those that took place this year to celebrate the tricentenary of Racine's death. It also has a programme for young people which involves providing educational programmes to primary school children on the heritage in the communes and the role of the PNR. The PNR implements a range of protection, management, monitoring or development tools to achieve its objectives:

"Opération programmée de l'amélioration de l'habitat" (OPAH - Natural environment improvement programmes), mesures agri-environnementales (MAE - Agri-environmental measure), "Associations foncières agricoles" (AFA - Agricultural land associations), contracts for ponds or fruit tree re-planting, "Observatoire photographique du paysage, opération de réhabilitation de l'artisanat et du commerce" (ORAC - Photographic observatory for the countryside, trades & commerce rehabilitation programme)...

It also makes recommendations in the areas of town and country planning, landscaping and natural environment management. Finally, it provides grants to local authority heritage preservation projects such as footpath restoration, creation, restoration of local features and natural environments...

Heritage policy - consequences

The creation of the PNR has an impact on heritage. Some consequences are expected or desirable such as the direct, positive consequences of legitimate recognition, e.g. the restoration of outstanding features hitherto over-looked or endangered.

There is also a downside however. Expectations have been raised on which the PNR is sometimes powerless to act, e.g. "What is the PNR doing to protect a particular washing place?" People sometimes forget that the PNR is not a regulatory body, not can it replace either private property or the decision-making power of the municipal authorities.

And what are we to make of the constraints and the high number of demands imposed on the PNR in the name of heritage which go way beyond the remit of existing regulations? Are they not running the risk of sterilising initiatives and creativity?

From one year to the next, the existence and initiatives of the PNR gradually contribute to greater heritage preservation in line with their vocation. However "heritage awareness" also brings certain paradoxes with it. Initiatives to protect rural environments are "in danger of resulting in the "landscaping" of rural environments in relation to purely exogenous data which are independent of its traditional roots" when they are no longer economically or socially viable.

As far as PNRs are concerned, the answer to this fundamental question will require innovative solutions which take the transversal nature of the value of heritage in countryside, environmental, historical and socio-economical terms into consideration.

(1) Countryside heritage officer

(2) *Fédération des parcs naturels régionaux de France* (Federation of Regional nature reserves in France), *Argumentaire des Parcs naturels régionaux*, 1994.

(3) Art. 2 of the law of January 8th 1993 on the conservation of the countryside amending certain legislative prescriptions for public inquiries.

(4) Decree n°94-765 of September 1st 1994 passed in application of article L.244-1 of the Code rural (Country planning code) on the subject of regional nature reserves.

(5) Cf. the article by Françoise Huard, Pascal Dubreuil, Ghyslaine Wolff-Resclausse, "Un bouquet d'expériences en Ile-de-France in *Les Cahiers de l'IAURIF*, n°109-110, July 1995, pp.19-41.

(6) Cf. the article by Raymond Delvigne on the context & origins "Le temps de la maturation" in *Les Cahiers de l'IAURIF*, n°109-110, July 1995, pp.11-18.

(7) Normandie-Centre CETE - is currently conducting a study on the inhabitants' perception of endangered species on behalf of the Ile-de-France Direc. Cf. "le danger de l'inflation des protections" in *Patrimoine naturel*, pp.94-101, Paris, La documentation Française, 1995.

(8) J.-P. Gestin, "Le parc naturel" in *Patrimoine culturel, patrimoine naturel*, pp.94-101, Paris, La documentation Française.

Regards sur le patrimoine de l'entre-deux guerres en banlieue parisienne

Anne-Céline Fuchs
Philippe Montillet
Iaurif

Plus des neuf dixième des constructions de la banlieue ont moins de cent cinquante ans. Voilà qui pose en termes nouveaux la question du patrimoine dans ce territoire en quête d'identité et de reconnaissance et qui regroupe un tiers de la population francilienne.

Aborder la question du patrimoine de banlieue n'est pas aisé. La notion de patrimoine fait référence dans l'opinion générale à ce qui est ancien, or, la banlieue est en grande majorité construite depuis moins de cent cinquante années. Entre 1914 et 1942, 97 % des immeubles d'habitation nouveaux¹ se concentrent en banlieue. Plusieurs strates de patrimoine peuvent être dégagées dans ce long siècle qui a vu à la fois le développement du petit pavillonnaire et celui des grands ensembles. Le patrimoine de l'entre-deux guerres est suffisamment caractéristique et déjà l'objet de plusieurs études, pour qu'un intérêt plus particulier lui soit porté. Cela permet de poser la question du patrimoine dans ce territoire bien spécifique de l'Ile-de-France en termes de nouveauté et de création, beaucoup mieux qu'en termes d'ancienneté.

(1) Cf. *L'architecture moderne en Ile-de-France*, Tome 1, 1889-1940, par Claude Loupiac et Christine Mengin, sous la Direction de Gérard Monnier, Paris, Picard, 1997, page 142

L'acception traditionnelle qui assimile patrimoine et monuments historiques, perd en effet beaucoup de pertinence. En revanche, il convient de savoir ce qui peut faire patrimoine en banlieue. Vaste champ d'exploitation qui commence à intéresser les spécialistes, un peu les élus locaux, pas encore assez le grand public et l'opinion qui ont du mal à considérer comme faisant partie du patrimoine ce qui est contemporain. **La banlieue est pourtant l'illustration que le patrimoine est toujours l'enfant de la création ; que le patrimoine, s'il peut disparaître est aussi en perpétuelle gestation ; que chaque territoire est porteur de son propre patrimoine.**

La période de l'entre-deux guerres a laissé une empreinte très forte dans le paysage construit de la banlieue parisienne et un certain nombre de réalisations ont déjà fait l'objet de mesures de protection au titre des monuments historiques² ou des sites³.

Ce patrimoine architectural mérite la plus grande attention, en raison de son importance numérique d'une part, mais aussi parce qu'il témoigne d'évolutions fondamentales au regard de l'histoire et de l'urbanisme. Reposant sur des avancées technologiques capitales et se développant dans un contexte de renouvellement formel et esthétique, ces constructions possèdent une qualité architecturale incontestable.

Aux lendemains de la première guerre mondiale s'ouvre une ère de renouvellements multiples. Soucieux des problèmes posés par la croissance des banlieues,

une nouvelle génération d'élus locaux réfléchit à des solutions adaptées, redéfinit les programmes traditionnels que sont les hôtels de ville, les écoles ou encore le logement, n'hésitant pas à faire appel aux représentants de l'avant garde architecturale. Ils favorisent également l'apparition de nouveaux types de bâtiments, liés notamment aux loisirs, sportifs ou culturels.

La **proche banlieue parisienne** devient ainsi **un terrain d'expérimentation privilégié tant sur le plan de la gestion politique et sociale de la ville que sur celui de la recherche technologique et architecturale.**

L'émergence d'une réglementation de l'extension des communes

Ralentie par la première guerre mondiale, la croissance urbaine de la banlieue parisienne reprit dès le début des années 1920, activée par les importantes migrations de populations attirées par les emplois créés par l'implantation massive d'entreprises.

D'abord non réglementée, la croissance urbaine donne lieu au développement d'un habitat pavillonnaire sauvage et à l'émergence de toute une génération de mal lotis qui aura pour conséquence d'obliger la puissance publique à intervenir.

Quartier d'habitat pavillonnaire à Montreuil (93).

C. Abron/laurif



(2) Quelques exemples : Eglise Notre-Dame du Raincy (Seine-Saint-Denis), classée le 29/06/1966 ; Mairie, de Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) inscrite le 15 janvier 1975 ; ancienne usine de la Suze à Maisons Alfort (Val de Marne) inscrite le 9 mars 1983.

(3) Par exemple, les Cités-Jardins de Clamart (Hauts-de-Seine) Site inscrit le 22 janvier 1986, ou celle de Stains (Seine Saint-Denis), Site inscrit le 19 septembre 1985.



*Groupe d'HBM,
square Maurice-Dufournantelle
à Maisons-Alfort (94).
Architectes : A. Dubreuil, R. Hummel
B. Gegauff/Aurif*

Une maîtrise d'ouvrage publique influente

Les premières mesures prises pour contrôler ces dérives sont sans grand effet. La loi Cornudet, qui oblige en 1919 les communes de plus de 10 000 habitants à élaborer un plan d'aménagement, d'embellissement et d'extension, n'est que partiellement appliquée. Le premier plan concernant l'agglomération parisienne, le plan Prost, est élaboré en 1933 avant d'être concrétisé par plusieurs décrets-lois en 1935.

Néanmoins, dans l'immédiat après-guerre, les municipalités deviennent les principaux maîtres d'ouvrage. La priorité est en effet d'abord de fournir à tous ces nouveaux arrivants un logement répondant aux derniers critères de confort et d'hygiène. Ces villes en pleine expansion doivent aussi être en mesure d'assurer l'éducation de leurs enfants, de combler les attentes d'une société de loisirs qui se développe et de fournir des équipements administratifs en nombre suffisant.

La prise d'importance de la commande publique se manifeste d'abord dans le domaine du logement. **La cité-jardin est peut-être l'expérience qui synthétise le mieux l'ensemble de ses préoccupations**, tant par l'échelle à laquelle elle fut conduite que par les principes qui la régissent. Destinées à fournir un encadrement social à ses occupants, une vingtaine de cités-jardins furent édifiées en banlieue parisienne. Elles présentent une morphologie très diversifiée faisant alterner immeubles collectifs aérés par des cours et pavillons distribués par des venelles et des places. **Les immeubles HBM** construits notamment sur l'emplacement des fortifications parisiennes, **s'inscrivent dans les mêmes programmes d'habitat social**. La construction de logements dans l'entre-deux guerres atteint des records. Les démarches les plus abouties émanent de l'Office public d'Habitation Bon Marché du département de la Seine.

Les équipements administratifs firent aussi, durant cette période, l'objet de renouvellements formels et typologiques importants. Interrompue depuis le début du siècle, la construction des Hôtels de ville reprit, donnant lieu à la mise au point de nouveaux programmes qui privilégiaient la fonctionnalité des bâtiments. À Boulogne, par exemple, Tony Garnier prit le parti de structurer l'organisation intérieure autour d'un vaste hall. L'essor de la vie associative et la diversification des activités de loisir introduisirent de nouvelles formes d'architectures publiques. La Maison du Peuple de Clichy constitue à cet égard une étape importante, la polyvalence du bâtiment voulue par le maire préfigurant l'ère des grands complexes culturels du dernier quart du siècle. Les nouvelles aspirations de la société conduisirent les municipalités à placer le sport et les loisirs au cœur de leur dispositif politique. Stades et piscines vinrent alors souvent compléter un programme plus général. A Villejuif, par exemple, le projet confié à l'architecte André Lurçat associait la construction d'un stade à celle du



Hôtel de ville de Boulogne Billancourt (92)

Architecte : Tony Garnier - 1931-1939.

B. Gegauff/aurif

groupe scolaire Karl-Marx. En cette époque de développement du temps libre, des théâtres, des salles de cinéma et des bibliothèques furent édifiés avec un grand souci d'intégration au schéma urbain. A Suresnes, la cité-jardin se structure autour du théâtre Jean-Vilar et à Clamart, la bibliothèque «La joie par les livres» fut implantée en plein cœur de la Cité de la Plaine.

École de plein air à Suresnes (92).

Architectes : Beaudoin et Lods - 1931.

B. Gegauff/aurif

C'est certainement dans le domaine de l'architecture scolaire que la commande publique eut l'influence la plus déterminante. Le souci d'assurer l'instruction du plus grand nombre pousse de nombreux élus à engager la construction d'un, voire de plusieurs groupes scolaires dans leur circonscription. D'un point de vue strictement architectural, après être restées fidèles aux modèles du siècle précédent, les constructions scolaires évoluent lentement à partir des années 1930, amorçant de ce fait une réforme typologique. Celle-ci permet de dégager les caractéristiques communes à la plupart des groupes scolaires de la banlieue parisienne.



Souhaitant mettre en application les principes idéologiques et sociaux qu'ils défendaient, certains élus orientèrent les recherches des architectes et contribuèrent par là même à l'apparition d'un nouveau type d'écoles répondant aux critères d'hygiène, d'aération et d'ensoleillement reconnus comme nécessaires à l'épanouissement et à l'éducation des enfants. Mais ce souci d'ouverture n'amène pas de conformisme. Les édifices gardant leur originalité. Ainsi, à Maisons-Alfort, les architectes Dubreuil et Hummel construisent entre 1929 et 1935 les deux groupes scolaires Jules Ferry et Condorcet, avec la volonté de différencier très nettement les deux ensembles, et d'en faire tout autant que des bâtiments fonctionnels, des monuments —au sens classique du terme— identifiant la ville.

Une nouvelle monumentalité urbaine

Les équipements administratifs et scolaires donnèrent lieu à la définition de nouvelles formes de monumentalité dans la cité. Aux façades anonymes et intégrées dans l'alignement de la rue, caractéristiques des écoles de la III^e République, succédèrent des édifices voulus par les municipalités comme de véritables manifestes. Le lycée Condorcet à Maisons-Alfort, par exemple, construit en béton armé et revêtu de pâte de verre rouge vif et blanc, se distingue tel un phare dans le paysage urbain. Les bas-reliefs et les fresques du groupe Jules Ferry, toujours à Maisons Alfort, témoignent du fort souci décoratif caractérisant cette architecture scolaire — souci d'ailleurs dénoncé par certains comme un luxe excessif.

Les façades de brique du lycée Paul Langevin de Suresnes sont rythmées par des décrochements en hauteur et ornées d'inscriptions édifiantes. Les hôtels de ville tendirent aussi à occuper une place emblématique dans la ville. Mais cette monumentalité abandonnait la référence au château dont les anciennes mairies nées du mouvement communal issu de la réforme de 1885, se voulait le parangon moderne, en faisant le choix de la rationalité. Celle-ci explique aussi les volumes simples et les décors épurés que seul vient animer le traitement de la brique utilisée comme matériau de remplissage ou plus rarement la présence de bas-reliefs.

Une commande privée non négligeable

Bien que moindre, la commande privée notamment en matière de logements était alors plus dirigée vers les programmes de villas résidentielles ou d'immeubles de rapport. Elle constituait pour les architectes de l'avant-garde le principal débouché. Alors que la bourgeoisie parisienne se satisfaisait dans son ensemble des nombreux hôtels particuliers que lui proposait la capitale, une partie d'entre elle, ouverte aux idées les plus novatrices et modernistes, préférait se faire construire une résidence en proche banlieue. Facilement accessible en voiture et offrant un cadre de verdure des plus agréables, l'ouest parisien accueillait ainsi toute une élite intellectuelle et artistique. Celle-ci y trouvait la possibilité de faire réaliser ses propres projets ou choisissait de laisser s'exprimer les plus avant-gardistes des architectes.

Groupe d'HBM.
Le Jardin des Cerisiers à Colombes (1922).
Architectes : Tréant, Mathé, Champy (1935)
B. Gegault/laurif



Ces villas deviennent le terrain privilégié de la recherche architecturale, constituant pour leurs concepteurs d'idéales occasions de mettre en œuvre les fruits de leur réflexion, sans les contraintes des milieux urbains ou des commandes publiques.

Des innovations technologiques capitales

Les nouvelles normes établies par les pouvoirs publics et l'évolution des modes de vie conduisirent architectes et ingénieurs à élaborer de nouveaux systèmes constructifs. Utilisé pour l'ossature des bâtiments, **le béton armé, matériau récemment mis au point, permet de libérer les espaces intérieurs de tout élément porteur.**

Dès lors, de plus vastes surfaces purent être envisagées et des ouvertures plus larges assurèrent un éclairage naturel optimal. La maison Cook, construite en 1927 par Le Corbusier à Boulogne, fut pour l'architecte l'occasion de mettre pour la première fois en application «les cinq points d'une architecture nouvelle», fondements du Mouvement moderne. Elevée sur un pilotis central libérant le sol au rez-de-chaussée, surmontée d'un toit terrasse, la maison possède, grâce à l'emploi du béton armé qui supprime les contraintes de structure, un plan et des façades libres, puisque non porteuses et s'ouvre par des fenêtres bandeaux. Sur le plan formel, le béton armé induisit des possibilités de traitement inédites. Pionniers dès 1903 dans l'emploi de ce matériau, les frères Auguste et Gustave Perret réalisèrent dans les années 1920 et 1930



*Atelier Dora Gordine
à Boulogne-Billancourt (92).
Architectes : A. et G. Perret - 1929*

B. Gegauff/aurif

plusieurs résidences privées qui témoignent aujourd'hui de leur souci de respecter les proportions classiques. Ainsi, la façade de l'atelier de Dora Gordine, à Boulogne, rythmée par une large corniche saillante, se structure en trois travées. Les matériaux de remplissage de celles-ci, faisant alterner surfaces vitrées et brique blanche confèrent à l'ensemble une grande élégance.

Le métal et le fer permirent aussi dès l'entre-deux guerres, **d'importantes innovations techniques**, ce qu'illustre parfaitement l'école de plein air de Suresnes. Consistant en neuf petits pavillons à ossature métallique répartis dans un parc de deux hectares, les salles de classe, entièrement vitrées et ouvrables sur trois faces permettaient de faire la leçon en extérieur les jours de beau temps.

Architecture religieuse et modernité

L'expansion démographique fit naître de nouveaux besoins. **Il fallut en effet doter ces quartiers le plus souvent défavorisés des lieux de culte nécessaires au développement de la foi catholique.** Mais il s'agissait aussi de contrer la poussée alors très forte de l'athéisme en affirmant la présence de la communauté catholique par l'édification d'églises.

C'est dans ce contexte que se développèrent les «Chantiers du cardinal». En 1931, le cardinal Verdier, archevêque de Paris, institua en effet un système de souscription qui remporta un succès sans précédent. Les dons massifs des paroissiens et mécènes permirent la construction d'une centaine d'églises en région parisienne.

A bien des égards, les églises créées sous cette impulsion possèdent une forte identité. Si l'emploi du béton armé (Notre Dame du Raincy par les frères Perret en 1923, ou encore Sainte-Agnès de Maisons-Alfort de Brillaud de Laujardière et Puthomme) pour leur construction révèle un souci de modernité, ce que ce dernier pourrait avoir de brutal n'en est pas moins tempéré par le recours à la brique plus traditionnelle (Saint-Louis de Vincennes).

Ces églises sont ainsi aisément repérables à leur façade triangulaire dont la rigueur n'est atténuée que par les motifs décoratifs créés par le revêtement de brique (comme à Saint-Joseph de Clamart). Assez souvent aussi, un clocheton triangulaire ou une statue figurant le saint patron de la paroisse vient l'agrémenter.

*L'église Notre-Dame de la Consolation au Raincy (93).
Architectes : A. et G. Perret (1923).
B. Gegauff/laurif*



La brique : un signe extérieur de la modernité

Principaux maîtres d'ouvrage dans le domaine du logement, les pouvoirs publics souhaitèrent que soient conçues des façades durables et faciles à entretenir. Ils contribuèrent ainsi à généraliser le parement de brique, qui répondait à ces critères. Ce revêtement très identitaire de la proche banlieue est une caractéristique formelle marquante de l'architecture des années 1930, quelle que soit la typologie des constructions.

*Immeuble de trois étages
de la Butte rouge
à Chatenay Malabry (92).*

A. Pointe/Laurif



Les immeubles HBM ceinturant Paris, repérables à leur revêtement uniforme de brique rouge, se distinguent aussi par la richesse de leurs décors et de leurs volumes. Ainsi en est-il du groupe d'HBM du Square Maurice-Dufourmantelle, à Maisons Alfort : les baies, séparées ou alignées en bandeau, y côtoient des balcons coupés de plates-bandes horizontales et des porches en plein cintre ou à linteau. Au «Jardin des Cerisiers», à Colombes, le recours à la brique permit aussi un traitement varié de la façade.

Dans la mouvance des architectes de l'avant-garde, une autre tendance marqua cette période, celle du parti de laisser le béton brut en façade. Les tenants du mouvement moderne rejetaient toute ornementation et préféraient jouer sur les volumes cubiques ou arrondis. L'esthétique du paquebot fut l'une de leur source de référence privilégiée comme dans l'immeuble de rapport de Pingusson à Boulogne Billancourt. Cette allégorie de la machine en période de forte industrialisation se retrouve autant sur les écoles que sur les immeubles de rapport ou les villas particulières, par la présence d'éléments comme les cour-sives ou les hublots.

*Manufacture des Quillets
à Ivry (94).
Inscrit le 22/10/1996
C. Lebon/aurif*



Une reconnaissance tardive et hésitante

Les premières mesures de protection du patrimoine du XX^e siècle en Ile-de-France furent prises dès 1965, à l'initiative d'André Malraux. Ces campagnes concernaient surtout Paris et dans une moindre mesure les Hauts-de-Seine. **Il fallut attendre 1992 pour que se mette en place une politique volontariste de protection de la banlieue.** Conduite par la Drac, celle-ci visait en priorité les secteurs défavorisés et la petite couronne, dans un souci de participer à la politique de la ville. Le rééquilibrage ainsi opéré a surtout mis en avant les départements de la Seine-Saint-Denis et du Val-de-Marne, qui totalisent 95 % des mesures de protection prises en proche banlieue depuis 1994.

Cependant, les nombreuses attaques dont l'architecture du XX^e siècle fait encore communément l'objet ne font que souligner l'importance du travail d'identification et d'inventaire de l'Inspection des Monuments Historiques. En effet, seuls le recensement et l'étude de ces constructions peuvent les protéger de l'oubli et de la destruction. C'est en portant à la connaissance du plus grand nombre l'ensemble des qualités intrinsèques de l'architecture contemporaine que l'on pourra limiter les jugements de rejets dus le plus souvent à l'absence de recul historique. Les futurs projets de la Direction de l'Architecture et du Patrimoine vont dans ce sens puisque vient d'être établie une liste de 400 réalisations du XX^e siècle destinées à être protégées au titre des Monuments Historiques. Enfin, un label «patrimoine du XX^e

siècle», matérialisé par l'apposition d'un logotype, sera décerné aux bâtiments marquant «des prouesses techniques et des records significatifs de programmes tels que les grands ensembles». Nul doute que la mise en place de ces repères contribuera à faire sortir de l'ombre ces constructions dépréciées ou banalisées. On peut aussi espérer que cette sensibilisation développe un réflexe plus systématique d'intégration de la protection du patrimoine aux projets d'aménagement urbains mis en œuvre par les municipalités.⁴

(4) Pour compléter cette recherche, renvoyons au très intéressant article de Corinne Belier, *la politique de protection du patrimoine au XX^e siècle en Ile-de-France*, dans *Architecture du XX^e siècle, le patrimoine protégé*, Cahier n° 1 de l'École du Patrimoine

An overview of Paris suburban heritage from the inter-war years

Anne-Céline Fuchs
Philippe Montillet
laurif

Over nine tenths of buildings in the suburbs are less than one hundred and fifty years old. This shifts the heritage debate to a search for identity and recognition which involves one third of the population in the greater Paris area..

Suburban heritage is not a simple issue to address. Most people perceive heritage as something which is old and the suburbs were primarily built within the last one hundred and fifty years. Between 1914 and 1942, 97% of all new residential buildings¹ were built in the suburbs. Several layers of heritage have built up over a century in the form of developments of detached houses and large schemes. Heritage from the inter-war period has its own distinctive features, has already been the object of several studies and merits further attention. This raises the issue of what constitutes heritage in this highly specific sector of the Ile-de-France. An approach based on new features and design rather than age would appear to be more meaningful. The traditional definition which assimilates heritage and historic monuments has actually lost a lot of its relevance. We need to identify what constitutes heritage in the suburbs. It is a vast field of research which has started to interest the specialists, local councillors a little, but the general public not enough nor public opinion which finds it hard to consider things contemporary as actually constituting heritage. The suburbs nevertheless illustrate how heritage owes a great deal to design, that although heritage can vanish it is also in on-going gestation that each local region has its own vernacular heritage.

The inter-war period left a very marked impression on the built-up cityscape in the Parisian suburbs. Certain numbers of buildings have already been the subject of protection measures in the form of listing as historic monuments² or sites³.

This architectural heritage is worthy of greater attention due to the fact that there is a great deal of it and also because it is highly marked by historical and town planning trends. Incorporating key technological advances and developed in a formal, aesthetic context of renewal, buildings from the period possess an undisputed architectural quality.

The period after World War I saw a great deal of building activity. Anxious to address the problems posed by the growth of the suburbs, a new generation of local councillors worked on adapted solutions, redefining traditional schemes such as town halls, schools or even residential buildings via the liberal use of avant-garde architecture. It also saw the appearance of new types of buildings in particular leisure, sporting or cultural amenities.

The Paris inner suburbs thus became the heartland of political and social management and technological and architectural experimentation.

The emergence of regulations to expand the communes

Badly affected by World War I, urban growth in the Parisian suburbs took off again in the 1920s under the impetus of large migratory flows of people attracted by jobs created by the mass influx of businesses.

Initially unregulated, urban growth resulted in the development of an anarchic environment of detached houses and the emergence of entire generation of badly conceived schemes thus forcing the government authorities to take action. The first measure taken to control such excesses did not have much impact. The Loi Cornudet passed in 1919 prescribing that communes with over 10,000 inhabitants should produce a town planning, landscaping and expansion plan was only applied piecemeal. The first plan governing the Parisian metropolitan area, the Plan Prost, was developed in 1933 before entering the legislature via a series of orders in 1935.

However, in the immediate post-war period, most building projects were commissioned by the town councils themselves. The priority was to start by providing all the new arrivals with accommodation which complied with comfort and hygiene standards. The new boom towns also had to be able to provide education for their children, meet the demands of a society increasingly oriented towards leisure and provide adequate numbers of local government amenities.

Influential public works

The importance of public works can mainly be seen in the area of housing. Garden cities are the best example of such contemporary projects, both in terms of scale and guiding principles. Designed to provide a social environment for its occupants, twenty such city garden schemes were built in the Parisian suburbs. They came in a wide range of layouts featuring collective residential buildings with open courtyards and detached housing organised around alleys and squares. HRM buildings (Affordable

housing) were part of said same residential schemes. One such project was even built on the site of the Parisian fortifications. The construction of residential buildings in the inter-war years reached record proportions. The most successful of such schemes were produced by the Seine department Office public d'Habitation Bon Marché (Government office of affordable housing).

Administrative amenities were also the object of major formal and typological renewal. Interrupted since the beginning of the century, town hall developments started up once again in the form of new schemes, which placed the emphasis firmly on building functionality. At Boulogne, for example, Tony Garnier designed a building, which was internally structured around a vast hall. A flourishing associative life and the diversification of leisure activities ushered in new forms of public architecture. The Maison du Peuple (People's centre) marked an important stage in this respect, the multi-functional design of the building commissioned by the mayor was a precursor to the large cultural complexes of the last quarter of the century. The new aspirations of society required the local authorities to make sport and leisure a priority on their political agendas. Stadia and swimming pools often supplemented more general schemes. In Villejuif, for example, André Lurçat was commissioned to design a stadium with a Karl-Marx school complex. As the public enjoyed increasing amounts of leisure time, theatres, cinemas and libraries were built which were fully integrated into the urban scheme. The garden city of Suresnes is built around the Jean-Vilar theatre and at Clamart the "La joie par les livres" library was built in the very heart of the Cité de la Plaine.

State commissioning had the greatest influence in the area of school architecture. The concern to provide education to the largest number encouraged local councillors to commit to building one if not more educational establishments within their constituency. From a strictly architectural point of view, after remaining faithful to the models of the previous century, school buildings slowly changed from the 1930s onwards, sparking a typological reform. Most of the educational establishments built in the Paris suburbs had the same common set of features.

Some councillors chose architects that would implement

(1) Cf. *L'architecture moderne en France*, Vol. 1, 1889-1940, by Claude Loupiac & Christine Mengin, Directed by Gérard Monnier, Paris, Picard, 1997, page 142.

(2) A few examples: Eglise Notre-Dame du Raincy (Seine Saint-Denis), listed on 29/06/1966, Mairie de Boulogne-Billancourt (Hauts-de-Seine) registered on January 15th 1975, former Suze factory at Maisons Alfort (Val de Marne) registered on March 9th 1985.

(3) One such example are the Cité-Jardins de Clamart (Hauts-de-Seine) a site which was registered on January 22nd 1986, or the one at Stains (Seine Saint-Denis, Site registered on September 19th 1985.

the ideological and social principles on their agenda, thus contributing to the emergence of new model schools which complied with hygiene, ventilation and light standards recognised as necessary for fostering their children's well-being and education. However, the drive to meet demand did not result in conformism and buildings retained their originality. Thus, in Maisons-Alfort, the architects Dubreuil and Humel who designed two educational establishments, the Jules-Ferry and the Condorcet, between 1929 and 1935, ensuring that they were clearly distinct, and above all ensure that they were functional buildings, and monuments, in the classic sense of the term, i.e. landmarks for the town.

New urban monuments

Administrative and school amenities became new forms of urban monuments. The anonymous facades lining the street, so characteristic of the schools of the 3rd Republic gave way to buildings that the local authorities saw as veritable manifestos. The Lycée Condorcet at Maisons-Alfort for example, built in reinforced concrete and covered with bright red and white molten glass stands out like a lighthouse in the urban landscape. The bas-reliefs and frescos of the Jules-Ferry school complex at Maisons Alfort are a fine example of the decoration typical to this form of school architecture, a preoccupation which was denounced by some people as an excessive luxury.

The brick facades of the Lycée Paul-Langevin at Suresnes feature distinctive recesses around the top and are decorated with edifying inscriptions. The town hall also tended to occupy a symbolic place in the town. However, the trend in monuments moved away from any reference to chateau of earlier town halls born from the communal movement resulting from the reform of 1885, preferring them to be a paragon of modernity, opting for rationality. The latter also explains the simple volumes and refinement of the decoration solely using brickwork contrast as a filling material or rarer still bas-reliefs.

Significant private commissions

Although less frequent, private commissions for homes in particular usually involved residential villas or residential buildings. For avant-garde architects it was their main source of work.

Although the Parisian bourgeoisie was generally satisfied with the numerous town houses of the capital, some, open to more innovative and modernist ideas, preferred to have residences built in the inner suburbs. Easily accessible by car and in greener surroundings, the area to the west of Paris thus became home to the intellectual and artistic elite. The latter saw in it the opportunity of realising their own projects and allowing the most avant-garde architects to express themselves.

Such villa projects lent themselves to architectural experimental and provided their designers with an ideal opportunity to try out new ideas free from the constraints of urban environments or public works.

Technological innovations of capital importance

The new norms established by the public authorities and changes in living modes resulted in the development of new building techniques by architects and engineers. Used in building structures, reinforced concrete, a new material, allowed interiors to be freed from any load-bearing features. Henceforward designs could incorporate vast spaces and larger windows to provide more natural light. The Cook house built by Le Corbusier at Boulogne in 1927 provided the architect with his first opportunity to apply his "five point of new architecture", the founding tenets of the Modern movement. Raised on a central pile which left an open space on the ground floor, featuring a roof terrace on top, the house was open plan and had clean façades since the latter were load-bearing, featuring bands of windows. The entire project was made possible by reinforced concrete, which did away with standard structural constraints. From a format point of view, reinforced concrete introduced new ways of building. Pioneers in the use of this material from 1903 onwards, the brothers Auguste and Gustave Perret built several private residences in the 1920s and 1930s which still bear witness to their respect for classic proportions. In one such project the façade of the house of the artist Dora Gordine in Boulogne features a wide protruding cornice structured in three sections filled with alternate glass surfaces and white brick creating a highly elegant whole.

From the inter-war period onwards metal and iron also facilitated important technical innovations such as the open air school of Suresnes. The classrooms were housed in nine houses with metal frameworks built in two hectares of grounds. They were entirely glazed and could be opened on three sides so that classes could be taught outside in fine weather.

Religious architecture & modernity

Demographic expansion gave rise to new needs. It was necessary to provide often the most deprived districts with places of worship necessary for the spread of the Catholic faith. However, a secondary issue on this agenda was to head off the strong rise of atheism by affirming the presence of the Catholic community via a church building programme.

This was the background to the "Chantiers du cardinal" (Cardinal's building programme). In 1931 the archbishop of Paris, Cardinal Verdier, instituted a subscription system which encountered unheard of success. Massive donations from parishioners and patrons enabled one hundred churches to be built in the Paris area. In many res-

pects, the churches created as part of this movement had a very strong identity. A modern approach to building was visible in the use of reinforced concrete (Notre Dame du Raincy designed by the Frères Perret in 1923, or Sainte-Agnès at Maisons-Alfort by Briallaud de Laujardiere and Puthomme) and in spite of the use of the most traditional type of brick their designs are striking. (Saint-Louis de Vincennes). The distinguishing feature of the churches is the graphic form of their triangular facade, which is still striking in spite of the decorative patterns on their brick facing (e.g. Saint-Joseph de Clamart). A common feature was a triangular pinnacle or statue of the patron saint of the parish by way of decoration.

Brick: an external sign of modernity

As the main commissioner of residential buildings the state needed durable facades that would be easy to maintain, thus contributing to the widespread adoption of brick facing which met these criteria. Such facing, common in the inner suburbs is typical of 1930s architecture on all types of buildings.

The HBM buildings around Paris, easily identifiable by their uniform red brick, were also characterised by a distinctive use of rich decoration and their volume. The HBM complex in the Square Maurice-Dufourmantelle in Maisons-Alfort features bays, separated or in bands of rows, juxtaposing horizontal platforms and fully arched or lintel porches. In the "jardin des Cerisiers" at Colombes brick was used to produce a wide variety of facades.

The avant-garde architects' movement was also marked by another trend - leaving raw concrete on façades. Devotees of the modern movement rejected all form of ornamentation and preferred to play on cubic or rounded volumes. The aesthetics of the ocean liner were their main source of inspiration. One such example is the Pingusson residential building at Boulogne Billancourt. This allegory to the machine in a period of high industrialisation can also be found on schools and residential buildings or private villas in the form of features such as walkways or portholes.

Late, hesitant recognition

The first measures to protect 20th century heritage in the Ile-de-France area were taken in 1965 at the initiative of André Malraux. The campaigns primarily concerned Paris and to a lesser extent the Hauts-de-Seine region. It was not until 1992 that pro-active protection measures were applied in the suburbs. Governed by the Drué, the latter were primarily designed to protect deprived areas and the inner suburbs as part of town planning policy. This re-balancing scheme prioritised departments in the Seine-Saint-Denis and Val-de-Marne areas and accounts for 95% of all protection measures taken in the inner suburbs since 1994.

However, the numerous attacks still directed at 20th century architecture have only served to highlight the importance of identifying and recording work on the inventory of the Inspection des Monuments Historiques. In fact, only by recording and studying such buildings will they be protected from oblivion and destruction. Only by bringing the intrinsic qualities of contemporary architecture to the attention of the greatest number of people will it be possible to stem the pervasive rejection of the intrinsic qualities of contemporary architecture – so often due to a lack of historical objectivity. Future projects of the Direction de l'Architecture et du Patrimoine (Architecture & Heritage Department) have adopted this policy in the form of the recently devised list of 400 projects of the 20th century earmarked for protection as Historical Monuments. Finally a "20th century heritage" label, in the form of a logo, will be awarded to buildings marking "technical prowess and which are significant records of building schemes such as major developments". Undoubtedly the institution of such labels will contribute to raising the profiles of such buildings hitherto depreciated or dismissed. We can also hope that such awareness will result in a more systematic incorporation of urban planning schemes implemented by the municipal authorities in heritage preservation projects⁴.

(4) For more information on this research area, cf. the highly interesting article by Corinne Belier, *la politique de protection du patrimoine au XX^e siècle en Ile-de-France*, in *Architecture du XX^e siècle, le patrimoine protégé*, Cahier n°1 of the Ecole du Patrimoine.

Sceaux : quand un lotissement contribue à l'identité d'une banlieue

Christine Desmoulin
Maison Hennebique

L'histoire de Sceaux se confond avec celle de son domaine, créé par Colbert, dévasté par la Révolution, reconstitué au XIX^e siècle, puis racheté par le Conseil général de la Seine pour être partiellement loti.

Ce lotissement permettra de sauver le parc et de créer un des plus beaux exemples de quartier de villégiature dans une banlieue en plein essor. La proximité du parc et de la ligne de Sceaux, les strictes dispositions du cahier des charges, vont y attirer une clientèle aisée et des architectes talentueux, souvent d'avant-garde, qui vont progressivement faire sortir de terre ce qui constitue aujourd'hui un des plus riches et intéressants ensembles patrimoniaux pavillonnaires d'Ile-de-France.

Comme celle des villes, la physionomie des banlieues s'est façonnée au fil du temps tandis que l'urbanisation gagnait sur les bois et les terres maraîchères. Le paysage s'étant progressivement transformé, de nombreuses communes puisent désormais dans leur histoire pour conforter leur identité et leur image en mettant en avant des éléments de leur patrimoine, qu'il s'agisse d'une église, d'un château, d'une halle ancienne, voire d'un pigeonnier ou une fontaine. Au fil du temps, ces édifices ont pourtant parfois perdu leur sens, égarés dans un contexte soumis à la pression foncière. «Quand le patrimoine va, tout va», semble-t-on affirmer parfois en véhiculant une image idéalisée alors que, parallèlement, l'architecture moderne et le patrimoine du XX^e siècle sont négligés. Malgré les efforts conjugués de la Direction de l'architecture et du patrimoine, de la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) et des Conseils d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement (CAUE), ce dernier reste parfois mal apprécié par les édiles locaux et brille trop souvent par son absence, tant dans les discours que dans certains ouvrages.

L'impact essentiel de ce patrimoine sur l'identité des banlieues vaut pourtant d'être rappelé. Qu'il s'agisse des cités-jardins construites au début du siècle à Suresnes, Gennevilliers, ou à la Butte-Rouge de Chatenay-Malabry, d'édifices industriels tels que la soufflerie de Meudon, de villas-manifestes comme celle d'André Bloc (à Meudon toujours) ou la pionnière du béton armé réalisée par François Hennebique à Bourg-la-Reine, de la cité d'habitation du Champ-des-Oiseaux édifée à Bagneux pour défier la crise du logement de l'après-guerre, **les exemples sont légion et tous contribuent à la création d'une image forte et identifiable.** Avec sa tour d'eau et ses encorbellements visibles du RER, la maison Hennebique constitue un nouveau repère urbain. A l'Île Seguin, à Boulogne, la proue des usines Renault impose sa marque inaltérable. Quant aux cités-jardins, elles ont façonné un modèle d'urbanisme, associant logements, commerces et équipements dans un environnement paysager.

Comme elles, les premiers lotissements empruntèrent souvent aux règles anglo-saxonnes, inspirées notamment par le mouvement art and craft, ce qui explique leur intérêt en termes de paysage et d'aménagement. De Sèvres au Vésinet, les villas anglo-normandes côtoient parmi les arbres les fleurons du néo-régionalisme Ile-de-France et certaines de ces belles villas modernes qui renouvelèrent l'esthétique architecturale de l'entre-deux guerres. N'oublions pas qu'à cette époque, les jeunes architectes d'avant-garde, comme Le Corbusier, Mallet-Stevens, Pol Abraham ou Lurçat, boudés par la commande publique, se faisaient connaître en tissant des liens avec des commanditaires éclairés. **De ces rencontres sont nées toute une série de villas représentatives des innovations techniques et formelles de l'époque. Le lotissement du parc de Sceaux où l'on croise en quelques minutes des œuvres de Mallet-Stevens, Lurçat, Elkouken, Pol Abraham ou Paul Nelson en est une remarquable illustration.** C'est aussi

un exemple probant en termes d'aménagement, puisque sa création par le Conseil général de la Seine en 1927 a permis de sauver le château de Sceaux et son parc et d'élaborer un cahier des charges et une charte paysagère toujours en vigueur.

La création du lotissement

L'histoire de Sceaux se confondant avec celle de son domaine, un rappel historique s'impose. Mentionné pour la première fois dans un cartulaire du XII^e siècle, Sceaux est ravagé par un incendie en 1530. Lors de sa reconstruction, on crée un domaine seigneurial composé d'un manoir entouré d'un jardin de cinquante ha. Racheté en 1670 par Colbert, il se transforme radicalement. Le ministre de Louis XIV demande à l'architecte Perrault — déjà célèbre grâce au château de Versailles et à la colonnade du Louvre — de lui édifier une « somptueuse demeure ».



*Avant même
la création du lotissement,
les architectes de renom*

*avaient déjà été appelés à construire près du parc :
le Chalet blanc, Hector Guimard architecte, 1908.*

*Even before the estate was created,
prominent architects had already been commissioned
to build near the park.*

Chalet Blanc by architect Hector Guimard, 1908.

DR

Dix ans après sa création, les constructions occupent la moitié des parcelles du lotissement du parc de Sceaux et nombre d'entre elles présentent une architecture d'avant-garde ; vue aérienne en 1935 : au second plan, derrière le lycée Lakanal, les urbanisations du début du siècle.

Ten years after it was created, half of the plots on the Parc de Sceaux estate comprised buildings, many featuring avant-garde architecture. Aerial view taken in 1935. The urban scheme in the background, behind the Lycée Lakanal dates from the beginning of the century.

DR



Le parc est confié à Le Nôtre. Un siècle plus tard, la Révolution dévaste l'ensemble. En 1856, le duc de Trévise construit un nouveau château et reconstitue le parc. Sa famille conservera le domaine jusqu'en 1924. A cette date, aucun particulier n'étant en mesure de l'entretenir, il suscite la convoitise de promoteurs prêts à anéantir parterres, pièces d'eau et des œuvres remarquables comme l'Orangerie ou le Pavillon de l'Aurore.

En 1927, suite à l'intervention du maire de Sceaux, Bergeret de Frouville, le Conseil général de la Seine rachète la propriété. **Décidé à sauver le domaine, il se donne les moyens de le restaurer en s'associant à un lotisseur chargé d'aménager soixante-douze hectares dans l'enceinte du parc**, entre le lycée Lakanal et la RN 20. Ce montage qui s'apparente à celui qu'utili-

sent aujourd'hui de grands propriétaires privés permettra de recueillir les fonds nécessaires au reboisement du parc et aux réparations urgentes. Initialement prévu sur trois communes, Sceaux, Antony et Chatenay-Malabry, le lotissement ne se développera finalement que sur Sceaux et Antony.

Pour souligner l'intérêt de la démarche entreprise à Sceaux, il faut la resituer dans le contexte de l'entre-deux guerres. L'urbanisation fait des lotissements un sujet d'actualité, tant dans les banlieues ouvrières où il faut résoudre la pénurie de logements et où l'on évoque souvent les « mal lotis », que dans les banlieues résidentielles comme Sceaux, Sèvres ou Le Vésinet, où l'on profite du développement des transports pour chercher près de la capitale des lieux de vie ou de villégiature.

Le 14 avril 1925, le journal *Le Temps* donne le ton lorsque Léandre Vaillat dénonce « les erreurs inimaginables » commises à Compiègne et à La Courneuve. *A contrario*, c'est avec intérêt qu'il évoque ce qui deviendra le lotissement du parc de Sceaux : « En bordure du parc, une cité dont Monsieur Forestier étudie le tracé étagera ses maisons vers la vue des jardins et des miroirs du parc. Par une combinaison dont l'expérience a été tentée avec succès au Champs de Mars, l'opération, loin de coûter à la Ville de Paris, lui rapportera quelques beaux deniers. Souhaitons que l'architecture de ces maisons soit bien de l'Ile-de-France. Réjouissons-nous au surplus qu'un maître dans l'art des jardins ait été choisi pour accomplir cette tâche délicate ; car si, dans sa modestie, il ne promet pas une architecture "nouvelle", du moins saura-t-il ne pas profaner le paysage de l'ancienne France. »

Les architectes à l'œuvre

Pittoresque, avec ses belles avenues plantées, en bordure de parc, ce lotissement qui vit fleurir de belles maisons d'architectes régionalistes ou modernes reste un lieu de vie agréable et un but de promenade pour ceux que l'architecture intéresse. Ceci s'explique par le montage juridique et réglementaire de l'opération.

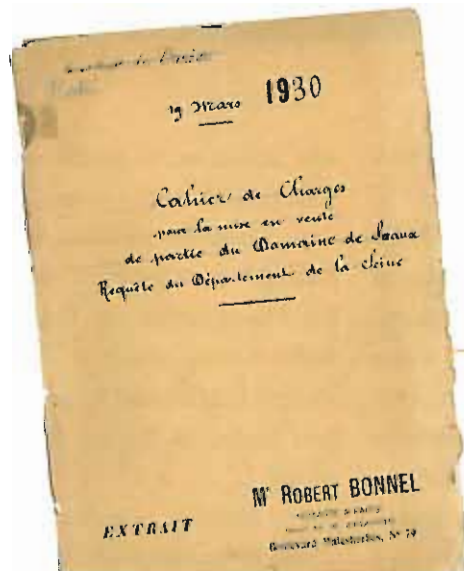
Le 19 mars 1930, un cahier des charges établi par deux notaires parisiens définissait les clauses et conditions de vente des terrains.

Ses grandes lignes sont :

- définir cinq zones à l'intérieur du lotissement, préciser la taille des parcelles et réglementer les questions relatives à la viabilité (création des voies, droit des riverains sur ces voies, accès circulation, entretien et stationnement) ;
- donner des indications sur la nature des bâtiments, essentiellement des habitations et quelques commerces, et réglementer leur implantation et celle de leurs annexes sur une même parcelle. En bordure de la RN 20, une étroite bande de terrain autorise l'habitat collectif ;
- inscrire des zones non aedificandi. Selon le cahier des charges, «dans les zones réservées aux habitations individuelles, aucune construction ne peut être édifiée à moins de 5 mètres en retrait de l'alignement de façades.» Les habitations sont ainsi isolées sur leur parcelle, ce qui n'autorise ni mur pignon ni mur mitoyen avec le lot voisin, sauf exception éventuelle pour deux maisons jumelées construites simultanément ;
- les acquéreurs étant «libres de choisir leur type de construction, à condition que le pavillon ait l'aspect d'habitation bourgeoise», les constructions démontables et les matériaux précaires sont prohibés. La hauteur des constructions ne peut excéder 15 mètres, et la surface occupée par les constructions principales un tiers de la

surface des lots. Les acquéreurs peuvent donc édifier, mais seulement en fond de lots, des communs non apparents à usage de remise, d'écurie ou de resserre à outils qui ne doivent pas dépasser 5 mètres de haut et 60 m² et être couverts en dur ;

- imposer à chaque propriétaire de poser une clôture sur rue en respectant des normes d'alignements et de typologies ;
- réglementer les clôtures mitoyennes et celles donnant sur le parc ;
- prévoir la formation d'un syndicat des propriétaires imposant le respect des règles aux acquéreurs, à leurs héritiers et leurs successeurs ;
- définir une charte paysagère, selon laquelle 50 % du terrain doit être planté avec au moins un arbre tous les 150 m² et aucun potager visible.



Encore en vigueur aujourd'hui, le cahier des charges élaboré en 1930 définit à la fois les règles d'implantation et de gestion du lotissement, ainsi qu'une ébauche de charte paysagère.

Dès l'acquisition du 20 lot d'une section, le cahier des charges prévoit la création et l'adhésion automatique au syndicat de propriétaires chargé d'imposer les règles édictées aux acquéreurs, héritiers et successeurs.

Still in existence today, the schedule of conditions developed in 1930 defines rules governing both estate development and management.

When one twentieth of a section was sold, the schedule of conditions stipulated the automatic creation and membership of an owner's association responsible for ensuring that the rules governing owners, inheritors and successors were applied.

DR

catimètres au maximum avec ou sans pilastre et surmontés d'une corniche. La hauteur ne pourra en aucun cas excéder un mètre.

Article 8. Syndicat.

Il est institué un syndicat composé de tous les propriétaires de chaque section de lotissement et de leur héritiers ou de leurs représentants et de la section des vendeurs chargés du lotissement. Les propriétaires de la section de lotissement de la loi du vingt et un juin mil huit cent soixante-cinq inscrite pour la loi du vingt et un juin mil huit cent soixante-cinq inscrite pour la loi du vingt et un juin mil huit cent soixante-cinq

de la loi du vingt et un juin mil huit cent soixante-cinq et de l'administration publique du neuf novembre mil huit cent soixante-cinq jusqu'au jour où les ventes ont été faites par les communes ou le Département, et réunies à l'Administration.

Les contrats de vente, comportent pour les acquéreurs, leurs héritiers, représentants et ayants droit, le consentement, excepté pour l'acte qui est de la loi du vingt et un juin mil huit cent soixante-cinq. En conséquence, au cas d'indivision, le propriétaire d'une section de lotissement, qui se place dans le syndicat, fait de plein droit, et sans engagement personnel, l'acte qui est de la loi du vingt et un juin mil huit cent soixante-cinq.

et acquiesce pour être tenu tenu de la loi du vingt et un juin mil huit cent soixante-cinq, et de la loi du vingt et un juin mil huit cent soixante-cinq.

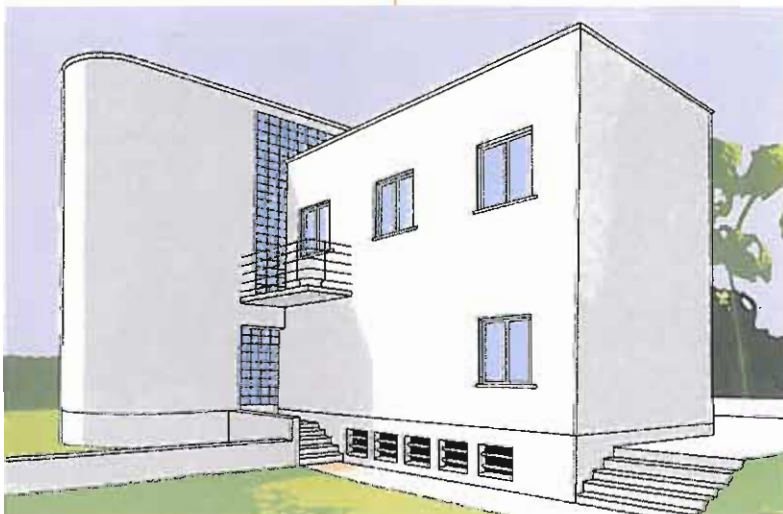
Les plaquettes publicitaires éditées par le département de la Seine et par la Société générale d'aménagement urbain vantent l'air pur, le cadre et le charme des lieux, mais aussi son haut niveau d'équipement. Advertising brochures published by the Seine department and the Société Générale d'Aménagement Urbain (Town planning company) boasting the merits of clean air, the setting and charm of the location as well as its good amenities.

DR



Dimitri Snégaroff, imprimeur des premiers La Pléiade, ami de Picasso, Ernst, Dali et de bien d'autres artistes ou écrivains, confia en 1929 la réalisation d'une des premières villas du lotissement à l'architecte Bruno Elkouken à qui l'on doit aussi plusieurs remarquables immeubles parisiens et une autre villa près de la gare de Sceaux. In 1929 Dimitri Snégaroff printer of the first La Pléiade editions, friend of Picasso, Ernst, Dali and a host of other artists or writers commissioned Bruno Elkouken to design one of the first villas on the estate. The architect also designed a range of outstanding Parisian buildings and another villa near Sceaux station.

DR



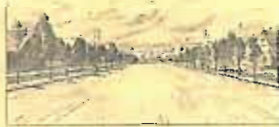
EN achetant le Domaine du SCEAUX, le Département de la Seine s'est proposé de restaurer le merveilleux Parc de La Nôtre et d'affecter à l'habitation bourgeoise une partie des terrains situés en bordure de ce Parc. Il a chargé la Société Générale d'Aménagement Urbain, d'aménager ces terrains pour en faire la plus belle Cité résidentielle de la région parisienne. Les sont groupés :

- Dans un cadre merveilleux,
- dans un air pur,
- sous le charme des plus beaux panoramas et des promenades magnifiques ;
- les plus belles villas,
- les plus jolis jardins,
- un lycée moderne, le Lycée Lakanal, où les enfants peuvent poursuivre leurs études dans les meilleures conditions d'hygiène,
- un parc de 150 hectares.

Les terrains vendus, dont le prix est extrêmement avantageux, sont le plus sûr et le plus productif des placements.

- Viabilité, eau, gaz, électricité,
- Nombreuses villas habitées,
- Distance de Paris, 5 kilomètres,
- Desservi par les gares de chemin de fer de Sceaux, Bourg-la-Reine, la Croix-de-Bretagne par le tramway 83, par le chemin de fer d'Argenteuil par l'ancien L.C.,
- Durée du parcours jusqu'à l'avenue-Raspail 10 à 15 minutes.

Pour visiter et acheter ces immeubles s'adresser à la Société Générale d'Aménagement Urbain, 16, rue de la République, Paris, Tél. Laboratoire 21-01 à 12-33.



Soyez les privilégiés qui habitent en bordure du
PARC DE SCEAUX



Publicité aidant, beaucoup se laissent tenter par cette vie au grand air, près de Paris par la ligne de Sceaux, et entraînent dans leur sillage des architectes talentueux. Auparavant, l'architecture moderne avait d'ailleurs déjà « pointé son nez » aux abords du parc de Sceaux, où Baltard et Guimard avaient construit des maisons. Le lotissement lui donnera un nouvel élan.

En 1931, la petite villa cubiste édiflée par Mallet-Stevens, avenue Le Nôtre face à l'Orangerie, est l'une des premières constructions. Commandée par Jacques Trapenard, avocat parent de Paul Léon, le directeur des Beaux Arts, elle s'organise autour d'un grand salon d'angle campé sur pilotis. Un peu plus loin, Dimitri Snégaroff, imprimeur d'art ami de Picasso, confie au même moment la conception d'une villa très géométrique à Bruno Elkouken, architecte du studio Raspail.

En 1935, non loin de la villa Trapenard, c'est la Villa Granet qui sort de terre. Œuvre de Pol Abraham, spécialiste du béton armé, elle est pourtant en brique, sur demande expresse de son commanditaire, un professeur à la Sorbonne. Plus tardives, deux villas mitoyennes lui font face : construites en 1950 et en 1955 par les architectes Geneviève et Henri Colboc, pour l'une et Louis Arretche pour l'autre, elles se fondent dans la végétation en dessinant de longues horizontales minérales. De l'autre côté du parc, on découvre, rue Paul Couderc, trois maisons d'André Lurçat qui s'est installé à Sceaux après la Seconde Guerre Mondiale, commençant par y construire sa propre maison, fonctionnelle et inventive avec sa terrasse sur parc. A côté de ces grands noms, des architectes moins connus ont activement participé à la création d'un paysage harmonieux.

Le lotissement aujourd'hui

Depuis la création du lotissement, les modes de vie ont évolué, mais les règles du cahier des charges restent en vigueur. Si les démolitions sont exceptionnelles, des propriétaires qui avaient à l'origine acheté plusieurs parcelles, ont partiellement revendu leur lot, ce qui a donné lieu à de nouvelles constructions dans le cadre d'un retour aux lots d'origine. Par le passé, certaines grandes maisons partagées par une même famille étaient découpées en plusieurs appartements. Depuis, des co-propriétés se sont constituées et ont assuré leur pérennité. Au fil du temps, certaines règles ont été détournées par les habitants, qui ont notamment transformé des communs en logements.



Bien que la pression foncière se soit développée dans toute la région, le lotissement a su échapper aux architectures de pastiche ou à la fausse modernité dont tant de promoteurs vantent les pseudo-mérites dans d'autres quartiers de Sceaux et d'Antony. En raison des règles strictes qui le régissent, il ne ressemble en rien aux lotissements «sans foi ni loi» qui fleurissent désormais partout. Il paraît toutefois un peu figé, et certains s'interrogent sur la façon de le faire évoluer.

Très active, l'Association des riverains du Parc de Sceaux défend avec vigueur ce cadre de vie plaisant que protègent également les dispositions liées aux abords des monuments historiques, selon lesquelles tous les permis de construire sont soumis à l'approbation de l'Architecte des Bâtiments de France. Attachée à un charme résidentiel de bon aloi, elle refuse farouchement l'implantation d'habitats collectifs contraires au cahier des charges et notamment la construction de 140 logements sur un terrain attenant au lotissement. Si la qualité du site constitue incontestablement un atout énorme pour la ville, en termes de prestige, on ne peut nier qu'il s'agisse aussi un peu «d'un village dans la ville à l'écart de la ville», comme le disent certains. Bien desservi sur le plan scolaire, il semble moins bien loti sur le plan des transports en commun, en dehors de la gare du Parc de Sceaux. Il faut pourtant entre 15 et 30 minutes à travers parc pour gagner le centre ville de Sceaux. Vers Antony, la promenade est moins plaisante, avec la barrière de l'A86 près de la Croix de Berny. La voiture s'impose donc .

Au CAUE des Hauts-de-Seine, où l'on s'interroge d'une façon plus générale sur les lotissements, leurs relations avec les quartiers environnants et l'évolution des typologies d'habitat en fonction des exigences des modes de vie d'aujourd'hui, on réfléchit aussi à la façon de faire évoluer la notion de maison unifamiliale, au profit de petits collectifs respectueux des gabarits imposés et mieux adaptés aux modes de vie contemporains.

Derrière ces questions, se profile également celle d'une éventuelle densification, et l'on peut s'étonner que les règles aient été adaptées différemment par les communes de Sceaux et Antony lorsqu'elles ont élaboré leurs plans d'occupation des sols (POS) respectifs. Conformément à la loi du 6 janvier 1986, quand un cahier des charges de lotissement existe, antérieur au POS, c'est toujours la règle la plus stricte qui prévaut.

A Sceaux, la ville a donc repris l'essentiel des dispositions urbanistiques du cahier des charges, auxquelles s'ajoutent désormais les contraintes fixées par le POS qui imposent notamment de nouvelles dispositions de stationnement, mieux adaptées au développement de la circulation automobile. Il intègre également un coefficient d'occupation du sol (COS) variable en fonction des caractéristiques du lotissement⁽¹⁾. La commune d'Antony, par contre, s'en est tenue au cahier des charges sans créer de COS.

Réalisée en 1933 par Julien Polti,
la villa Gruber,
du nom du maître-verrier,
ouvre ses vastes baies
sur l'avenue Le Nôtre qui longe le parc de Sceaux.

Built by Julien Polti in 1933,
the Villa Gruber, named
after the master glass worker,
features vast windows
looking out onto the avenue Le Nôtre
which runs along the Parc de Sceaux.

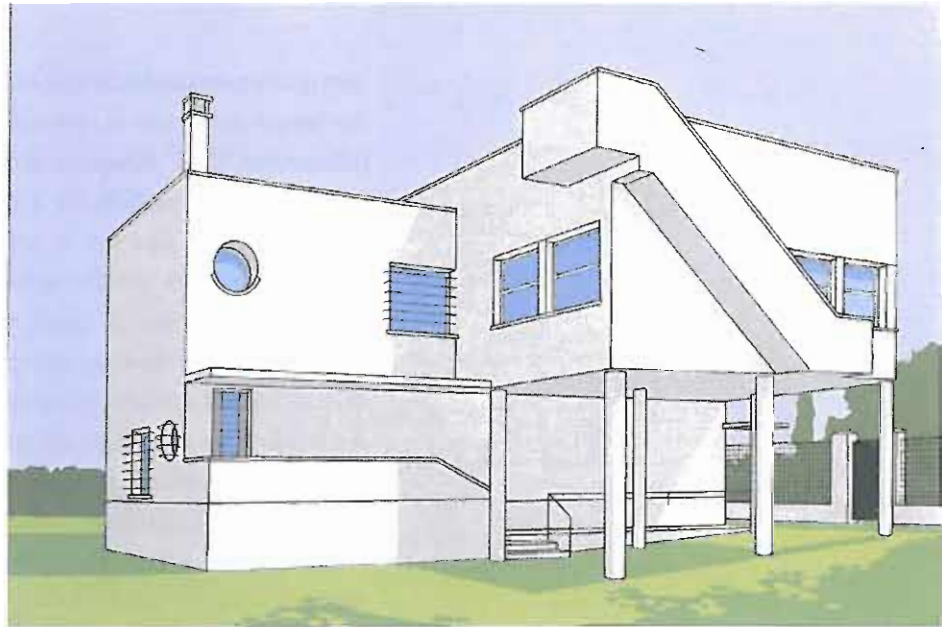
DR.

(1) Coefficient d'occupation du sol de 1 sur la bande autorisant l'habitat collectif en bordure de la RN 20 ; coefficient d'occupation du sol de 0,7 pour une zone du lotissement où les parcelles sont plus petites, et de 0,5 partout ailleurs.

Un cahier des charges de ce type intègre-t-il l'évolution des modes de vie et de l'économie des familles ?

Dans les années 80, trois couples s'étaient associés rue Paul Couderc pour rassembler dans une maison neuve dépourvue de parties communes trois logements indépendants, ce qui paraissait compatible avec le cahier des charges. Plus récemment, le dédoubleage d'un lot a permis de construire, avenue Franklin Roosevelt, une nouvelle maison de deux logements. Bien que le gabarit de l'édifice et son écriture architecturale s'inscrivent dans la logique du lotissement, l'Association des riverains conteste actuellement le permis de construire auprès du Tribunal administratif. Elle invoque la préservation de la notion d'habitat unifamilial inscrite au cahier des charges, bien que celle-ci semble déjà avoir évolué lorsque des co-propriétés se sont constituées.

La création d'une ZPPAUP² est actuellement à l'étude. L'Association des riverains du Parc de Sceaux souhaite que le lotissement s'en tienne à l'écart. Intégrée au POS, cette procédure devrait pourtant reprendre à son compte les spécificités du lotissement et les données du cahier des charges. Elle pourrait ainsi déboucher sur des règles consensuelles afin de poser les problèmes en termes de culture, ce qui conduirait à dépassionner les débats et à permettre au lotissement d'évoluer, sans rien perdre de son charme et de sa qualité architecturale.



Réalisée en 1931 par Robert Mallet-Stevens pour son cousin l'avocat Jacques Trapenard, cette villa est une des plus anciennes et des plus intéressantes du lotissement :

volumes imbriqués, escalier extérieur, solarium,

rez-de-chaussée pour partie sur pilotis,

large baie horizontale au 1^{er},

aujourd'hui malheureusement munie de volets roulants en PVC.

Built in 1931 by Robert Mallet-Stevens for his cousin Jacques Trapenard,

this villa is one of the oldest and the most interesting

on the estate with its imbricated volumes, outside staircase, sun lounge,

ground floor partially raised on piles, wide horizontal window on the first floor.

Unfortunately the latter has been spoilt by the installation of PVC windows.

DR



(2) Zone de protection du patrimoine architectural, urbain et paysager.

Sceaux – A housing estate which contributes to the identity of its suburb

Christine Desmoulin
Maison Hennebique

Like cityscapes, the areas in the suburbs have been shaped over time as urban sprawl has reached the woods and marshlands. The countryside has been gradually transformed and many local communities are retracing their identity, confirming it and their image via heritage features such as a church, château, old covered market, even a dovecote or a fountain. Down the ages buildings such as these have nevertheless lost their original meaning to flounder in a context subject to high pressure in terms of development.

"Preserve the heritage and the rest will follow". This oft heard watchword conveys an idealised image which can neglect modern architecture and heritage from the 20th century. In spite of the joint efforts of the Direction de l'architecture et du patrimoine (Architecture & heritage department), Directions générales des affaires culturelles (DRAC – Departments of Cultural Affairs) and Conseils d'architecture, d'urbanisme et d'environnement (Architecture, town planning & environmental protection councils) the latter sometimes remains unappreciated by the local councillors and glaringly neglected in terms of both policy and works.

It is important to point out the key impact of such heritage on the identity of the suburbs. The latter may come in the form of garden cities built at the beginning of the century at Suresnes, Genevilliers or the Butte Rouge at Chatenay Malabry, industrial buildings such as the blowing plant at Meudon, model towns such as the one by André Bloc (in Meudon once again) or works by the reinforced concrete pioneer François Hennebique at Bourg-la-Reine, the residences at the Champ des oiseaux built at Bagneux during the post-war housing shortage. With its water tower and its corbelled features visible from the RER, the Maison Hennebique is a new urban landmark. At the Ile Seguin

in Boulogne, the prow of the Renault factories is a prominent feature, seen from all around. The garden cities are a form of town-planning which comprises housing, shops and amenities in a landscaped environment. Like the latter the first housing estates were often built along Anglo-saxon lines borrowing heavily from the Arts & Crafts movement. From Sèvres to Le Vésinet, Anglo-French villas rub shoulders, among the trees, with prime examples of neo-regional Ile-de-France architecture and beautiful modern villas, examples of the resurgence in architectural aestheticism in the inter-war years. At this period young avant garde architects such as Le Corbusier, Mallet-Stevens, Pol Abraham or Lurçat, unable to obtain public contracts, made their name by performing private commissions for prominent people. The result of such encounters was a wealth of villas which were highly typical of the technical and formal innovations of the period. A fine example of such a phenomenon is a housing estate on the Parc de Sceaux which comprises a wealth of works by Mallet-Stevens, Lurçat, Elkouken, Pol Abraham or Paul Nelson. It is also a good example of town and country planning since by creating it in 1927, the Seine Council managed to preserve the chateau and grounds at Sceaux and also develop a schedule of conditions and a landscaping charter which are still in application today.

Creation of the housing estate

The history of Sceaux is inextricably linked with its grounds. Its study requires a historical account of the latter. Mentioned for the first time on a plan dating from the 12th century, Sceaux was badly damaged by fire in 1530. It was rebuilt in the form of an estate comprising a manor surrounded by fifty hectares of gardens. It was purchased by Colbert in 1670 who went on to radically transform it. Louis XIV's minister commissioned the architect Perault, already famous for the Chateau at Versailles and the Colonnade at the Louvre to build him a "sumptuous residence". Le Nôtre was commissioned to design the grounds. A century later it was entirely destroyed by the Révolution. In 1856, the Duc de Trévise built a new château and recreated the grounds. His family would remain owners of the estate right up until 1924. At this time no private individual was able to manage its upkeep and it aroused considerable interest on the part of property developers who were only too ready to destroy the parterres, water features and remarkable architectural features such as the Orangerie and the Pavillon de l'Aurore.

In 1927, in a move by Bergeret de Frouville, mayor of Sceaux, Seine Council purchased the property. In order to save the grounds, it financed a restoration programme by working in association with a developer responsible for planning seventy-two hectares of plots within the grounds between the Lycee Lakhanaï and the RN 20 road. This arrangement which was similar to today's

practice of using large private owners raised the funds necessary to replant the estate with trees and perform urgent repair work. Initially planned for three communes, Sceaux, Antony and Chatenay Malabry, the housing estate was finally only developed in the areas of Sceaux and Antony.

In order to highlight the value of the approach undertaken at Sceaux, it is necessary to examine the context of the inter-war years. Urbanisation meant that housing estates were firmly on the agenda, both in working class suburbs where it was necessary to find a solution to the housing shortage often referred to as "mal lotis" (badly off / badly designed) as well as in residential suburbs such as Sceaux, Sèvres or Le Vésinet, where people benefited from the extension of the transport system to settle in places or village-type communities close to the capital. On April 14th 1925, the publication *Le Temps* set the tone when Léandre Vaillat condemned the "unimaginable errors" committed at Compiègne and La Courneuve. In contrast, however, he interestingly he talks of the housing estate scheme on the grounds of the Parc de Sceaux in the following terms: "by the park, a housing estate designed by Mr Forestier will soon be shooting up in view of its gardens and mirrored waters. Via an arrangement implemented with success on the Champs de Mars, rather than cost the City of Paris money, the scheme will actually generate revenue. We should also be thankful that a master in the art of garden design has been selected to accomplish this delicate task, since in his modesty, he is not promising "new" architecture which would be a blot on the countryside of Old France".

The architects at work

Picturesque with its handsome planted avenues on the edge of the grounds, the housing estate rapidly saw the flourishing of regionalist or modern architect-designed houses. It is will a pleasant spot and a place worth visiting for those that appreciate such architecture. This can be attributed to the legislation and regulations governing the scheme. On March 19th 1930 a schedule of conditions was drawn up by two Parisian notaries defining the terms and conditions governing the sale of the plots.

The main points were as follows:

- Five areas shall be defined within the housing estate, the size of the plots shall be specified and issues relating to the accessibility must comply with regulations (creation of roads, local residents' access right re. said roads, traffic access, maintenance and parking)
- The type of buildings, essentially residential with a few commercial properties shall be specified and buildings and any annexes on the same land plot shall comply with regulations. Next to the RN 20 a small strip of land shall be assigned for collective use.

- There shall be non aedificandi (left undeveloped) areas. According to the schedule of conditions, no buildings should be built within 5 metres of the line of the facades. "The houses shall be detached on their plot of land, with no house wall or joining wall on the boundary with the neighbouring plot, except where applicable, for twin houses built at the same time.
- Purchasers were " free to choose the type of construction they wanted, on condition that the single storey house had a Bourgeois appearance and temporary constructions and flimsy materials were prohibited. The height of the buildings was not to exceed 15 metres and the surface area occupied by the main buildings no more than one third of the surface of the building plot. Purchasers were therefore permitted to build, solely at the back of the plots, discrete outbuildings designed to be used as storage sheds, stables or tool sheds measuring no more than 5 metres tall and 60m' with hard roofing;
- Each owner was to put up a fence along the street which complied with norms governing alignment and type;
- Fences were to be put up between properties and the estate in accordance with regulations
- An owners association was to be formed which ensured that owners, their inheritors and successors complied with the rules of purchase.
- A landscaping charter was defined which specified that 50% of the land should be planted with at least one tree every 150m' and no vegetable gardens should be visible.

Fuelled by publicity, great numbers of people were tempted to have a go at living in the open air near Paris on the Sceaux line. They brought some talented architects in their wake. Previously modern architecture had already made an appearance on the fringes of the Parc de Sceaux in the form of houses built by Baltard and Guimard. The housing estate provided new impetus.

In 1931 the small cubist villa built by Mallet Stevens on the Avenue Lenotre opposite the Orangerie was one of the first such constructions. Commissioned by Jacques Trapenard, a lawyer who was related to Paul Léon, the director of the Beaux Arts (fine art school), its central design feature was a corner lounge built on piles. Further along, Dimitri Snégaroff, an art printer and friend of Picasso's commissioned Bruno Elkouken, the architect responsible for Raspail's studio to design a starkly geometrical villa. The Villa Granet was built in 1935, not far from the Villa Trapenard, the Villa Granet. Unusually for Pol Abraham, a specialist in reinforced concrete, the work was built in brick at the express request of its commissioning party, a professor at the Sorbonne. Later still, two semi-detached villas were built across the way. Built in 1950 and 1955 by the architects Geneviève and Henri Colboc and Louis Arretche respectively, their long horizontal lines were designed to blend in with the planting. In the rue Paul

Couderc on the other side of the park there are three houses built by André Lurçat who moved to Sceaux after World War II and started by building himself a house there which was functional, inventive and had a terrace over-looking the park. Next to the great names lesser known architects actively participated in the creation of a harmonious countryside.

The housing estate today

Since the housing estate was created lifestyles have changed but the schedule of conditions still applies. Although very few houses have been demolished, owners who originally bought several plots subsequently sold off part of their plots resulting in new buildings in the mist of the original plots. Previously some large houses shared by the same family were divided into apartments. Since then, residents' associations have been founded to ensure their survival. As time has gone by, some rules have been bent by the residents in particular by converting outbuildings as dwellings.

Although the pressure of development has grown throughout the region, the housing estate managed to avoid the pastiche or artificially modern architecture that so dear to property developers in other districts in Sceaux or Anthony. Due to stringent rules, it in no way resembled those "soulless mishmash" housing estates see have grown up just about everywhere since. A slight criticism is that it appears to be a bit dated which has raised the issue of how to adapt it to changing times. Highly active, the Association des riverains du Parc de Sceaux (Parc de Sceaux residents' association) is highly protective of the areas around historic the monuments where all building permits have to be approved by the Architecte des Bâtiments de France (Government architect).

Attached to its wholesome residential charm, it staunchly opposes the creation of collective housing which is not in keeping with the schedule of conditions, in particular a scheme which involved building 140 houses on a plot next to the housing estate. Although the quality of the site is undoubtedly a huge plus to the town in terms of prestige it has also taken on the airs of a "village in the town which has very little to do with the town". Although it has good schools nearby it is less fortunate in terms of public transport apart from the Parc de Sceaux station. It is a 15 and 30 minute-walk through the park to Sceaux town centre. The walk to Anthony is less pleasant with the A 86 motorway barrier near La Croix de Berny where the car dominates. At CAUE (Architecture, town-planning & environmental protection council) there has been a general review of housing estates, their relation with their surrounding districts and changes to their living environment to keep pace with today's changes in lifestyle. There has also been a review of the way in which single-family houses could be adapted to create small respectful

communities on an appropriate scale which are better suited to contemporary living.

An underlying issue is also that of densification. In this respect it is surprising to see how the rules have been adapted differently by the communes of Sceaux and Anthony when the latter created their respective Land use plans. Under the law of January 6th 1986 in the event that the schedule of charges for a housing estate pre-dates the Land use plan it is the most stringent regulation which is overrides. At Sceaux the town has therefore implemented most of the urban-planning measures from the schedule of conditions compounded by the constraints of the Land use plan in particular in terms of parking arrangements which are more suited to the rise of car traffic. It also features a series of COS (land use specifications) for different features of the housing estate'. In contrast the commune of Anthony has stuck to its schedule of conditions without creating a COS.

Can schedules of conditions of this type address family lifestyle and economic changes over time? In the 1980s, three couples got together in rue Paul Couderc to build a new house featuring no common areas, three separate houses which appeared to be compatible with the letter of the schedule of conditions. More recently a building permit was issued for a "double" new house on the Avenue Franklin Roosevelt for two groups of residents. Although the scale of the building and its architectural style comply with the letter of the housing estate rule, the Residents' association is currently disputing the building permit at the Administrative court. It is arguing for the preservation of the concept of the single-family living environment enshrined in the schedule of conditions even though the latter had already been subject to changes by the time the residents' associations had been formed.

A project to introduce a ZPPAUP (conservation area) is currently under review. The Parc de Sceaux residents' association are lobbying for exclusion. Incorporated into the Land use plan this procedure should nevertheless take into consideration the unique features of the housing estates and the specifications of its schedule of conditions. It could therefore produce a consensual set of rules in order to address the issues in terms of culture taking the heat out of the debates and enabling the housing estate to move with the times, without losing any of its charm or architectural quality.

(1) COS 1 applies to the collective strip along the RN 20, COS 0.7 applies to areas of the housing estate with smaller plot; 0.5 applies to all other features.

Les jardins remarquables en Ile-de-France

Michel Collin¹
Corinne Meynial²
Christian Thibault
Iaurif

Les jardins sont une bonne illustration
de l'élargissement du concept du patrimoine.

Dans les jardins, tous les chemins mènent
au patrimoine. Un jardin est patrimoine de multiples
points de vue :

- du grand paysage ;
- de la trame foncière ;
- de l'urbanisme ;
- de l'architecture ;
- des arts (sculpture, peinture, musique,
théâtre, littérature...) ;
- des sciences et techniques (optique, hydraulique,
expérimentation...) ;
- de la botanique ;
- de l'histoire ;
- de la philosophie et de l'imaginaire...

C. Meynial

Dix ans dans les jardins

En 1985, l'Iaurif a reçu la commande de réaliser un «inventaire des parcs et jardins dignes d'intérêt historique, paysager ou botanique de la région d'Ile-de-France», sur la base d'un cofinancement État/Région. Le représentant de l'Etat chargé de coordonner l'inventaire était à l'époque la Délégation régionale à l'architecture et à l'environnement (DRAE³), comme dans les autres régions. Il est rapidement apparu que ce premier financement ne permettrait pas d'effectuer l'inventaire complet, malgré les sources d'information disponibles en Ile-de-France (notamment à l'Iaurif : carte informatisée du Mode d'occupation du sol (Mos)), cartes anciennes des Chasses du Roi et de l'abbé de la Grive, fichier et carte des principales ressources touristiques, atlas des monuments historiques et des sites protégés, études de la ceinture verte ou sur les grands domaines...).

(1) Paysagiste DPLG.

(2) Paysagiste DPLG.

(3) Les DRAE ont été intégrés depuis dans les Directions régionales de l'environnement (DIREN).



*Parc départemental de La Courneuve (93).
Les créations contemporaines
ont leur place dans l'inventaire.
Departmental park at La Courneuve (93).
Contemporary works are also registered
on the inventory.*

AEV

Quels jardins ? Deux grandes questions ont monopolisé les premières réunions du comité de pilotage¹

La commande a alors été réduite à une note méthodologique, et à l'analyse de quatre secteurs test représentatifs allant de la couronne rurale au cœur de Paris⁴, pour cadrer les conditions de réalisation de l'inventaire régional.

Dans le contexte de la mise en place de la décentralisation, le rôle de l'État a été d'impulser une politique des jardins, qui devait être relayée par les collectivités locales, et les associations. En Ile-de-France, l'inventaire s'est poursuivi pendant près de dix ans (1985-1995) grâce à l'Agence des espaces verts de la région d'Ile-de-France (AEV) ; l'Etat se focalisant sur la constitution de monographies de jardins en vue de leur classement.

(4) Le massif forestier de Rambouillet ; la vallée de la Bièvre de Buc à Verrières ; la vallée de la Bièvre « oubliée » ou souterraine de Verrières à Cachan, Paris VII.

Qu'est-ce qu'un jardin ?

Par parcs et jardins, on entend des lieux enclos ou délimités, dessinés, présentant des éléments naturels (végétaux, eau, pierre) composés pour le plaisir esthétique et l'agrément de la promenade. Sont exclus les grands sites naturels, les espaces verts ordinaires, les aménagements linéaires ouverts (alignements de routes même allées historiques, talus, berges...) et les sites archéologiques. En fait, cette définition reste très large. Il y a des différences fondamentales entre les deux principales catégories d'espace qui y obéissent : le jardin historique composé autour d'une demeure pour un usage privé, et l'espace vert moderne intégré à un quartier d'habitation et ouvert au public. Exceptionnellement, des créations artistiques qui ne sont pas vraiment des jardins, mais en ont l'esprit, ont été retenues (exemple de la Closerie Falbala de Jean Dubuffet dans le Val-de-Marne).

Et un jardin «digne d'intérêt» ?

Le contexte francilien a conduit à considérer non seulement les parcs historiques comme dans les autres régions, mais aussi des créations contemporaines. L'objectif est de révéler le maximum de jardins, du plus modeste au plus spectaculaire, donc de n'exclure aucun point de vue d'intérêt a priori. Le qualificatif "digne d'intérêt", appellation officielle de l'inventaire, a été jugé péjoratif pour les autres jardins alors « indignes », et on préfère parler aujourd'hui de parcs et jardins remarquables.

(1) Le Comité de pilotage comprenait des représentants de la DRAF, des ABE, des archives départementales, de l'Inventaire, des DDAF, de l'AEV, des élus régionaux, du CNRS, des Ecoles spécialisées (ENSH et ENSP de Versailles), du Muséum et des associations compétentes.

Jardin René Le Gall (75).

L'ancien lit de la Bièvre offre son site à ce jardin, dont la qualité de la composition rappelle celle des Tuileries transposée à l'échelle d'un square.

Jardin René Le Gall (75). The garden is built in a square on the former bed of the river Bièvre.

The quality of its composition is comparable to a scaled down version of the Tuileries gardens.

Michel Collin

α



Les quatre saisons de l'inventaire : repérage, sélection, visite, évaluation

Dès le départ, il a été décidé de focaliser l'inventaire sur la description de l'état actuel des jardins. C'est pourquoi l'essentiel du temps a été consacré aux visites et reportages photographiques. Les recherches historiques se sont limitées à fournir quelques repères. Cette orientation permet une approche vivante de ce patrimoine fragile, avec l'inconvénient de recueillir des informations qui se périment compte tenu de la nature évolutive des jardins.

La méthode d'inventaire consiste d'abord par effectuer un repérage général sur carte IGN au 1/25000, département par département. Ce premier repérage est complété par d'autres documents : cartes anciennes, photographies aériennes, atlas des monuments historiques, bibliographie... et par le bouche à oreille. Pour le cas particulier de Paris, les jardins ont été extraits du Pos. Les seuils de superficie arrêtés pour ce repérage sont de cinq hectares en grande

couronne et de un hectare en petite couronne. Cette limite matérielle fait que nombre de jardins contemporains ne peuvent malheureusement pas être pris en compte. Les jardins repérés sont ensuite recherchés sur carte IGN au 1/5000°.

Ce repérage général constitue une base de sélection pour les jardins à visiter. Il est en effet impossible de tout voir. Dans les secteurs où des études de jardins avaient déjà été effectuées, nous avons essayé d'être complémentaires ou de suivre des thématiques originales liées à l'expression du paysage (l'eau, les reliefs, les lisières...). Les jardins privés méconnus ont été privilégiés. Cependant, ces principes ont été quelque peu transgressés pour la représentativité de la sélection :

- Il avait été décidé de ne pas investiguer les grands domaines très connus ; certains ont cependant été jugés incontournables ;
- Des jardins remarquables repérés n'ont pas pu être visités ;
- D'autres non repérés au départ ont été décelés à la faveur des visites sur le terrain ;
- A cette échelle d'étude, des oublis sont possibles.

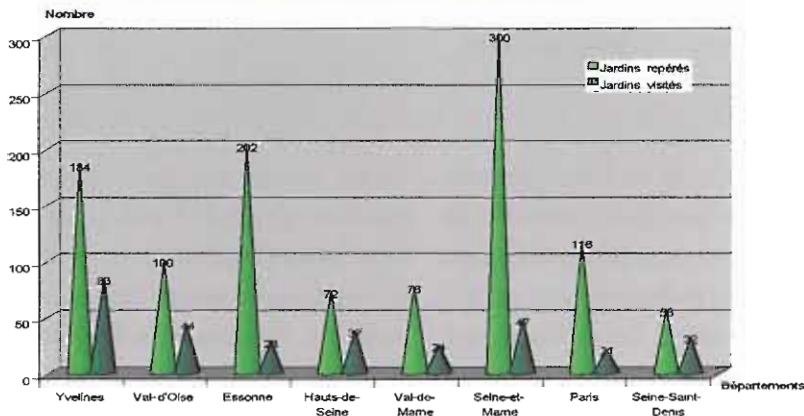
L'ordre d'étude des départements franciliens n'a pas été fortuit. Le premier choisi a été les Yvelines en raison de l'importance de son patrimoine. Le Val-d'Oise, l'Essonne et la Seine-et-Marne ont été inventoriés en parallèle aux études préalables des parcs naturels régionaux du Vexin et du Gâtinais français. La petite couronne, peut-être le territoire le plus ardu à inventorier, a suivi, bénéficiant ainsi de l'expérience acquise. Paris, très connu, a été réservé pour la fin.

Le démarrage a été assez laborieux, à cause de la méfiance des propriétaires (justifiée par les cambriolages à répétition...). Livrons cette anecdote significative : un gardien affirme « il n'y a pas de jardin », alors que de magnifiques parterres se dessinent derrière la grille... Puis, l'inventaire des parcs et jardins a été médiatisé au niveau national, et les portes se sont ouvertes grâce à un réseau de relations qui s'est tissé progressivement (recommandations de propriétaires, d'associations spécialisées...).

(5) Il s'agit de cartes spécialement réalisées dans les années 1970 pour l'élaboration du Mode d'occupation du sol (Mos) de la région, mais qui ne sont plus mises à jour.

Le repérage général des jardins entrant dans le champ de l'inventaire ne présage pas du nombre de jardins réellement remarquables. Le temps consacré à la visite de chaque jardin dépend de sa superficie et de la complexité de sa composition. Le nombre de jardins visités par département varie sensiblement :

Bilan des jardins repérés et visités en Ile-de-France



Il est délicat et réducteur de «noter» les jardins. Il est néanmoins nécessaire d'explicitier la notion «digne d'intérêt». Chaque jardin a donc été examiné sous l'angle de plusieurs critères :

Emprise : qualités de l'emprise foncière : insertion dans le paysage, proportions, évolution (respect de son intégralité jusqu'à nos jours...)

Situation : le site et la manière dont le jardin y est lié, en tire parti

Composition : qualité d'organisation des espaces, de leurs relations avec l'extérieur et entre eux ; agrément des parcours au sein du jardin...

Éléments : ornements, fabriques⁶, végétaux remarquables ou rares...

(6) Une fabrique est un «petit bâtiment pittoresque destiné à la décoration d'un parc, particulièrement d'un jardin anglais» (Larousse). Ces constructions visent l'évocation d'ailleurs lointains ou mythologiques (par exemple : grotte, temple, pagode, pyramide, fausses ruines...).

Histoire : représentation d'un monument important de l'art des jardins, conservatoire de formes anciennes, jardin témoin de l'histoire ou habité par des personnalités...

Ce système d'appréciation est relatif. Il permet des extractions à plusieurs niveaux. Un jardin satisfaisant pour tous ces critères sera considéré comme exceptionnel. Il n'y en a plus qu'une à deux dizaines par département. On pourra aussi se contenter d'un seul critère ou de quelques uns. Par exemple, certains jardins ont été remarqués pour leur seule qualité d'emprise, considérant qu'ils sont importants pour la mémoire du paysage, ou simplement en tant qu'ilots de verdure, surtout en proche couronne parisienne, au sein de tissus urbains denses. Par les deux premiers critères (emprise et situation), on s'est attaché ainsi à déceler des potentialités au-delà de l'état actuel de conservation et d'entretien des jardins.

Un rapport est établi pour chaque département comprenant :

- Un panorama des jardins du département, mettant en évidence les catégories les plus caractéristiques.
 - Les fiches détaillées des jardins visités. Les rubriques des fiches suivent les cinq critères précédents. Elles sont abondamment illustrées (cartes, plans, photographies, croquis, coupes, reproductions de documents anciens...). L'intention est de communiquer autant que possible le caractère vivant et évolutif des jardins.
 - Un tableau récapitulatif d'appréciation selon les cinq critères explicités précédemment.
 - Le tableau général de repérage du patrimoine jardin du département. Le tableau mentionne des éléments de description à partir des cartes IGN au 1/25000, l'existence ou non sur les cartes anciennes, la protection éventuelle, des sources documentaires, et la présomption d'intérêt par des étoiles. Ce tableau pourra servir de guide pour compléter le travail d'inventaire.
 - Pour certains départements, une partie spécifique : «parcours libre» dans trois parcs du Val-d'Oise, «images de jardins disparus» en Essonne, «mémoires de Seine-Saint-Denis».
- Cependant, ce plan type n'a pas été suivi pour le rapport du département des Yvelines, le premier édité. Compte tenu des réticences des propriétaires, seules quelques fiches détaillées de jardins remarquables ont pu être publiées in extenso. La plupart des jardins a été mêlée dans deux chapitres évoquant, l'un la chronologie de l'art des jardins (les chasses du roi, pays d'illusion, jardins d'urbanisme, pittoresque botanique), l'autre le vocabulaire du paysage (points de vue, au fil de la Seine, l'eau, la forêt, le plateau...).

L'inventaire des jardins en France

Un patrimoine menacé et méconnu

La France bénéficie d'un patrimoine en parcs et jardins très riche, mais fragile. Ce patrimoine revêt une grande valeur à plusieurs titres (histoire, culture, esthétique, botanique, urbanisme...). Les jardins sont le témoignage vivant d'une époque, d'une philosophie, d'un art de vivre, de savoir-faire... Mais ce sont des compositions artistiques aux structures plus ou moins éphémères, plantées de végétaux vivants donc mortels, dont la qualité est souvent liée aux vues extérieures¹. D'où vient la difficulté de la conservation des jardins historiques, prise entre besoin de régénération et souci de pérennisation des formes. Ce patrimoine tend à s'amenuiser, principalement pour des raisons économiques. Les emprises sont amputées partiellement ou totalement par l'urbanisation. Les jardins sont laissés à l'abandon ou mal entretenus, les arbres vieillissent et ne sont pas renouvelés, les sites environnants sont dégradés. Un problème général est le contrôle du développement excessif de la végétation qui finit par occulter la composition d'origine et les perspectives. La Fondation des parcs de France déplorait dans les années 1980 la perte moyenne annuelle de cinq grands parcs.

«Ils sont nombreux à avoir disparu ces monuments de feuilles et d'eaux, d'ombres et de lumières, d'arbres et de statues, ces espaces aux multiples ambiances, aux multiples échelles, intégrés aux mouvements de la nature et conçus pour le mouvement de ceux qui s'y promènent. Mais si beaucoup ont disparu, si quelques-uns sont demeurés des monuments historiques, combien sont à l'état de friche ou de broussailles ?» Florence Marot in Diagonal, octobre 1986.

La majorité de ce patrimoine était méconnue et non protégée. Les protections de jardins au titre des monuments historiques étaient à la fois peu nombreuses et mal adaptées à l'objet «jardin», impossible à figer comme un bâtiment. La prise de conscience de cet état de fait a conduit les pouvoirs publics à s'y intéresser.

Mieux connaître pour protéger

L'inventaire national des parcs et jardins "digne d'intérêt" a été initié au début des années 80 par le ministère de la Culture, rejoint ensuite par les ministères de l'Équipement et de l'Environnement. La tâche d'inventaire, visant particulièrement les jardins privés, les plus menacés, s'est avérée beaucoup plus considérable que prévu et a dû être ciblée (secteurs et thématiques prioritaires, dossiers de classement). Après avoir un temps envisagé un mode de protection spécifique pour les jardins, on est revenu au classement «monument historique», avec quelques ajustements. Désormais le classement est associé à un plan de gestion. Les classements de parcs et jardins intervenus depuis 1980 représentent une progression de plus de 30 % par rapport à l'ensemble des protections antérieures.

(1) La conservation des vues extérieures participe à la qualité des jardins, surtout «à la française». Cependant, il n'est possible de maîtriser l'évolution de ces vues que partiellement grâce à des protections de type sites classés ou ZPPAUP. Des «anachronismes» à l'horizon sont inévitables, surtout en zone densément urbanisée. Il est parfois possible d'en tirer parti en jouant les contrastes. Ce point rappelle la difficulté à rendre éloquents les sites peints par le passé, aujourd'hui transformés.

(2) On peut distinguer différents modes de réhabilitation ou de restauration. Par exemple, une reconstitution qui recrée un état antérieur (exemple de Versailles), ou un réaménagement plus contemporain (exemple des Tuileries).

(3) CAUE : Conseil d'architecture, d'urbanisme et de l'environnement.

(4) Conseil international des monuments et des sites.

(5) Si le festival de Chaumont s'inscrit dans ce mouvement positif, on peut objecter qu'il a converti un jardin historique en lieu d'exposition.

Des actions d'accompagnement ont été réalisées : expérimentation de nouvelles méthodes de restauration ou de réhabilitation², d'entretien et de modes de gestion juridiques et financiers ; diagnostics/programmes sur l'usage et la gestion, dont Courances (91), Courson (91), Saint-Cloud (92) ; opérations pilotes dont Fontainebleau (77), Rambouillet (78), les Tuileries (75), Versailles (78) ; sensibilisation des administrations territoriales, des collectivités locales et du public.

Des inventaires régionaux

Les inventaires ont été réalisés dans chaque région par des maîtres d'œuvres différents (Conseils régionaux et généraux, CAUE³, associations, universités, agences de paysage...). Bien que coordonnés au niveau national, les inventaires produits sont donc assez hétérogènes. Leurs approches selon des angles variés sont en même temps riches d'enseignements. Le jardin est par excellence un objet d'études pluridisciplinaires : sa description et sa compréhension font appel à l'archéologie, à l'histoire, à la géographie, à l'écologie, à la botanique, aux arts plastiques, à la littérature, à l'architecture, au paysage, à l'urbanisme, à la sociologie...

Les données recueillies sont intégrées dans la base de données informatisée du ministère de la Culture. Une liste de près de dix mille parcs et jardins dignes d'intérêt a déjà été établie en France. L'ensemble du territoire national était inventorié à la fin 1996. Cette première vague d'inventaires devrait être homogénéisée et complétée à l'avenir.

Un regain d'intérêt général

L'inventaire a été porté par un regain d'intérêt pour l'art des jardins de la part du grand public, tant en France que chez nos voisins européens. La voie a été ouverte en 1977 par le succès d'une exposition sur les jardins de la fin du XVIII^e siècle organisée par la Caisse nationale des monuments historiques et de sites. En 1982, l'ICOMOS⁴ a enregistré la Charte de Florence relative à la sauvegarde des jardins historiques.

On assiste depuis à la multiplication d'initiatives : création d'associations spécialisées, colloques, expositions, circuits, ouvrages... sur les jardins. Par exemple, le festival international des jardins de Chaumont-sur-Loire institué en 1992 grâce au Conseil régional du Centre, des ministères de la Culture et de l'Éducation nationale et au mécénat de la société Hitachi, attire chaque année cent cinquante mille visiteurs. Les opérations portes ouvertes à l'occasion des journées du patrimoine participent aussi à cet engouement croissant.

Juin est devenu le mois des jardins grâce à la campagne «visitez un jardin en France», reconduite depuis 1988 conjointement par les ministères de l'Équipement, de la Culture, de l'Agriculture et de l'Environnement. Les collectivités locales (régions, départements, communes) ont pris le relais et s'investissent de plus en plus, notamment dans la restauration et l'animation du patrimoine jardin.

En 1993, la Commission européenne a retenu le thème des jardins historiques pour ses actions de conservation du patrimoine architectural. Soixante six projets de restauration ont été sélectionnés, dont six pour la France et un pour l'Île-de-France : le jardin arboretum de la Vallée aux Loups (92).

Christian Thibault



Les départements côté jardin⁸

L'Île-de-France, région capitale, a hérité d'une concentration exceptionnelle en jardins historiques. Ce phénomène a été favorisé par les déplacements du siège du pouvoir au cours de l'histoire qui ont entraîné l'implantation de nombreux domaines satellites aux alentours des palais centraux (Versailles en est l'exemple type). Mais l'Île-de-France a aussi été le lieu d'une intense croissance urbaine qui a souvent mis à mal ce patrimoine, bien que les grands tracés historiques aient généralement guidé l'extension des villes. Même les grands domaines historiques qui paraissent bien maintenus ont souvent été rognés et dénaturés. Par ailleurs, devant les difficultés à entretenir les domaines épargnés, il est permis de douter de la capacité économique à gérer l'ensemble de ce patrimoine s'il avait été conservé. L'aménagement de nouveaux quartiers a aussi été l'occasion de créer des

parcs innovants, en dépit de la banalité d'un grand nombre d'«espaces verts». En réaction, un renouveau de la création est indéniable depuis le début des années 80. Les réalisations contemporaines ont donc leur place dans l'inventaire.

En schématisant, **les jardins historiques ont été mieux conservés en grande couronne. La petite couronne, ayant connu le démantèlement des grands domaines** (à un degré moindre dans le sud-ouest), **est marquée par les recompositions et les créations contemporaines.** Elle est aussi le réceptacle de lieux inclassables qui contribuent à l'identité de la banlieue (glacis de forts, traces d'anciens parcs forestiers...). Contre toute attente dans une région «redécoupée», le patrimoine jardin présente des traits particuliers dans chaque département⁹.

(7) Avertissement : tous les jardins cités ne sont pas ouverts au public.

(8) Voir à ce propos l'article de Ph. Montillet «Le patrimoine, un concept qui évolue».

Voisins (78).

Le département des Yvelines présente sans doute la plus grande concentration de jardins classiques «à la française».

Voisins (78).

Without doubt Les Yvelines has the highest concentration of French classical gardens of all the departments.

Corinne Meynial

Grande couronne

Les Yvelines (78) ont hérité d'un patrimoine unique d'anciens domaines royaux ou liés à la Cour de Versailles, avec deux grandes époques où l'art des jardins s'est affirmé avec le plus d'éclat :

- Le XVII^e siècle avec ses jardins classiques : Saint-Germain-en-Laye, Rambouillet, Breteuil (Choisel), Dampierre, Rosny-sur-Seine, Wideville (Davron), sans oublier les vestiges majestueux de Marly...
- Le XVIII^e siècle avec ses jardins picturaux de caractère « pastoral » : Hameau de la Reine, Petit Trianon, jardin de Madame Elisabeth (Versailles), jardin anglais de Rambouillet... ou « anglo-chinois » : Bains d'Apollon, parc Balbi (Versailles), château Du Barry (Louveciennes), Désert de Retz (Chambourcy)...

C'est sans doute le département qui conserve les plus nombreux témoignages de l'art des jardins français. Au-delà des jardins, le grand paysage porte toujours l'empreinte des aménagements forestiers et hydrauliques de la volonté royale. La comparaison entre les cartes actuelles et la carte des Chasses du Roy (1764-1773) est éloquent.

Les Yvelines proposent aussi de beaux exemples de « jardins d'urbanisme » fin XIX^e : promenades publiques du Vésinet et de Maisons-Lafitte, parc Montebello (Jouy-en-Josas)... et de créations privées contemporaines dans la mouvance « pittoresque botanique¹⁰ » : La Mormaire (Grosrouvre), Le Bois du Faye (Levis-Saint-Nom), Groussay (Montfort-l'Amaury)...

La Seine-et-Marne (77) couvre la moitié de la superficie régionale avec une grande diversité d'occupations du sol, de l'urbain dense des villes historiques ou nouvelles au rural agricole ou forestier. A l'instar de la région d'Ile-de-France toute entière, **les grandes époques de l'histoire de l'art des jardins du XVII^e à nos jours y sont représentées.** La Seine-et-Marne garde en particulier des témoignages extraordinaires de l'époque préclassique : Fleury-en-Bière, Montceaux-les-Meaux, Saint-Ange (Villecerf). Elle peut s'enorgueillir d'archétypes du jardin classique avec Vaux-le-Vicomte (Monsenay/Maincy), et du jardin anglo-chinois avec le domaine d'Aunoy (Champeaux). Elle rappelle les Yvelines, surtout dans les secteurs forestiers, par ses domaines royaux

d'intérêt international (Fontainebleau, Vaux-le-Vicomte...). Les domaines seigneuriaux s'inscrivant dans des bourgs ayant conservé leur authenticité et les jardins à douves de la Brie humide sont caractéristiques de ce département. Ces domaines ruraux proposent des compositions simples mais remarquables, souvent intimement liées au cœur des villages.

*Domaine des Sources
à Fontenay-Trésigny (77).*

*La Seine-et-Marne
est le département francilien
qui réserve le plus de surprises,
grâce à ses nombreux
domaines privés ayant
conservé beaucoup d'allure.*

*Domaine des Sources
at Fontenay-Trésigny (77).*

*The Seine-et-Marne department
in the greater Paris area
harbours the most surprises
in the form of large numbers
of well-preserved private grounds.*

Corinne Meyrlai

(9) Il s'agit d'un style représentatif de l'école anglaise actuelle, initié par la célèbre jardinière Gertrude Jekyll au début du XX^e siècle. Cette conception est adaptée à des jardins de superficie moyenne. Des associations subtiles de végétaux peu communs sont mises en scène selon un plan compartimenté en «chambres» thématiques : jardin blanc...

(10) Il n'existe plus guère de traces des jardins antérieurs à cette époque.



En Essonne (91), les jardins historiques tiennent une place prépondérante : **plus de la moitié des jardins est liée à un château et existait déjà au XVII^e siècle**. Mais il ne se dégage pas d'époque dominante ; le patrimoine jardin est marqué surtout par de nombreux et importants parcs composites, remaniés successivement du XVII^e au XIX^e siècles. Les grands domaines présentent ainsi un condensé d'histoire de l'art des jardins. Citons le domaine de Chamarande, jardin classique modifié en parc paysager XVIII^e et surtout XIX^e ; Le Grand Saussay (Ballancourt-sur-Essonne) et Le Marais (Le Val-Saint-Germain), jardins classiques transformés à l'anglaise fin XVIII^e et revenus aux tracés géométriques du «renouveau classique» fin XIX^e – début XX^e siècle ; Saudreville (Villeconin) qui mêle joliment des éléments classiques, anglo-chinois, paysagers, italiens... Il faut souligner en particulier la richesse de la vallée de la Juine qui fut un haut lieu d'art des jardins : Chamarande, Jeurre, Méréville, Le Mesnil-Voisin (Bouray-sur-Juine), Morigny-Champigny... Plusieurs expériences de gestion et d'animation contemporaine de parcs historiques dans le respect des lieux sont remarquables : Courances, Courson, Jeurre, Le Marais, Saint-Jean-de-Beauregard...

Le Val-d'Oise (95) est caractérisé par les jardins dits paysagers, depuis ceux gardant les traces des jardins à fabriques du XVIII^e, jusqu'à ceux du XIX^e et au début du XX^e siècle de facture plus naturelle (mise en scène de bosquets, d'arbres isolés et de pièces d'eau sur de vastes pelouses aux contours souples). Certains



Méréville et Jeurre (91).

Les jardins historiques ont été très remaniés.

Les fabriques (ici la laiterie) de Méréville ont été déplacées dans le domaine de Jeurre

à Morigny-Champigny

pour les sauver de la ruine.

Méréville & Jeurre (91). The historic gardens have undergone significant transformation.

The production units (here the dairy) at Méréville were moved to the grounds

of Jeurre to Morigny-Champigny in order to save them from ruin.

Corinne Meynial

d'entre eux sont «signés» par des grands paysagistes (Barillet-Deschamps, Redont, Varé), et peuvent être considérés comme exceptionnels du point de vue de l'art des jardins tels les parcs de la Bûcherie (Saint-Cyr-en-Arthies), de Dampont (Us), de Nointel, du château de Courcelles (Presles)... Par ailleurs, les jardins classiques sont dignement représentés par le parc du château de Villette (Condécourt), le domaine de Villarceaux (Chaussy) dont la partie manoir offre un des rares témoignages de l'époque pré-classique (XVI^e siècle), et le parc néo-classique du château de Baillon (Asnières-sur-Oise).



Petite couronne

Les Hauts-de-Seine (92), plus petit département francilien après Paris, disposent cependant d'une concentration et une diversité remarquable de lieux représentatifs de l'histoire de l'art des jardins, du XVII^e siècle à nos jours. Grands domaines classiques, jardins anglo-chinois, jardins paysagers, romantiques, botaniques, japonisants, parcs contemporains... composent avec le grand paysage ou proposent de petits mondes à part. Les grandes emprises exceptionnelles héritées de l'époque classique (Meudon, Saint-Cloud, Sceaux) expriment le «génie du lieu» et ont permis la conservation du paysage local. Les traces des jardins anglo-chinois (La Folie Saint-James et Ile de la grande Jatte à Neuilly-sur-Seine, ancien domaine Croux à Châtenay-Malabry...) et paysagers (maison de Châteaubriand et Vallée aux Loups à Châtenay-Malabry, domaine de la Malmaison à Rueil, parc Edmond de Rothschild et jardins

Albert Kahn à Boulogne...) invitent au voyage et éveillent l'imagination. L'expression contemporaine a trouvé matière dans les grands parcs publics (parc André Malraux à Nanterre, promenade des Chanteraines à la Seine à Villeneuve-la-Garenne...) et les parcs d'entreprises (Schlumberger à Montrouge, Rhône-Poulenc à Antony...). Ce panorama serait incomplet sans les nombreux lieux de qualité (musées Armande Béjart et Rodin à Meudon...).

Le Val-de-Marne (94) (de même que la Seine-Saint-Denis) se distingue des autres départements franciliens par la faible représentation des grands domaines historiques. Seulement quatre domaines des XVII^e et XVIII^e siècles nous sont parvenus intègres : Ormesson, Gros Bois et Le Piple (Boissy-Saint-Léger), Rets (Chennevières-sur-Marne). Cependant la mémoire de cette époque peut être retrouvée au sein de nombreux parcs de mairie, squares...

issus de jardins historiques. Une proportion importante de ces jardins anciens a été convertie en établissements hospitaliers, sociaux ou religieux. L'hôpital Esquirol (Saint-Maurice) est sans doute le plus original, dans son expérience de mettre l'architecture et le paysage au service de la thérapie des maladies mentales. On ne peut omettre la roseraie de l'Haÿ-les-Roses : créée à la fin du XIX^e siècle, ce serait le premier jardin consacré exclusivement aux roses dans le monde. L'originalité des grandes créations contemporaines s'impose comme le caractère spécifique au département : parc départemental du Tremblay (Champigny-sur-Marne), Promenade du lac de Créteil, La Plage Bleue (Valenton)... Ces réalisations cherchent résolument à innover, chacune à sa manière. Elles adoptent cependant une attitude commune : des formes amples, solides dans un traitement apte à s'imposer ou à s'harmoniser avec un contexte urbain dont le paysage est à requalifier.



Le jardin de La Bûcherie (95), dessiné par Barillet-Deschamps vers 1850, occupe l'ensemble d'un petit vallon au cœur du Vexin.
The Jardin de La Bûcherie (95), a garden designed by Barillet-Deschamps in around 1850 covers an entire small valley in the heart of the Vexin.

Corinne Meynial

En Seine-Saint-Denis (93), la majorité des jardins appartient aux collectivités territoriales. Cependant, le patrimoine jardin est très divers, marqué par deux catégories très contrastées : les espaces verts publics créés depuis les années 1960-70, et les petits parcs anciens, souvent inattendus et charmants. Les grands parcs publics contemporains de La Courneuve et du Sausset sont les exemples les plus vastes (respectivement 450 et 200 ha) et les plus marquants, tant par les circonstances de leur création *ex nihilo* que par leur réputation. Il faut rappeler que le parc de La Courneuve est la plus importante réalisation de parc public en Ile-de-France depuis le Second Empire (cf. l'aménagement des bois de Boulogne et de Vincennes, ceux-ci ayant cependant bénéficié du substrat d'anciens domaines royaux).

Ces grands espaces témoignent de la volonté de conquérir des terrains pour les espaces verts dans un département qui a vu sa géographie bouleversée par l'urbanisation depuis la deuxième moitié du XIX^e siècle, et surtout dans les années 1950-70 (disparition de la ceinture maraîchère et des parcs boisés). Ils contribuent aujourd'hui à l'image du département. Les petits parcs anciens occupent pour la plupart des sites naturels exceptionnels (rives de Seine et buttes). Ils sont les témoins des paysages anciens et de la richesse, souvent méconnue, du patrimoine de la banlieue. Leur découverte est particulièrement émouvante dans une urbanisation dense : parcs Jean Monnet et de la mairie d'Épinay-sur-Seine, parc Jacques Duclos (Drancy), parc des Cèdres (Montfermeil), parcs des Beaumonts et de Montreau

(Montreuil), parc municipal Lefèvre (Livry-Gargan), parcs de la Légion d'Honneur et de l'Abbatiale de Saint-Denis...

Paris (75) bénéficie évidemment d'un superbe patrimoine jardin, dominé par les créations des XIX^e et XX^e siècles (dont des réalisations récentes de grande envergure). Entre tradition et modernité, c'est à la fois un conservatoire et un «laboratoire» d'art des jardins (citons entre autres les parcs de la Villette, André Citroën et de Bercy qui ont contribué au renouveau de cet art). Paris abrite un grand nombre de jardins privés, souvent ignorés du public : congrégations, hôpitaux, administrations, écoles, musées, particuliers... Ce patrimoine est, dans son ensemble, bien connu et protégé, notamment par le plan d'occupation des sols de la capitale et ses Espaces verts intérieurs à protéger (EVIP). La plupart des grands jardins est ouverte au public. Beaucoup sont remarquables et bénéficient d'une très bonne qualité d'entretien, grâce aux moyens importants qui y sont consacrés (direction des parcs, jardins et espaces verts de la ville ; ministère de la Culture...). Les sites spécifiques de la capitale (rives de la Seine, parcours de la Bièvre et autres voies d'eau : flancs des buttes et rebords des plateaux) ont été source de chefs d'œuvre tels que le Jardin des Plantes, les Tuileries, Bagatelle, le parc Monceau, le square René Le Gall, le Luxembourg, les Buttes Chaumont... Le raccourci de cette caractérisation ne doit ni occulter la diversité du patrimoine jardin en Ile-de-France, ni conduire à restreindre les actions par département à un type de jardin.

Le carré de vigne du jardin de la mairie à Épinay-sur-Seine (93).

La Seine-Saint-Denis recèle des parcs anciens dont la découverte est particulièrement émouvante.

The vine plot in the garden at Épinay-sur-Seine town hall (93).

Seine-Saint-Denis features a variety of old parks which are particularly moving to encounter.

Corinne Meynal



Exercice de styles

Certains jardins restent inclassables, et c'est heureux : c'est l'apanage du vivant. Néanmoins, les périodes d'apogée de l'art des jardins permettent de définir des styles repères. Un jardin historique peut rarement être rattaché à une seule époque, étant donné les remaniements au goût du jour et les pressions urbaines. De plus, les styles traversent les époques. Il est aussi intéressant de constater à quel point l'art des jardins français est soumis aux influences européennes, et réciproquement. La règle est la recomposition des jardins sur les jardins. On parle alors du style "composite". Même les jardins qui paraissent les plus typés et les mieux conservés aux yeux du grand public comme Versailles ont été beaucoup modifiés. Lors d'une restauration, il se pose le problème du choix de l'époque à restituer. L'archéologie des jardins est en plein développement.

On peut relever trois grandes époques d'épanouissement de l'art des jardins français :

- Le XVII^e siècle avec les jardins classiques («à la française»), dont l'archétype est Vaux-le-Vicomte (Maincy, 77) et l'aboutissement Versailles (78), créations d'André Le Nôtre. Ce paysagiste a tellement marqué son époque qu'il se voit attribuer beaucoup plus de jardins qu'il n'en a probablement réalisés. L'âge d'or de ce style correspond aux années 1650-1690.

Ce type de jardin, inspiré par la Renaissance italienne, est cependant fondamentalement différent. La transposition aux plaines et plateaux d'Ile-de-France a conduit à un style très original, beaucoup plus ample.

L'application des lois de l'optique nouvellement maîtrisées à de grandes perspectives ponctuées de miroirs d'eau et de tapis verts joue à rapprocher ou à éloigner des objets, suggère l'infini... pour susciter l'étonnement et l'admiration de l'observateur. Le terrain naturel est remanié pour ce faire par d'importants terrassements. Le jardin s'anime de jeux d'eau grandioses servis par des machineries hydrauliques dans des fontaines et buffets d'eau monumentaux. C'est l'affirmation de l'asservissement de la Nature par l'Homme, et une démonstration de la puissance de son propriétaire qui prend ainsi véritablement possession d'un site, bien au-delà de son domaine propre. Mais le jardin classique, c'est aussi le mystère, la surprise des éléments d'architecture cachés dans les bosquets.

Dans une composition réussie, jardin et bâti se complètent et forment un tout. La force du jardin classique réside dans les liens l'unissant aux bâtiments qu'il inscrit dans le site et dont il prolonge les espaces intérieurs. Pourtant, ce style de jardin a été décrié. Plusieurs raisons peuvent être avancées : les grandes perspectives paraissent moins spectaculaires à l'époque des autoroutes et du TGV ; les ornements qui faisaient le charme et les surprises de ces jardins ont disparu ; ce style a dérivé par la suite en jardins formels, rigides et monotones. Deux exemples sont Champs-sur-Marne (77) restauré seulement en sa partie centrale, ou Saint-Cloud (92) ayant perdu son château, limités à des perspectives dont l'horizon est aujourd'hui perturbé par l'urbanisation. Une architecture forte a cependant permis la permanence des structures et des tracés, constituant en quelque sorte le «squelette» du jardin.

- Le XVIII^e siècle avec les jardins anglo-chinois («à l'anglaise»), dont le fameux désert de Retz (Chambourcy, 78), création de M. de Monville, et Méréville (91), création de François-Joseph Bellanger et Hubert Robert, sont de magnifiques exemples. Citons aussi le domaine du marquis de Montesquiou (Mauperthuis, 77) qui, quoique démantelé, conserve une puissance d'évocation exceptionnelle. L'âge d'or de ce style, très bref car interrompu par la Révolution, correspond aux années 1770-1790.

Ce type de jardin s'inspire des jardins informels anglais, mais est représentatif du goût français de l'époque, autant que le précédent.

À première vue aux antipodes du jardin classique, il décline en scènes pittoresques le principe de surprise initié dans les bosquets. Une succession de tableaux est proposée, souvent sans véritable composition d'ensemble. L'effet recherché est d'éveiller chez le visiteur un état d'esprit particulier, des sentiments ou des souvenirs, par des évocations paysagères voire par des allusions philosophiques. Par exemple, l'âpreté de la montagne, considérée alors comme le milieu le plus sauvage, est rendue par l'amoncellement des rocailles. Les enrochements «sauvages» sont adjacents à des fabriques sophistiquées, rappels d'architectures exotiques ou mythologiques. Souterrains et fausses grottes ouvrent des passages dissimulés et initiatiques. Les émotions sont suscitées par de forts contrastes : ombre/lumière, sécheresse/humidité, pierre brute/taillée... Ces jardins empreints d'humanisme et d'onirisme ont aussi été influencés par les expérimentations agricoles des physiocrates¹.

Ce type de composition fait penser à un décor de théâtre dans un esprit de jardin. Les jardins anglo-chinois sont plus fragiles que les jardins classiques, faute de composition forte et d'architecture durable (les fabriques étaient souvent des constructions précaires). Méréville, pourtant considéré comme un modèle du genre, en est un triste exemple (ses fabriques ont été transférées à Jeurre).

- Une autre époque mérite d'être citée : le XIX^e siècle avec les jardins paysagers. Citons deux paysagistes parmi les plus représentatifs : Jean-Pierre Barillet-Deschamps (jardins des Champs-Élysées, Parc Monceau, Buttes-Chaumont (75), ancien domaine Isaac Péreire devenu golf Clément Ader à Gretz-Armainvilliers (77) ; Louis Varé (Bagatelle (75), Ferrières-en-Brie (77), Dampierre (78)...). La grande époque des jardins paysagers est le Second Empire (1850-1870).

Ce style est moins caractérisé que les précédents, plus international, dans la mouvance de l'éclectisme ambiant. Il propose une version épurée du style «anglo-chinois». Il peut aussi être rangé parmi les jardins «à l'anglaise». Les dessins souples modèlent d'amples vallonnements où se lovent plans d'eau et rivières serpentine. Les effets pittoresques sont fournis par les plantations en bosquets, les grands arbres isolés, et des fabriques plus parcimonieuses aux ornements d'inspiration naturelle (grottes, cascades artificielles, ciment faux-bois ou ciment-rocaille). L'évolution vers des compositions de plus en plus «molles» a suscité un sursaut en faveur des jardins formels à la fin du XIX^e siècle (cf. les restaurations et créations des paysagistes Henri et Achille Duchêne). Cette époque, contemporaine des aménagements des bois de Boulogne et de Vincennes, annonce les «jardins d'urbanisme» et ouvre l'ère des espaces verts publics.

Christian Thibault

(1) Au-delà de cette classification simplifiée existent des filiations, des formes de transition ou mixtes qui correspondent à une évolution continue de l'art des jardins.

(2) L'expression «jardin à la française» est aujourd'hui usuelle. En fait, elle a été inventée à la fin du XIX^e siècle pour les jardins classiques, soit plus de deux siècles après la grande époque des jardins concernés. Des jardins «réguliers» ou «formels» ont existé avant l'époque classique (Renaissance) et après (fin du XIX^e siècle). Nous utilisons ce qualificatif par habitude, pour ne pas dérouter le lecteur. L'opposition entre tracés rectilignes «à la française» et tracés courbes «à l'anglaise» est bien ancrée, quoique réductrice : il existe des jardins anglais formels... .

(3) Ces jardins sont parfois dits «prérévolutionnaires».

(4) Physiocratic : doctrine des économistes qui, avec Quesnay (auteur d'un Tableau économique en 1758), considéraient l'agriculture comme la seule source de la richesse.

Jardiner le paysage

Cet inventaire fournit une première base de connaissance du patrimoine jardin, qui n'avait jusque là pas fait l'objet d'étude aussi systématique. **Cette vue d'ensemble inédite révèle une qualité essentielle : les jardins expriment, conservent ou transfigurent la géographie et le paysage.**

En effet, les jardins historiques sont localisés préférentiellement le long des vallées et en périphéries des massifs forestiers. Ils proposent une «magnification» et une lecture paysagère originale des grands sites naturels de la région. Par exemple en Essonne, 95 % des jardins sont distribués le long des petites vallées imprimées dans les plateaux de Beauce et du Gâtinais. Dans les Hauts-de-Seine, les jardins ont préservé des situations spectaculaires ou originales en liaison avec le fleuve ou en balcon sur les coteaux regardant vers Paris. Même au sein de l'urbanisation, la logique naturelle reste prégnante.

En revanche, les créations contemporaines ne peuvent plus disposer de sites naturels exceptionnels, sauf cas particulier. Elles doivent de plus en plus se contenter de terrains résiduels, plutôt ingrats, qui en font des projets de reconquête et des lieux d'expérimentation technique ou sociale.

En Ile-de-France la concentration en parcs et jardins a structuré profondément le paysage par la trame foncière, l'articulation des bourgs (points focaux où se côtoient châteaux, églises et espaces naturels) aux grandes perspectives forestières ou urbaines, jusqu'aux tracés de banlieue. La Seine-et-Marne regorge d'exemples caractéristiques de ces différentes dispositions.

L'ensemble des visites montre l'importance qu'il y a à respecter ces lignes directrices, qui ont traversé les siècles et ont la force d'avoir été tracées principalement selon les contraintes naturelles, sur des terrains libres d'urbanisation à l'époque. Certes l'idéal serait de pouvoir conserver l'intégralité de tous les jardins.

Mais ce n'est pas toujours économiquement possible. L'évolution de nombreux domaines reconvertis ou lotis illustre le manque d'analyses paysagères pour mieux intégrer les constructions nouvelles. Il existe heureusement quelques bons exemples, tels Le Vésinet (78), le parc Montebello à Jouy-en-Josas (78) ou le parc aux Grottes à Juvisy (91). Comme pour l'ensemble du patrimoine, se pose le choix de la conservation (restauration) surtout de ce qui est élevé au statut d'œuvre d'art, ou de réaffectation (réhabilitation) assortie d'un minimum de respect. L'inventaire pourrait être exploité comme support de sensibilisation à un urbanisme de qualité, qui ne fasse pas fi de l'identité des lieux.

Les opportunités paysagères perdues sont d'autant plus cruciales en petite couronne. La comparaison entre les Hauts-de-Seine et le Val-de-Marne est éloquent. Dans les Hauts-de-Seine, les principaux points de vue ont été valorisés et conservés grâce aux emprises des parcs historiques.

Sceaux (92).

Les vastes emprises des parcs historiques font «respirer» le tissu urbain.

Sceaux (92).

The vast areas covered by the historical parks allow the urban fabric to "breathe".

Corinne Meyrial



Dans le Val-de-Marne, les emprises historiques ont été morcelées et les grands tracés occultés par les voies nouvelles. Ce département organise des retrouvailles avec son paysage par la création de grands parcs départementaux, mais il s'agit de terrains reconquis qui ne sont pas implantés sur les meilleurs sites et qui n'apportent pas toujours une amélioration maximale de lisibilité du Val-de-Marne.

Les jardins sont aussi des témoins culturels : dans certains d'entre eux, le temps semble s'être arrêté. Le contraste est d'autant plus frappant lorsqu'ils sont implantés dans la banlieue qui a subi des mutations profondes. Ces jardins enclavés sont des lieux hors de l'espace et du temps. Ils gardent la trace d'un paysage disparu, ou contribuent à composer un nouveau paysage.

En Seine-Saint-Denis, ce sont surtout les petits parcs anciens qui gardent les traces des sites naturels (rives de Seine et buttes). La plaine agricole a été presque intégralement consommée par l'urbanisation. Seuls des jardins familiaux rappellent son passé de terre nourricière de Paris. La «reconquête» s'est focalisée sur les deux immenses sites de La Courneuve et du Sausset avec un parti d'aménagement différent pour chacun : La Courneuve propose un paysage totalement nouveau, tandis que Le Sausset propose une expression plus naturelle en accord avec son site. Ces deux parcs sont résolument contemporains.

(12) Les jardins publics, quoique bien entretenus, manquent trop souvent de personnalité.



Perspectives

L'inventaire a été peu exploité jusqu'ici. Les premières actions devraient porter sur la diffusion de la connaissance. Il faut reconnaître que l'inventaire des parcs et jardins a apporté relativement peu de découvertes en Ile-de-France (c'était pourtant un de ses buts initiaux), compte tenu d'une connaissance antérieure souvent plus approfondie que dans d'autres régions et des seuils de superficie adoptés qui escamotent la plupart des créations privées contemporaines. Le manque de découvertes n'exclut pas les surprises (plutôt mauvaises...) sur l'état d'entretien ou les modifications des lieux. Cependant, nombreux sont les jardins inventoriés qui restent méconnus hors du cénacle des amateurs de jardins. La diffusion des rapports de l'inventaire est un premier pas, mais reste limitée (ministères, services déconcentrés de l'Etat, conseil régional, conseils généraux, communes, propriétaires, associations, écoles et universités...). Le matériel accumulé pourrait être utilisé pour une plus

Parc départemental de la Plage Bleue à Valenton (94). Le talus, très dessiné, densément planté, structure solidement le parc.
The Plage Bleue departmental park at Valenton (94). Its strongly-designed, densely-planted embankments provide a solid structure to the park.

Corinne Meyrial

large communication (exposition, ouvrages plus grand public...). La connaissance du patrimoine jardin devrait être mieux prise en compte, notamment dans les avis que la Région est amenée à donner sur les documents d'urbanisme. Il s'agit de promouvoir un urbanisme soucieux du respect des lieux, dont la banlieue en particulier a tant besoin. Les problèmes de changement d'affectation ou d'entretien rendent préoccupant le sort de nombreux jardins dans la région, comme partout en France. Les visites ont bien montré les dérives par abandon, voire par erreur d'entretien ou traitement banalisant¹², entre les qualités intrinsèques et l'état actuel d'un jardin, qui peuvent aller jusqu'à masquer son caractère remarquable.

Dans les premières années de l'inventaire, l'Etat a mené des réflexions sur la gestion et l'usage des jardins historiques, et des actions pilotes de diagnostic, de formation et de réhabilitation. **Toutes ces actions pour la maintenance des jardins devraient être prolongées et démultipliées, notamment par les collectivités territoriales et par les associations.** Par exemple, les grands jardins devraient être dotés de plans de restauration et de gestion à long terme, à l'instar de ce qui se fait en Angleterre dans ce domaine¹³, voire en France pour les forêts (aménagement forestier des forêts publiques et plan simple de gestion des forêts privées). Les principaux obstacles à la régénération des parcs sont non seulement la difficulté de financement mais aussi la tendance à considérer les arbres comme immortels, qui aboutissent à laisser vieillir excessivement les plantations¹⁴. Les parcs franciliens ont payé un très lourd tribut à la tempête exceptionnelle du 26 décembre 1999, ce qui impose l'élaboration de plans de régénération et devrait inciter à des modes de gestion plus durables.



L'AEV mène depuis 1976 une politique active de création et d'aménagement d'espaces verts en vue de leur ouverture au public. Elle diversifie ses actions dans les domaines de l'agriculture périurbaine, des milieux naturels, du paysage, de l'éducation à l'environnement... S'il n'y a pas de politique spécifique en matière de parcs et jardins, des actions significatives ont été entreprises qui permettent au public d'accéder à des espaces de qualité.

L'AEV a proposé une «route des jardins extraordinaires d'Ile-de-France» conjointement avec la Fondation des parcs de France en 1992.

L'AEV octroie des aides importantes aux départements et aux communes en vue d'acquérir et d'aménager de nouveaux espaces publics.

Elle passe aussi des conventions avec des propriétaires privés, particuliers ou institutions. Cette formule permet de restaurer des jardins historiques moyennant leur ouverture au public pendant au moins vingt cinq ans. Citons les exemples du parc Balbi à Versailles et du château de Breteuil (Yvelines), des châteaux de Courson et de Gillevoisin (Essonne), du potager du château de La Roche-Guyon (Val-d'Oise).

La remise en valeur du domaine historique de Villarceaux à Chaussy (95) est une action phare de l'Agence des espaces verts de la région d'Ile-de-France en matière de patrimoine jardin. The restoration of the historical grounds at Villarceaux at Chaussy (95) is a showcase garden heritage initiative by the Ile-de-France Agence des espaces verts (Green space agency).

Yann Arthus-Bertrand

Les études d'inventaire permettent à l'AEV d'avoir une meilleure connaissance de l'existant pour orienter les actions régionales et pour favoriser toute intervention destinée à mettre en valeur ce patrimoine majeur.

Il est envisagé de constituer une base de données sur les jardins dans le système d'information géographique régional (SIGR).

Dès le départ, nous étions conscients que cet inventaire serait une œuvre de longue haleine et que, même sur plusieurs années, il était impossible de prétendre à l'exhaustivité, d'autant qu'une part importante des jardins est privée. Ce premier inventaire reste donc à affiner.

(13) A titre d'exemple, le parc de Blenheim Palace (Oxfordshire) bénéficie d'un plan de gestion établi sur 200 ans !

(14) On peut citer encore une fois l'exemple de Versailles. Le parc déperissant fut entièrement replanté une première fois en 1775, sous Louis XVI, puis une deuxième fois en 1850 sous Louis Philippe. Il aura fallu plusieurs tempêtes catastrophiques et accidents graves pour décider, et faire accepter au public, un troisième plan de régénération au début des années 1990, qui va s'accélérer, suite aux dernières dégradations par la tempête du 26/12/99.

Outstanding gardens in the Ile-de-France area

Michel Collin¹
Corinne Meynial²
Christian Thibault
laurif

Gardens are a good illustration of the manner in which the concept of heritage has widened. Their features touch on many different aspects of heritage. Garden heritage can take a wide variety of forms:

- landscape;
- land use;
- town-planning;
- architecture;
- arts (sculpture, painting, music, theatre, literature...);
- sciences & techniques (optics, hydraulics, experiments...);
- botanical science;
- history;
- philosophy & the imaginary...

Ten years of gardens

In 1985 laurif was commissioned to perform an "inventory of parks and gardens of historic, scenic or botanical interest in the Ile-de-France area" co-financed by the State/Region. As in the other regions, the State organism in charge of coordinating the inventory at the time was the Délégation régionale à l'architecture et à l'environnement (DRAE - Regional delegation for architecture & the environment).

It soon transpired that the initial funding was insufficient to perform a complete inventory in spite of the information sources available in the Ile-de-France area (at laurif, e.g. the computerised land use map, old maps of the hunting grounds of the Chasses du Roi and Abbé de la Grive, file and map of its main tourist attractions, atlas of historical monuments and protected sites, studies of the green belt or large estates...). The remit was subsequently commuted to a memo on Paris' comprising a framework of recommendations for performing the regional inventory.

In order to foster decentralisation the role of the State was to act as a driving force for garden policy which would subsequently be relayed by local authorities and associations. In the Ile-de-France area the inventory had already been performed over nearly ten years (1985-1995) by the Agence des espaces verts de la région d'Ile-de-France (AEV - Green space agency). The State focused on constituting a monograph of gardens with a view to their classification (registering/listing).

Two main issues dominated the early meetings of the steering committee¹

What do we mean by garden?

By parks and gardens we mean enclosed / designed spaces or spaces with boundaries that comprise natural features (plants, water, stone) for aesthetic pleasure and leisure promenades. The term does not apply to large natural sites, ordinary green spaces, open linear schemes (roadway verges even in the form of historical drives, embanked hedgerows, river banks...) and archaeological sites. This definition is still very broad. The two main categories of spaces it covers are fundamentally different: historical gardens designed around a residence which are for private usage and modern green spaces incorporated into residential areas which are open to the public. Exceptionally, some artistic projects which are not really gardens in themselves but garden-inspired have been included (e.g. the Closerie Falbala by Jean Dubuffet in the Val-de-Marne).

Or gardens which are "worthy of interest"?

The Ile-de-France area like other regions not only examined historical parks but also contemporary projects. Since the objective was to record the maximum number of gardens from the most humble to the most spectacular we did not wish to exclude any which were worthy of interest. The term "worthy of interest", the official name of the inventory, was deemed to be pejorative to the other gardens since logically this meant that they were "unworthy". As a result we now talk about "outstanding" parks and gardens.

(1) The steering committee comprised representatives from the DRAEs, ABFs, departmental archives, the Inventory, the DDAFs, the AEV, regional councillors, CNRS, specialist schools (ENSH & ENSP at Versailles), the Muséum and relevant associations.

The four seasons of the inventory: documentation, selection, inspection, evaluation

From the outset it was decided that the inventory should focus on describing the current state of our gardens. As a result most of the time was taken up with visits and photographic documentation. Historical research was limited to a few comments. This approach was designed to provide a living approach to such fragile heritage although the downside of this approach meant that in some cases the information collated could quite quickly become out

date as the gardens changed over time. The inventory method initially involved plotting on an IGN map on a scale of 1 to 25000 department by department. Initial plotting was then supplemented by other documents: old maps, old photographs, atlas of historical monuments, bibliography... and word of mouth. As Paris was a specific case, its gardens were identified from the land use plan. The maximum surface area of the sites plotted was five hectares in the outer suburbs and one hectare in the inner suburbs. Applying a tangible limit of this type meant that many of contemporary gardens unfortunately could not be recorded. The plotted gardens were then located on an IGN map on a scale of 1 to 5000e².

This general identification process provided the basis for selecting which gardens to visit since it was impossible to see all of them. In areas where the gardens had already been studied we attempted to provide complementary information or follow the original themes used for countryside (water, contours, forest edgings...). Priority was given to lesser known private gardens. However, these principles were somewhat transgressed in order to obtain a representative cross-section:

- It was decided not to study large well known estates although some were deemed obligatory.
- It was not possible to visit recorded outstanding gardens.
- Others which were recorded from the outset were identified after visits in the field.
- In view of the scale of the study, oversights were possible.

It was not easy deciding on the order in which the departments in the Ile-de-France area should be studied. The first one selected was Les Yvelines due to the scale of its heritage. Inventories were recorded in the Val d'Oise, Essonne and Seine-et-Marne at the same time as preliminary studies for the regional nature reserves of Le Vexin and Gâtinais français. This was followed by the inner suburbs, perhaps the hardest area to inventory, benefiting from the experience acquired. Paris which was highly documented was reserved until the end.

The start-up phase was quite laborious due to mistrust on the part of the owners (due to continuous burglaries...). In one case a caretaker confirmed that "there was no longer any garden there" even though the magnificent parterres were clearly evident behind the gate... After the parks and gardens inventory scheme received national media coverage the gates opened

(1) DPLG landscape gardener.

(2) DPLG landscape gardener.

(3) DRAEs have since been integrated into the Directions régionales de l'environnement (DIREN - Regional environmental protection agencies)

(4) Rambouillet forest, the Vallée de la Bièvre de Buc à Verrières, the "forgotten" or underground area of the Vallée de la Bièvre between Verrières and Cachan, Paris VII.

(5) Maps produced in the 1970s for the regional MOS land use plan were subsequently not updated.

thanks to a network of contacts which gradually took shape (recommendations by owners, specialist associations...).

The gardens included in the scope of the inventory cannot be interpreted as the actual number of outstanding gardens. The time spent visiting each garden varied depending on its size and the complexity of its composition. The number of gardens visited by department varied considerably:

Labelling gardens as "outstanding" is a sensitive, reductive process which requires an explanation of the concept "worthy of interest". Each garden was therefore rated in terms of the following criteria:

Garden visit report

Department	Main visiting periods	Number of gardens		% Visited
		Identified*	Visited*	
Yvelines	11/1984-02/1988	184	83	45
Val-d'Oise	11/1998-12/1989	100	44	44
Essonne	10/1990-01/1992	202	28	14
Hauts-de-Seine	05/1991-10/1992	72	37	51
Val-de-Marne	09/1991-06/1992	76	24	32
Seine-et-Marne	02/1992-07/1993	300	47	16
Paris	04-07/1994	116	21	18

- Site: Qualities of the site: countryside setting, proportions, degree to which it has changed over time (whether it has remained intact to date...)
- Location: The site and the extent to which the garden is in keeping with it, enhanced by it
- Composition: Organisational quality of the spaces, their relationship with the outside and each other, pleasantness of the trails within the garden...
- Features: Decorative features, "fabriques" (follies), outstanding or rare plants...
- History: Whether or not it is a fine example of/monument to garden design, conservation of the ancient layout, garden of historical importance or one that belonged to a famous person...

This evaluation system is relative and enables a variety of "sorts". Gardens fulfilling all of the criteria were considered outstanding. There are over one to two dozen such examples per department. Compliance with one or more criteria was deemed satisfactory. For example, some gardens are outstanding solely because of their site, deemed to provide a valuable record of the countryside or simply because they provide green spaces especially in the inner Parisian suburbs, within densely urban areas. In applying the first two criteria (site and location) we attempted to record potential characteristics which went beyond the existing state of the garden conservation and maintenance. A report has been produced for each department comprising:

- An overview of the gardens in the department highlighting the most typical categories
- Detailed report sheets for the gardens visited. Sheet headings corresponding to the five above-mentioned criteria. Abundant illustrations (maps, plans, photographs, sketches, sections, reproductions of old documents...). The idea was to convey the living and changing nature of the gardens as comprehensively as possible.
- A summary table assessing the gardens on the basis of the five above-mentioned criteria
- The general table identifying garden heritage in the department. The table comprises descriptive features based on IGN maps on a scale of 1 to 25000, whether or not old maps exist, protection measures (where applicable), documentary sources, rating of their interest value using a star system. Said table could act as a guide for the completion of the inventory project
- Special sections for some departments: "public trails" in the three parks in the Val-d'Oise area, "images of vanished gardens" in the Essonne, "social history of Seine-Saint-Denis".

However this plan was not followed in the report on the Les Yvelines department, the first to be published. Given the reticence on the part of owners, it was only possible to publish a few detailed sheets from outstanding gardens in extenso. Most of the gardens were included under two chapters on 1) the chronology of garden design (royal hunts, imaginary countries, town planning gardens, picturesque botanical gardens) 2) landscape and countryside terminology (viewpoints, course of the Seine, water, forests, plateaus...).

Garden heritage by department⁷

The Ile-de-France where the capital is located has an exceptionally high concentration of historic garden heritage. This phenomenon has been enhanced by the successive relocation of the seat of power through the ages which resulted in numerous satellite estates around the central palaces (Versailles is the best example). However the Ile-de-France area has also been the site of intense urban growth so often detrimental to its heritage although urban development has generally spared its great historical vestiges. Even its large historical estates which at first sight appear to have been well maintained have often been eroded or altered. Furthermore, in view of the difficulties experienced maintaining the estates which have been spared it is highly unlikely that it would be economically feasible to conserve all heritage. The development of new districts has also provided an opportunity for creating innovative parks although many "green spaces" are mundane in appearance. As a reaction, there has been a clear design revival since the start of the 1980s and contemporary projects now have their own place in the inventory.

Generally speaking gardens of historic value in the outer suburbs have been conserved better. The inner suburbs (and to a lesser degree the south-west) have seen the dismantling of large estates and have been marked by contemporary re-composition and design projects. They also feature hard to classify sites typical of suburban identity (fort earthworks, traces of ancient forest parks...). Against all expectations in view of the "re-decomposed" nature of the region, "vernacular" or identifiably local garden heritage was recorded in each department⁸.

Outer suburbs

Les Yvelines (78) enjoys unique heritage in the form of its ancient royal estates and those associated with the court of Versailles which cover the two main periods from the golden age of garden design:

- Classical gardens from the 17th century: Saint-Germain-en-Laye, Rambouillet, Breteuil (Choisel), Dampierre, Rosny-sur-Seine, Wideville (Davron), last but not least the majestic remains at Marly...
- Picturesque "pastoral" gardens from the 18th century: Hameau de la Reine, Petit Trianon, Jardin de Madame Elisabeth (Versailles), English garden at Rambouillet... or "Anglo-Chinese": Bains d'Apollon, Balbi parks (Versailles), Château Du Barry (Louveciennes), Désert de Retz (Chambourcy)...

Without doubt the department has the greatest number of fine examples of French garden design. In addition to the gardens, the countryside is typified by the forestry and waterway schemes commissioned by royalty. A comparison of contemporary maps and the map of the Chasses du Roy (King's hunting grounds) (1764-1773) speaks volumes. *Les Yvelines also has fine examples of "town planning" gardens which date from the end of the 19th century such as the public promenade at Le Vésinet and Maisons-Lafitte, Montebello park (Jouy-en-Josas) ... and contemporary private design projects by the "picturesque botanical" movement; e.g. La Mormaie (Grosrouvre), Le Bois du Faye (Levis-Saint-Nom), Groussay (Montfort-l'Amaury)...*

(6) "Fabriques" (follies) are "small picturesque buildings designed to provide ornament to estates, in particular English gardens" (Larousse). The buildings are designed to evoke exotic or mythological locations (e.g.: grottos, temples, pagodas, pyramids, artificial ruins, etc).

(7) NB: not all of the gardens mentioned are open to the public.

(8) c.f. article on the concept of heritage entitled "patrimoine et territoires".

(9) A style typical of the existing English school founded by the famous gardener Gertrude Jekyll at the start of the 20th century. This design suits average-sized gardens and features subtle combinations of unusual plants to produce a dramatic series of thematic "chambers" in a compartmental layout: white garden, etc.

Inventory of the Gardens of France

Endangered & underrated heritage

France enjoys a wealth of park and garden heritage which is nevertheless under threat. This heritage is highly valuable for several reasons (historical, cultural, aesthetic, botanical, town planning...). Gardens are living records of a period, philosophy, way of living, know-how... They are also artistic compositions whose structures are more or less lasting, planted with living plants which are therefore mortal, whose quality is often linked to external views'. Whence the difficulty in conserving historic gardens since it involves a trade-off between the need for regeneration and the need to perpetuate form. This heritage is on the wane, mainly for economic reasons. Sites have been partially or wholly chopped about by town planning schemes. Gardens have fallen into disuse or been neglected, trees are aging and have not been replaced, the surrounding area has become run down... A widespread problem is controlling excessive vegetation which ends up obscuring the original composition and perspective. In the 1980s the Fondation des parcs de France (French park foundation) complained that an average of five large parks were being lost every year.

"A great many such monuments with leaves and water, shade and light, trees and statues have disappeared, spaces with a range of ambiances, on many different scales, integrated with the movements of nature, designed for the movement of those who walk in them. Many have disappeared... Some have been preserved as historical monuments... But how many have become overgrown and covered in undergrowth?" Florence Marot in *Diagonal*, October 1986.

Most of this heritage was unrecognised and unprotected. A few gardens were protected in the form of historical monuments but this was inappropriate for objects such as "gardens" which *could not be as clearly defined as buildings*. The awareness of this state of affairs resulted in the public authorities taking a closer interest.

More information means better protection

The national inventory of parks and gardens "worthy of interest" was started at the beginning of the 1980s by the Ministry of Culture and subsequently supplemented by the Ministries of Amenities and the Environment. The task of performing the inventory, in particular private gardens, the most endangered, turned out to be a much larger project than anticipated and had to be targeted (prioritisation of certain areas and

themes, listing dossiers). After looking into a protection measure designed specifically for the protection of gardens they returned to the original idea of "historical monument" subject to a few amendments. Henceforward listing was properly managed. Since 1980 the listing of parks and gardens is 30% up on all previous protection orders.

Support initiatives have been realised including experimentation with new restoration and rehabilitation methods, maintenance and modes of legal and financial management. Also usage and management studies and schemes including Courances (91), Courson (91) Saint-Cloud (92) and pilot schemes such as Fontainebleau (77), Rambouillet (78), Tuileries (75), Versailles (78) as well as awareness campaigns vis-à-vis territorial authorities, local councils and the general public.

Regional inventories

Inventories have been performed in all regions by different project managers (Regional and local councils, CAUEs¹, associations, universities, countryside agencies...). Although coordinated on a national level quite a wide range of inventories has been produced. Such diverse approaches have provided a rich source of information. Gardens, par excellence are the object of multi-disciplinary studies. To describe and understand them requires a knowledge of archaeology, history, geography, ecology, botany, plastic arts, literature, landscaping, town planning, sociology... The collated data has been integrated into Ministry of Culture's computerised database. A list of nearly ten thousand parks and gardens worthy of interest has already been drawn up in France. By the end of 1996 the entire national territory had been inventoried. This first wave of inventories is expected to be presented in a standardised manner and *supplemented in the future*.

General revival of interest

The inventory was backed up by a revival of interest in garden design on the part of the general public, both in France and on the part of our European neighbours. The way was paved in 1977 by the success of the exhibition on gardens dating from the end of the 18th century organised by the Caisse nationale de monuments historiques et de sites (National trust for historical monuments and sites of special interest). In 1982 ICOMOS² adopted the Charter of Florence on the preservation of historic gardens.

There has been a rise in the number of garden-related initiatives such as the creation of specialist associations, colloquia, exhibitions, trails, projects, etc. One such project, the International garden festival at Chaumont-sur-Loire³ was founded in 1992 thanks to the Conseil régional du Centre (Regional council), Ministries of Culture and National Education sponsored by Hitachi and currently attracts one hundred and fifty thousand visitors every year. Open days on heritage days have also helped to foster this growing interest.

June is now "garden month" thanks to the "Visit a garden in France" campaign jointly organised by the ministries of Amenities, Culture, Agriculture and the Environment since 1988. Local authorities (regions, departments, communes) have also picked up on such initiatives and are providing higher levels of funding to garden heritage restoration and events.

In 1993 the European Commission adopted the theme of historical gardens for its architectural heritage conservation programme. Sixty-six restoration projects were earmarked including six in France and one in the Ile-de-France area - the arboretum garden in the Vallée aux Loups (92).

Christian Thibault

(1) Conserving external views is a contributory factor to garden quality. This is particularly true of "French" gardens. However it is only partially possible to control the changes of such views over time via the use of listed site protection measures or ZPPAUPs (conservation areas). Anachronisms on the horizon are inevitable especially in densely urban areas. It is sometimes possible to take advantage of this by playing off the contrasts. This point reminds us of the difficulty in restoring sites, painted in the past, to their former glory since they have undergone major changes.

(2) There are several different modes of rehabilitation or restoration, e.g. reconstitution to an earlier state (e.g. Versailles) or more contemporary scheme (e.g. the Tuileries).

(3) CAUE: Architecture, planning & environmental protection council.

(4) International council of monuments & sites.

(5) Although the Chaumont festival is part of this positive movement, one criticism is that it has transformed the historical garden into an exhibition venue.

The Seine-et-Marne (77) covers half of the land in the area and features a wide range of land use, from dense urban developments in historic or new towns to rural areas such as farmlands or forests. Like the rest of the Ile-de-France region it comprises fine examples from the major periods garden design from the 17th century¹⁰ to date. The Seine-et-Marne in particular contains outstanding examples from the pre-classical era such as Fleury-en Bière, Montceaux-les-Meaux, Saint-Ange (Vilceferf). It boasts archetypal classical gardens at Vaux-le-Vicomte (Monsenay/Maincy) and the Anglo-Chinese garden on the estate of Aunoy (Champeaux). Its countryside is reminiscent of Les Yvelines featuring royal estates of international interest (Fontainebleau, Vaux-le-Vicomte...) in forest areas in particular. The aristocratic estates in its market towns have conserved their authenticity and its gardens with water-filled ditches on the Brie wetlands are typical of the department. Some rural areas have simple but outstanding garden compositions which are often an integral part of the heart of the villages.

The Essonne (91) is dominated by historical gardens with over half of the gardens connected to a castle and dating from the 17th century. However, no one period prevails and its garden heritage primarily takes the form of numerous, large composite parks which were successively remodelled between the 17th and 19th centuries. Thus its large estates offer a potted history of garden design. Examples include the Chamarande estate, a classical garden which was altered to a landscaped estate in the 18th and above all 19th centuries, the Grand Saussay (Ballancourt-sur-Essonne) and Le Marais (Le Val-Saint-Germain), classical gardens which were transformed into English gardens at the end of the 18th century and which were reworked to the geometrical designs of the "classic revival" at the end of the 19th / start of the 20th century such as Saudreville (Villeconin) which is a pretty blend of classical, Anglo-Chinese, naturalist landscape, Italian features... It should be pointed out that the rich heritage of the Vallée de la Juine is a mecca for garden design with Chamarande, Jeurre, Méréville, Le Mesnil-Voisin (Bourray-sur-Juine), Morigry-Champigny... There have been several outstanding experiments historic estate management and contemporary organisation such as Courances, Courson, Jeurre, Le Marais, Saint-Jean-de-Beauregard...

The Val-d'Oise has many examples of "naturalist landscape" style gardens dating from the 18th century (with follies), the 19th century and the early 20th century featuring more natural landscaping (copses, single feature trees and water features on sweeping, rolling lawns). Some, designed by great landscape designers (Barillet-Deschamps, Redont, Varé) are outstanding examples of garden design such as the estates of the Bûcherie (Saint-Cyr-en-Arthies), de Dampont (Us), de Nointel, du château de Courcelles (Presles)... There are also examples of classical gardens such as the estate of the Château de Villette (Condécourt), the Villarceaux estate (Chaussy) whose manor section is a rare example of the pre-classical period (16th century) and the neo-classical estate at Baillon (Asnières-sur-Oise).

Inner suburbs

Although the Hauts-de-Seine (92) is the smallest department in the Ile-de-France area after Paris it nevertheless features an outstanding concentration and diversity of sites which provide fine examples of the history of garden design from the 17th century to date. Grand classical estates, Anglo-Chinese gardens, naturalist landscapes, romantic, botanical, Japanese-style gardens, contemporary parks... make up the landscape or constitute a series of small, separate works. Its great outstanding sites dating from the classical period (Meudon, Saint-Cloud, Sceaux) express the concept of "genius of place", contributing to the preservation of the local countryside. The layouts of English-Chinese gardens which have survived (La Folie Saint-James and the Ile de la Grande Jatte at Neuilly-sur-Seine, the former Croux estate at Chateaufort-Malabry...) and naturalist landscaped grounds (Chateaubriand's house and the Vallée aux Loups at Chateaufort-Malabry, the Malmaison estate at Rueil, Edmond de Rothschild park and the Albert Kahn gardens at Boulogne...) take us to exotic places and stimulate our imagination. Contemporary design is featured in large public parks (Parc André Malraux at Nanterre, Promenade des Chantieraines on the Seine at Villeneuve-la-Garenne...) and corporate landscaped grounds (Schlumberger at Montrouge, Rhône-Poulenc at Anthony...). Last but not least it has numerous quality sites (Armande Béjart Museum and the Rodin Museum at Meudon...).

The Val-de-Marne (94) and Seine-Saint-Denis differ from other departments in the Ile-de-France area in that they feature very few large historical estates. Only four estates from the 17th and 18th centuries have survived intact: Ormesson, Gros Bois and Le Piple (Boissy-saint-Leger), Rets (Chennevières-sur-Marne). However the vestiges of this period can be seen in numerous town hall gardens and squares... which have been adapted from historic gardens. Many such old gardens have been converted into hospitals, community or religious establishments. The Esquirol hospital (Saint-Maurice) is without doubt the most original project of its kind tailoring architecture and landscaping to the requirements of a mental health establishment. Also worthy of mention is the rose garden at l'Hay-les-Roses created at the end of the 19th century which was the first garden devoted exclusively to roses in the world. There are great original contemporary designs which reflect the individual character of each department such as the departmental park at Tremblay (Champigny-sur-Marne), the Promenade du Lac at Créteil, La Plage Bleue (Valenton)... These projects are resolutely innovative in their own individual way. They have nevertheless feature a set of common features in the form of generous, solid shapes in designs which are either imposing or harmonised with urban settings, the latter sometimes leaving a lot to be desired.

(10) There are hardly any more traces of gardens pre-dating this period.

In Seine-Saint-Denis (93) most of the gardens featured belong to the local authorities. However it does have a highly diverse garden heritage which falls under two highly contrasted categories: public green spaces created since the 1960s-1970s and old, small parks which are often charming hidden gems. The contemporary large parks of La Courneuve and Le Sausset are the largest examples of their kind (450 and 500 ha, respectively) and the most striking both in terms of the fact that they were created from scratch and reputation. The park at La Courneuve is the largest public park project in the Ile-de-France area since the Second Empire (c.f. Bois de Boulogne and Bois de Vincennes schemes which in contrast benefited from being laid out on the site of the old royal estates). These large spaces are an example of a commitment to provide green spaces in a department whose geography has been in upheaval since urbanisation on the second half of the 19th century and above all between 1950-70 (disappearance of the market garden green belt and the wooded parks) and make a positive contribution to the department's image. Its old, small parks are primarily located in outstanding natural locations (banks of the Seine and mounds) and are vestiges of the old ancient countryside now so unfamiliar in terms of suburban heritage. It is particularly moving to encounter them in densely urbanised areas. Examples include the Parc Jean Monnet and the gardens at Epinay-sur-Seine town hall, Parc Jacques Duclos (Drancy), Parc des Cèdres (Montfermeil), Parc des Beaumonts and Parc de Montreau (Montreuil), Lefèvre Municipal Gardens (Livry-Gargan), Parc de la Légion d'Honneur and the Parc de l'Abbatiale de Saint-Denis (abbey gardens)...

Paris (75) obviously has a superb garden heritage dominated by designs from the 19th and 20th centuries (including recent large-scale projects). A contrast of tradition and modernity, it is both a conservatory and a "laboratory" for garden design (examples such as the La Villette, André Citroën and Bercy parks have contributed to the revival of the art). Paris has a large number of private gardens of which the general public is often not aware such as those belonging to churches, hospitals, administrations, schools, museums, private buildings... Overall this heritage is well recorded and protected by measures such as the capital's land use plan and its list of Espace verts intérieurs à protéger (EVIP - Inner city green spaces earmarked for protection). Most of the large gardens are open to the public. Many are outstanding and well maintained thanks to major grants (City Department of parks, gardens & green spaces, Ministry of Culture...). Specific sites in the capital (banks of the Seine, the course of the Bièvre and the other waterways, the sides of mounds and edges of plateaux) are the setting for masterpieces such as the Jardin des Plantes, the Tuileries, the Bagatelle gardens, the Parc Monceau, the Square René Le Gall, Luxembourg gardens, Buttes Chaumont... The succinct nature of this overview should neither be interpreted as detracting from the diversity of garden heritage in the Ile-de-France area, nor departmental initiatives to a certain type of garden.

Transforming landscapes to gardens

The inventory provided the first knowledge base on garden heritage which had hitherto not been systematically studied. This unprecedented overview highlighted an essential quality, that gardens express, conserve or transform our geography and countryside.

There has been a preference for historical gardens to be located along valleys and on the edges of forest areas. They "magnify" and provide an interpretation of the original countryside in the region's large natural sites. For example in the Essonne, 95% of all gardens are located along the length of small valleys carved out of the Beauce and Gâtinais plateaux. In the Hauts-de-Seine gardens are located in spectacular or original locations near a river or on the edge of the slopes overlooking Paris. Even within urbanised areas the natural setting logic applies.

In contrast most contemporary projects are not located in outstanding natural sites except in specific cases. They increasingly have to make do with residual rather unfortunate areas in the form of rehabilitation projects or sites of technical or social experimentation.

In the Ile-de-France area, the concentration of parks and gardens has had a profound effect on the structure of the countryside in terms of the land grid, articulation of the market towns (focal points featuring chateaux, churches and natural spaces) with sweeping forest or urban views as far as the outer suburbs. The Seine-et-Marne features a wealth of examples with similar traits in different locations. All of the visits illustrated the importance of respecting guidelines passed down over the centuries whose value lies in the fact that they have been mainly traced in accordance with natural constraints on land which was free from urbanisation at the time. Ideally we would like to be able to conserve all of the gardens. However, this is not always economically possible. The alteration of numerous estates, reconverted or used for building development, illustrates the lack of landscape studies to ensure that new buildings are in keeping. Fortunately there are some good examples such as Le Vésinet (78), Parc Montebello at Jouy-en-Josas (78) or the Parc aux Grottes at Juvisy (91). All heritage is subject to the issue of what to conserve (restoration) in particular what should be raised to the status of art and what should be reallocated (rehabilitated) with the minimum of respect. The inventory could be exploited as a tool for raising awareness of quality town planning in keeping with local identity.

Lost landscaping opportunities are just as crucial in the inner suburbs. The comparison between the Hauts-de-Seine and the Val-de-Marne speaks volumes. In the Hauts-de-Seine, the main viewpoints/features have been restored and conserved in the form of historical park sites. In the Val-de-Marne historical sites have been fragmented and their main layout obscured by new highways. This department is currently organising the renaissance of its countryside via schemes to create large departmental parks involving reclaimed land which is not always in the best locations and do not always represent the best improvement in terms of "reading" the Val-de-Marne

Gardens are also cultural artefacts where time itself can sometimes seem to stand still. The contrast is all the more striking when they are located in suburbs which have undergone far-reaching changes. Enclave gardens are places which transcend space and time. They are the vestiges of the lost countryside or contribute to the composition of a new landscape.

It is primarily the old small parks in Seine-Saint-Denis which encapsulate the vestiges of natural sites (banks of the Seine and mounds). The farming plain has nearly been completely taken over by urban sprawl. Only family-owned gardens are a reminder of what was the nourishing land of Paris. Two different "re-conquest" schemes have been focused on two immense sites - La Courneuve and Le Sausset. The project at La Courneuve involves creating a totally new landscape while the one at Le Sausset is more naturalistic and in keeping with its location. The two parks are resolutely contemporary.

Looking to the future

The inventory has been considerably under exploited up until now. The first initiative of this kind should involve the circulation of knowledge. Although admittedly the parks and gardens inventory has yielded very few discoveries in the Ile-de-France area (even though this was one of its initial aims), the region is now far more documented and in much more depth than other regions and the surface area restrictions means that there is very little in the way of contemporary private creations. A lack of finds does not mean that there have been no surprises whatsoever (usually bad ones...) regarding the upkeep or alteration status of sites. It has provided an opportunity to record a great many gardens which were previously unknown outside of a closed circle of garden enthusiasts. The circulation of inventory reports is somewhat limited first step (ministries, de-centralised State departments, regional councils, general councils, local councils, owners, associations, schools and universities...). The collated material could be used for a wider form of communication (exhibitions, projects more orientated towards the general public...). Better knowledge of garden heritage should enable it to receive better protection especially when regions are called upon to approve town planning documents. It will result in the promotion of town planning in keeping with the locality so necessary in the suburbs in particular.

(11) Although parks are often well-maintained they are lacking in personality.

(12) By way of example Blenheim Palace (Oxfordshire) has a 200-year management plan!

(13) Once again one such example is Versailles. The declining park has only been entirely replanted once under Louis XVI. It took several catastrophic storms and serious accidents to decide, and get the public to accept, a second regeneration plan at the beginning of the 1990s.

Like the rest of France problems of change of use or maintenance raise concerns for the fate of numerous gardens in the region. The visits have indeed indicated incompetence in terms of neglect, even maintenance errors or mundane make-overs¹¹ which have meant that some gardens are no longer in keeping with their intrinsic qualities which can have the effect of masking its outstanding nature. In the first years of the inventory the State conducted a think tank on the management and usage of historical gardens and pilot initiatives on evaluation, training and rehabilitation. All such garden maintenance initiatives need to be extended and increased in number, by the territorial authorities and associations in particular. For example large gardens should have their own restoration and long term management plans along the lines of the English model¹² and French model for forests (forestry management of the state forest and simple management plans for private forests). The main stumbling blocks for the regeneration of parks are not just financing difficulties but also our tendency to think of trees as immortal which leads to excessively aged plantations¹³.

Since 1976, the AEV has implemented a proactive policy for the creation and development of green spaces open to the general public. It has diversified its initiatives in the areas of peri-urban agriculture, natural environments, the countryside, education and the environment... Although there is no specific parks and gardens policy, major initiatives have been undertaken to allow the general public access to quality spaces.

In 1992 the AEV proposed a "trail of outstanding gardens in the Ile-de-France area" in conjunction with the Fondation des parcs de France (French parks foundation). The AEV awards major grants to departments and local authorities for the acquisition and development of new public spaces.

It also makes agreements with private owners, private individuals or institutions. This approach allows historical gardens to be restored on condition that that are opened to the general public for a period of at least twenty-five years. One such example is the Parc Balbi at Versailles and the Château de Breteuil (Yvelines), the Château de Courson and the Château de Gillevoisin (Essonne), the kitchen garden at the Château de La Roche-Guyon (Val-d'Oise).

Studies of the inventory will provide the AEV with an enhanced knowledge of existing gardens in order to guide regional initiatives and encourage projects designed to conserve such major heritage.

Plans have been made to create a database and enter the gardens onto the regional geographical information system (SIGR).

From the outset we were aware that the inventory would be a long term project and that even after several years it would still not be possible to claim that it was comprehensive particularly since so many of the gardens involved are private. The first inventory will therefore need to be supplemented.

Exercise of style

Fortunately it is impossible to classify some gardens – a prerogative of living things. Nevertheless periods which gave us prime examples of garden design can provide good reference points. Historical gardens can rarely be associated with a single period, since they have been re-worked to contemporary tastes and the pressures of urban sprawl. Furthermore, styles are passed down throughout the ages. It is also interesting to see to the extent to which French garden design has been affected by European influences and vice-versa. Generally speaking gardens are re-designed on top of existing gardens resulting in what is known as a "composite" style. Even gardens which appear to be the most stylised and the best conserved in the eyes of the general public, such as Versailles, have undergone major alterations. A key restoration issue is selecting the particular period to which a garden should be restored. The garden design archaeology is a rapidly developing discipline.

French garden design flourished in three main periods¹:

The 17th century which produced classical gardens ("à la française") the finest example of which is Vaux-le-Vicomte (Maincy, 77) and its ultimate expression is at Versailles (78) designed by André Le Nôtre. This landscaper made such a mark on his period that far more gardens have been attributed to him than he actually completed. The golden age of this style was between 1650-1690.

Although inspired by the Italian Renaissance this type of garden is nevertheless fundamentally different. Its transposition to the plains and plateaux of the Ile-de-France area produced a highly original, far more generous style.

The application of laws such as newly mastered perspective produced sweeping views counter-pointed by flat surfaces of water and green lawns making objects seem closer or further away to create a sense of infinity was designed to arouse amazement and admiration on the part of the observer. The natural landscape was reworked by major earthworks. The garden was enlivened by grandiose water features serviced by hydraulic machinery in the form of fountains and monumental water features. It represented the affirmation of Man's enslavement of Nature and demonstrated the power of its owner to have true enjoyment of a site which went well beyond the boundaries of their own estate. However classical gardens can often have an air of mystery too with surprise architectural features hidden in copses.

Garden and buildings are complementary and form a whole, successful composition. The strength of the classical garden lies in the incorporation

of buildings into the whole as part of the features of the site, a concept which extends to their interiors. However, it is a style of garden which has been highly criticised for several reasons namely their sweeping perspectives appears less spectacular in an age of motorways and high speed trains, the ornamental features which lent their charm and element of surprise to such gardens have disappeared leaving behind gardens which are formal, rigid and monotonous. Two such examples are in Champs-sur-Marne (77) where only the central section has been restored and Saint-Cloud (92) which has lost its chateau and whose views are now blotted by urbanisation. Due to their strong design many structures and layouts have survived in the form of a "skeleton" of the original garden.

The 18th century with its Anglo-Chinese gardens ("à l'anglaise") included other magnificent examples such as the famous Désert de Retz (Chambourcy, 78) designed by M. de Morville and Méréville (91) designed by François-Joseph Bellanger and Hubert Robert. Other examples are the estate of the Marquis of Montesquiou (Mauperthuis, 77) which is still outstandingly evocative even though it has been dismantled. The golden age of this style was very brief (1770-1790) since it was interrupted by the Revolution².

This type of garden is inspired by the informal English gardens but is equally as representative of the French taste of the period as the previous one. At first sight it appears to be diametrically opposed to the classical garden with picturesque views and surprise features in copses. The effect is that of a series of tableaux often without a true sense of overall composition. The design was intended to evoke a particular state of mind, feeling or memory, via the fleeting evocation or even philosophical allusion. For example, the affected style of a mountain, considered to be the wildest of environments might be rendered by fragmented rock formations. The "wild" rocks might then be complemented by sophisticated follies reminiscent of exotic or mythological architecture. Underground and artificial grottos opened out into hidden, secret passages. Strong contrasts were used to arouse the emotions: dark/light, dry/wet, rough/hewn stone... Marked by humanism and fantasy the gardens were also influenced by the agricultural experiments of the physiocrats³.

This type of composition resembles a theatrical rendering of a garden. Anglo-Chinese gardens have survived less well than classical gardens due to their lack of strong composition or sustainable architecture (its follies and features were often quite flimsy structures). Méréville, considered to

be a prime example of the genre, is one such sad example (its follies were transferred to Jeurre).

Another period is worthy of mention is the 19th century with its landscaped gardens. Prominent landscapers include Jean-Pierre Barillet-Deschamps (Champs-Élysées gardens, Parc Monceau, Buttes-Chaumont (75), former estate of Isaac Péreire since transformed into the Clément Ader golf course at Gretz-Arnauvilliers (77)), Louis Varé (Bagatelle (75), Ferrières-en-Brie (77), Dampierre (78)...). The golden age of the landscaped garden was during the Second Empire (1850-1870).

Its design was less highly stylised than earlier ones, more international, in tune with the zeitgeist for eclecticism. It represented a pure version of the "Anglo-Chinese" style which is also classified as an English garden. Its flowing lines were modelled on sweeping valleys which cradled water sheets and winding rivers. Picturesque effects were produced by planting - copses, large single trees – as well as fewer follies and more naturally inspired features (grottos, artificial waterfalls, false-wood effect or rock-effect cement). The trend towards increasingly "softer" compositions resulted in a backlash and movement towards formal gardens at the end of the 19th century (cf. restoration and design projects of landscapers Henri and Achille Duchêne). This period, contemporary to the schemes of the Bois de Boulogne and Vincennes, ushered in "town planning" gardens and paved the way for an age of public green spaces.

(1) In addition to this simplified form of classification there are cross-over, transitional or mixed forms which reflect the ongoing change in garden design.

(2) The expression French-style garden is common parlance today. In fact it was invented at the end of the 19th century to refer to classical gardens, i.e. over two centuries after the great garden period in question. "Regular" or "formal" gardens did exist before (Renaissance) and after the classical period (end of the 19th century). We have used the common meaning of the term so as not to confuse readers. The contrast between the straight lines of French gardens and the curved lines of English gardens is a well-known but somewhat reductive due to the fact there are "formal English gardens"...

(3) This type of garden is sometimes known as "Pre-revolutionary".

(4) Physiocrats: doctrine of economists who, together with Quesnay, (author of an economic table in 1758) considered agriculture to be the only source of wealth...

Le patrimoine naturel en Ile-de-France

Bernard Cauchetier
Iaurif

La notion de patrimoine naturel s'est beaucoup répandue ces dernières années, sous l'effet conjoint de deux facteurs différents. Ce sont l'apparition et l'élargissement de la notion de patrimoine collectif, d'une part, et la préoccupation de plus en plus forte de la population à son environnement naturel, en réaction à une altération accélérée, aujourd'hui très sensible à l'échelle d'une vie humaine.

Que peut recouvrir, aujourd'hui en Ile-de-France cette notion de patrimoine naturel ?

La notion de patrimoine naturel

Le patrimoine

Le patrimoine c'est ce qui est considéré comme l'héritage commun. «Il semble en effet que l'homme soit en train de prendre conscience de ses responsabilités à l'égard d'une nature dont il n'est, à tout prendre, que l'usurfruitier temporaire et dont il demeure comptable vis-à-vis de ses descendants⁽¹⁾».

Aussi nous nous devons de transmettre une nature à même de répondre aux besoins des générations futures, donc une nature diverse, équilibrée, capable de fournir des services que nous ne sommes pas en mesure de connaître aujourd'hui. Les exemples sont nombreux de plantes dont les vertus médicinales ont été découvertes récemment (comme les vertus anticancéreuses de l'if).

(1) Théodore Monod (1902 - 2000), *Et si l'aventure humaine devait échouer ?* Éditions Grasset, Paris, 2000.



Mais la nature a des vertus autres qu'utilitaires. De même que l'on protège une œuvre d'art pour l'émotion esthétique qu'elle représente, de même il convient de **protéger la nature aussi pour les émotions esthétiques qu'elle suscite en nous.** «N'oublions pas que la prise en compte des milieux naturels en Ile-de-France est venue du sensible, des peintres de Barbizon. Les réserves artistiques sont devenues par glissement des réserves biologiques... Osons dire que c'est aussi parce que c'est beau...»².

(2) Stéphane Rossi, 2000.

La nature

La notion de nature est elle aussi éminemment variable. À la base, des conceptions philosophiques et religieuses différentes. Une conception qui est à la base des religions monothéistes pour qui Dieu est homme et l'homme est fait pour dominer, voire asservir, la nature. Cette conception oppose totalement l'homme à la nature. Dans ce sens il ne convient de sauvegarder que ce qui est utile à l'homme. La nature est *res nullius*. Les espèces, les ressources naturelles n'ont de valeur qu'au travers des transformations que leur fait subir l'homme, au travers de la valeur ajoutée. C'est aussi un des enjeux des débats sur la «brevetabilité» du vivant.

*Le rapport entre l'homme et la nature évolue dans le temps et varie suivant les conceptions philosophiques ou religieuses qui le guident.
Man's relationship with nature changes over time and varies depending on the different philosophical or religious views he espouses.*

S. Rossi/aurif

L'autre conception est à la base des religions polythéistes, en particulier l'animisme. Elle défie toutes sortes de composantes de la nature. L'homme est intégré à cette nature, il en est une des composantes. Il ne peut vivre qu'en harmonie avec la nature et pas en opposition. L'espèce humaine n'est pas la seule susceptible de présenter en soi et pour soi un intérêt.

Le même type de rupture peut se retrouver entre le vivant et l'inerte. Les espèces vivantes, animales, végétales, etc. peuvent-elles être considérées comme autonomes par rapport à leur environnement physique ? Autrement dit la nature se réduit-elle au vivant ou intègre-t-elle l'ensemble des composantes physiques et biologiques, comme l'écosystème comprend l'ensemble des composantes biotiques et abiotiques³ ? La nature est alors l'ensemble des écosystèmes. D'ailleurs, le vivant provient d'une organisation particulière dérivant du minéral.

Nombre de milieux créés par l'homme font partie du patrimoine naturel, mais leur charge historique et ethnographique les fait aussi appartenir au patrimoine culturel.
Although many of the environments created by man are part of our natural heritage, their historical and ethnographical associations also make them part of our cultural heritage.

S. Rossi/aurif



Qu'est-ce que le patrimoine naturel ?

De ces diverses conceptions du patrimoine et de la nature peuvent se déduire des conceptions très variables de ce que l'on peut entendre sous le terme de patrimoine naturel. Une conception minimaliste ne retiendra pour patrimoine naturel que les espèces vivantes endémiques⁴ vulnérables, en quelque sorte, les «monuments» de la nature. La conception maximaliste considère qu'à la limite, le patrimoine naturel, c'est toute la nature en état d'équilibre avec *a fortiori* ses «joyaux», tant que l'action de l'homme compose avec les autres composantes de la nature.

Dans la mesure où l'on considère la conception maximaliste, **la nature comprend de nombreuses composantes ou milieux pour lesquels l'action de l'homme est indispensable** à leur maintenance, tels les milieux ouverts comme les prairies, les systèmes culturels, les vergers, etc. Ils font partie du patrimoine naturel mais appartiennent aussi par la charge historique et ethnographique au patrimoine culturel. On ne saurait les séparer complètement. De nombreuses variétés de végétaux (fruits, légumes, végétaux d'ornement) ou d'animaux (d'élevage ou de compagnie) sont le résultat d'une intervention de l'homme sur les espèces sauvages. Ainsi, plusieurs milliers de variétés de pommes ont-elles été créées en France, à partir d'un nombre très réduit d'espèces sauvages. Tout ceci constitue un patrimoine génétique indissociable du patrimoine naturel et du patrimoine culturel.

(3) Composante biotique : ensemble des organismes vivants, par opposition les composantes abiotiques sont le climat, le sol, l'eau, etc.
(4) Endémique : se dit d'une espèce dont l'aire de répartition est très limitée. Il existe beaucoup d'espèces endémiques dans les îles.

Tous ces produits de l'action de l'homme sur la nature intègrent des composantes géographiques fortes. Telle variété a été obtenue en tel endroit pour sa résistance au gel, aux intempéries, etc. Telle activité agricole a été menée en tel lieu du fait des conditions de sol et de climat. On rejoint les définitions de **terroirs** à la jonction du naturel et du culturel.



Le rythme des transformations dues à l'action humaine fait craindre une pénurie de nature et accentue le besoin de ressoucement.

The speed of transformation resulting from human intervention has led to concerns about shortages of natural resources and heightened our need to search for our roots.

S. Rossi/aurif

Qu'est-ce qui fait l'intérêt actuel pour le patrimoine naturel ?

Plusieurs évolutions récentes de l'histoire humaine expliquent cet engouement soudain pour le patrimoine naturel :

- La raréfaction de l'espace sous l'effet cumulé de la croissance démographique et de la consommation individuelle toujours croissante de surface pour l'habitat et l'activité. Cette dynamique a pris des proportions insoutenables. Si la consommation d'espaces urbanisés croissait de 1 % par an l'ensemble de l'espace régional serait consommé d'ici cent soixante ans !

- La rentabilisation des activités agricoles et forestières induit l'**abandon d'activités** en simplifiant les paysages donc les milieux (les vergers et prairies ont diminué de 17 % en Ile-de-France entre 1982 et 1994, les zones humides de 50 % en France entre 1965 et 1995).
- La croissance très rapide de l'urbanisation sous forme d'agglomérations qui ne parviennent pas à se structurer au rythme de leur croissance.
- Le **cloisonnement de l'espace** par les infrastructures de transport coupant et séparant les populations en noyaux disjoints.
- La mondialisation avec l'uniformisation des produits et des cultures, la banalisation des environnements.

Les rythmes atteints aujourd'hui par ces transformations rendent perceptibles à l'échelle humaine le risque de **pénurie** de nature.

Plus une ressource, un bien paraît rare, menacé, plus forte est la résistance à cette disparition. Les pays du nord de l'Europe sont plus pauvres en diversité naturelle que ceux du sud et ce sont les plus actifs en termes de protection de la nature. On le constate aussi en France avec la région Nord – Pas-de-Calais.

Tout ceci induit un besoin de **ressoucement**, une recherche de racines et d'identité, de filiation. Ne sommes-nous pas le résultat, une étape de l'évolution ?

Qu'est-ce que la protection du patrimoine naturel ?

Dans la mesure où l'on considère que le patrimoine naturel correspond à cette hypothèse maximaliste, la protection de ce patrimoine passe-t-elle par la conservation pure et simple de celui-ci ? Si tel était le cas, il n'y aurait plus de place pour une quelconque activité nouvelle et cela reviendrait à décréter la fin de l'évolution. Or si l'homme peut affecter les voies prises par l'évolution, il est bien incapable d'en arrêter le cours. Indépendamment de l'homme, la nature reste capable d'évoluer. Maintenir un milieu sans intervention de l'homme ne permet pas non plus de conserver ce milieu. Tout milieu terrestre ou amphibie en Ile-de-France finira par se boisser. La sauvegarde de certains milieux, de certaines espèces menacées et de certaines variétés obtenues par l'homme nécessite une action volontaire de récréation, de reproduction artificielle. Seuls des écosystèmes en équilibre avec les conditions physiques peuvent se maintenir sans intervention de l'homme. Il s'agit alors d'écosystèmes très évolués, boisés qui peuvent faire l'objet de réserves intégrales.

Même ces milieux restent toutefois menacés si on les isole de leur environnement et ils s'appauvriront progressivement car tout milieu nécessite des échanges génétiques, énergétiques avec son environnement. Et les conditions physiques, en particulier climatiques ne peuvent être fixées. Même si les rythmes d'évolution sont variables suivant les composantes du milieu (climat, sous-sol, sol, espèces vivantes), aucune n'est fixe.

La préservation du patrimoine naturel passe par le maintien de la biodiversité et des conditions de survie et d'évolution des espèces, qui peut nécessiter l'intervention humaine.

Preserving our natural heritage means preserving the biodiversity and conditions in which species can survive and evolve.

This sometimes requires human intervention.

S. Rossi/aurif



La sauvegarde des «monuments» témoins de l'histoire et de l'évolution contribue aussi à la préservation du milieu naturel.

The preservation of historical and evolutionary "monuments" can also play a part in preserving our natural surroundings.

S. Rossi/aurif



La préservation du patrimoine naturel comprend donc :

- **Le maintien de la biodiversité** ; à savoir diversité des écosystèmes – avec leurs composantes physiques (biotope) et biocénétique (communautés vivantes), diversité des espèces, diversité génétique.
- **Le maintien des conditions de survie** et d'évolution qui renvoie aux relations entre les écosystèmes.
- **La sauvegarde des témoins** de l'histoire de la terre et de l'évolution ; «monuments» géologiques, géomorphologiques, collections d'espèces paléontologiques et minérales, sauvegarde des éléments remarquables, tant sur le plan esthétique que scientifique.

Les outils de la protection du patrimoine naturel

Ils sont aussi variés que le sont les objectifs et les composantes de ce patrimoine :

- Les collections qui prélèvent dans la nature les éléments représentatifs à but de mémoire d'étude, d'enseignement.
- Les réserves intégrales qui ont pour but d'observer l'évolution d'un milieu hors de l'action de l'homme. Il s'agit de tirer des enseignements de la dynamique spontanée pour orienter la gestion des autres territoires. Ce type de réserve est particulièrement utile sur des milieux évolués tels que des forêts anciennes ou sur des milieux ayant subi une atteinte grave (incendie, tempête, etc.).
- Les réserves dirigées ont pour but de maintenir les conditions favorables à la survie ou au maintien d'une ou plusieurs espèces ou d'un milieu rare et menacé. L'objet de ces réserves dirigées est de devenir un réservoir, une source de recolonisation ultérieure.

- Le prélèvement et la reproduction *ex situ* consiste à reconstituer en conditions artificielles des petites populations d'espèces dont les conditions de milieu sont inexorablement détériorées à court terme, afin de se donner le temps et les moyens d'une réimplantation ultérieure en nature après avoir recréé les conditions favorables.
- La création ou reconstitution des liaisons et corridors biologiques qui sont les milieux de dispersion et d'échange d'individus entre populations ou noyaux de population séparés. C'est les supports de flux génétiques. Ils peuvent prendre des formes très variées : haies, rivières, ponctuation de bosquets, lisières, réseaux de mares, bordures de chemins suivant la biologie des espèces, voire simple espace ouvert et venté pour les graines dispersées par le vent. Aucun sanctuaire limité quel qu'il soit ne peut à terme maintenir sa richesse sans que soit en même temps maintenue une trame, **un écriin** de nature ordinaire vecteur de tous les échanges indispensables à sa survie, gènes, énergie, eau, matériaux, etc.
- Les gestions spécifiques pour moduler ou accompagner les activités classiques de production pour préserver la qualité des eaux, la survie d'une espèce au travers de conventions et d'aides.
- Les schémas d'aménagement qui permettent d'établir des cadres et des cohérences de territoires, une organisation entre les écosystèmes avec la protection de la nature **ordinaire**.

Le patrimoine naturel en Ile-de-France

L'Ile-de-France reste aujourd'hui une région avec **un patrimoine naturel important, encore imparfaitement connu** malgré l'image «dévorante de nature» de l'agglomération centrale. 80 % de son territoire est encore agricole, forestier ou naturel.

Sa flore supérieure est riche d'autant d'espèces que celle des Iles britanniques. Elle est riche de la moitié des espèces de vertébrés du pays.

En Ile-de-France, les milieux humides sont parmi les milieux naturels les plus remarquables. Some of the most outstanding natural environments in the Ile-de-France area are its wetlands.

S. Rossi/Aurif



L'inventaire des espèces d'invertébrés est encore loin d'être exhaustif de même que celui des algues, mousses, lichens, champignons, etc.

Or on ne protège bien que ce que l'on connaît.

Le territoire régional se caractérise par une double structure concentrique et radiale. C'est une cuvette avec l'agglomération au cœur de la région où convergent les principales vallées. Quatre grandes plates-formes sédimentaires sont disposées en spirale autour de ce cœur, le Vexin, la Plaine de France, la Brie et la Beauce. Les surfaces de ces plates-formes sont formées de matériaux différents, entaillés par les cours d'eau qui découvrent des coteaux aux faciès géologiques variés disposés en feuillet. Tout cela crée une grande variété géologique et morphologique qui induit elle-même une diversité microclimatique importante. Cela explique que la région soit à la croisée d'influences variées atlantique, méditerranéenne et continentale.

Les grands ensembles les plus riches, d'intérêt national, du patrimoine naturel francilien sont ; - les massifs de Fontainebleau et de Rambouillet, la Bassée (vallée de la Seine, en amont de Montereau-Fault-Yonne) et l'ensemble Seine aval - vallée de l'Epte.

Puis viennent des ensembles importants, d'intérêt régional, avec : les massifs de Montmorency et l'Isle-Adam, de Saint-germain, Marly et l'Hautil, d'Armainvilliers, de Notre-Dame, de Sénart, de Jouy, et de Villefermoy, les vallées de la Viosne, de la Mauldre, de Chevreuse, de l'Orge, la Renarde et la Rémarde, de la Juine et l'Essonne, du Loing, l'Orvanne et le Lunain, de la Marne, l'Ourcq et le Petit-Morin, enfin les boucles de la Marne.

Cet ensemble recouvre des types de milieux assez variés dont les plus remarquables sont : les milieux humides (tourbières, marais, étangs, prairies humides, systèmes de mares), les coteaux secs, en particulier les pelouses calcaires, les landes sèches ou humides, les platières gréseuses, et certains milieux forestiers avec en particulier les forêts de ravins, les bois de pente, les bois tourbeux.

L'organisation décrite précédemment induit les **principaux corridors biologiques** :

- l'axe majeur de la biodiversité qui passe fait un grand arc de cercle depuis la vallée de l'Epte jusqu'à la Bassée et relie la Normandie et la Picardie à la Bourgogne par les vallées de la Seine et de l'Epte ;
- les grandes vallées de la Seine, la Marne et l'Oise ;
- des axes interrégionaux au travers des vallées de l'Oise, l'Epte, la Seine, le Loing, le Petit-Morin et l'Ourcq qui relient aux grands ensembles naturels des autres régions que sont la vallée moyenne de l'Oise et les massifs forestiers picards, le pays de Bray, le massif d'Orléans et la Sologne, les zones humides champenoises.



Des corridors biologiques traversent l'Ile-de-France, dont l'axe majeur fait un grand arc de cercle qui relie la Normandie et la Picardie à la Bourgogne par le sud de la région.

The Ile-de-France area is criss-crossed by biological corridors in a large arc formation connecting Normandy and Picardy with Burgundy via the south of the region.

S. Ross/Aurif

La protection du patrimoine naturel francilien

La nature est capable par elle-même d'un très fort dynamisme de régénération.

Toute disparition d'espèce ou de milieu n'est pas forcément irréversible. Parmi les végétaux, les graines peuvent garder leur potentiel de germination pendant quelques années voire quelques décennies, dans l'attente de conditions favorables. Mais nous sommes bien incapables de faire l'état des stocks de graines et de leur potentiel germinatif. Quelques beaux exemples de restauration ont eu lieu, par exemple dans le cadre de la gestion des réserves biologiques domaniales (en particulier deux espèces végétales de tourbières ou milieu tourbeux dans le massif de Rambouillet). On a vu aussi apparaître des espèces inconnues sur la région.

La tempête sévère qui a sévi en Ile-de-France le 26 décembre 1999, si elle reste une grande catastrophe économique même si le suivi biologique est encore trop limité pour établir un vrai bilan, ne sera pas une catastrophe écologique et peut-être même une chance de diversification. La recréation d'espaces ouverts intraforestiers devrait profiter à un grand nombre d'espèces animales et végétales.

Il n'empêche que la seule dynamique naturelle, face aux atteintes intenses liées aux activités humaines dont les plus préoccupantes sont le cloisonnement accéléré de l'espace par les infrastructures, les pollutions des eaux et des sols et la consommation accélérée d'espace, n'est plus suffisante.



Face à ces enjeux, **l'état des protections actuelles reste encore beaucoup trop faible.**

L'ensemble des réserves (nationale, volontaire, domaniale, arrêté de biotope) ne représente que 2 % du territoire régional. Si la forêt domaniale en Ile-de-France occupe entre 6 et 7 % du territoire, elle renferme la moitié des réserves. Les réserves intégrales ne représentent que le dixième de l'ensemble. Ceci n'est pas à la hauteur des besoins de conservation des espèces menacées ou des besoins de sites d'observation ou de suivi. Toutefois suite à la tempête de décembre 1999, l'Office national des forêts (Onf) a fait connaître son objectif de développer beaucoup plus largement ce type de protection. Les milieux non forestiers restent, hélas, très largement sous-représentés.

Prise en compte des corridors biologiques, limitation des atteintes dues à la consommation d'espaces naturels, au cloisonnement par les infrastructures, aux pollutions des eaux et des sols sont autant de manières de préserver le patrimoine naturel francilien.

The preservation of biological corridors, restricting damage resulting from the consumption of natural areas, sectioning off by infrastructure, water and ground pollution are all ways of preserving the natural heritage in the greater Paris area.

S. Rossi/Aurif

La prise en compte des liaisons biologiques en est encore à ses balbutiements. Il est vrai que l'état des connaissances est encore plus fragmentaire. Quelques travaux de mise en évidence ont été entrepris, en particulier une reconnaissance régionale pour les grands ongulés et quelques travaux expérimentaux et localisés pour d'autres espèces (batraciens, insectes, etc.). Les liaisons régionales et interrégionales, listées ci-dessus, ont été mises en évidence dans le Schéma de services collectifs des espaces naturels et ruraux.

Mais l'organisation particulière du territoire régional a orienté celle du Plan vert régional dont les préoccupations sont d'abord liées au paysage, à la qualité de la vie des habitants et à des cohérences de circulations douces. Ces orientations reprises pour partie dans le schéma directeur d'Ile-de-France convergent pour partie avec les corridors biologiques, même s'il n'était alors pas encore question d'intégrer ces préoccupations. Ce même schéma directeur avait pour la première fois intégré la protection de la lisière des principaux massifs forestiers (> 100 ha). La lisière, comme la peau pour l'homme ou la paroi pour la cellule, est à la fois une protection et surtout le support des échanges avec l'extérieur, faute desquels l'asphyxie est tôt ou tard inéluctable.

Les photos illustrant cet article sont de Stéphane Rossi, interne de la forêt de Rambouillet, éleveur de poules sauvages, apiculteur forestier, jardinier occasionnel, bûcheron accidentel et travailleur saisonnier, qui nous a quittés brusquement le 13 décembre 2000.

The photos used to illustrate this article were taken by Stéphane Rossi, an intern working in the Rambouillet forest, wild chicken rearer, forest bee keeper, sometime gardener, woodsitter by accident and seasonal worker, who died unexpectedly on December 13, 2000.

Y. Arthus Bertrand/Altitude



Natural heritage in the Ile-de-France area

Bernard Cauchetier
laurif

The concept of natural heritage has been widely employed over the past few years due to the combined effect of two different factors. The emergence and the broadening of the concept of collective heritage and a growing concern on the part of the population for its natural environment in reaction to the accelerated change for the worse and the major impact it is having on human existence. What shades of meaning does the concept of natural heritage have in the Ile-de-France area?

The concept of natural heritage

Heritage refers to that which is shared and belongs to all of us. "Man currently appears to be becoming aware of his responsibilities with respect to nature. He only has temporary enjoyment of it after all and he remains accountable vis-à-vis his descendants".

This means that we have a moral pass leave nature in a state which is capable of meeting the needs of future generations, i.e. diverse, balanced, capable of providing services that we are not in a position to know today. There are numerous examples of plants whose medical properties have only recently been discovered (such as the anti-cancer properties of yew).

However, the virtues of nature are not just utilitarian. Just as art is preserved for the aesthetic emotion it represents, nature should be protected for the aesthetic emotions it inspires in us. "It is important to remember that the landscapes in the Ile-de-France area were apprehended through the sensibilities of the painters of the school Barbizon. Artistic reserves have dovetailed into biological reserves. ...Dare we say because they too are beautiful...".

Nature

The concept of nature also has numerous variations in meaning due according to different philosophical and religious concepts. Once concept, at the root of monotheist religions, is that God is man and that man's role is to dominate, enslave nature. This concept sets up a

conflictual relationship between man and nature. In these terms, it would only be worthwhile preserving the things that are of use to man. Nature is *res nullius*. Species, natural resources are only valuable in terms of the transformation wrought by man in terms of added value. This issue often features in debates on whether or not "patenting" can be applied to the living world.

Another concept is the one found in polytheist religions - animism. This involves deifying all components in nature. Man is at one with nature, just another component. He can only live in harmony with nature not in conflict with it. The human species is not the only one of value. Is it possible to any consider any living species, animal or plant, etc. independently of its physical environment? In other words by "nature" do we actually mean all living things or does the term encompass all physical and biological components, in the same way as ecosystems are made up of all biotic and abiotic components? Nature is a set of ecosystems after all. Furthermore, the living world has been organised in a specific way which can be traced back to the mineral world.

What do we mean by natural heritage ?

As a result of the wide range of concepts expressed by the terms "heritage" and "nature", the term "natural heritage" has a wide spectrum of meanings. A narrow interpretation of the term natural heritage merely refers to endangered endemic⁽¹⁾ living species, i.e. nature's version of "historical monuments". The broadest possible interpretation would argue, stretching the term a little, that natural heritage means the existing balance of nature, including, where possible its "gems" and preservation of the other components of nature by man.

The broadest definition of nature encompasses many components or natural environments whose preservation is dependent on man's actions, e.g. wide open spaces such as meadows, cultural systems, orchards, etc. These are part of our natural heritage but also belong to our cultural heritage due to their historical and ethnographical associations. It is not possible to separate the two entirely. Numerous varieties of plants (fruit, plants, ornamental plants) or animals (livestock or domestic) are the result of man's intervention in wild species. In this way thousands of different varieties of apples have been created in France from a very small number of wild species. Such genetic heritage is inextricably linked with our natural and cultural heritage.

All products of man's intervention in nature are highly geographically specific. A particular variety grows in a particular place due to its high resistance to frost, bad weather, etc. A specific form of agriculture has been practiced in a particular place due to soil and climate conditions. Definitions of local land feature a combination of the natural and the cultural.

Why are people so interested in natural heritage at present?

Several recent changes in human history explain our sudden infatuation with natural heritage:

- The fact that space is becoming increasingly rare due to the cumulative effect of demographic growth and increasingly high individual consumption in terms of surface area for living and our activities. This dynamic has reached unbearable proportions. If urban sprawl grows at a rate of 1% per year, all of the land in the region will be consumed within sixty years time.
- The application of profit considerations to farming and forestry activities has resulted in the abandoning of activities and standardisation of the countryside and its natural environments (orchards and meadowland decreased by 17% in Ile-de-France between 1982 and 1994, and French wetlands by 50% between 1965 and 1995).
- The accelerated growth of urbanisation in the form of large metropolitan areas whose development cannot keep up with the pace.
- The criss-crossing of the land by transportation infrastructures, cutting off and separating populations into disjointed clusters.
- Globalisation resulting in the standardisation of products and cultures, bland standardisation of environments.

The pace of such changes have raised fears of shortages in terms of natural resources.

The more resources or commodities appear to be rare or endangered, the higher the degree of resistance to the latter's extinction. Countries in northern Europe are relatively impoverished in terms of natural diversity compared with those in the south yet are more active in terms of protecting nature. The same phenomenon has also been seen in the Nord-Pas-de-Calais region of France.

All this has resulted in the need to resource ourselves, i.e. search for our roots and identity - a sense of belonging. After all, are we not the products of a stage in the evolutionary process?

(1) Théodore Monod (1902 - 2000), *Et si l'aventure humaine devait échouer ?* (What if the human adventure failed ?) Éditions Grasset, Paris, 2000.

(2) Stéphane Rossi, 2006.

(3) Biotic component : all living organisms, in contrast to abiotic components such as the climate, earth, water, etc.

(4) Endemic: a species local to a restricted geographical area. Endemic species are typically found on islands.

What do we mean by preserving our natural heritage?

If we take the all-encompassing interpretation of natural heritage, doesn't the preservation of said heritage purely and simply involve protecting the latter? If this were the case, there would no longer be any place for any new activities whatsoever and it would amount to decreeing the end of evolution as we know it. In addition to being able to affect the course of evolution, man is also perfectly capable of stopping its progress. Nature will always be capable of evolving – independently of man.

Protecting natural environments without man's intervention is no guarantee that said natural environment will be preserved. All land or water natural environments in the Ile-de-France area will end up as woodland. Preserving certain natural environments, specific endangered species and certain man-made varieties involves a conscious act of re-creation, artificial reproduction. Only ecosystems in balance with physical conditions can be preserved without man's intervention. A case in point are highly evolved, wooded ecosystems. Even these will gradually become impoverished since all natural environments need genetic, energetic exchanges with their environment. Physical conditions, in particular those relating to the climate cannot be dictated. Although evolutionary outcome varies in accordance with natural environment components (climate, subsoil, soil, living species), results will never be predictable.

Natural heritage preservation therefore depends on the following:

- Preserving bio-diversity, namely ecosystem diversity – with its physical (biotope) and biocenotic (living communities) components, diversity of species, genetic diversity.
- Preserving survival and evolutionary conditions in terms of relations between ecosystems.
- Preserving "natural milestones" of the history of the earth and evolution: geological, geomorphological "monuments", collection of palaeontological and mineral species, preservation of natural wonders both in aesthetic and scientific terms.

Tools for preserving our natural heritage

These are as varied as the objectives and components of said heritage:

- Collections featuring representative samples from nature for the purposes of providing a study, teaching guide.
- Fully-protected integral reserves designed to monitor the evolutionary process of a natural environment independently of any intervention by man. They provide us with information about their spontaneous dynamic which can be of benefit to the management of other areas. This type of reserve is particularly useful for highly evolved habitats such as ancient forests or severely damaged natural environments (fire, storm, etc.).

- Managed reserves designed to preserve conditions so that they are favourable to the survival or preservation of one or more species or a rare, endangered natural environment. The purpose of said managed reserves is to act as a reservoir for future re-colonisation programmes.
- A short term approach which involves species placement and reproduction *ex situ* to reconstitute small populations of species whose natural environment conditions has inexorably deteriorated, in artificial conditions, in order to buy time and the means to release them back into nature once favourable conditions have been re-created.
- The creation or re-constitution of biological links and corridors which provide dispersion and exchange natural environments for individuals between populations or clusters of separated populations. They are designed to support the genetic flow process and can take a wide variety of forms: hedges, rivers, dotted copses around, edges of woods, networks of pools, the edges of tracks which follow the biology of the species, or even open, windy spaces so that seeds can be dispersed by the wind. No restrictive sanctuary of any kind, can guarantee its long term richness without the support of grid, pockets of ordinary nature to drive the exchanges necessary for its survival, genes, energy, water, materials, etc.
- Special forms of management to regulate or guide traditional manufacturing on preserving the quality of the water, survival of a particular species via agreements and aids.
- Development schemes designed to establish a framework and coherence for specific areas organised on an inter-ecosystem basis, involving the protection of ordinary nature.

Natural heritage in the Ile-de-France area

The Ile-de-France is an important region in terms of its natural heritage – a fact somewhat obscured by the "nature devouring image" of its central urban area. 80% of its land is still given over to farming, forestry or countryside.

Its has exceptional, rich flora with as many species as the British Isles. Half of the vertebrate species in the country are indigenous to it.

Record of its invertebrate species, algae, mosses, lichen, mushrooms, etc. are far from complete.

We can only preserve what we know.

The land in the region is typified by a double concentric and radial structure. It has a basin formation with an urban area in the heart of the region where its main valleys converge. Four large sedimentary formations come out from the centre in a spiral formation, the Vexin, the Plaine de France, the Brie and the Beauce. The surfaces of these formations are formed from different materials, gashed out by water courses, unco-

ring hillsides featuring a variety of geological facies in layered formations. The result is a wide range of geological and morphological varieties which in turn produces a wide range of micro-climatic diversity. This explains why the region is at the crossroads of a variety of influences – Atlantic, Mediterranean and continental.

The large, richest areas of natural heritage in the greater Paris area of national interest are:

- the Massifs de Fontainebleau and Rambouillet (rock formations), La Bassée (Seine Valley, upstream of Montereau-Faut-Yonne) the entire Seine downstream region – the Epte valley.

These are followed by important sites of regional interest, comprising: the Massifs de Montmorency and l'Isle-Adam (rock formations), Saint-Germain, Marly and Haulit, Armainvilliers, Notre-Dame, Sénart, Jouy and Villefermoy, the Viosne, Mauldre, Chevreuse, l'Orge, Renarde and Rémarde, Juine and Essonne, Loing, Orvanne and Lunain, Marne, Ourcq and Petit-Morin valleys. Finally the river loops of the Marne.

These sites feature quite varied types of natural environment, the most outstanding of which are: wetlands (peat bogs, marshes, ponds, wet meadowlands, pool systems), dry hillsides, in particular calcareous grasslands, dry or wet moorland, sandstone flats and special types of forest natural environments such as ravine forests, hillside woodland, peat woods.

The above-mentioned organisation features the following main biological corridors:

- the main biodiversity corridor which follows a large arc from the Epte Valley to the Bassée and connects Normandy and Picardy to Burgundy via the Seine and Epte valleys;
- large valleys of the Seine, Marne and Oise;
- inter-regional corridors through the Oise, Epte, Seine, Loing, Petit-Morin and Ourcq valleys linking up with large natural sites in other regions such as the mid Oise valley and the large forest areas in Picardy, Bray country, the Massif d'Orléans and Sologne, wetlands in Champagne.

Natural heritage preservation in the greater Paris area

Nature can have highly dynamic regeneration capabilities.

The disappearance of species or natural environments is not necessarily irreversible. The seeds of some plants can retain their germination potential for several years if not several decades awaiting favourable conditions. However we have been unable to record an accurate inventory of the seed stock status and their germinating potential to date. There are some good examples of restoration such as the management of state biological reserves (in particular two plant species of peat or peat natural environment in the Massif de Rambouillet). New species have also appeared in the region.

Although the severe storm which hit the Ile-de-France area on December 26th 1999 might have been a major economic disaster and our present biological monitoring system is still too limited to establish the real toll, it may not necessarily be a disaster in ecological terms and might even provide an opportunity for diversification.

The re-creation of clearings within the forests should benefit a great number of animal and plant species.

The fact remains, however, that the natural dynamic on its own will not be able to cope with intense damage from human activities - the most alarming of which are the accelerated sectioning off of the land by infrastructure, water and ground pollution and the accelerated consumption of land. Faced with issues such as these, existing forms of protection are still much too small scale.

Altogether the reserves (national parks, recommended, state, biotope monitoring area) only represent 2% of the regional territory. The state forest in the Ile-de-France area which covers between 6 and 7% of the area contains half of the total number of its reserves. Fully protected integral reserves only account for one tenth of the latter. This is insufficient for the effective preservation of endangered species or existing needs in terms of observation and monitoring sites. Nevertheless, after the storm of December 1999, the ONF (National forestry office) announced that it had plans to develop this type of protection on a much wider scale. Unfortunately, non-forest natural environments remain very widely under-represented.

Biological corridor schemes are still very much in their infancy. Our knowledge in this area is still fragmentary. Research projects have been conducted such as regional large-hoofed animal spotting schemes and a few local, experimental projects involving other species (frogs, insects, etc.). The above-mentioned regional and inter-regional corridors were highlighted in the Schéma de services collectives des espaces naturels et ruraux (Collective services plan for natural & rural areas).

However the strategy and objectives of the Plan Vert Régional (Regional green space plan) whose concerns are primarily to do with the countryside, quality of life of the inhabitants and the coherence of environmentally-friendly transportation, has taken the specific nature of the region's organisation into account. The same thrust was partially featured in the Ile-de-France master plan which indicates a partial consensus on the value of biological corridors, even though such concerns have still not been addressed. For the very first time this master plan made provision for the protection of the edges of main large forest areas (>100 ha). Forest edges, like human skin or cell walls provide protection and a means of exchange with the outside. Without it, asphyxiation is sooner or later inevitable.

Le patrimoine paysager, de la protection au développement durable

L'exemple de la forêt de Fontainebleau et de ses alentours

Pierre-Marie Tricaud
laurif

Le paysage a fait son entrée dans le champ du patrimoine. En octobre 2000, le Conseil de l'Europe a adopté la *Convention européenne du paysage*, qui engage notamment «à définir et mettre en œuvre des politiques du paysage visant la protection, la gestion et l'aménagement des paysages» (article 5, alinéa b). Un peu plus tôt, en 1992, le Comité du patrimoine mondial de l'Unesco, chargé de la mise en œuvre de la *Convention du patrimoine mondial*, a introduit la notion de *paysage culturel*.

Le paysage, entre nature et culture

L'appellation paysage culturel peut sembler redondante, tant le paysage est une notion culturelle. Il s'agissait en fait de prendre en compte des sites qui ne sont pas seulement de beaux paysages aux yeux de ceux qui les classent — comme tous les sites jusque-là inscrits au titre de biens naturels —, mais dont la valeur justifiant leur classement (valeur «universelle exceptionnelle», dit la Convention du patrimoine mondial) est liée à une longue interaction, matérielle ou immatérielle, de l'homme avec un environnement naturel.

Cette appellation permet d'inscrire des sites qui ne sont ni purement naturels ni entièrement bâtis, mais relèvent de l'interaction entre nature et culture.

Depuis 1992, une quinzaine de paysages culturels ont été inscrits, certains pouvant être par ailleurs dans les catégories de biens naturels ou de biens culturels : les rizières en terrasse des Philippines, les montagnes sacrées des Maoris de Nouvelle-Zélande, le massif du Mont Perdu (Pyrénées, inscrit non seulement pour le cirque de Gavarnie, mais aussi pour ses traditions de transhumance), la côte amalfitaine près de Naples, Saint-Émilien et ses vignobles, etc.

Les *Orientations* devant guider la mise en œuvre de la *Convention du patrimoine mondial* distinguent trois types de paysages culturels. Le plus facilement identifiable est le *paysage clairement défini, conçu et créé intentionnellement par l'homme*. On y range notamment les parcs et jardins.

La deuxième catégorie est celle des *paysages évolutifs*, qui résultent de l'interaction de toute une société avec son environnement naturel. Dans la plupart des cas, les éléments naturels d'un tel paysage ont plus ou moins été transformés par l'homme. Dans les *paysages ruraux*, le but de cette transformation est généralement la production agricole, au sens le plus large. Parmi les plus remarquables, on trouve les terrasses rizicoles d'Asie, celles viticoles ou arboricoles des régions méditerranéennes, les plantations de thé, les bocages de France ou d'Angleterre, les marais salants... Les paysages peuvent aussi être transformés par l'homme dans d'autres buts, comme les ouvrages hydrauliques (canaux, lacs de barrages...). Certains de ces paysages ruraux ou d'infrastructures ont été abandonnés, puis, après avoir continué d'évoluer sous la seule action de facteurs naturels, se sont fixés dans un

état relativement stable, qui conserve des traces de leur origine humaine. On les qualifie de *paysages fossiles ou reliques*. C'est par exemple le cas des anciennes mines romaines de Las Médulas, en Espagne, ou de l'île de Pâques (Rapa Nui). D'autres, la plupart, continuent aujourd'hui d'être entretenus par des traditions anciennes, ou d'évoluer sous l'effet de changements techniques ou sociaux. Ce sont les *paysages vivants*, catégorie à laquelle appartiennent la plupart des paysages culturels aujourd'hui inscrits au Patrimoine mondial.

Théodore d'Aligny dit Caruelle d'Aligny, Rochers dans la forêt de Fontainebleau.

Les paysages de la forêt de Fontainebleau et des landes ou de la campagne environnantes ont été représentés par de nombreux peintres célèbres et préservés dès le milieu du XIX^e siècle.

Théodore d'Aligny, a.k.a. Caruelle d'Aligny, Rochers à Fontainebleau. The landscape of the Fontainebleau forest and of the surrounding moors and country were captured by many famous painters, and protected as early as the mid 19th century.

Musée du Louvre

© Photo RMN - J. Schormans



L'interaction entre l'homme et son environnement naturel peut aussi n'être pas matérielle, comme dans les paysages évolutifs, mais symbolique, affective ou spirituelle. Ces paysages sont dits *associatifs*, parce qu'ils sont liés à des mythes ou des croyances, des événements historiques, des œuvres artistiques ou littéraires. C'est le cas de nombreuses montagnes, sièges de divinités (le rocher d'Uluru, en Australie), objets de représentations picturales (la Sainte-Victoire), ou les deux (les monts Houangshan en Chine, le Fuji-Yama au Japon).

L'inscription de ces paysages est loin de résoudre toutes les questions qui se posent à leur sujet. Il s'agit en effet de préserver les qualités qui font leur identité et qui les ont fait classer. Mais que signifie la préservation d'un paysage par nature évolutif ? Et comment prévenir non seulement sa destruction, mais aussi sa lente dégradation, qui peut venir de son abandon ou de la gestion elle-même ? Ces questions sur la gestion, comme toutes celles liées au patrimoine (définition, authenticité, etc.) se posent déjà pour les sites

naturels, les monuments ou les ensembles urbains, mais elles sont exacerbées dans le cas des paysages culturels, et se posent en partie différemment. Par ailleurs, elles se posent à tous les niveaux, pas seulement pour les sites de valeur universelle : la problématique est la même pour des sites patrimoniaux dont l'intérêt n'est que régional. Ce qui demeure vrai est que la gestion des sites exceptionnels doit être un exemple pour les sites plus ordinaires. C'est d'ailleurs là une vocation explicite des parcs naturels régionaux.

ceux-là, un exemple particulièrement intéressant se trouve en Ile-de-France, qui possède des ensembles architecturaux inscrits au Patrimoine mondial (Paris, châteaux et parcs de Versailles et de Fontainebleau), mais pas encore de paysages culturels inscrits. Il s'agit de la forêt de Fontainebleau et ses abords, un ensemble qui réunit beaucoup de caractéristiques patrimoniales et de modes de gestion :

- La forêt, ses lisières, les landes et les vallées forment un espace naturel d'une qualité exceptionnelle, dont le classement en Parc national et au Patrimoine mondial à titre de bien naturel ont été envisagés, dont celui de Réserve de biosphère est effectif (programme MAB de l'Unesco).
- Fontainebleau est une forêt royale chargée d'histoire, domaine de chasse à l'origine du château, lui-même inscrit au Patrimoine mondial à titre de bien culturel.
- La forêt, les landes et chaos de grès, la campagne autour de Barbizon, la vallée du Loing sont aussi des paysages façonnés par l'imaginaire, représentés par des peintres célèbres ; le massif est un archétype de la forêt, l'un des premiers sites touristiques, un des premiers sites préservés pour leur beauté (dès 1853), le lieu de naissance de l'Union internationale pour la conservation de la nature (UICN).
- Des usages très contrastés (production agricole, production forestière, tourisme) et plusieurs modes de gestion s'y rencontrent : une gestion « mono-acteur » dans les forêts domaniales, une gestion négociée dans le Parc naturel régional du Gâtinais français.



Les landes et autres paysages ouverts, caractéristiques du massif de Fontainebleau, ont reculé depuis un siècle au profit de la forêt.

La plaine de Chanfroy en est l'un des derniers représentants.

Moors and other open landscapes, typical of the Fontainebleau massif, have receded for a century, giving way to forest.

The Chanfroy plain is one last example.

C. Thibault/Aurif

Cet article s'appuie donc sur divers exemples de paysages patrimoniaux, certains inscrits sur la liste du Patrimoine mondial, d'autres qui ne le sont pas, mais dont la candidature est envisagée. Ils figurent sur ce qu'on appelle les *Listes indicatives nationales du Patrimoine mondial*. Parmi



Le paysage est évolutif

Il y a un apparent paradoxe à parler de patrimoine vivant, car un patrimoine est ce que l'on souhaite conserver, alors que ce qui est vivant est appelé à mourir, ou au moins à se transformer. Pourtant, tous les patrimoines sont évolutifs, même ceux qui paraissent les plus stables, comme les sites naturels ou les monuments.

Les paysages culturels vivants, comme les paysages naturels, sont par essence évolutifs : leur structure (par exemple une forêt) se perpétue à travers le renouvellement de leurs éléments (par exemple les arbres). C'est essentiellement à la structure que l'on confère une valeur patrimoniale, même si certains éléments peuvent en recevoir aussi (arbres remarquables, comme le chêne Jupiter dans la forêt de Fontainebleau). Dans tous les cas, on sait que même les arbres remarquables ne sont pas éternels (le chêne Jupiter est mort il y a quelques années), alors qu'on peut espérer préserver un type de formation forestière plus longtemps.

Les paysages vivants, comme les forêts, sont par essence évolutifs et se perpétuent au prix d'un constant renouvellement de leurs éléments constitutifs.

By nature, living landscapes, like forests, are evolutionary and the constant renewal of their components is the price paid for their survival.

F. Dugény/laurif

Pour les paysages urbains, il peut aussi y avoir maintien de la structure (tracé des rues, alignement des façades, continuité, hauteur des bâtiments) et renouvellement des éléments (chaque immeuble pouvant être remplacé). Toutefois, pour les sites urbains de plus grande valeur patrimoniale (comme Venise, les quais de la Seine ou d'autres villes historiques), c'est la plupart des bâtiments qui méritent d'être protégés pour eux-mêmes. Dans ce dernier

cas, la problématique demeure, elle est seulement transposée à l'échelle du bâtiment : c'est lui qui forme la structure à conserver, les éléments renouvelables étant par exemple les pierres à remplacer lorsqu'elles s'altèrent. Cette façon de voir ne va pas toujours de soi en Occident, où l'on a du mal à admettre que la pierre ne dure pas aussi longtemps à l'air de Paris que dans le désert d'Égypte. Elle est plus naturelle en Extrême-Orient, où les temples en bois anciens sont régulièrement reconstruits à l'identique.

Des paysages ruraux se sont urbanisés en conservant la richesse de leur trame parcellaire, voire certaines structures paysagères fortes, comme les murs à treilles de Thomery, près de Fontainebleau.

Rural landscapes have become urbanised, keeping their rich network of plots, and even some strong country structures, like the grape walls in Thomery, near Fontainebleau.

Gabry/Dreif





Le développement de nouvelles cultures, comme le colza, introduit de nouvelles couleurs dans les paysages, sans pour autant remettre en question leur structure.

The expansion of new cultures, like rapeseed, bring new colours into the landscape, while maintaining its structure.

F. Dugény/aurif

La notion de patrimoine évolutif va cependant plus loin. Elle admet que les caractéristiques patrimoniales elles-mêmes puissent évoluer, qu'elles puissent elles-mêmes être remplacées par d'autres, sous réserve que la qualité patrimoniale finale soit au moins égale à la qualité initiale. Des paysages ruraux se sont urbanisés en conservant la richesse de leur trame parcellaire, voire certaines structures paysagères fortes, comme les murs à treilles de Thomery, près de Fontainebleau. Le patrimoine peut ainsi s'enrichir de l'apport des techniques ou des idées créatrices contemporaines. Et sans aller jusqu'à détruire un patrimoine sciemment et sans autre raison que de le remplacer par

une création contemporaine, on peut préférer une création contemporaine à la reconstruction à l'identique d'un édifice détruit accidentellement, ou laisser s'installer un nouveau paysage naturel à la place d'un paysage rural dont la gestion traditionnelle ne peut plus se maintenir.

Cette attitude exige beaucoup plus de créativité et d'imagination, artistique, technique ou gestionnaire que les deux attitudes extrêmes de la table rase et de la « muséification ». En matière d'architecture, elle est à la base des théories que l'on regroupe sous le terme de *restauration critique et créative* (*restauro critico* de Roberto Pane et Renato Bonelli, analyse du construit de Saverio Muratori, *teoria del restauro* de

Cesare Brandi, ou travaux plus récents de Giovanni Carbonara) et de la pratique d'architectes comme Carlo Scarpa en Italie, Yves-Marie Froidevaux, Pierre Prunet ou Bruno Decaris en France, pour citer trois générations successives d'architectes des monuments historiques qui sont à la fois des créateurs modernes¹. Ces démarches abordent de façon particulièrement pertinente les questions d'authenticité, d'intégrité et de préservation d'un patrimoine dont on admet l'évolution.

En matière de paysage, la théorie équivalente reste à formuler, mais des exemples existent de paysages ruraux ayant subi des évolutions importantes sans perdre leurs caractéristiques patrimoniales. Si la régression du bocage, des prairies en fond de vallée ou des « gâtines » (landes qui ont donné leur nom au Gâtinais) représente une perte, on ne peut en dire autant du développement au cours du XX^e siècle de nouvelles cultures sur les plateaux d'Ile-de-France. Le maïs, le colza y ont introduit de nouvelles ambiances, de nouvelles couleurs, sans en remettre en question la linéarité et les vastes horizons. On peut même trouver des exemples de changements plus importants : dans les Claires de la Seudre (Charente-Maritime), des marais salants ont été transformés en parcs à huîtres, en bassins de pisciculture, voire en pâtures, sans rien perdre de leur organisation spatiale, ni des canaux qui les délimitaient.

(1) Sur ces théories et ces pratiques, cf. Nicolas Detry et Pierre Prunet, *Architecture et restauration. Sens et évolution d'une recherche*, Paris, Les Éditions de la Passion, 2000, 255 p., en particulier pp. 29 sq., 57 sq., 137 sq., 159 sq.

La gestion est nécessaire

Les nombreux outils législatifs et réglementaires développés depuis près d'un siècle permettent d'empêcher la destruction ou l'altération volontaire et rapide des sites qu'ils protègent. Mais ils sont impuissants à prévenir la lente dégradation, notamment par manque d'entretien ou par abandon. Nombre de vallées protégées pour leur qualité d'espace ouvert se ferment par la progression de la friche qui suit la déprise agricole.

Même les espaces dits naturels ne se gèrent pas tout seuls. En effet, contrairement à une idée répandue, les formations climaciques vers lesquelles évoluent spontanément les milieux naturels ne correspondent pas à une biodiversité maximale². Le stade ultime d'une évolution dite progressive (la forêt dans la plus grande partie de l'Europe) n'est pas toujours le plus riche en espèces. Certaines formations basses ou claires, comme les tourbières, les landes, les platières, sont autant, voire plus riches que la futaie mixte qui correspond au climax sur les mêmes terrains. Et certaines évolutions naturelles sont régressives, comme le comblement des mares par envasement, menant à leur disparition. Dans tous les cas, la coexistence de formations boisées et basses, telle qu'on la rencontrait au XIX^e siècle dans le massif de Fontainebleau, est plus riche que la présence d'un seul milieu (et même plus riche que la somme de ces milieux, certaines espèces exigeant une variété de conditions).

L'évolution naturelle, même celle dite progressive, conduirait donc à un appauvrissement des milieux s'il ne se produisait des événements catastrophiques remettant «les compteurs à zéro» : tempêtes, incendies, épidémies recréant des milieux ouverts, inondations recréant des milieux humides ailleurs... Dans la forêt de Fontainebleau, la tempête de décembre 1999 a recréé des clairières, et aussi des mares en arrachant des arbres qui avaient poussé dans les zones humides comblées. Ces événements sont d'une occurrence irrégulière sur un espace et un temps réduits, mais suffisamment récurrents si l'on considère des étendues et des durées plus vastes.

À l'échelle d'espace et de temps où ils travaillent, les gestionnaires des paysages ne peuvent s'en remettre à de tels événements : à la fois trop rares pour jouer leur rôle régulateur, et, s'ils surviennent, trop importants par rapport aux dimensions des espaces concernés. Le Service des Parcs nationaux américains, qui contrôle des espaces beaucoup plus vastes et dont les conceptions sont plus naturalistes, essaie de laisser plus libre cours aux phénomènes naturels, y compris destructeurs, comme les incendies de forêt.

(2) «Partant le plus souvent d'un sol nu, la végétation change sans cesse jusqu'à un état d'équilibre appelé climax [ou formation climacique]. En climat tempéré, il s'agit le plus souvent d'un stade forestier. Généralement, la biodiversité et la productivité augmentent pendant les premiers stades [c'est ce qu'on appelle une évolution progressive], mais diminuent sensiblement à l'approche du climax. En parallèle, la biomasse totale croît des stades pionniers jusqu'au climax, de même que la stabilité de l'écosystème en raison de l'apparition d'espèces de plus grande taille et de plus grande durée de vie.» D'après l'encyclopédie *Webencyclo*, www.webencyclo.com, Éditions Atlas, 1999 (sauf parties entre crochets).

Les catastrophes font partie des cycles naturels, même lorsqu'elles atteignent, comme l'incendie du Yellowstone en 1988 ou la tempête qui a ravagé l'Île-de-France fin 1999, des proportions qui risquent de compromettre localement la diversité des milieux.

Disasters are part of natural cycles, even when they reach proportions likely to endanger local environment diversity, like the Yellowstone fire in 1988 or the storm that swept through Île-de-France in late 1999.

John Mac Colgan/Bureau of Land Management



Dans le parc du Yellowstone (900 000 hectares), en une année moyenne, une quinzaine de feux, allumés par la foudre, brûlent environ 4 hectares³. Ils permettent le développement des milieux ouverts, et même la germination de certaines espèces de pins, dont les fruits ne s'ouvrent qu'à la chaleur du feu. Durant l'été 2000, année plus sèche, près de 3 000 hectares ont été détruits, ce qui ne représente encore qu'une faible proportion de la surface du parc. Mais en 1988, un incendie encore plus important a donné lieu à d'âpres controverses : s'il s'étendait trop, c'est la diversité des milieux forestiers qui était compromise. Un espace plus réduit, comme les espaces protégés d'Ile-de-France, a d'autant moins de chances de

connaître une catastrophe naturelle, et d'autant plus de chances, si elle se produit, d'être touché en totalité : il est donc encore plus exposé à l'excès de formations climaciques ou à l'excès de formations pionnières. En outre, dans le cas d'espaces fortement fréquentés et habités, comme les forêts d'Europe et leurs abords, d'éventuelles catastrophes naturelles ont des conséquences humaines, sociales et économiques inacceptables.

Des sites qu'on a longtemps crus entièrement naturels sont en fait maintenus dans leur état par des peuples autochtones, considérés jusqu'alors comme étant strictement chasseurs-cueilleurs, se contentant de prélèvements, et ne modifiant pas leur environnement. Certaines savanes d'Australie sont ainsi maintenues ouvertes sous l'effet des feux déclenchés par les Aborigènes. À travers le monde, la gestion des réserves naturelles se fait donc de moins en moins en excluant leurs habitants traditionnels⁴. Plus près de nous, dans une forêt comme Fontainebleau, à côté des réserves dites intégrales, la plupart des réserves naturelles sont *dirigées*, c'est-à-dire gérées, en maintenant les clairières par des coupes et les mares par des curages.

Gérer le site, c'est donc non seulement faire appliquer les réglementations qui le protègent, mais aussi l'entretenir de façon à maintenir celles de ses caractéristiques que l'on veut maintenir, comme par exemple la coexistence de milieux plus ou moins ouverts, ou la présence de milieux humides.

(3) D'après le site internet du parc national du Yellowstone,

www.nps.gov/yell/technical/fire/factoid.htm

(4) Cf. Hervé Kempf, « L'idée de réserves naturelles comme sanctuaires sans hommes a vécu », *Le Monde*, 28 avril 1999, p. 24.



Une exploitation durable pour faire vivre le site

Cette nécessaire gestion a un coût, qui peut soit être supporté par la collectivité, soit être internalisé en rendant le site productif. La prise en charge du coût par la collectivité devient de plus en plus difficile, à mesure que s'accroît la quantité d'espaces protégés et qu'en même temps les ressources publiques se réduisent et sont sollicitées par de nouveaux besoins, notamment sociaux. L'internalisation des coûts par un revenu tiré de l'exploitation des sites, même protégés, devient donc inévitable.

La ressource commune à presque tous les sites patrimoniaux est le tourisme. Celui-ci est en général d'autant plus développé que le site est prestigieux. Beaucoup de sites inscrits au patrimoine mondial de l'Unesco (Versailles, Paris, Fontainebleau...) ont d'abord été élus par la *vox populi*, sous la forme d'une fréquentation intense. Pour d'autres, ce label a suffi à déclencher ou développer la fréquentation. Pour les paysages ruraux (plus généralement pour tous ceux qui relèvent de la catégorie des *paysages évolutifs vivants* de l'Unesco, cf. supra), l'autre ressource principale, en général la première en importance et en antériorité, est constituée des produits animaux et végétaux, qu'ils soient agricoles, forestiers ou aquatiques.

(5) «Tourism is like fire. It can cook your food or burn your house down.» R. Fox, in <http://www.unesco.org/whc/nwhc/pages/sites/main.htm>, cadre http://www.unesco.org/whc/nwhc/pages/sites/s_9b.htm.

(6) «What will be the cost of this tremendous boom to the integrity — the very survival perhaps — of our heritage sites?». Même page internet, cadre http://www.unesco.org/whc/nwhc/pages/sites/s_9a1.htm.

Ces sources de revenu sont bien sûr à double tranchant : surexploitées, elles conduisent à la destruction du site. La plupart des défenseurs du patrimoine mettent d'ailleurs plus en avant les dangers que les atouts de ces revenus : «Le tourisme est comme le feu. Il peut aussi bien cuire le repas que mettre le feu à la maison.»⁵ «Quel sera le coût de cette formidable explosion (de l'industrie touristique) pour l'intégrité — la survie même, peut-être — de nos sites patrimoniaux ?»⁶ Ces citations, trouvées sur le site internet de l'Unesco, attendent du tourisme de petits bénéfices et de grands dangers.

Or le feu ne peut-il pas, au-delà de la cuisine, chauffer toute la maison sans la brûler ? Et quel serait le coût d'entretien de ces sites — de leur survie même — sans les revenus tirés de l'industrie touristique ?

La question n'est donc pas «comment limiter l'exploitation du site ?» mais (a) «jusqu'à quel niveau, et de quelle manière, peut-on exploiter le site sans l'altérer ?» et (b) «comment récupérer le revenu de cette exploitation pour l'entretien du site ?» La question (a) se situe dans la perspective du développement durable, qui vise non seulement à la préservation du patrimoine culturel ou naturel, mais aussi à celle du patrimoine économique, de la ressource elle-même — comme toute gestion «en bon père de famille». La question (b) est essentielle dans la perspective où nous nous situons ici, qui est non seulement de ne pas altérer le patrimoine, mais aussi de trouver les moyens de financer sa gestion.

La fréquentation d'un site remarquable peut à la fois menacer sa préservation et contribuer à financer son entretien.

Attendance at a remarkable site can both jeopardise its survival and help finance its upkeep.

C. Thibault/laurif



Une exploitation durable adaptée au site

Pour mener une exploitation durable, il faut évaluer les types de produit, leur quantité et les méthodes qui permettront à la ressource de se maintenir. Les types de produit sont, par exemple, les essences pour la production forestière, les productions agricoles, les catégories de clientèle touristique visée, les services qu'on leur propose. Les méthodes appropriées peuvent comprendre la limitation des coupes à blanc, la canalisation des visiteurs en dehors des espaces fragiles, etc. Les quantités sont plus mesurables, en stères de bois, en rendements à l'hectare, en nombre de visiteurs, mais leur optimum n'est pas forcément plus facile à déterminer que pour les types ou les méthodes.

La gestion durable limite les bénéfices liés aux hauts rendements. Elle tend aussi à accroître les coûts, à cause de méthodes souvent plus complexes à mettre en œuvre. Pour compenser cela, il faut trouver une valeur ajoutée supplémentaire aux produits, par la qualité et-ou par l'image. C'est relativement difficile pour le bois : une gestion forestière plus respectueuse de l'environnement ajoute peu à la qualité du produit ; quant à l'image, des labels écologiques se développent certes⁷, mais ils sont encore peu connus, et ils concernent essentiellement les bois tropicaux, dont l'exploitation habituelle est beaucoup plus dévastatrice que ce qui est reproché à l'ONF chez nous. En revanche, les produits agricoles et

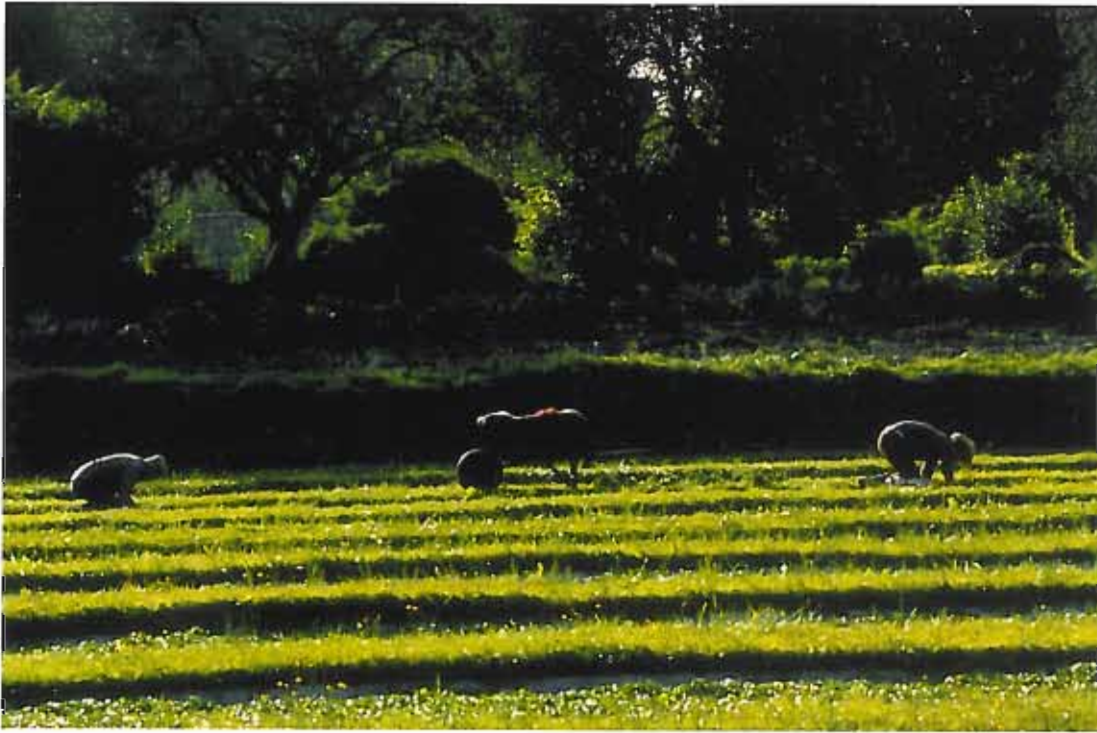
touristiques d'un terroir patrimonial peuvent tirer une valeur ajoutée de leur origine, de plusieurs façons :

- viser la qualité plutôt que la quantité ;
- offrir des produits élaborés ;
- rendre le produit aussi spécifique du site que possible.

L'amélioration de la qualité passe souvent par la valorisation de facteurs traditionnels : viande de bêtes au pâturage, production de variétés de fruits ou de légumes anciennes, restauration de bâtiments anciens pour des gîtes ou chambres d'hôte. Elle peut aussi s'appuyer sur des techniques modernes ou sur des produits nouveaux. Ainsi les viandes exotiques (bison, autruche, etc.) rencontrent un succès croissant et se vendent à des prix élevés, en raison de leurs qualités gustatives, de leur originalité, et aussi de l'image de nature sauvage qu'elles portent. Il n'est pas étonnant d'en rencontrer des élevages surtout dans des terroirs qui mettent en avant leur image de nature préservée : Pays de Bray, Limousin, Quercy, Gâtinais (aux portes du parc, à Seine-Port et à Montmachoux).

Les produits élaborés peuvent être des conserves, des confitures, des spécialités culinaires ou des produits artisanaux à partir des produits du terroir. Cette source de valeur ajoutée n'est pas réservée aux terroirs à forte valeur patrimoniale, mais elle y fonctionne mieux qu'ailleurs, car la provenance des produits élaborés est plus facile à identifier que celle des produits bruts. Dans le Gâtinais, des apiculteurs tentent de faire renaître le miel de sainfoin, qui fut au XIX^e siècle le plus consommé de la capitale. Là aussi, l'innovation est possible : une nouvelle bière est née récemment avec l'orge du Gâtinais, brassée sur place, qui autrefois alimentait des brasseries situées hors de la région.

(7) Forest Stewardship Council (FSC), Pan European Forest Certification (PEFC). Cf. Yves Miserey, «Le rapprochement prudent des forestiers et des écologistes», *Le Figaro*, 19 avril 1999.



Les Parcs naturels régionaux ont bien compris l'intérêt de créer des labels de qualité pour des produits spécifiques capables de promouvoir un terroir : cressonnères dans le PNR du Gâtinais.

Regional Natural Parks understand the advantage of initiating quality labels for specific products to promote a "terroir": cress beds in the Gâtinais RNP.

CAUE 91

Enfin, rendre le produit spécifique du site permet de vendre l'image du terroir avec le produit. Cela peut se faire par la vente directe aux visiteurs ou par des emballages et des campagnes publicitaires montrant la région d'origine : il est connu que le consommateur n'achète pas un produit seulement pour ses qualités intrinsèques, mais aussi pour son image. Pour les produits agricoles, c'est l'image de la tradition, des racines rurales des citadins, d'une campagne idéale. Il y a quelques années, on pouvait voir dans le métro parisien des affiches pour les fromages d'Auvergne, montrant la chaîne des puys avec pour commentaire «notre zone industrielle».

Différents labels permettent de garantir la qualité et l'origine des produits agricoles. Le «Label rouge» est le plus répandu. Il garantit un processus d'élaboration, mais non une origine. L'Appellation d'origine contrôlée (AOC) est le label le plus prestigieux, qui à la fois correspond à la plus grande qualité et, par définition, lie le produit à un lieu. On pourrait intégrer dans le cahier des charges des AOC davantage de spécifications ayant des impacts positifs sur l'environnement et le paysage. C'est déjà le cas, par exemple, de fromages (comme le Beaufort), qui excluent l'ensilage et favorisent le maintien des prairies. Un autre label garantissant l'origine est la marque que les Parcs naturels régionaux attribuent à certains de leurs produits, comme le cresson ou la bière du Gâtinais.

Une gestion du paysage en patrimoine commun

La qualité patrimoniale d'un paysage provient le plus souvent de l'interaction de plusieurs acteurs, avec la nature et entre eux. L'intérêt du massif de Fontainebleau ne réside pas seulement dans la somme de ses éléments — château, parc, futaies, chaos, platières, landes, villages, etc. —, ni dans la somme des actions et des regards portés sur lui — des peintres, des forestiers, des paysans, des biologistes... —, mais aussi dans leurs relations — perspectives, lisières, liens historiques entre éléments, confrontation de différents regards sur un même élément.

Dans ces conditions, on voit mal comment une gestion qui accompagne l'évolution d'un paysage en maintenant ses qualités patrimoniales, qui en assure la pérennité par une exploitation durable, pourrait être le fait d'un seul acteur. L'acteur unique, qui gère un problème unique (l'exploitation forestière, le transport des véhicules, par exemple) n'a pas à faire appel à sa créativité pour régler des problèmes complexes. Il craint de toutes façons les solutions innovantes et préfère appliquer des normes sûres, pour se prémunir des reproches que pourraient lui adresser ceux qui n'ont pas été associés à la gestion. Si toutes les personnes concernées sont associées à la gestion, la responsabilité partagée permet d'envisager des solutions plus imaginatives.

Malheureusement, la culture technique et administrative française est foncièrement «mono-acteur». Même le patrimoine collectif est géré par des acteurs publics (ONF, DDAE, Diren, Drire, municipalités...) qui se comportent en acteurs uniques et non en représentants de citoyens multiples ayant chacun des attentes multiples. Bien que tous porteurs d'un même intérêt général, ils entrent en conflit entre eux au même titre qu'avec des acteurs privés.

«Dans la plupart des cas, pour des motifs juridiques, économiques et techniques forts, les acteurs publics et privés agissent en «mono-acteurs» au droit de leur champ de responsabilité. «J'agis seul et j'assume seul.» Or les situations de gestion de la qualité du vivant sont de plus en plus souvent des actions continues, complexes, évolutives, qui mettent en

relation durable, certaine ou incertaine, des acteurs multiples. Le réalisme imposerait de concevoir et de mettre en œuvre des actions de type «intrinsèquement complexes et multi-acteurs». Mais celles-ci apparaissent inconcevables, faute de conditions et des moyens adéquats, faute d'un «savoir agir ensemble» de tous les acteurs publics et privés dans ces situations.»⁸

Pour surmonter cette difficulté dans la gestion des patrimoines vivants et complexes, des démarches de «gestion en patrimoine commun» ont été élaborées par différents auteurs (Montgolfier, Ollagnon...) et mises en application avec un certain succès dans la gestion de diverses ressources naturelles. Elles ont ainsi donné lieu aux «contrats de nappes» (aquifères), d'abord en Alsace, puis en l'Île-de-France, avec celle des calcaires de Champigny. Un autre

exemple, plus connu, de gestion concertée d'un patrimoine vivant, à travers des procédures de négociation et de contrat, est celui des Parcs naturels régionaux, plusieurs fois cité dans cet article.

Le paysage relève à la fois de la nature et de la culture, de l'architecture et du vivant. La formulation d'une théorie cohérente de la gestion du patrimoine paysager n'en est qu'à ses débuts. Elle pourra utilement s'inspirer des démarches élaborées pour la gestion du patrimoine culturel, comme la restauration critique, et pour celle du patrimoine vivant, comme la gestion en patrimoine commun. Elle est en tous cas de plus en plus nécessaire, si l'on veut réduire le décalage croissant entre les paysages que nous souhaitons et ceux que nous produisons.

Les différents acteurs ont des attentes différentes vis-à-vis d'un même site.

La gestion doit être concertée, à travers des procédures de négociation et de contrat.

C'est ce que l'on appelle une gestion patrimoniale de la ressource.

Different players have different expectations from a given site.

Management should be concerted, through negotiation procedures and agreements.

That is referred to as heritage management of the resource.

CAUE 91



(8) Henri Ollagnon, professeur à l'Institut national agronomique Paris-Grignon, «Une nouvelle gestion de la qualité du vivant?», *La Lettre de Sol et Civilisation*, juillet 2000, p. 3.

Landscape heritage, from protection to sustainable growth The example of the Fontainebleau Forest and its surroundings

Pierre-Marie Tricaud
laurif

Landscapes have entered our heritage. In October 2000, the Council of Europe passed the European Landscape Agreement, which undertakes, *inter alia*, "to define and implement landscape policies with a view to landscape protection, management and development" (article 5, paragraph b). Shortly before, in 1992, the Unesco's World Heritage Committee, in charge of implementing the World Heritage Convention, introduced the concept of cultural landscape.

Landscape, between nature and culture

The name *cultural landscape* may seem redundant, since landscape is a cultural concept. "Actually, the idea was to take into account sites that not only are beautiful in the eyes of those classifying them — like all the other sites inscribed as natural properties —, but whose value justify their classification ("outstanding universal" value, in the words of the World Heritage Convention) and is associated with longstanding, physical or immaterial interaction of man with natural environment.

The above allows the classification of sites that are not purely natural nor entirely built, but are the result of nature and culture interaction. Since 1992, about fifteen cultural landscapes have been inscribed, some of which can be in the natural property category or in the cultural property category: terraced rice fields in the Philippines, the Maoris' sacred mountains in New-Zealand, the Mont Perdu massif (Pyrenees, classified not only for the Gavarnie cirque, but also for its traditional transhumance), the Amalfitan coast near Naples, Saint-Émilien and its vineyards, etc.

The Guidelines for implementing the World Heritage Convention distinguish between three types of cultural landscape. The most easy to identify is the landscape clearly defined, designed and intentionally created by man. This category includes parks and gardens.

The second category is the category of evolved landscapes, which result of the interaction of an entire society with its natural environment. In most cases, the natural elements of such a landscape have been more or less transformed by man. In rural landscapes, the purpose of such changes is usually agricultural production, in the broadest meaning of the expression. The most remarkable ones include terraced rice fields in Asia, vine-growing or tree-growing terraces in the Mediterranean region, tea fields, copses in France and England, salt marshes... Man can also have other purposes when transforming landscapes, such as hydraulic works (canals and dams, etc.). Some of these rural landscapes or infrastructures were abandoned, and after carrying on their evolution under the only action of natural factors, have settled in a relatively stable state, keeping signs of their man-made origin. They are called fossil (or relict) landscapes. Such is the case of the ancient roman mines of Las Médulas, in Spain, or of the Easter Islands (Rapa Nui). Others, in most cases, are still kept by ancient traditions, or are still changing under the influence of technical or social changes. These are living landscapes, a category which most cultural landscapes now inscribed in the World Heritage list belong to.

The interaction between man and his natural environment can be not physical, like in evolved landscapes, but symbolic, affective or spiritual. These landscapes are called associative, because they are associated with myths, beliefs, historical events, artistic or literary works. This is the case of many mountains, the seat of divinities (Uluru rock in Australia), the subject of pictorial drawings (Sainte-Victoire), or both (Houangshan Mountain in China, Fuji-Yama in Japan).

The inscription of these landscapes is far from solving all issues associated with them. Indeed, the idea is to protect the qualities that form their identity and on the basis of which they were inscribed. But what does landscape protection mean when the landscape is, by nature, changing? And how to prevent not only its destruction, but also its slow deterioration, which can result either from its abandonment or from its very management? These management issues, like any heritage-related issue (definition, authenticity, etc.) are asked about natural sites, monuments or urban areas, but they are accentuated in the case of cultural landscapes, and are asked partly differently. In addition, these questions are asked at all levels, not only for sites with a universal value: the problematic is the same for heritage sites with only a regional interest. What remains true is that the management of outstanding sites should set an example for more ordinary sites. That is one explicit purpose of regional natural parks.

This article is based on several heritage landscape examples, some of which are World Heritage inscribed, some of which are not, but are under consideration. The latter are listed on a list called Tentative National List of World Heritage. They include a particularly interesting example in Ile-de-France, which has World Heritage inscribed architectural settings (Paris, Versailles and Fontainebleau castles and parks), but has no inscribed cul-

tural landscape. It is the Fontainebleau forest and its surroundings, a setting that has a lot of heritage characteristics and management modes:

- The forest, its edges, moors and valleys form a natural space of exceptional quality, the National Park and World Heritage inscription of which as natural property has been considered, and the biosphere reserve inscription of which is effective (Unesco's MAB program).
- Fontainebleau is a history-filled royal forest, a hunting domain at the origin of the castle, which is itself inscribed on World Heritage as cultural property.
- The forest, moors and sandstone chaos, the countryside around Barbizon, the Loing valley are also landscapes straight out of the imagination, depicted by famous painters; the massif is an archetype of the forest, one of the top tourist sites, one of the first sites protected on account of their beauty (as from 1853), the place of birth of the International Union for Conservation of Nature (IUCN).
- There are several contrasting uses (farming production, forest production, tourism) and several management modes: "single-player" management in State forests, negotiated management in the French Regional Gâtinais Natural Park.

Landscape is evolutionary

Talking of living heritage is apparently paradoxical, because heritage is what one wants to keep, whereas the nature of living things is that they die or at least change. However, all heritages are evolutionary, even those who appear to be the most stable, such as natural sites or monuments.

Because of their nature, living cultural landscapes, such as natural landscapes, are evolutionary: their structure (for instance, a forest) survives through the renewal of their constituent elements (trees, for instance). It is primarily the structure that receives a heritage value, even though some elements can be given some value (remarkable trees, like the Jupiter oak in the Fontainebleau forest). In any case, not even remarkable trees are known to be eternal (the Jupiter oak died a few years ago), while hopefully a type of forest structure can be kept longer.

In urban landscapes too, the structure can be maintained (street system, building alignment, continuity, building height) and constituent elements changed (each building can be replaced). However, with high heritage value urban sites (such as Venice, the Seine banks, or other historical towns), most individual buildings deserve protection. In the latter case, the problem remains, it is only transposed to a building: the building forms the protected structure, the renewable elements being, for instance, the stones that need replacing when deteriorated. This approach is not always obvious in the western world, where it is hard to accept that stone will not last as long in Paris air than in the air of the Egyptian desert. Such an approach is more natural in the Far East, where old wood temples are frequently rebuilt to their original state.

However, the scope of the concept of evolutionary heritage goes farther. It accepts that heritage features themselves can change, can be replaced by other features, provided the end heritage value is at least equal to the original quality. Rural landscapes have become urban landscapes while retaining their plot structure, and even some of their strong features, such as the grape walls of Thomery, near Fontainebleau. Thus, heritage can grow richer by the contribution of modern techniques or innovative ideas. Without intentionally destroying heritage with no other reason than replacing it with a modern design, one can prefer a modern design to the reconstruction to its original state of a building destroyed by accident, or a new natural landscape settling in the place of a rural landscape, whose traditional management can no longer be carried out.

This approach requires a great deal more creativeness and artistic, technical or management imagination than both extreme attitudes of *tabula rasa* and "museification". In architectural terms, it is the basis of the theories referred to under the general name of critical and creative restoration (*restauro critico* by Roberto Pine and Renato Bonelli, building analysis by Saverio Muratori, *teoria del restauro* by Cesare Brandi, or the more recent work of Giovanni Carbonara) and of the work of architects such as Carlo Scarpa in Italy, Yves-Marie Froidevaux, Pierre Prunet or Bruno Decaris in France, to quote three successive generations of listed monument architects who are also modern designers'. These processes are an intelligent approach to the issues of the authenticity, integrity and preservation of a heritage whose evolution is an accepted fact.

When it comes to landscapes, an equivalent theory remains to be found, but there are examples of rural landscapes that underwent dramatic changes without losing their heritage value. Even though the regression of copses, valley-bottom meadows or "gâtines" (moors after which Gâtinais was named) are a loss, the same cannot be applied to the emergence, during the 19th century, of new cultures on the Ile-de-France plateaux. Corn, rapeseed introduced new ambiances, new colours, without affecting linearity and large expanses. Examples can even be found of more significant changes: in the Claires de la Seudre (Charente-Maritime), salt marshes have been converted into oyster beds, fish farming basins, or even in pastures without losing any of their spatial arrangements or their demarcation canals.

Required management

The numerous statutory and regulatory tools that have been developed for about one century help prevent the intentional destruction or alteration of the sites they protect. However, they are unable to prevent their slow deterioration due to a lack of maintenance or to abandonment. Numerous valleys protected because they qualify as open spaces are being closed off by progressing fallow land as a result of the farming recession. Even so-called natural spaces need to be managed. Indeed, contrary to a commonly accepted idea, the climax formations which natural environments tend to go to do not correspond to maximum bio-diversity. The ultimate phase of a so-called

gradual evolution (forest, in most of Europe) is not always the one with the most species. Some low or clear formations like moors, peat bogs and bare rocks are as rich, if not richer, than the mixed tree plantation that corresponds to the climax on the same land. And some natural evolutions are regressive, such as the filling of ponds by silt, leading to their disappearance. In any case, the coexistence of woody and low formations, such as encountered in the 19th century in the Fontainebleau massif, is richer than the presence of a single environment, (and even richer than the addition of those environments, as some species required a variety of conditions). Natural evolution, even the so-called gradual evolution, would therefore lead to impoverishing the environment if disasters did not occur to "wipe the slate clean": storms, fires, epidemics recreating open environments, floods recreating wet environments... In the Fontainebleau forest, the December 1999 storm recreated clearings and ponds too, by blowing down trees that had grown in filled in wet areas. These events are irregular in a limited time and space frame, but are recurrent considering longer periods and larger spaces.

With the limited time and space frame they work in, landscape managers cannot rely on such events: both too rare to play their control role, and when they do occur, too drastic in relationship to the size of the spaces at issue. The American National Park Service, which looks after much larger spaces and whose approach is more nature-oriented, attempts to let natural events act freely, including destructive events like forest fires. In Yellowstone Park (900 000 hectares), in an average year, about fifteen fires, sparked by lightning, burn approximately 4 hectares'. They make possible the emergence of open spaces, and even the germination of some pine species, whose fruits open up in fire hot conditions only. During the summer of 2000, a dryer year, almost 3 000 hectares were destroyed, which still is a small portion of the park's surface area. However, in 1988, a greater fire triggered intense controversy: if the fire spread too much, the very diversity of the forest environment would be put at risk.

A smaller space, like the protected Ile-de-France areas, has that much less chances of undergoing a natural disaster, and that much more chance of being entirely affected if it does occur: therefore, it is more exposed to excessive climax formations or excessive pioneer formations. In addition, in the case of massively inhabited and passing spaces, like European forests and their surroundings, any possible natural disaster would have unacceptable human, social and economic consequences.

Sites that were long believed to be entirely natural are in fact kept in their state by native populations, until recently considered as only hunters-gatherers, which limit themselves to taking samples, and do not modify their environment. Some Australian savannahs are kept open by fires lit by the natives. Throughout the world, natural reserve management is less and less carried out by excluding traditional inhabitants'. Closer to us, in a forest like Fontainebleau, apart from reserves referred to as integral, most natural reserves are controlled, i.e. managed, by maintaining clearings through cuts, and ponds through cleaning.

Managing a site is not only implementing protective regulations, it is also maintaining it in order to keep any of its features that need to be kept, like the coexistence of more or less open environments, or the presence of wet environments.

Sustainable development to support the site

This necessary management does have a cost, which can be borne either by the government or internalised, by making the site productive. The undertaking of the cost by the government is increasingly difficult, as the number of protected spaces grows and public finances diminish and are solicited by other needs, including social needs. Cost internalisation relying on site-yielded income, even in the case of protected sites, is becoming unavoidable.

One resource common to almost all sites is tourism. The more prestigious the site, the more tourism there is. Many of the Unesco's World Heritage inscribed sites (Versailles, Paris, Fontainebleau...) were first designated by the *vox populi*, in the form of intense attendance. For others, the inscription was enough to trigger or increase attendance. With rural landscapes (more generally, any of those in Unesco's category of living evolved landscapes, see above), the other main resource, usually the primary resource in terms of importance and precedence, is constituted by animal or plant resources, whether they be farming, forest or aquatic resources.

The sources of income are obviously double-edged: overworking them will lead to site destruction. Most heritage champions emphasise the dangers rather than the advantages of such income: "Tourism is like fire.

(1) About these theories and works, see Nicolas Detry and Pierre Prunet, *Architecture et restauration, Sens et évolution d'une recherche*, Paris, Les Éditions de la Passion, 2000, 255 p., specifically pp. 29 sq., 57 sq., 137 sq., 159 sq.

(2) "More often growing in bare land, vegetation changes all the time, until a state of balance called climax [or climax formation]. In temperate climates, this generally leads to a forest environment. Usually, bio-diversity and productivity increase during the first phases [referred to as gradual evolution], but decrease significantly nearer to the climax. Simultaneously, the total biomass increases from the pioneer phases to the climax, as well as the stability of the ecosystem due to the emergence of bigger size species and longer lives." According to *Webencyclo*, <http://www.webencyclo.com>, Éditions Atlas, 1999 (except sections between brackets).

(3) According to Yellowstone National Park's web site, www.nps.gov/yell/technical/fire/factoid.htm

(4) See Hervé Kempf, "L'idée de réserves naturelles comme sanctuaires sans hommes a vécu", *Le Monde*, April 28, 1999, p. 24.

It can cook your food or burn your house down." "What will be the cost of this tremendous boom (of tourism business) to the integrity — the very survival perhaps — of our heritage sites?" These quotes, found on Unesco's internet site, expect small profits and big dangers from tourism. But can't fire, apart from cooking the meal, heat the whole house without burning it? And what would be the cost of maintaining these sites, — of their very survival — without the income yielded by the tourism business?

Therefore, the issue is not "how to reduce site operation?" but (a) "to what extent and how can the site be worked without being altered?" and (b) "how to use for site maintenance the income generated by the operation?" Question (a) addresses the issue of sustainable growth, which aims at protecting not only the cultural or natural heritage, but also the economic asset, the very resource — like any "wise" management. Question (b) is essential to the issue addressed here, which is not only about not altering the heritage, but also about finding ways to finance its management.

A site-suited sustainable operation

In order to work a site in a sustainable manner, the types of products and their amount need to be assessed, as well as the methods enabling the resource to be maintained. Product types include species in forest operations, farm productions, desired tourist categories, services offered. Appropriate methods can include limiting cuts, channelling visitors outside fragile areas, etc. Quantities are easier to measure, in cubic metres of wood, yield per hectare, number of visitors, but their optimum may not be easier to determine than for types or methods.

Sustainable management limits profits associated with high yields. It also tends to increase costs, because of the often more complex methods. To make up for increased costs, extra added value needs to be found, based on quality or image. That is relatively difficult for wood: environment friendly forest management does not add much to product quality; as for image, environment labels are emerging, but they are still little-known, and they mainly cover tropical woods, the usual working of which is much more aggressive than what is blamed on the Forestry Commission (ONF) here. However, the agricultural and tourism products of a heritage land can draw added value from their origin in several ways:

- Looking for quality rather than quantity;
- Offering elaborated products;
- Making the product as site-specific as possible.

Improving quality often requires the valorisation of traditional factors: pasture-fed animal meat, production of old varieties of fruits and vegetable, rehabilitation of old buildings into lodges or hostels. It can also rely on modern techniques or on new products. Thus, exotic meat (bison, ostrich, etc.) is becoming increasingly popular and sells for high prices, due to its taste, novelty, and to the wilderness image it conveys. It is not surprising that these are raised in areas that emphasise their protected nature image. Pays de

Bray, Limousin, Quercy, Gâtinais (bordering the park, in Seine-Port and in Montmachoux).

Elaborated products can come as preserves, jams, food specialities or craft products based on local products. This source of added value is not possible only in strong heritage areas, but it does work better there than elsewhere, because the product origin is easier to identify than the origin of the raw products. In Gâtinais, beekeepers are attempting to revive sainfoin honey, which was the most popular honey in Paris during the 19th century. Here too, innovation is possible: a new beer was recently born, made from locally brewed Gâtinais barley, which formerly used to supply breweries outside the region.

Last, making the product site-specific also helps sell the image of the place with the product. This can be achieved through direct sales to visitors or through packaging and advertising campaigns showing the region of origin: it is a known fact that the consumer tends to buy a product not only for its inherent qualities, but also for its image. For farm products, the image is that of tradition, city-dweller's rural roots, of an ideal countryside. A few years ago, the Paris subway had ads for Auvergne cheese, showing the Auvergne volcano range, where the caption read "our industrial estate". Various labels guarantee the quality and origin of farm products. "Label rouge" is the most common. It guarantees a manufacturing process, not an origin. "Appellation d'origine contrôlée" (AOC) is the most prestigious label, and both ensures high quality and by definition, associates the product with a place. More requirements could be included in AOC specifications, with more positive impacts on the environment and on landscapes. That is already the case, for instance, for some cheeses (such as Beaufort), which do not use ensilage and promote meadow maintenance. Another origin-guaranteeing label is the name some regional natural parks give to some of their products, like Gâtinais watercress or beer.

Shared management for heritage landscapes

The heritage value of a landscape is usually the result of several players interacting with nature and with each other. The advantage of the Fontainebleau massif is not only in the sum of its items — castle, park, copses, rock chaos, moors, villages, etc. —, nor in the sum of the actions on it and of the way it is looked at — painters, foresters, farmers, biologists... —, but also in their relationship — views, edges, historical links between items, confronting various looks on one element.

In such conditions, it is difficult to imagine management carried out by a single player, if it is to accompany landscape changes, maintain heritage value, ensure its durability by sustainable working. A single player, handling a single issue (forest working, vehicle transportation, for instance) does not need to use creativity to solve complex problems. He/she fears innovative solutions and prefers to implement safe standards, in order to protect himself/herself from any blame coming from those who had no hand in the

management. If all concerned are associated with the management, then shared responsibility tends to generate more imaginative solutions.

Unfortunately, the French technical and administrative culture is deeply "single-player" oriented. Even the collective heritage is managed by public agencies (Forestry commission, local offices of ministries, cities...) who behave as single players and not as representatives of multiple citizens with multiples expectations. Even though they have a common interest, they come into conflict with each other and with private players.

"In most cases, for strong legal, economic and financial reasons, public and private players all act as 'single-players', within their scope of responsibility. Act alone and be the only one responsible. But heritage quality management situations are increasingly continuous, complex, changing actions, bringing multiple players into durable, stable or unstable relationships. Realism would require designing and implementing 'inherently complex and multi-player' type actions. But these seem out of reach, due to the lack of sufficient means and adequate conditions, and to the public and private players' lack of co-operation knowledge".

In order to overcome the difficulty of managing living and complex heritages, various authors came up with "shared heritage management" processes (Montgolfier, Ollagnon...) applied with some degree of success to the management of natural resources. They resulted in "water table agreements" (contrats de nappe), first in Alsace, then in Ile-de-France (nappe des calcaires de Champigny). Another better known agreement for the shared management of living heritage, through negotiation and agreement processes, is the agreement for regional natural parks, quoted several times in this article.

Landscapes result both from nature and culture, from architecture and from living elements. Expressing a consistent theory as to landscape heritage management has only begun. It can usefully draw inspiration from the processes elaborated for cultural heritage management, like *restauro critico*, and for living heritage management, like shared heritage management. In any case, it is becoming increasingly necessary, if the growing gap between the landscapes we want and the landscapes we generate is to be filled.

(5) R. Fox, in www.unesco.org/whc/mwhc/pages/sites/main.htm, frame http://www.unesco.org/whc/mwhc/pages/sites/s_9b.htm.

(6) Same internet page, frame http://www.unesco.org/whc/mwhc/pages/sites/s_9a1.ft.

(7) Forest Stewardship Council (FSC), Pan European Forest Certification (PEFC). Cf. Yves Miserey, "Le rapprochement prudent des forestiers et des écologistes", *Le Figaro*, April 19, 1999.

(8) Henri Ollagnon, teacher at the Institut national agronomique Paris-Grignon, "Une nouvelle gestion de la qualité du vivant?", *La Lettre de Sol et Civilisation*, July 2000, p. 3.

Le patrimoine géologique

Bernard Cauchetier
laurif

Le géologue est celui qui écoute
«ce que disent les pierres». Au travers de la lecture
du paysage, de l'observation d'échantillons
de roches ou de fossiles, il tente de retracer l'histoire
de la Terre et celle de la vie.

Il joue avec le temps et l'espace, il jongle
avec les milliards d'années — son unité de temps
est le million d'années — et passe de l'angstroem
au million de km², du continent à la maille cristalline.

Toute pierre raconte l'histoire du milieu où elle s'est formée. Cette histoire, c'est celle des terroirs et donc des territoires. Elle a forgé nos ressources, nos matières premières, donc nos caractères et nos cultures. Il existe un lien très fort entre le sous-sol et les cépages ou les fourrages qui y croissent, donc entre le terrain et nos vins ou nos fromages. C'est aussi le sous-sol qui a donné les couleurs et forgé les matériaux de nos villes et villages.

Notre terre est mouvements, accidents et révolutions.

Le patrimoine géologique est donc patrimoine scientifique, mais aussi lieu de mémoire. C'est un patrimoine scientifique, car nécessaire à la recherche scientifique actuelle et sans doute à la recherche future.

C'est un lieu de mémoire car la géologie permet de tracer l'histoire de la vie, de l'homme, de son environnement.

Les objets du patrimoine géologique

Quand la terre se met à nu, le géologue l'ausculte.

Les fossiles permettent au paléontologue de tracer les lignes de l'évolution de la vie sur terre, les filiations entre espèces (les phylla), de préciser les communautés végétales et animales et les conditions de climat ou de milieu régnant à l'époque (paléoécologie), de définir si tel terrain est antérieur ou postérieur à tel autre. C'est sur les gisements de fossiles de la région parisienne que Bernard Palissy fut un des tous premiers au XVI^e siècle à reconnaître qu'il s'agissait de formes de vies anciennes, et c'est dans cette même région qu'au XIX^e siècle, Lamarck, Cuvier et Brongniart fondent la paléontologie.

Le **géo chimiste** détermine par l'analyse du minéral (forme cristalline, composition chimique et isotopique) les conditions de température et de pression dans lesquelles il s'est formé dans l'écorce terrestre.

Le **pétrographe** lit dans l'échantillon de roche si elle s'est formée sur le continent ou en mer, dans des lacs ou des lagunes, en profondeur ou proche de la surface, si le milieu marin était agité ou calme.

Le **stratigraphe** interprète la succession des roches pour retracer l'histoire des conditions de milieu et l'évolution du paysage.

Le **géomorphologue** utilise les formes du relief pour expliquer comment les fleuves, le vent, les glaciers ont érodé les roches, transporté, déposé les sédiments, façonné les paysages actuels et passés.

Le **tectonicien**, ou structuraliste, analyse les plis, les failles pour mettre en évidence les grandes forces qui animent la terre, comment se déplacent les continents entre eux, comment s'ouvrent et se ferment les océans.

Ainsi pour le géologue, tout est support à la connaissance de l'histoire de la vie et de l'homme, espèces minérales et fossiles, roches, sites, paysages, carrières, *in situ* ou même *ex situ* (collections, photos, publications, etc).

L'Île-de-France dans l'histoire de la terre

Si notre région n'est pas une de celles qui font l'actualité des grandes secousses de la terre (volcans, séismes spectaculaires), et tant mieux pour la tranquillité de ses habitants, elle n'en est pas moins riche d'un très grand patrimoine géologique aujourd'hui très peu considéré.

Les roches présentes à la surface de son sol ne reflètent que les quelque 100 derniers millions d'années sur les 4,6 milliards de l'histoire de la terre. Certes, des roches plus anciennes existent dans les profondeurs, que l'on peut rencontrer à l'occasion de sondages profonds, mais les témoins en surface, plus accessibles, nous livrent déjà une histoire très riche qui a suscité la curiosité et les travaux de nombreux scientifiques.

De 100 millions à 70 millions d'années avant le présent, l'ensemble de notre région, ainsi que tout le Bassin parisien, était recouverte par une mer peu profonde (de 100 à 200 m), où se déposaient progressivement de fortes épaisseurs de craie (plusieurs centaines de mètres) sous un climat de type tropical.

Il y a 60 à 65 millions d'années, s'est installé pour une durée de quelque 40 millions d'années, un régime littoral sur l'Île-de-France dont les cotes ont fluctué au cours du temps. Ainsi tel lieu immergé sous une mer chaude et agitée à un moment donné se retrouve-t-il émergé quelques millions d'années plus tard, avant de passer à un régime lagunaire ou lacustre. De telles fluctuations se sont traduites par des dépôts très variés permettant de retracer précisément pendant ces quelques millions d'années l'évolution des paysages et des environnements climatiques. Cette richesse et cette variété ont suscité de nombreux travaux au XIX^e siècle et au début du XX^e, travaux qui ont fondé la science stratigraphique. C'est sur le Bassin parisien qu'ont été définis la plupart des étages géologiques de cette période.

Il y a 25 millions d'années, la mer se retire définitivement de la région. Les dépôts plus récents sont tous d'origine continentale (lacustre, fluviale, glaciaire).

Mais l'Île-de-France n'est pas riche que de ses sédiments marins. Elle subit le contrecoup des plissements pyrénéen et alpin qui même s'ils ne produisent pas de plis spectaculaires sont à l'origine de failles et ondulations qui induiront des marques très fortes sur les paysages franciliens, avec toute une série de lignes de direction sensiblement est - ouest, que suivent de nombreuses vallées, comme la vallée de la Seine.

Dans le dernier million d'années, les paysages d'Île-de-France évoluent beaucoup sous l'effet des cycles de glaciations et de réchauffement, avec le creusement des vallées qui font l'essentiel du relief et les dépôts de terrasses fluvio-glaciaires telles que celles des boucles de Guernes et de Moisson.

C'est donc une histoire variée à l'origine de sols, paysages, reliefs différenciés et donc de terroirs typés qui caractérise la région d'Île-de-France.

Les éléments les plus marquants du patrimoine géologique d'Île-de-France

Les stratotypes

La région d'Île-de-France est riche de plusieurs «stratotypes», c'est-à-dire de sites qui ont servi de référence à la définition d'étages géologiques reconnus internationalement. C'est le cas du :

Marinésien, (de Marines, Val-d'Oise, défini par G.F. Dolfuss en 1907);

Auversien, (d'Auvers-sur-Oise, Val-d'Oise, défini par G.F. Dolfuss en 1907);

Stampien, (défini par A. d'Orbigny dans la région d'Étampes, Essonne en 1852).

Par ailleurs le **Lutétien** a été défini en différents lieux du Bassin Parisien (Vexin, Parisis et Soissonnais) par A. de Lapparent (1883-1893).

Ces stratotypes sont définis par une succession de faciès et d'horizons généralement décrits dans le même secteur. C'est le cas de plusieurs dizaines de formations géologiques décrites en Île-de-France qui forment la référence internationale des étages correspondants, au même titre que le mètre étalon sert de référence universelle de mesure.

Notre région est donc riche d'un patrimoine de référence mondiale aujourd'hui peu valorisé puisque seul le stratotype du Stampien est protégé par une réserve.



Colonisation naturelle sur une ancienne carrière de Sable et de Grès de Fontainebleau.

On voit en haut de la photo le contact du Calcaire d'Étampes avec le Sable de Fontainebleau.

Natural formation in an old Sand and Sandstone quarry near Fontainebleau.

The picture shows the contact between Étampes Limestone and Fontainebleau Sand.

S. Rossi/aurif

Les sites

Les systèmes de terrasses de la Seine aval

La Seine aval, de Mantes à la confluence de l'Epte possède des dépôts - vestiges d'une grande partie du quaternaire et des cycles majeurs de glaciation qui ont sculpté la région. On y trouve une succession de nombreuses nappes alluviales dont l'âge remonte jusqu'au pleistocène moyen (entre 500.000 et 700.000 ans), sans compter des dépôts plus anciens encore insuffisamment étudiés. Il s'agit sans doute du site régional majeur concernant cette période contemporaine de l'homme.

La capture du ru des Vaux-de-Cernay

La bassin de l'Yvette offre le témoin d'un phénomène de capture. Autrefois la Prédecelle (affluent de la Remarde) prenait sa source à l'emplacement de la chaîne des étangs de Saint-Hubert, empruntant le cours amont du ru des Vaux-de-Cernay. Puis un petit affluent de l'Yvette érodant progressivement l'amont de son cours est venu couper, à Cernay-la-Ville, et capter le cours amont de la Prédecelle, devenu le ru des Vaux-de-Cernay. Seul le cours aval de la Prédecelle reste aujourd'hui affluent de la Remarde.

Les platières et chaos de grès de Fontainebleau

Les grès de la région de Fontainebleau forment des figures tabulaires tout à fait particulières, les platières gréseuses. Allongées suivant l'axe tectonique majeur régional, elles forment des successions parallèles qui figurent des sortes de lignes de dunes. La mise à nu de la bordure de ces platières par l'érosion les déstabilise et aboutit à la formation des fameux chaos qui font la joie des varappeurs.

*Chaos en bord de platière gréseuse.
Le rocher de la reine.
Forêt de Fontainebleau.
Chaos along a sandstone kilt.
The "rocher de la reine".
Fontainebleau Forest.
S. Rossi/Aurif*



*Grotte gravée.
Le Trou du Sarrasin.
Villeneuve-sur-Auvers (77).
L'Ingruval cave.
The "Trou du Sarrasin".
Villeneuve-sur-Auvers (77).
B. Cauchetier/Aurif*



Les abris sous roche ornés

Le basculement de blocs de grès ou l'affouillement par l'érosion aboutit à la création d'abris sous roche, utilisés comme refuges par nos ancêtres qui les ont parfois ornés de leurs gravures. Il en existe environ cinq cents concentrés dans le sud de la région, entre la vallée de l'Essonne et le massif de Fontainebleau.

Les roches

Parmi la grande variété de roches présentes dans la région, nous ne retiendrons que les plus symboliques ou celles qui sont connues ou ont une importance économique dépassant largement les limites de la région.



*Grès de Fontainebleau.
Formes polygonales.
Fontainebleau sandstone.
Polygonal shapes.
B. Cauchetier/Aurif*

Les grès de Fontainebleau

Sans doute la roche la plus connue d'Île-de-France, grâce aux chaos et à la pratique de l'escalade, elle a servi à paver les rues de l'agglomération et dernièrement la cour de la pyramide du Louvre. Mais elle est aussi très intéressante pour d'autres phénomènes dont les formes polygonales qui tapissent souvent sa surface et donnent parfois à certains rochers des aspects reptiliens.

Le gypse

De très grande importance économique les gisements de gypse de la région constituent la principale ressource de plâtre du pays. On trouve des niveaux de gypse sous différentes figures de cristallisation et en particulier de très beaux exemplaires de gypse «fer de lance».

Les argiles de Provins

Elles sont aussi de grande importance économique car il s'agit d'argile plastique utilisée dans l'industrie des réfractaires. D'origine lacustre, elle présente des faciès variés.



*Carrière des Maréchaux à Senlis (78).
Meulière.
The Maréchaux Quarry in Senlis (78).
Millstone.
B. Cauchetier/Aurif*

Calcaire récifal à Lithothamnées.

*Dano-mozartien, Vigy (95).
Lithothamnium reef limestone.
Dano-Montain, Vigy (95).
B. Cauchetier/Aurif*



Le calcaire grossier du lutétien

C'est un calcaire à aspect variable dont plusieurs bancs sont célèbres (banc royal, calcaire à cérithes) pour l'utilisation en pierre de taille. Ils ont servi à la construction d'une grande quantité de bâtiments de la région (Paris, nord de l'Île-de-France) et sud de la Picardie.

Les fossiles

Les gisements fossilifères de la région sont très nombreux. Nous ne citerons que les gisements de mammifères du Stampien à Itteville (91), les faluns lutétiens à invertébrés de Grignon (78) ou encore la faune récifale de Vigny (95).

Les minéraux

Si la région d'Île-de-France n'est pas une des plus riches en minéraux spectaculaires, il convient toutefois de rappeler certaines particularités comme le gypse «fer de lance», déjà cité, par exemple à Cormeilles-en-Parisis ou encore la calcite de Bellecroix à Fontainebleau.

La nécessité d'un véritable inventaire régional

Si nous avons pu citer quelques éléments du patrimoine géologique d'Île-de-France, il n'en reste pas moins qu'un véritable état des lieux reste à faire. De nombreux sites qui étaient à l'origine des descriptions de formations, voire de stratotypes sont inaccessibles, et même détruits. Des profils de carrières n'ont pas été décrits. L'IAURIF avait lancé en 1974 un inventaire régional des richesses naturelles, incluant le patrimoine botanique, zoologique et géologique. Cet inventaire partiel avait servi de ferment pour la définition des ZNIEFF, mais le patrimoine géologique est depuis resté en partie oublié. Le département de Seine-et-Marne a fait réaliser un inventaire départemental des principaux sites géologiques mais le travail reste à faire dans le reste de la région, sachant que le département le plus riche dans ce domaine est sans doute le Val-d'Oise.



Corbis lamellosa. Lutétien.

Chaumont-en-Vexin (60).

Corbis lamellosa. Lutétien.

Chaumont-en-Vexin (60).

B. Cauchetier/laurif

Les chenaux de Calcaire d'Etampes autrefois visibles sur le haut de la carrière ont été remblayés.

Carrière du Champ de la Belette. Cernay-la-Ville (78).

The once visible Limestone channels in Etampes at the top of the quarry have been filled in.

Carrière du Champ de la Belette. Cernay-la-Ville (78).

B. Cauchetier/laurif

Une protection insuffisante

La protection du patrimoine géologique en est aujourd'hui à ses balbutiements. Les outils réglementaires de protection adaptés à cette spécificité sont limités à la réserve naturelle géologique. C'est un outil efficace mais très lourd à mettre en place et qui ne peut s'appliquer qu'aux éléments les plus emblématiques, tels que les stratotypes (cas de la majeure partie de la douzaine de réserves géologiques en France). En Île-de-France, seule existe une réserve naturelle pour protéger le stratotype du Stampien. Aucune autre protection réglementaire n'existe ailleurs.

Panneau pédagogique de la réserve naturelle géologique de l'Essonne.

Educational board in Essonne's natural geological reserve.

S. Rossi/laurif





Plus grave est encore l'application sans discernement des mesures réglementaires sur la remise en état des carrières après exploitation pour lesquelles toute notion de patrimoine géologique est parfaitement inconnue de l'administration et l'on voit trop souvent des fronts de tailles et autres sites géologiques de haut intérêt remblayés avec du tout venant pour créer des profils plus doux (pas toujours mieux intégrés dans le paysage). C'est ainsi que la carrière de Vigny-en-Vexin avec son admirable récif est en cours de destruction «réglementaire».

Le patrimoine est aussi *ex situ*. Là, il n'est pas toujours mieux loti que le patrimoine *in situ*. De nombreuses collections de laboratoires (et *a fortiori* d'amateurs) disparaissent. L'enseignement naturaliste (systématique, paléontologie, minéralogie) diminue en France comme peau de chagrin, remplacé par des enseignements «durs» de biologie moléculaire et génie génétique. Les collections des laboratoires sont alors liquidées. De même les collections particulières disparaissent avec leur propriétaire et les muséums sont souvent incapables de les récupérer et archiver faute de place.

Certaines initiatives privées de valorisation ont eu lieu avec en particulier la création d'une salle de géologie régionale au musée départemental de Guiry-en-Vexin, malheureusement peu relayée par les organismes plus officiels.

C'est donc chaque jour que disparaît un pan de notre patrimoine géologique.

Un début de reconnaissance

Toutefois depuis peu de temps un mouvement de sensibilisation est en cours. La région d'Île-de-France a organisé en février 1995 une journée régionale des associations pour la valorisation du patrimoine géologique et souterrain. Ces premières journées ont permis la rencontre de nombreux bénévoles qui œuvraient de leur côté pour la protection de ce patrimoine et étaient l'occasion de faire le point sur les urgences dans le domaine. Peut-être est-ce cette journée qui a jeté les germes des premières journées nationales du patrimoine géologique organisées à Paris les 18 et 19 novembre 1997, à l'initiative d'associations de bénévoles et de professionnels sous le patronage du ministère de l'Environnement. Ces journées permettaient pour la première fois d'affirmer officiellement l'existence de la notion de patrimoine géologique. Elles se sont poursuivies par la création d'un Comité français du patrimoine géologique le 6 mars 1998 par les organisateurs des premières journées, puis la mise en place par le ministère de l'Environnement d'un groupe de travail, le 9 juin 1998, la Conférence permanente du patrimoine géologique chargée de conseiller le ministère sur le sujet. Enfin du 16 au 18 juin 1999 ont eu lieu à Lille les deuxièmes journées nationales du patrimoine géologique.

Carrière
de sable et grès.
Grès rubané
Darvault (77).
Sand and
siltstone quarry.
Ribbar sandstone.
Darvault (77).
B. Cauchetier/aurif



Le patrimoine géologique n'est pas isolé

Le patrimoine géologique et le patrimoine souterrain

Il est significatif que les journées régionales d'Île-de-France en 1995 aient eu pour thème le patrimoine géologique et souterrain. En effet les liens entre ces deux thèmes sont multiples, soit naturellement soit de par l'action de l'homme.

Les gouffres et cavités naturelles sont des phénomènes géologiques dus à l'action de l'eau sur certaines roches particulières (calcaires, gypse, etc.). La spéléologie peut directement se relier aux différentes branches de la géologie. La région compte un certain nombre de gouffres et cavités, même si les concrétions qui font la renommée de celles-ci auprès du grand public ne brillent pas par leur importance dans notre région.

Les cavités souterraines artificielles ont presque toujours pour origine l'exploitation de matériaux, pierres de construction, chaux, pierre à plâtre, etc. Certaines sont de véritables chefs-d'œuvre de construction (par exemple les carrières de Meudon) et sont en soi un patrimoine industriel majeur. Toutes, pratiquement, fournissent des surfaces importantes d'observation du patrimoine géologique (fronts de taille, galeries) avec parfois la possibilité d'appréhender les phénomènes en trois dimensions, au lieu de deux dans la majorité des affleurements en surface. Elles sont parfois les seuls témoins visibles de phénomènes particuliers, comme les dépôts de limite entre le secondaire et le tertiaire à Meudon,

riches en terres rares apportées par la chute d'un énorme astéroïde qui a profondément bouleversé les conditions à la surface de la terre à cette époque.

Cette liaison entre patrimoine géologique et souterrain permet de garder des traces historiques importantes des rapports de l'homme à ses ressources minérales.

Pourquoi ces cavités, qui offrent des volumes importants et ne sont souvent considérées que comme facteurs de risque, ne pourraient-elles être aussi valorisées par l'installation de collections pour lesquelles il y a un manque criant d'espaces ?

Patrimoine géologique et patrimoine historique et architectural

Les ressources du sous-sol ont souvent été la matière première des monuments et aussi des maisons et petits édifices de nos villes et nos villages. Nos prédécesseurs utilisaient les ressources locales du sous-sol, ce qui imprimait un caractère particulier aux différents lieux et forgeait la notion de terroir. L'utilisation de ces matériaux locaux favorisait aussi l'intégration paysagère des édifices puisque les couleurs et les aspects reprenaient celles du site. Certains CAUE l'ont bien compris qui ont développé des nuanciers locaux reposant sur les matériaux d'origine locale.

Chaque origine de pierre présente ses particularités et caractéristiques propres (nuances, dureté, résistance au gel, etc.). L'entretien ou la réhabilitation des monuments demande de reconnaître la provenance du matériau d'origine afin de changer certaines pierres dégradées du monument. Une nouvelle branche de la géologie à la jonction de l'architecture et de la pétrographie est en train de se développer.



Sables et grès de Fontainebleau.

Figure d'érosion sur grès de Fontainebleau.

Larchaut (77).

Fontainebleau sand and sandstone.

Fontainebleau sandstone erosion figure.

Larchaut (77).

C.Thibault/aurif

Patrimoine géologique et patrimoine artistique

Le patrimoine géologique a inspiré de nombreux artistes, en particulier ceux des écoles naturalistes. On peut citer en particulier l'attraction des chaos gréseux sur les écoles de Barbizon et de Cernay-la-Ville ou encore les représentations des pinacles de craie des boucles de la Seine par les impressionnistes.

Patrimoine géologique et patrimoine vivant

Les roches sont le premier support de toute vie et aujourd'hui encore toutes les successions végétales restent déterminées à l'origine par la nature du matériau support sur lequel elles s'installent. Plus les communautés végétales sont pionnières, plus elles sont dépendantes de la nature de la roche mère (par exemple les pelouses calcaires ou les landes sableuses). Les sols sont la résultante de l'action des facteurs climatiques et de la flore et la faune sur la roche mère. Il existe donc une relation très forte entre géologie et végétation qui constitue une des



Tête de chien. Bloc de grès.

Darvault (77).

Dog head. Sandstone block.

Darvault (77).

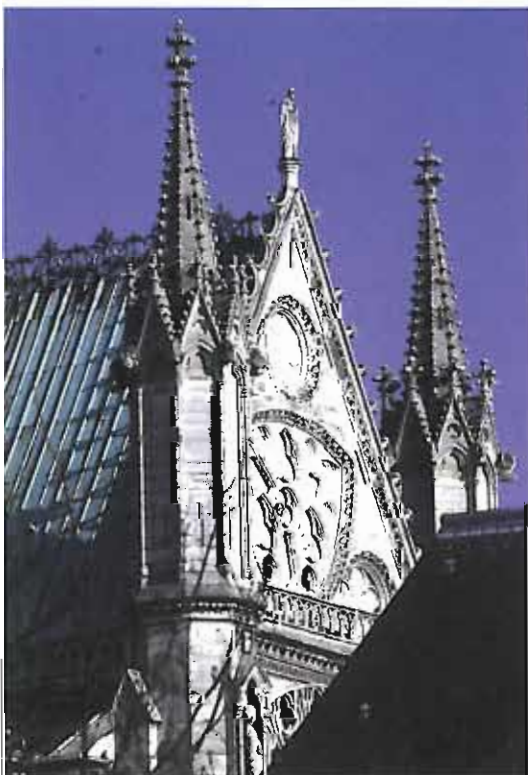
B. Cauchetier/aurif

bases essentielles de l'écologie scientifique. La majeure partie des espèces végétales patrimoniales d'Île-de-France sont des espèces pionnières donc très dépendantes de la nature du sol (cas de nombreuses orchidées).

Mais la nature chimique de la roche n'est pas seule en cause sur la détermination du patrimoine biologique. Beaucoup de chauves-souris et d'oiseaux cavernicoles, par exemple, ont pu se développer grâce à la présence de cavités naturelles, même si aujourd'hui certaines espèces profitent de cavités artificielles.

Patrimoine géologique et patrimoine culturel

La culture est la traduction artistique ou artisanale de la personnalité des individus. Elle est la synthèse de leur environnement et de leurs sentiments. Comment la séparer de l'environnement physique. Le savoir faire artisanal est d'ailleurs ce à quoi l'on pense immédiatement lorsqu'on parle de terroir. Les variétés de fruits et légumes sont la résultante de sélections humaines dans des conditions climatiques et géologiques données. Elles ne peuvent se développer, sauf altération et banalisation de leurs qualités gustatives, dans des conditions très différentes. Les appellations contrôlées sont d'ailleurs là pour le rappeler. Il est significatif qu'une partie des interventions et des visites de terrain organisées lors du vingtième congrès géologique international (Paris 1980) avaient pour thème la liaison entre la géologie et le vin.



De nombreux monuments en Ile-de-France sont réalisés avec le calcaire lutétien.

A large number of monuments in the Ile-de-France area were built with rough limestone from the Lutetian period.

F. Achdou/Crif

Geological heritage

Bernard Cauchetier
laurif

Geologists listen " to the story rocks tell us ". By reading the lie of the land, observing rock samples or fossils they attempt to retrace the history of the Earth and life itself.

They play with time and space, juggle with billions of years – counting in time units of one million years – leaping from one angstrom to one million km², from continents to a crystal unit cell.

All rocks tell the history of the environment in which they were formed - the history of our locality and lands. They have forged our resources, our raw materials, shaping our characters and our cultures. There is a very strong link between the substrata and the varieties of vines or fodder and herbage above ground - between the land and our wines or cheeses. It is therefore the substrata which produces local colour and shapes the materials of our towns and villages.

Our earth is the result of movements, accidents and revolutions.

Geological heritage is therefore scientific heritage and also history.

Scientific heritage since it is necessary for current scientific research and without doubt future research. History since geology can be used to trace the history of life, humankind and its environment.

Objects of geological heritage

(What the earth reveals, the geologist examines)

Fossils enable palaeontologists to retrace the evolutionary trends of life on earth, the relationships between the species (phyla), to identify plant and animal communities and the climatic or environmental conditions which prevailed at a certain period (palaeo-ecology), define whether or not a particular area of land pre-dates or post-dates another. The fossil deposits of the Parisian region formed the site where Bernard Palissy was one of the first men to recognise its ancient life

forms in the 16th century and it was in this very region that Lamarck, Cuvier and Brongniart founded palaeontology in the 19th century.

Geochemists analyse minerals (crystalline forms, chemical and isotopic composition) to ascertain the temperature and pressure conditions in which they were formed in the earth's crust.

Petrographers interpret rock samples to find out whether they were formed on the continent or at sea, in lakes or lagoons, deep below or close to the surface, even whether they were in a rough or calm marine environment.

Stratigraphologists interpret rock succession in order to retrace the history of the environmental conditions and the way in which the land has evolved.

Geomorphologists study the shapes of the relief to explain how rivers, wind, glaciers have eroded rocks, transported, deposited sediments, shaped present and past land forms.

Tectonics experts or structuralists analyse folds, faults in order to discover the great forces which shape the earth, explain continental shift, how oceans open up and close.

Therefore for geologists everything is a source of knowledge about the history of life and man: mineral and fossil species, rocks, sites, land, quarries, in situ or even ex situ (collections, photos, publications, etc.).

The Ile-de-France area & the history of the earth

Although our region is not one which makes the headlines in terms of major earth movements (volcanos, spectacular earthquakes), which is just as well for its inhabitants, it has a rich geological heritage which is highly underrated.

The rocks present on its surface only reflect some of the last 100 million years of the 4.6 billion years of the earth's history. Although older rocks exist deeper down which can only be reached by taking deep bore samples, those more accessible on the surface have already provided us with a very rich history which has aroused curiosity and prompted the research of numerous scientists.

100 to 70 million years before our time our entire region and the Parisian basin was covered by a shallow sea (100 to 200m deep) where thick layers of chalk were gradually deposited (several hundreds of metres thick) in a tropical-type climate.

60 to 65 million years ago the Ile-de-France area was on a shoreline over a period of some 40 million years which fluctuated over time. The area was immersed under a hot, rough sea at one point in time then emerged several millions of years later before becoming a lagoon or lake. Such fluctuations have resulted in a varied range of deposits which enable us to trace precisely what happened during the period of several million years during which the countryside and climatic

environments evolved. This richness and variety was the subject of many research projects in the last century and at the beginning of this century, work which founded the science of stratigraphic studies. It was the Parisian basin that was used to define most of the geological stages of the period.

25 million years ago the sea disappeared definitively from the region. The most recent deposits are all continental in origin (lacustrine, fluvial, glacial).

However the Ile-de-France area is not only rich in marine sediments, it was subject to the knock-on effect of Pyrenean and Alpine folding. Although the latter did not produce any spectacular folding it caused faults and undulations which left very strong imprint on the land in the Ile-de-France area in the form of a whole series of contours running clearly in a east-west direction followed by numerous valleys such as the Vallée de la Seine.

In the last million years the countryside in the Ile-de-France area has changed significantly under the effects of glaciation and warming cycles responsible for hollowing out valleys that most typify the relief and depositing fluvio-glacial terraces such as those in the loops of the Guernes and the Moisson.

This varied history has shaped the lands, countryside, differentiated reliefs and different type of local specialities which characterise the Ile-de-France region.

The most notable features of the geological heritage in the Ile-de-France area

Strata typology

The Ile-de-France area has a rich variety of "stratotypes", i.e. sites which have been used as a reference for internationally recognised definitions of geological stages such as:

Marinesian, (from Marines, Val-d'Oise, defined by G.E. Dolfuss in 1907)

Auversian, (Auvers-sur-Oise, Val-d'Oise, defined by G.E. Dolfuss in 1907)

Stampian, (defined by A. d'Orbigny in the Étampes region, Essonne in 1852)

The Lutetian was also defined at different point in the Parisian Basin (Vexin, Parisis & Soissonnais) by A. de Lapparent (1883, 1893)

Its stratotypes has been defined by a succession of facies and horizons generally described in the same area. This applies for several dozen different geological formations described in the Ile-de-France area which have been used as international stage references in the same way as the metre is the universal measuring reference.

Our region is therefore rich in world-reference heritage, underrated today since only the Stampian stratotype has been subject to protection in the form of a reserve.

Sites

Terrace systems in the downstream area of the Seine

In the downstream area of the Seine from Mantes to the point where it meets the Epte there are deposits which are vestiges of a major part of the Quaternary period and major glaciation cycles which have sculpted the region. It features a succession of numerous sedimentary layers which date back to the mid Great Ice Period (between 500 000 and 700 000 years) not to mention deposits which are older still and about which not enough is known. It is without doubt a major regional site dating from the period contemporary to man.

Catching the ru des Vaux-de-Cernay (brook)

The Bassin de l'Yvette is a good example of the phenomenon of catching. In olden times the Prédécelle river (a tributary of the Remarde) rose at the chain of Saint-Hubert ponds, ran along the upstream course of the Ru des Vaux-de-Cernay (brook). A small tributary of the Yvette gradually eroded the upstream part of its course before bisecting and catching the upstream of the Prédécelle Cernay-la-Ville to become the Ru des Vaux-de-Cernay. Only the downstream course of the Prédécelle is still a tributary of the Remarde.

Sandstone flats & block field formations at Fontainebleau

The sandstone formations in the Fontainebleau area form unique tabular shapes – sandstone flats. Running along the region's major tectonic axis they form a series of parallel formations similar to sand dunes. The sandstone flats had their edges eroded destabilising them to produce the famous block field formations which are a favourite with rock climbers.

Decorated rock shelters

The falling of blocks of sandstone or exposure of the latter due to erosion produced shelters under the rock which were used as refuges by our ancestors who sometimes decorated them with engravings. There are approximately five hundred such caves in the south of the region between the Essonne valley and the Massif de Fontainebleau.

Rocks

Among the wide variety of rocks present in the region we shall only select the best examples or those which are well known / of economic importance which widely exceeds the region's boundaries.

Fontainebleau sandstone formations

Without doubt the most well known rock in the Ile-de-France area thanks to the block field formations and practice of rock-climbing. It has been used to pave the streets in the city and latterly the courtyards of the Pyramide du Louvre. However it also features highly

interesting phenomenon such as polygonal forms often found on its surface which makes some rocks look like reptiles.

Gypsum

Of major economic importance, the region's gypsum deposits are the main source of plaster in the country. Levels of gypsum can be found in different forms of crystallisation including some very fine examples of "spear" gypsum.

Provins clay

Plastic clay of major economic importance since it is used in the fire clay industry. Of lacustrine origin it comes in a variety of facies.

Millstone

Found on two different levels (Brie millstone from the early Stampian period and above all Montmorency millstone dating from after the Stampian period) the stone is a key feature of the regional countryside via the geomorphology of its millstone clay plateaux (Hurepoix, Saint-Quentin-en-Yvelines) and its use in "suburban housing" buildings in numerous communes.

Rough limestone from the Lutetian period

Limestone of varied appearance of which there are several famous seams (royal deposit, cerite limestone) used in dressed ashlar (building stone). Its different varieties have been used to build a large number of buildings in the region (Paris, northern Ile-de-France area) and southern Picardy.

Fossils

There are numerous fossil deposits in the region including mammal deposits from the Stampian period at Itteville (91), Lutetian invertebrate shell marl at Grignon (78) and reef fauna at Vigny (95).

Minerals

Although the Ile-de-France region is not one of the richest in terms of spectacular minerals it does have special examples such as the above-mentioned "spear" gypsum at Cormeilles-en-Parisis for example and calcareous spar at Bellecroix, Fontainebleau.

The need for a fully-fledged regional inventory

Although we have listed a few examples of geological heritage in the Ile-de-France area the fact remains that a proper inventory needs to be recorded. On the numerous sites which lent their names to formation descriptions, stratotypes are inaccessible or have even been destroyed. Quarry profiles have not been recorded. In 1974 IAURIF launched a regional inventory of natural riches which included botanical, zoological and geological heritage.

Although this partial inventory provided the impetus for the creation of ZNIEFFs (reserves) geological heritage has since remained partially overlooked. The Seine-et-Marne department has performed a departmental inventory of its main geological sites but work still needs to be done for the rest of the region bearing in mind that the richest department in this area is undoubtedly the Val-d'Oise.

Inadequate protection

The protection of geological heritage is still in its infancy. The only regulatory tools used for protecting this specialist area are geological nature reserves. It is an effective tool but heavy to implement and can only be applied to the finest features such as stratotypes (case of most of the dozen geological reserves in France). The Ile-de-France area only has one natural reserve protecting its Stampian stratotype. There are no other forms of regulatory protection elsewhere.

More serious still is the indiscriminate application of regulatory measures for returning quarries to their original state after they have been worked since the local authorities are totally unfamiliar with geological heritage issues. This means that working faces and other geological sites of outstanding interest have often been filled in with smalls to create softer profiles (which are not always in better keeping with the countryside). Once such example is the quarry at Vigny-en-Vexin with its exceptional reef which is currently undergoing "regulatory" destruction.

Heritage is also ex situ an area which is unfortunately not faring much better than in situ heritage. Numerous laboratory (and to a greater extent amateur) collections are disappearing. Naturalist education (systematics, palaeontology, mineralogy) is on the wane in France and to make matters worse is being replaced by "hard" forms of education such as molecular biology and genetic engineering. Laboratory collections are therefore being phased out. The same is true of private collections which are disappearing with their owners and museums are often incapable of retrieving them and archiving them due to lack of space.

There have been some initiatives to mount private displays such as the creation of a regional geology room at the department museum of Guiry-en-Vexin but this has unfortunately received very little support from more official organisations.

As a result our geological heritage is disappearing little by little every day.

A move towards recognition

Recently however there has been a move towards awareness. In February 1995 the Ile-de-France region organised a regional day for associations involved in the preservation of geological and underground heritage. The first days of their kind federated numerous volunteers working in heritage protection and provided an opportunity to review the urgent priorities in the area.

It was possibly this day which sowed the seeds for the first national geological heritage days organised in Paris on November 18th and 19th 1997 at the initiative of voluntary and professional associations sponsored by the Ministry of the environment. It was during these days that the concept of geological heritage was officially ratified for the first time. They were followed by the founding of the Comité Français du Patrimoine Géologique (French committee for geological heritage) on March 6th 1998 by those who had organised the first days. The Ministry of the environment then implemented a working group on June 9th 1998 called the Conférence Permanente du Patrimoine Géologique (Ongoing conference for geological heritage) responsible for advising the ministry on related issues. Finally the second national geological heritage days took place at Lille between June 16th and 18th 1999.

Geological heritage is not an isolated concept

Geological heritage & underground heritage

It was no coincidence that the theme of the Ile-de-France regional days in 1995 was geological and underground heritage since there are many natural and man-made connections between the two.

Sinkholes and natural cavities are geological phenomena caused by the action of the water on certain specific types of rocks (limestone, gypsum, etc.). Speleology is directly related to some branches of geology. The region features a number of sinkholes and cavities whose concretions are famous with the general public but are not of outstanding importance on a regional level.

Practically since time immemorial artificial underground cavities have been caused by the working of materials, building stone, (e.g. the Meudon quarries) and represent major industrial heritage in themselves. Practically all of them feature large surface areas for the observation of geological heritage (working faces, galleries). The majority of the latter's surface outbursts can provide an opportunity to see phenomena in three dimensions instead of two. They sometimes provide the only evidence of certain phenomena such as boundary deposits between the Secondary and Tertiary periods at Meudon which are rich in rarities resulting from an enormous asteroid which hit the earth profoundly affecting the conditions on the surface of the earth at this period.

This connection between geological and underground heritage provides us with major historical traces of humankind's relationship with its mineral resources.

Would it not be possible to use such spacious cavities which are often only considered to represent a risk to display collections in order to overcome the deplorable lack of space?

Geological & historical / architectural heritage

Underground resources have often provided the first raw materials used in monuments, houses and small buildings in our towns and villages. Our predecessors used local underground resources which provided vernacular characteristics and forged the concept of locality. The use of local material also allowed the buildings to blend into the landscape since their colours and appearance were the same as those on the site. Some CAUEs (Architecture, planning & environmental protection councils) have understood this fact and have developed local colour charts for vernacular materials. Each origin gives the stones their specific features and characteristics (shade, hardness, frost resistance, etc.). Monument maintenance or rehabilitation requires a knowledge of the provenance of the original materials in order to replace any deteriorated stones in the monument. A new branch of geology, an offshoot of architecture and petrography is in the process of emerging.

Geological heritage & artistic heritage

Geological heritage has inspired many artists in particular those from the naturalist schools. One case in particular is the schools of Barbizon and Cernay-la-Ville's predilection for sandstone block field formations or the Impressionists' paintings of the chalk pinacles in the loops of the Seine.

Geological heritage & living heritage

Rocks are the first support of all life and plant successions are still determined by the nature of the material support on which they are growing. The more plant communities are pioneers, the more they are dependent on the nature of their rock substrate (e.g. lawns grow on limestone and moors on sandy soil). Soils are a product of the action of climatic factors and the flora and fauna on the rock substrate. There is therefore a very strong relationship between geology and vegetation which constitutes one of the essential bases of scientific ecology. Most heritage plant species in the Ile-de-France area are pioneering species which means that they are highly dependent on soil type (case of many orchids).

However, the chemical nature of the rock is not the sole determining factor of biological heritage. Many bats and cave-dwelling birds for example have developed as a result of natural cavities and some species still take advantage of artificial cavities.

Geological heritage & cultural heritage

Culture is the expression of individual personality through artistic or crafts traditions. It is the synthesis of peoples' environment and their emotions. How can this be distinct from the physical environment? Crafts skills immediately come to mind when we talk of

"local". Fruit and vegetable varieties are the result of human selection in given climatic conditions and substrates which lose their original taste when they are developed on a large scale, becoming bland. "Appellations contrôlées" are good reminders of this. It is particularly symbolic that part of the presentations and local visits organised during the Twentieth international geological congress (Paris 1980) were on the theme of the relationship between geology and wine.

La vallée de la Bièvre

au fil de son patrimoine lié à l'eau

Jean-Louis Dubois
laurif

Depuis quelques années, la rivière de Bièvre fait l'objet d'une attention particulière de la part de ses riverains, des collectivités concernées et des partenaires de l'aménagement. Prenant sa source en ville nouvelle, parcourant des sites ruraux avant de disparaître dans les méandres de la banlieue, elle rencontre une suite de paysages riches de leur originalité et de leur patrimoine. Elle nous donne ici l'occasion d'évoquer la partie de ce patrimoine plus particulièrement attachée à la proximité de l'eau.

© Bibliothèque historique de la ville de Paris

La Bièvre est le seul affluent de la Seine qui traverse Paris, d'où son importance historique. Prenant sa source à proximité de l'étang de Saint-Quentin, elle parcourt une vallée encaissée encore rurale à l'amont, s'écoule dans un tissu de plus en plus urbain entre les plateaux de Villejuif et de Vélizy, pénètre dans Paris par la Poterne des Peupliers pour se perdre dans la ville entre la Butte-aux-Cailles et la Montagne-Sainte-Geneviève. Son cours naturel se jetait dans la Seine entre le Jardin des Plantes et l'hôpital de la Salpêtrière¹.

La Bièvre fut très tôt utilisée pour l'alimentation en eau, l'irrigation et l'agrément des jardins, mais aussi comme force motrice ou pour les besoins d'activités industrielles. Tous ces usages ont suscité des ouvrages intéressants, dont malheureusement beaucoup ont disparu.

(1) Cahiers de l'IAURIF, n° 125-126, 1er trim. 1999.



HOSPITAL DE LA SALPETRIERE, hors la Porte St Bernard, est une des principales dependances de l'Hospital general de Paris; son nom vient de ce que l'on faisoit autre fois le salpêtre. Ce Bastiment fut commence à redifier magnifiquement en Avril 1656 et par ordonnance du Roy du 10. 3^{me} 1668 (la Pair en y furent enfermez & y sont nourries & s'entreue au nombre d'environ 2000. A Paris chez N. Langlois rue d'Anjou au la Victoire. Avec Privilège du Roy.

Il faut dire qu'au XIX^e siècle, les mauvaises conditions d'hygiène et l'utilisation immodérée de la rivière par l'industrie l'avait transformée peu à peu en égout, qu'il fut nécessaire de canaliser et de recouvrir². Ceci finit par se faire entièrement à l'aval sur 11 km, soit près d'un tiers de son cours. Des poussées urbaines peu respectueuses du passé et des sites ont aggravé encore la perte d'identité de la vallée.

Bien que tardive, une prise de conscience de l'intérêt patrimonial de la rivière et de ses ouvrages hydrauliques se fait jour. Des travaux de remise à l'air libre de sections enfouies ont été entrepris comme à Verrières-le-Buisson, et à l'amont le site a été classé en juillet 2000. En réalité le patrimoine hydraulique de la vallée est encore très présent. Tout porte à le redécouvrir.

(2) J.-K. Huysmans, *La Bièvre*, Paris, 1886 (L'auteur fait une description de la Bièvre au tournant du siècle).

L'aqueduc gallo-romain de Rungis

Pour s'alimenter en eaux, Paris a dû longtemps compter sur la Seine et la Bièvre. À l'époque gallo-romaine, les eaux de la vallée étaient largement utilisées. Un aqueduc construit au II^e siècle menait les eaux de sources du plateau de Rungis aux thermes de Cluny et en d'autres lieux de Lutèce³. On en découvre les restes dès que des fouilles sont effectuées sur son tracé. L'aqueduc suivait le ru de Rungis, puis la rive droite de la vallée de la Bièvre qu'il franchissait dans sa partie la plus étroite à Arcueil, pour poursuivre en rive gauche. Le pont aqueduc d'Arcueil faisait 14 m de haut. Trois piles et une portion d'arc sont encore visibles dans la structure du manoir des Arcs construit en 1538.

(3) Beaumont-Maillet (Laure), *L'Eau à Paris*, Hazan, 1991.

La Bièvre est la seule rivière à se jeter dans la Seine dans l'enceinte de Paris.

Sur la gravure de Pérelle, on devine le pont qui l'enjambait au XVII^e siècle, à proximité immédiate de la Salpêtrière.
The Bièvre is the only river that runs into the Seine within Paris. Engraving by Pérelle depicting one of its bridges in the 17th century right by Salpêtrière.

Musée d'Ile-de-France

L'aqueduc d'Arcueil est un des ouvrages hydrauliques les plus remarquables d'Ile-de-France. L'aqueduc de la Vanne se superpose à l'aqueduc Médicis qui jouxte les ruines de l'ancien ouvrage gallo-romain.
The Aqueduct bridge at Arcueil is one of the most outstanding hydraulic works of art in the Ile-de-France area.

The Vanne Aqueduct runs above the Medicis Aqueduct.

J.L. Dubois/Iaurif

Des thermes de Cluny, il reste les vestiges de trois grandes salles, dont le frigidarium qui a conservé sa voûte d'arêtes reposant sur huit consoles figurant des proues de navires.

L'aqueduc Médicis

Tombé dans l'oubli, l'aqueduc gallo-romain de Rungis fut mis à jour fortuitement en 1544. Dès cette époque, on a songé à le reconstruire. Mais ce n'est que lors de l'édification du palais du Luxembourg pour Marie de Médicis qu'un nouvel aqueduc fut projeté, pour alimenter en eaux de source le château et ses jardins et desservir accessoirement une partie de la rive gauche⁴. Construit par Thomas Francine et Salomon de la Brosse en 1623, l'aqueduc Médicis reprend à peu près le tracé de l'aqueduc gallo-romain. Il capte les eaux du plateau de Rungis pour les mener au réservoir d'Enfer, bassin de répartition placé sous le pavillon du Fontainier qui se trouve non loin de l'Observatoire. Le pont aqueduc d'Arcueil jouxte les restes du pont antique. C'est un ouvrage

en pierre calcaire soigneusement taillée et appareillée, dont les piles supportent aujourd'hui celles de l'aqueduc de la Vanne. Le tracé de l'aqueduc Médicis est jalonné de regards des eaux, qui sont des édicules d'un grand intérêt architectural. Les plus grands, comme ceux de Rungis et de Fresnes, sont surmontés d'un lanterneau. Le regard 25 se trouve dans le jardin de l'hospice La Rochefoucauld, près de la place Denfert-Rochereau à Paris.

L'aqueduc de la Vanne et le pont aqueduc d'Arcueil

Au milieu du XIX^e siècle, alors que l'alimentation en eau potable de Paris restait problématique, Haussmann décida d'organiser à une plus grande échelle le captage des eaux de source et en confia les travaux à l'ingénieur hydraulicien Eugène Belgrand. Ce dernier construisit un nouvel aqueduc, achevé en 1876, conduisant les eaux de sources de la Vanne captée à 173 km au sud de Paris⁵. L'aqueduc passe par Rungis, reprend le

tracé de l'aqueduc Médicis pour aboutir sur les hauteurs de Montsouris. Le pont d'Arcueil est sans doute un des ouvrages d'art hydrauliques les plus remarquables d'Ile-de-France. Long de 990 m, il se superpose à 18 m au-dessus de l'aqueduc Médicis, portant ainsi la hauteur des arcades à 38 m au-dessus de la Bièvre. Plus tard, en 1900, un autre aqueduc de dérivation des eaux, celui du Loing et du Lunain fut construit. Il franchit la vallée un peu en amont mais n'a pas la même ampleur du fait des progrès techniques des siphons. Le réservoir final édifié à Montsouris comporte 3600 piliers dissimulés sous une butte surmontée de trois kiosques abritant l'arrivée des eaux.

L'aqueduc de Buc et l'alimentation du parc de Versailles

Au XVII^e siècle, la haute vallée de la Bièvre faisait partie du domaine royal de Versailles. Les besoins en eau pour les bassins et les jeux d'eau étant considérables, il fut décidé d'organiser une collecte systématique des eaux de ruissellement au moyen d'une chaîne d'ouvrages hydrauliques. Ce système, composé de 200 km de rigoles et d'éléments disséminés sur 13 000 ha, comportait des aqueducs, des étangs, des siphons et des pompes actionnées par des moulins à vent et à eau⁶...



(4) Laporte (Philippe), *L'Aqueduc Médicis, ses souterrains entre Rungis et le palais du Luxembourg*, éditions OCRA, Paris, 1998.

(5) Gaillard (Marc), *L'eau de Paris*, éditions Martelle, Amiens, novembre 1995.

(6) Pérouse de Montclos (Jean-Marie) (sous la direction de), *Le Guide du patrimoine, Ile-de-France*, Hachette, 1992 ; Collectif, *Les étangs et rigoles du plateau de Saclay*, éditions Amis de la vallée de la Bièvre, 1995.

Il reste, dans le haut bassin de la Bièvre et sur le plateau de Saclay, un grand nombre d'ouvrages témoins de la finesse des techniques hydrauliques de cette époque. L'ouvrage le plus monumental est l'aqueduc à Buc qui franchit la vallée de la Bièvre pour conduire les eaux au réservoir du Parc-aux-Cerfs. Construit en 1686 par Thomas Gobert, c'est un ouvrage à deux étages de 45 m de haut et de 580 m long, constitué de 19 arcades. D'autres éléments de patrimoine subsistent : la maçonnerie de l'ancien étang du Trou-Salé, des aqueducs souterrains, des ponts voûtes en meulière et le pavillon de l'étang de Saclay abritant les mécanismes de l'écluse.

Les lavoirs et abreuvoirs

Dans le passé, les lavoirs étaient nombreux sur le cours de la Bièvre ou en retrait de la rivière. Il en reste quelques édifices datant du XIX^e siècle à Jouy-en-Josas, Bièvres, Vauhallan, Igny, Châtenay-Malabry et Verrières-le-Buisson. Les vestiges des abreuvoirs sont plus rares, mais comptent un ouvrage remarquable : le bain à chevaux situé à l'entrée du parc de Sceaux.

(7) Les tanneries et les métiers du cuir et des peaux ont fait l'objet d'une réglementation dès le XIV^e siècle. À partir du XVII^e siècle, leur industrie fut concentrée le long de la Bièvre à Paris et dans les communes voisines. Longtemps florissante, cette industrie disparut autour de 1930.

(8) Dès le XVIII^e siècle, les blanchisseries se sont implantées le long des rives de la Bièvre. D'abord dans le faubourg Saint-Marcel et le quartier des Gobelins, puis à l'amont à Gentilly, Cachan et Fresnes, pour satisfaire les mesures d'hygiène. Ces trois communes comptaient plus de cent blanchisseries en 1900.

Les moulins et ateliers

La Bièvre fut très tôt utilisée comme force motrice, mais ce n'est qu'au XII^e siècle que les moulins se multiplient avec l'essor des abbayes. Des biefs et des canaux sont créés. Celui de l'abbaye de Saint-Victor construit en 1148 pour actionner un moulin irriguait le domaine avant de pénétrer dans Paris pour se jeter dans la Seine. À Paris, il reste peu de trace de ces aménagements, sinon quelques noms de rue, dont la plus connue : la rue de Bièvre. Les moulins étaient échelonnés tout au long de la vallée. Bâtiments utilitaires, ils ont été remaniés ou démolis. Ceux qui restent sont très dénaturés et ont changé d'affectation. Dès le XV^e siècle, les eaux de la

Bièvre suscitérent aussi l'implantation d'ateliers et de fabriques ayant besoin d'eau : teintureries, tanneries⁷, peausseries, mégisseries, blanchisseries⁸, etc., en majorité disparues. Quelques bâtiments subsistent, dont une ancienne blanchisserie à Cachan et le plus mémorable : la manufacture des Gobelins construite au bord de la Bièvre en 1667.

Prenant sa source à Saint-Quentin-en-Yvelines, la Bièvre draine une vallée rurale en amont.

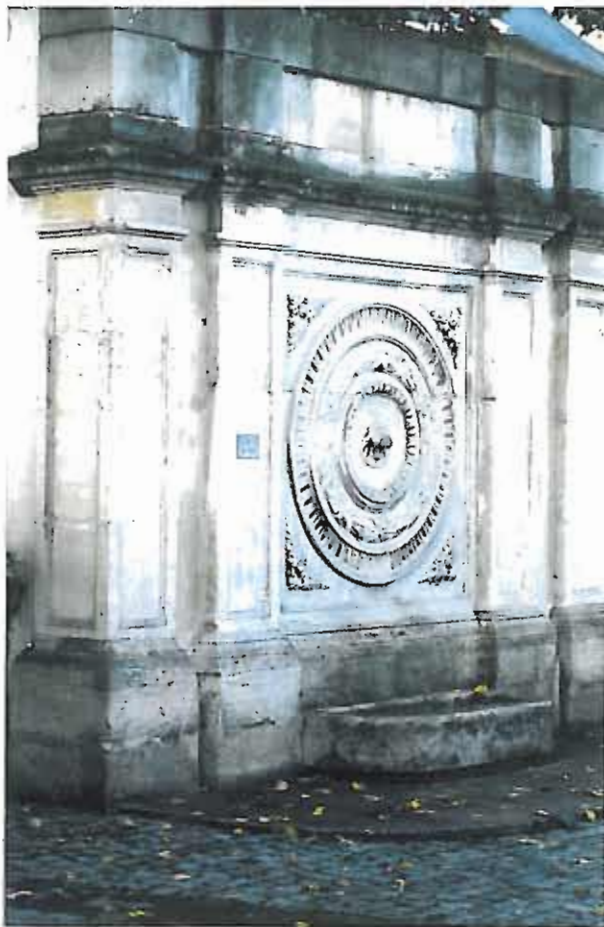
En 2000, son site a été classé à la hauteur de l'aqueduc de Buc qui amenait au XVII^e siècle les eaux du plateau de Saclay vers le parc de Versailles.

Rising at Saint-Quentin-en-Yvelines, the Bièvre is formed from run-off from the valley above.

The section at the Buc aqueduct which brought water from the Saclay plateau to the grounds of Versailles was listed in 2000.

J.L. Dubois/aurif





Puits et fontaines étaient nombreux dans les villages riverains de la Bièvre.

La fontaine de Cachan est l'une des plus belles de celles qui subsistent aujourd'hui.

There are large numbers of wells and fountains in the villages along Bièvre.

The Fontaine de Cachan is one of the finest examples still in existence.

J.L. Dubois/aurif



Les ponts et autres ouvrages architecturés

Les ponts anciens n'étaient que des petits ouvrages qui dans l'ensemble n'ont pas résisté au temps. Un inventaire serait cependant utile, car de nombreux ponceaux existent encore sur le réseau de rigoles du XVII^e siècle et dans les vestiges des parcs historiques. Parmi les ponts, il faut citer celui d'Amblainvilliers à Verrières-le-Buisson qui possède une voûte en berceau (XVIII^e siècle) et à Antony un pont ferroviaire datant de l'époque de construction des lignes ferrées. Tout au long de la rivière, existent aussi d'anciens ouvrages maçonnés. Parfois enfouis au cours du temps, ce sont des témoignages pouvant être mis à jour ou tout au moins conservés.

Les puits et les fontaines publiques

Nombreux avant les adductions d'eau, les puits jalonnaient le territoire. Il en reste quelques-uns dignes d'intérêt. Celui situé sur la place de l'église de Verrières-le-Buisson date de 1864. C'est un bel édicule en pierre calcaire alimenté par une pompe à bras.⁹

(9) Letourneur (Dominique) et Vialles (J.-B.), *Le canton de Bièvres, Inventaire général des monuments historiques et des richesses artistiques de la France*, éditions Images du patrimoine, Paris, 1990.

(10) Eydoux (Henri-Paul), *Monuments méconnus, Paris et Ile-de-France*, tome 2, Librairie Académique Perrin, Paris, 1977 ; voir aussi : Pérouse de Montclos (Jean-Marie), *op. cit.*

Le puits de l'hôpital de Bicêtre construit en 1725 par Germain Boffrand atteignait une dérivation souterraine de la Bièvre¹⁰. C'est une œuvre remarquable bien conservée, comprenant un puits de 5 m de diamètre et profond de 58 m, et une citerne de 20,5 m de côté sur 2,6 m de hauteur couverte d'une voûte à 9 travées d'arêtes retombant sur quatre piliers. Les fontaines distribuant l'eau potable ou agrémentant les parcs et les places étaient nombreuses jadis. Dans la vallée de la Bièvre, plusieurs fontaines historiques ont été démolies ou déplacées au cours du siècle dernier et celles qui subsistent sont souvent en mauvais état. L'inventaire du patrimoine en dénombre une dizaine digne d'intérêt. Les plus belles et proches du lit de la rivière se situent à Cachan : l'une datant de 1845, l'autre de 1935.

Les parcs et leurs jeux d'eau

La vallée de la Bièvre, de par sa situation entre Versailles et Paris, a suscité la construction de plusieurs châteaux au milieu de parcs. Malgré les destructions et dégradations, une quarantaine de parcs conservent des vestiges de leur ancienne splendeur : bassins, canaux, fontaines, nymphée, jeux d'eau... Les plus beaux éléments de patrimoine bien que souvent délaissés, se trouvent dans les parcs du Troussalet à Buc, du château de Jouy, des châteaux des Roches, de Vauboyen et de Silvy à Bièvres, du château de Velgénéis à Massy, du château Migneaux à Verrières-le-Buisson. De ce parc, il reste un lac avec deux îles plantées. Le parc de Sceaux conçu en 1673 par Le Nôtre est l'ensemble le plus remarquable de la vallée. À partir d'un terrain accidenté, Le Nôtre a organisé des perspectives agrémentées de jeux d'eau⁽¹⁾. L'eau captée au flanc des coteaux du Plessis-Robinson alimente le grand canal, les bassins, les fontaines, la grande cascade et le bassin de l'octogone. Des parcs plus récents existent aussi le long du cours de la rivière, en particulier le square Le Gall dans le XIII^e arrondissement. Construit en 1936, il possède un bassin qui donne une image de la Bièvre disparue dans cette partie urbaine.

(11) Magnol-Malhache (Véronique), Weill (Georges), *Jardins et paysages des Hauts-de-Seine*, Catalogue d'exposition, Archives des Hauts-de-Seine, Nanterre, 1992.



Inventorier et valoriser le patrimoine lié à l'eau

L'usage et la maîtrise de l'eau, élément indispensable à toute vie, ont laissé de nombreuses traces historiques dans la vallée de la Bièvre malgré les destructions et les altérations. Ce patrimoine plus ou moins sporadique, qui participe à la mémoire des lieux, mériterait d'être mieux inventorié et valorisé. À l'aval, là où la rivière n'est plus apparente dans le tissu urbain puisque canalisée et déviée ou parce qu'elle se trouve à un niveau d'altimétrie non compatible avec le rehaussement actuel des sols, seuls des réhabilitations et un nouvel aménagement de l'espace public permettront de faire revivre une partie du patrimoine perdu.

Regard n° 3 de l'aqueduc Médicis à Fresnes. À l'instar de tout le patrimoine lié à l'eau, de tels petits édifices du XVII^e siècle mériteraient d'être mieux mis en valeur.

Lunette n°3 on the Medici Aqueduct at Fresnes.

Like all waterway-related heritage, small structures of this kind from the 17th century deserve to better preservation.

J.L. Dubois/aurif

Water-related heritage along the Bièvre valley

Jean-Louis Dubois
laurif

For several years the river Bièvre has been the focus of much attention on the part of local residents, relevant authorities and town and country planning organisations. Rising in the new town and flowing through a range of rural sites before petering out in the suburbs it passes through a wealth of original and noteworthy parts of the area in terms of heritage. We would now like to present a category of heritage associated with the waterways.

The Bièvre is the only tributary of the Seine which runs through Paris, whence its historical importance. It rises near the Etang de Saint-Quentin (pond), runs through an entrenched valley which is still rural in its upstream reaches, then through an increasingly urban area between the Villejuif and Vélizy plateaus hits Paris at la Poterne des Peupliers and disappears into the city between the Butte-aux-Cailles and the Montagne-Sainte-Genève. Its natural course previously ran into the Seine between the Jardin des Plantes and Salpêtrière hospital¹.

The Bièvre was used very early on as a water supply, for irrigation and watering gardens as well as a source of power and for industrial activities. These forms of usage have produced some interesting works, many of which have unfortunately disappeared. In the 19th century, poor hygiene and heavy exploitation of the river by industry gradually transformed it into a sewer which had to be channelled and covered over², a scheme which affected the entire downstream area over a length of 11 kms, i.e. nearly one third of its course. Urban developments which were out of keeping and sites further marred the valley and its identity.

Although late in the day, the awareness of the heritage value of the river and architecture along the waterway is now manifest. Work has been undertaken to uncover the buried sections at Verrières-le-Buisson for example and the upstream sections of the site were listed in July 2000. There is still much water-related heritage visible in the valley ... waiting to be re-discovered.

The Gallo-Roman aqueduct at Rungis

Paris has counted on the Seine and the Bièvre for its water supplies for a long time. In Gallo-Roman times the waters of the valley were used extensively. An aqueduct was built in the 2nd century to bring the waters from the springs on the plateau de Rungis to the baths at Cluny and other places in Lutèce³. Its remains were discovered during archaeological digs on the site. The aqueduct followed the course of the ru de Rungis (brook), ran down the right bank of the Bièvre valley crossing at Arcueil, its narrowest point and then continued along the left bank. The aqueduct bridge at Arcueil was 14m high. Three column piers and a portion of the arch can still be seen in the structure of the Manoir des Arcs built in 1538. The remains of the Cluny baths comprise three large rooms, including the frigidarium, which still has its vaulted ridged ceiling supported by eight columns decorated with the prows of boats.

The Medicis Aqueduct

After falling into disuse the Gallo-Roman at Rungis aqueduct was discovered by chance in 1544 and plans were made to rebuild it from this time onwards. However, it was not until the Palais du Luxembourg was built for Maria de Medicis that a new aqueduct was planned to provide water to the château and its gardens and also provide water to part of the left bank⁴. Built by Thomas Francine and Salomon de la Brosse in 1623, the Medicis Aqueduct runs along a similar course to the Gallo-Roman aqueduct. It took water from the Rungis plateau to the Reservoir d'Enfer, a split tank under the Pavillon du Fontainer not far from the Observatoire. The aqueduct bridge at Arcueil abuts onto the remains of the antique bridge. It is built from painstakingly shaped and worked calcareous stone and its pier columns currently support those of the Vanne Aqueduct. Kiosks, water inspection points, of significant architectural interest, can be found all along the course of the Medicis aqueduct. The largest, such as those at Rungis and Fresnes, have skylight turrets on top. Inspection installation 25 is located in the garden of the La Rochefoucauld hospice near the Place Denfert-Rochereau in Paris.

The Vanne Aqueduct & the aqueduct bridge at Arcueil

In the middle of the 19th century when supplying drinking water to Paris was still proving a problem, Haussmann decided to catch spring water on a larger scale and commissioned the hydraulic engineer Eugène Belgrand to complete the scheme. The latter built a new aqueduct, completed in 1876, which brought waters from the sources of the Vanne caught 173 km to the south of Paris⁵. The aqueduct ran through Rungis, along the same route as the Medicis Aqueduct to the heights of Montsouris. The Arcueil

aqueduct bridge is without doubt one of the most outstanding hydraulic works of art in the Ile-de-France area. 990 m long, it runs 18m above the Medicis Aqueduct - the drop between its arches and the river Bièvre is 38m. Later, in 1900, another water supply aqueduct was built at Long and Lunain. It crossed the valley at a point which was slightly upstream but is not as high due to technical progress in terms of siphons. The reservoir where it ended at Montsouris comprised 3 600 pillars built under a mount topped with three kiosks covering the water inlets.

The Buc Aqueduct & water supply to the grounds at Versailles

In the 17th century the upper valley of the Bièvre was part of the royal estate of Versailles. Since the latter required extensive water supplies for its pools and water features a decision was taken to organise the systematic collection of run-off water using a chain of hydraulic works. This system, featured 200 km of channels and components over an area of 13 000 ha comprising aqueducts, pools, siphons and pumps activated by the wind and water mills⁶. A large number of works can still be seen in the upper basin of the Bièvre; on the plateau de Saclay which bear witness to the hydraulic techniques of the period. The most monumental work is the Buc Aqueduct which crosses the Bièvre Valley taking water to the Parc-aux-Cerfs reservoir. Built in 1686 by Thomas Gobert, the work features two levels which are 45m high and 580m long, comprising 19 arcades. Other heritage features which still exist today include the stonework of the old pond at Trou-salé, underground aqueducts, arched bridges made from millstone and the pavilion at the Etang de Saclay (pond) which houses the lock mechanisms.

(1) Cahiers de l'IAURIF, n° 125-126, Quarter 1, 1999.

(2) J.-K. Huysmans, *La Bièvre*, Paris, 1886 (The author describes the Bièvre at the turn of the century).

(3) Beaumont-Maillet (Laure), *L'Eau à Paris*, Hazan, 1991.

(4) Laporte (Philippe), *L'Aqueduc Médicis, ses souterrains entre Rungis et le palais du Luxembourg*, éditions OCRA, Paris, 1998.

(5) Gaillard (Marc), *L'eau de Paris*, éditions Martelle, Amiens, November 1995.

(6) Pérouse de Montclos (Jean-Marie) (publication director), *Le Guide du patrimoine, Ile-de-France*, Hachette, 1992, Collective work, Les étangs et rigoles du plateau de Saclay, éditions Amis de la vallée de la Bièvre, 1995. (Edited by the friends of the Bièvre valley, 1995).

Washing places & drinking bowls

In the past there were many washing places along the course of the Bièvre or set back from the river. Buildings dating back to the 19th century can still be found at Jouy-en-Josas, Bièvres, Vauhallan, Igny, Châtenay-Malahry and Verrières-le-Buisson. The remains of drinking bowls are rarer but one fine example - the horse bath at the entrance to the Parc de Sceaux - still remains.

Mills & workshops

The Bièvre was used early on as a source of power but its mills only became more commonplace in the 12th century with the rise of the abbeys resulting in the creation of reaches and channels. The one at the Abbaye de Saint-Victor was built in 1148 to turn a mill irrigating the grounds before entering Paris and running into the Seine. There are very few traces of such works in Paris itself apart from a few street names - the most famous of which is the rue de Bièvre. The mills were dotted along the valley. They were utilitarian buildings, which have since been re-worked or demolished. Those that remain have been significantly altered or been subject to change of use. From the 15th century onwards the waters of the Bièvre also resulted in the development of workshops and factories which needed the water such as dye works, tanneries, skin processing plants, taweries, laundries, etc. which have mostly vanished. A few buildings remain, however, such as the former laundry at Cachan, and the most memorable, the Gobelins factory built on the edge of the Bièvre in 1667.

(7) The tanneries and the leather and skin trade were regulated from the 15th century onwards. From the 17th century onwards, the industry was concentrated along the Bièvre at Paris and in neighbouring communes. The industry flourished for a long time before vanishing in 1930.

(8) From the 18th century onwards, laundries were located along the banks of the Bièvre. Firstly in the Faubourg Saint-Marcel and the Gobelins district, then upstream at Gentilly, Cachan and Fresnes in order to comply with hygiene measures. Altogether the three communes had over one hundred laundries in 1900.

(9) Letourneur (Dominique) & Vialles (J.-B.), *Le canton de Bièvres, Inventaire général des monuments historiques et des richesses artistiques de la France*, éditions Images du patrimoine, Paris, 1990.

(10) Eydoux (Henri-Paul), *Monuments méconnus, Paris et Ile-de-France*, Volume 2, Librairie Académique Perrin, Paris, 1977. C.f. also Pérouse de Montclos (Jean-Marie), op. cit.

(11) Magnol-Malhache (Véronique), Weill (Georges), *Jardins et paysages des Hauts-de-Seine*, Exhibition catalogue, Hauts-de-Seine archives, Nanterre, 1992.

Bridges & architectural features

Most of the old bridges, small works, have stood the test of time. It would be certainly be worthwhile to record an inventory of them since many underdrains and culverts dating back to the 18th century still exist on the network of channels and in what remains of the historic parks. Notable examples of such bridges include the one at Amblainvilliers at Verrières-le-Buisson which features a semi-circular vault (18th century) and at Antony a railway bridge dating from the time when the railway lines were constructed. Sometimes buried over the course of time the remains of the latter could be uncovered or at least conserved.

Wells & public fountains

Prior to creation of water mains there used to be many wells across the region. A few noteworthy examples still in existence today include the one situated at the church square Verrières-le-Buisson which dates back to 1864 which is a beautiful building made from calcareous stone with a hand pump for the water. The well at the Hôpital de Bicêtre built in 1725 by Germain Boffran was sunk to an underground branch of the Bièvre. It is a remarkable work - remarkably well conserved, comprising a well 5m in diameter and 58m deep and a tank measuring 20.5m on the side, 2.6m high which is covered by a vaulted roof section with 9 ridge bays supported by four pillars.

In olden times, numerous fountains were used to distribute drinking water and water the grounds. In the Bièvre valley, several historic fountains were demolished or moved during the last century and those remaining are often in bad condition. The heritage register lists ten as worthy of interest. The most attractive, closest to the river bed, are the ones at Cachan one of which dates from 1845 and the other from 1935.

Grounds & their water features

Due to its location between Versailles and Paris several châteaux have been built in the middle of the grounds along the Bièvre Valley. In spite of destruction and damage, forty grounds still retain the vestiges of their former splendour in the form of basins, canals, fountains, nymphs, water features... The most beautiful heritage of this kind, often in disuse, can be found in the grounds of Troussalet at Buc, the Châteaux at Jouy, Roches, Vauboyen and Silvy at Bièvres, the Château de Velgénéis at Massy and Château Migneaux at Verrières-le-Buisson whose grounds still feature a lake with two planted islands. The Parc de Sceaux designed in 1673 by Le Nôtre is the most outstanding scheme in the valley. The landscaper Le Nôtre designed views decorated with water features set off against a backdrop of rugged terrain. The water caught on the hillsides at Plessis-Robinson supplied the main canal, the pools, the fountain, the great waterfall and the octagonal pool. Grounds have

also been built along the river in recent times, in particular in the Square Le Gall in the 13th district. Built in 1936 it features a basin which gives an idea of what the Bièvre, no longer in this part of the city, used to be like.

Water-related heritage: recording an inventory & conservation

Water usage and management, indispensable to life, have left many historical traces in the Bièvre valley in spite of destruction and alterations. This more or less sporadic heritage is a feature of local history, which deserves better recording and conservation. Downstream, where the river disappears under the city, channelled and redirected or because it is at the wrong height now that the land is higher, only rehabilitation and new planning schemes for public space will enable a large part of the lost heritage to regain its former splendour.

La ville superposée

Le cas du faubourg Saint-Antoine

Dominique Hervier
Drac

La ville est sédimentation. Elle est à la fois le produit d'apports successifs et le théâtre de la mémoire.

Il est surprenant de voir combien des morceaux de ville ont mieux résisté que d'autres aux transformations du temps, combien les traces d'un passé parfois lointain sont encore bien vivantes et lisibles en eux.

Il faut savoir les lire et les comprendre, d'autant plus que le renouvellement urbain est au centre des préoccupations en ces temps d'évolution profonde du contexte législatif et réglementaire.

Une lecture de la ville

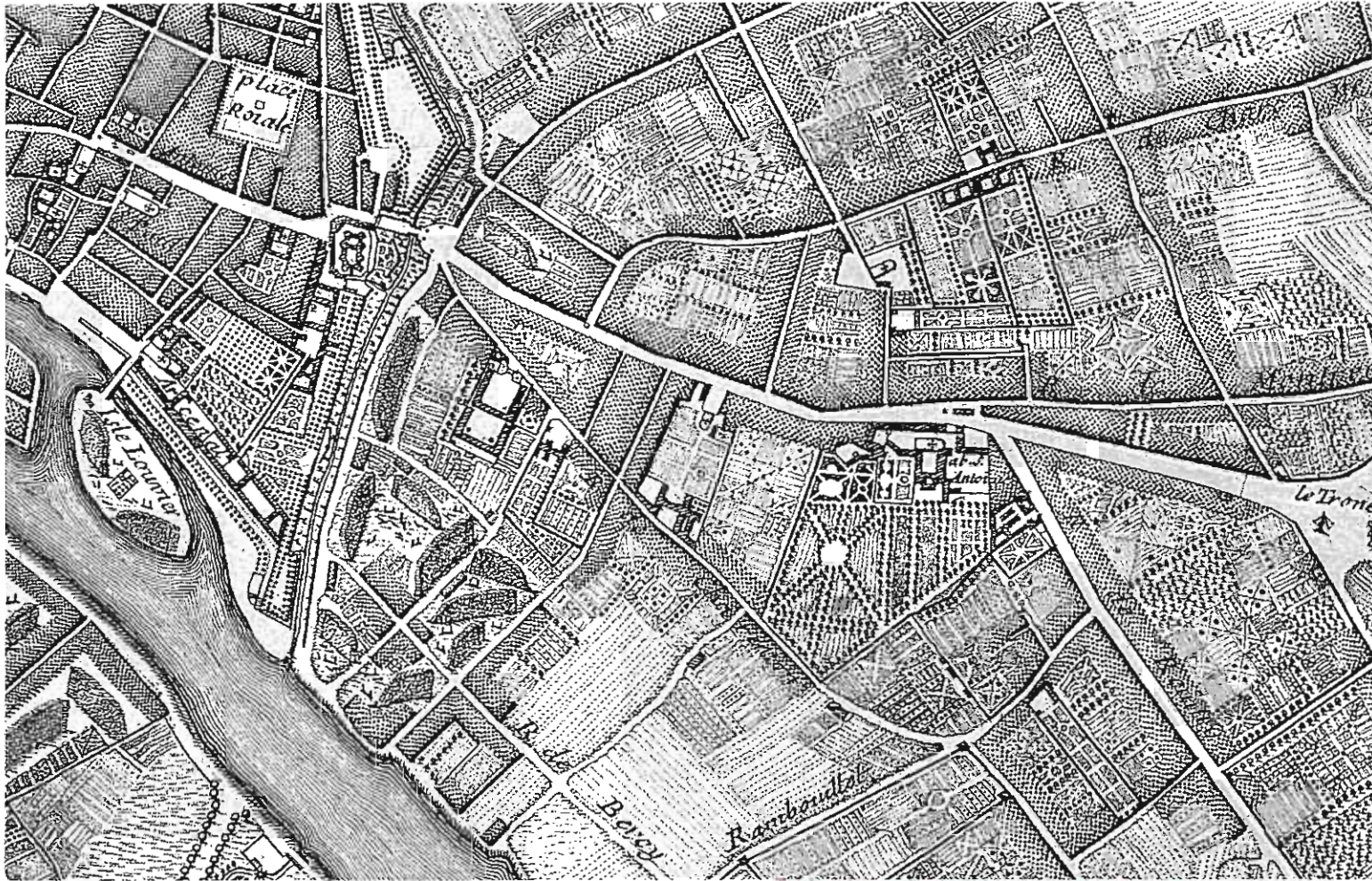
La ville, territoire du renouvellement permanent, où l'activité humaine dépose les signes architecturaux qui écrivent l'histoire est aussi le conservatoire de tous ces événements qui l'ont modifiée et organisée, pour transformer avec lenteur ou brusquerie son paysage.

Désormais aussi, la ville des réseaux, devenue «le territoire des cyborgs» selon la formule d'Antoine Picon, s'invente d'autres règles pour d'autres usages. Elle requiert alors plus que jamais une lecture rétroactive de ses composantes et sollicite du sociologue comme de l'historien de l'architecture la rédaction d'un mode d'emploi⁽¹⁾.

On observe à Paris des cas étonnants de résistance au renouvellement qui défient la volonté des hommes, comme si certains édifices portaient en eux une force d'enracinement indépendante des projets qui se développent aux alentours.

(1) Conservateur général du patrimoine et Conservateur régional de l'inventaire général en Ile-de-France

(2) Picon (Antoine), *La ville, territoire des cyborgs*, Besançon, l'Imprimeur, 1998.



De même, la pérennité de certains parcours, issus de cheminements de l'époque gallo-romaine et du haut Moyen Âge comme les rues Saint-Jacques, de la Tombe-Issoire, de Vaugirard, ou encore la rue Saint-Denis, constituent des marqueurs de la ville d'autrefois ; tandis qu'au cœur de certains îlots demeurent des découpages parcellaires et des vestiges architecturaux témoins d'autres époques. C'est assurément dans les secteurs de Paris qui ont échappé aux décisions haussmanniennes, dans les anciens villages annexés en 1860, dans certains faubourgs qui font désormais partie intégrante du centre de la ville qu'il est le plus facile de procéder à une reconstitution de ces emboîtements fondateurs de la cité d'aujourd'hui.

Pour opérer cette lecture de la ville superposée, plusieurs fils conducteurs sont à notre disposition et celui qui procède d'une lecture alternative de la ville et de la campagne est peut-être un des plus essentiels³. Un autre filon important est la permanence des activités humaines, la pérennité de la vocation économique d'un secteur. Le quartier des Halles autour de Saint-Eustache qui a conservé du Moyen Âge à 1965 la même vocation a constitué un champ d'observation fécond qui a permis jadis à une équipe du CNRS de jeter les fondements d'une lecture novatrice du tissu urbain parisien⁴.

Alors que dans beaucoup de quartiers des opérations d'urbanisme font table rase et ne permettent plus de comprendre la ville dans toutes ses épaisseurs, qu'ailleurs les « villes nouvelles »

Sous l'Ancien Régime, la présence des chantiers de bois nécessaires à la construction et au chauffage a marqué l'identité du faubourg.

At the time of the Ancien Régime yards for construction timber and firewood were a typical of the district.

laurif

s'installent sur des terres agricoles dont le souvenir ne peut leur servir d'ancrage, le cas du faubourg Saint-Antoine permet encore aujourd'hui d'opérer ces coupes chronologiques qui mettent en valeur l'interaction durable entre société et urbanisme, entre usage et architecture.

(3) Sur la question des limites et de l'osmose entre faubourgs et campagnes voir les ouvrages de John Merrimann, ainsi que Rouleau (Bernard), *Village et faubourgs de l'Ancien Paris. Histoire d'un espace urbain*, Paris, Le Seuil, 1985, p.107-110.

(4) Boudon (Françoise), Chastel (André), Couzy (Hélène), Hamon (Françoise), *Système de l'architecture urbaine, le quartier des Halles à Paris*, Paris, CNRS, 1977.

Une reconstitution possible des strates urbaines au faubourg Saint-Antoine

Dans la partie de la capitale qui se situe à l'est de l'enceinte de Philippe Auguste, le **faubourg Saint-Antoine**, aujourd'hui partagé entre les XI^e et XII^e arrondissements par la rue du Faubourg-Saint-Antoine, fait partie de ces faubourgs si proches du cœur de la ville qu'ils nous semblent aujourd'hui en faire complètement partie et qu'ils ne présentent, à première vue, que des caractéristiques urbaines. Or, ce faubourg dont l'autre visage tient à des caractéristiques empruntées aux villages et aux campagnes environnantes **a conservé, jusqu'à ces toutes dernières années, une spécificité qui incite à reconstituer son histoire architecturale**⁵. La singularité de ce secteur, au regard du thème traité dans ce numéro, permet donc de se livrer à un exercice de décryptage d'autant plus passionnant qu'il s'oriente dans plusieurs directions : topographique, typologique et aussi bien sûr chronologique. **Le faubourg constitue ainsi un territoire urbain complexe mais relativement lisible, façonné par des activités humaines bien typées où s'imbriquent étroitement habitat et lieux de travail, artisanat, industrie et commerce**. À ce titre, il représente dans Paris, une survivance devenue rare, car selon les arrondissements et les quartiers, ici l'urbanisme haussmannien, là les destructions consécutives à la dernière guerre, ou encore

d'une façon générale l'application des règlements ont érodé les couches successives qui composent le tissu urbain et rendent sa lecture difficile.

Il n'est pas inutile au début de ce propos de présenter les éléments qui facilitent cette lecture. Ils constituent en eux-mêmes une clef d'explication qui confirme *a posteriori* l'observation patiente du terrain. Tout d'abord, à la différence du centre de la ville, le faubourg Saint-Antoine ne recèle que peu d'édifices identifiés historiquement : l'abbaye de Saint-Antoine, l'église Sainte-Marguerite, le temple protestant de Bon-Secours ou encore Saint-Antoine-des-Quinze-Vingt, la Folie Titon et l'hôtel de Mortagne. Rien de comparable à la densité d'édifices majeurs qu'offrent les arrondissements centraux de Paris, sujets à de permanents renouvellements architecturaux. Le territoire, très propice au maintien de la trame parcellaire, n'accueille guère ces créations architecturales qui font les beaux jours des autres quartiers et n'attire que sporadiquement maîtres d'ouvrages et maîtres d'œuvre de renom. Ici, l'architecture est ordinaire, banale à première vue. Elle se renouvelle sur elle-même comme les récifs coralliens, selon l'heureuse expression de Patrick Geddes⁶. Le secteur, de ce fait, conserve traces, indices, mémoire de ses origines et il s'en nourrit pour se renouveler dans la continuité des activités humaines. En effet, le faubourg, depuis le Moyen Âge, est terre d'artisans, d'ouvriers à façon et ce sont leurs pratiques qui font lentement évoluer les types de constructions. On assiste ainsi à un phénomène comparable à celui de l'architecture rurale vernaculaire où l'évolution des modes de culture et d'élevage entraînent des aménagements architecturaux sans que changent fondamentalement les procédés et les matériaux de construction. À ce propos, il faut remarquer que les théoriciens de l'architecture ne se sont jamais penchés sur la manière de vivre et de travailler de l'artisan alors que l'ouvrier, au cours du XIX^e siècle est l'objet de leur préoccupation et que se multiplient les recueils de modèles sur les établissements industriels, le logement ouvrier, les équipements sociaux, sans qu'on trouve l'équivalent sur l'artisan, ses besoins sociaux et techniques. Voilà peut-être paradoxalement une des raisons qui ont contribué à la conservation de traces lisibles du palimpseste urbain⁷.

(5) Hervier (Dominique), Férault (Marie-Agnès), Boudon (Françoise), *Cahiers du Patrimoine*, n°51, «le faubourg Saint-Antoine, un double visage», Paris, APPIF, 1998, 200 p., 223 illus., cartes, dessins.

Drac d'Ile-de-France, Centre de documentation de l'architecture et du patrimoine, dossiers d'inventaire topographique établis par Évelyne Saint-Paul, Marie-Agnès Férault et Dominique Hervier, 1985-1989.

Nicolas Faucherre, *Le site du futur Opéra-Bastille*. Rapport de sondages archéologiques, février-mai 1985, 33 p., illus., cartes, Drac, Service régional des antiquités historiques.

Hélène Delannoé, *Le Souverain Faubourg, le faubourg Saint-Antoine et les métiers du Meuble*, Dir. du Patrimoine, 1987, 243 p., cartes et illus., rapport dactylographié.

(6) Geddes, Patrick cité par J.-B. Minnaert in *Revue de l'art*, n°125, p.83

(7) Hervier, Férault, Boudon, *op. cit.* p.63-81, «Manière d'habiter et de travailler», Hamon (Françoise) «Cours et forces motrices» in *Le faubourg Saint-Antoine, architecture et métiers d'art*, sous la direction de Jean-Baptiste Minnaert, Paris, AAVP, 1998.

Jusqu'au début des années 1980, les historiens ont été les seuls à s'intéresser au faubourg Saint-Antoine et ils nous indiquent bien les raisons de ce désintérêt de la part des théoriciens et puis des historiens de l'architecture⁸. Leurs travaux mettent en lumière une structure familiale, des tâches qui s'exécutent la plupart du temps à domicile, c'est le travail «à façon», et quelques grands marchands «merciers», qui concentrent les produits à proximité de Paris. On assiste à une extrême spécialisation et donc atomisation de la fabrication jusqu'au premier tiers du XIX^e siècle. Rien dans ces pratiques familiales ne favorisent la normalisation architecturale⁹.

Dans le domaine de l'urbanisme, aucun des innombrables projets de restructuration de l'entrée du faubourg vers la Bastille, qui fleurissent à partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle ne trouve le chemin de la réalisation, indiquant ainsi l'extraordinaire force de résistance de la patte d'oie constituée par les rues de La Roquette,



*Cour de la Maison Brulée,
rue du Faubourg-Saint-Antoine :
les vastes cours bordées de longues façades
sont caractéristiques
de l'urbanisme du quartier.*

*Cour de la Maison Brulée,
rue du Faubourg-Saint-Antoine.
Vast courtyards bordering long facades
are typical urban architectural features
of the district.*

Inventaire général/P. Rivière/ADAGP

Méthode de lecture des affleurements

«Sous chaque ville existe une autre ville, et sous cette ville, encore une autre ville» écrivait Michel Melot ; et de poursuivre : «Comprendre la ville, c'est savoir la représenter»¹¹. Pour parvenir à détecter sous une fruste apparence la complexité du faubourg, il fallait mettre en œuvre une démarche tout à la fois de terrain et de recherches en archives. Au début des années 80, une étude d'inventaire commandée par la sous-direction des Monuments historiques du ministère de la Culture et de la Communication qui avait pour objectif d'établir un diagnostic architectural sur les alentours du futur opéra Bastille entreprend ainsi de constituer un outil d'information parcelle par parcelle de tous les bâtiments dont on pressentait qu'ils allaient être soumis à de multiples pressions.

du Faubourg-Saint-Antoine et de Charenton¹⁰. À l'autre extrémité de l'histoire de ce territoire, observons la percée haussmannienne (encore que le premier projet soit antérieur aux travaux d'Hausmann et sa réalisation en deux temps, 1887 et 1895, postérieure), celle de l'avenue Ledru-Rollin qui coupe en deux le faubourg. On peut encore constater sur le terrain que le passage de La Bonne Graine, ouvert en 1825, interrompu en 1895 par le tracé de cette avenue, se poursuit encore aujourd'hui de part et d'autre.

(11) Hervier, Féral, Boudon in *Le faubourg Saint-Antoine, un double visage*, préface de Michel Melot, p.15.

(8) Monnier (Raymonde) *Le faubourg Saint-Antoine (1789-1815)*, Paris, Société d'études robespierristes, 1981, 367 p., figs. et tout récemment, «L'industrie des métaux» in *Le faubourg Saint-Antoine, architecture et métiers d'art*, op. cit., p.104-106. Sur le rôle du faubourg dans l'histoire de l'ébénisterie, on se reportera à Verlet (Pierre), *Les meubles français du XVII^e siècle*, Paris, PUF, 1955-1956. Sur les constructions du XX^e siècle, Pauline Prévost-Marcilhacy vient de faire le point in *Le faubourg Saint-Antoine, architecture et métiers d'art*, op. cit., «Le logement social», p.170-174.

(9) Ceci reste valable jusqu'au Second Empire. À partir de 1860, plusieurs indices témoignent de l'influence de l'architecture en usage dans les branches voisines de l'industrie. Des cours comme celles des Bourguignons, 79 rue du Faubourg-Saint-Antoine, ou la cour Hennel témoignent de l'intérêt de certains architectes. Hamon (Françoise), «Londres, Paris, Bruxelles (1830-1855)». À la recherche du modèle du logement ouvrier» in *Monuments historiques*, n°180, 1992, p.38.

(10) Catalogue de l'exposition *Sous les pavés la Bastille, archéologie d'un mythe révolutionnaire*, CNMHS, 1989.

On voulait, entre autres, être en mesure d'accompagner les évolutions architecturales. La méthode, analytique dans un premier temps, se devait donc de prendre en compte l'ensemble du bâti grâce à un repérage informatisé, procédure devenue banale depuis lors, et c'est chemin faisant qu'est apparu l'enchevêtrement des activités et les réponses architecturales évolutives qui en étaient la conséquence. En ce sens, repérer les traces des premières maisons de campagne, des premiers lotissements, la formation des cours par la prolifération des immeubles artisanaux et leur transformation en cours industrielles, n'a pu s'opérer que par l'effet d'une lecture globale du territoire et une plongée minutieuse dans les fonds notariaux, un recours systématique à toutes les sources archivistiques, iconographiques et cartographiques.

On eut même recours sur le site de l'Opéra Bastille à des fouilles archéologiques qui permirent de retrouver, à l'emplacement de l'ancienne Cour de la Planchette, du matériel de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle¹².

(12) Hervier (Dominique) avec la collaboration de Saint-Paul (Evelyne) et Férault (Marie-Agnès), *Le faubourg Saint-Antoine à Paris, évolution architecturale, XVII^e-XX^e siècles*, 2 volumes multigraphiés, contrat n°86 77 004 0020 27 501, ministre de la Culture, de la Communication et des grands travaux, novembre 1991, consultable à la Drac, centre de documentation de l'architecture et du patrimoine.

(13) Sur le rôle des exemptions dans la formation des bourgs monastiques voir les travaux de Didier Méhu et sa communication Bourgs monastiques et réseaux urbains, deuxième journées d'études de la société française d'histoire urbaine «Villes neuves villes nouvelles», Marne-la-Vallée, 17-18 novembre 2000.

(14) Bourquin (Marie-Hélène), «L'approvisionnement de Paris en bois de la Régence à la Révolution», in *Travaux et recherches de la Faculté de Droit et de Sciences économiques de Paris*, série «sciences historiques», n°16, Paris, PUF, 1970.

Aux origines médiévales : chantiers de bois et abbaye des Dames de Saint-Antoine

Plusieurs phénomènes expliquent la formation du faubourg Saint-Antoine. Tout d'abord, il faut prendre en compte cette situation géographique à l'est de Paris entre deux pôles forts de la monarchie, le château du Louvre et celui de Vincennes. Dès 1162, Louis le Jeune fait en effet construire à Vincennes un petit pavillon de chasse que le chemin dit de Paris relie à la ville.

Ensuite, la présence d'un établissement religieux puissant a été déterminant. En 1198, à une distance d'environ deux kilomètres de l'actuelle place de la Bastille, Foulque, curé de Neuilly, fonde une maison chargée d'accueillir les femmes dévotées. En 1204, l'évêque de Paris décide de transformer cette petite communauté en une abbaye rattachée à l'ordre de Cîteaux. À partir de là, l'établissement monastique de Saint-Antoine ne cesse d'étendre sa juridiction sur un vaste territoire ; richement dotée, elle se constitue des réserves foncières et grâce à l'octroi de privilèges royaux y attire et retient une population nombreuse d'artisans¹³.

À la fin du XIV^e siècle, la construction de la bastille Saint-Antoine puis la présence dès le milieu du XVI^e siècle d'une porte du même nom confirme l'existence du faubourg.

Dès lors, la lecture des anciens plans de Paris indique quelques maisons le long des chemins de Charenton, de la Roquette, de Charonne et surtout de la rue du Faubourg-Saint-Antoine et derrière cette mince frange construite,

la présence des jardins maraîchers et surtout des chantiers de bois flotté. Les uns disparaîtront peu à peu tandis que les emplacements des chantiers durent encore de nos jours : ce sont quelques-unes de ces fameuses grandes cours qui caractérisent le secteur.

Avec les chantiers de bois nous voici en présence d'un des marqueurs de l'identité du quartier. Il faut savoir que sous l'Ancien Régime et jusqu'au premier tiers du XIX^e siècle, la Provision de Paris joue un rôle économique considérable, puisqu'elle conditionne l'alimentation en bois d'œuvre mais aussi de chauffage des Parisiens¹⁴. Le bois flotté arrive par la Seine de toutes les forêts de l'Est et du Centre de la France, il est déchargé sur la rive droite, au port au Plâtre (en partie l'actuel port de la Râpée), au port de la Grève (actuel quai de l'Hôtel de Ville) et au port de Saint-Paul (actuel port des Célestins). De là, des marchands de bois le font tirer sur de vastes emplacements libres où il est empilé sur cinq à six mètres de hauteur. Durant tout l'hiver les Parisiens viennent s'approvisionner pour tous les besoins domestiques. C'est ainsi que de vastes espaces libres vont être conservés. La toponymie garde aussi le souvenir de ce premier usage comme en témoigne la Cour du chantier ou Le passage du chantier cependant, très tôt, la densification du quartier entraîne sur le pourtour de ces emplacements des constructions et lorsque le charbon aura supplanté le bois, les espaces libres attireront des opérations de lotissement. Si bien que ces réserves foncières ont constitué un facteur favorable à la multiplication des ateliers à partir de 1830-1840 comme en témoigne la confrontation du plan de Vasserot avec les plans relevés sous le Second Empire faisant apparaître la densification du bâti sur le pourtour des cours.

L'évolution du Passage du Cheval Blanc, dont l'emplacement occupé sur le plan de Vasserot en 1836, par des tas de bois, apparaît presque entièrement bordé de cours (cours de juin, de mars...), à partir des années 1860 est un bon cas d'es-pèce¹⁵ (carte, extrait du Vasserot, extrait du Turgot avec tas de bois).

Ce sont donc deux facteurs importants, l'activité des négociants de bois de chauffage qui font rapidement fortune et la présence d'une grande abbaye, reliée à Paris par une chaussée fréquentée, qui vont nous mettre sur la piste d'une compréhension rétroactive de l'évolution architecturale du secteur.

Maisons de maîtres et origine des cours

Une exploration des sources notariales confrontée avec les données du terrain montrent en effet que dès le milieu du XVII^e siècle, des marchands de bois d'œuvre, propriétaires de ces terrains vacants ont l'idée de les rentabiliser en y construisant des demeures qui tiennent à la fois de la ville et de la campagne. Ainsi, en 1652, sur le plan de Gomboust apparaissent entre les chantiers de bois et les jardins maraîchers, une vingtaine de maisons, situées perpendiculairement aux rues du Faubourg-Saint-Antoine, de Charenton, de Lappe et entourées de jardins. Installées en retrait des rues, elles ressemblent à ces grosses maisons soignées qu'offrent souvent les villages des environs de Paris. Plusieurs d'entre elles sont encore aujourd'hui visibles, installées en cœur d'îlots sur de grandes parcelles régulières. Constituées d'un seul corps de logis dont le pignon est perpendiculaire à la rue, elles se distinguent d'hôtels voisins du Marais, comme celui de Sully,

par l'absence de portail sur rue et de pavillons ordonnancés. De plan rectangulaire, simple en profondeur, ces maisons de maître offrent la suite de pièces en enfilade traditionnelle de l'appartement du premier étage des hôtels parisiens : antichambre, chambre, garde-robe et cabinet. L'escalier à balustres en bois et plus rarement en fer forgé constitue le morceau de bravoure d'une architecture au demeurant fort modeste. Nous sommes là en présence d'un type d'habitation d'origine rurale transplanté dans un milieu qui s'urbanise progressivement. Si quelques-unes de ces maisons de maître se sont conservées 31-39, rue du Faubourg-Saint-Antoine, Cour Saint-Joseph, Cour de l'Étoile d'Or et Cour du Bel-Air, en revanche, et on en comprend bien la raison, les jardins d'agrément que décrivent les textes avec orangers, toile peinte, treillage en berceau, serre chaude, plates-bandes entourées de petits buis ont été remplacés dès le début du XVIII^e siècle par des hangars pour faire sécher le bois d'œuvre, des écuries, des logements plus modestes pour les artisans qui trouvent dans ce milieu alvéolaire des espaces favorables au développement de leurs activités. Un autre usage de ces vastes espaces est donc en train de naître ; la cour privée est en passe de devenir une cour commune¹⁶.

(15) Hervier (Dominique) «Aménagement de l'espace et usages du bois» in *Le bois dans l'architecture*, collection des Actes des colloques de la Direction du patrimoine, n°14, p.148-153, Paris, Picard, éd. Association pour la connaissance et la mise en valeur du patrimoine, 1995.

(16) Hervier, Férault, Boudon, *op. cit.*, 3e partie, Monographies, p.116-165 et particulièrement les monographies de la Cour de l'Étoile d'Or, des 31-39, rue du Faubourg-Saint-Antoine et des Cours du Bel-Air et de la Maison-Brûlée.



Escalier du XVII^e siècle dans une maison de maître dans la cour de l'Étoile d'Or.

Plusieurs de ces maisons, construites par les marchands de bois de l'époque, sont encore visibles au cœur d'îlots.

17th century staircase in the family mansion in the Cour de l'Étoile d'Or.

Several such houses built by timber merchants from the period can still be seen at the heart of the blocks between streets.

© Inventaire général/P. Rivière/ADAGP

Cour rue Ledru-Rollin : même les cours réalisées à la fin du XIX^e siècle respectent une tradition constituée deux siècles auparavant.

Courtyard on the rue Ledru-Rollin. Courtyards built at the end of the 19th century still followed a tradition dating from over two centuries ago.

© Inventaire général/P. Rivière/ADAGP

La cour artisanale

En effet, pour la plupart des Parisiens, le caractère marquant de l'urbanisme du faubourg Saint-Antoine est la présence de vastes cours bordées de longues façades aux percements réguliers et rapprochés dans lesquelles on pénètre par de hautes portes cochères, hauts lieux des métiers de l'ameublement.

Ces métiers, mais aussi ceux du textile, de la céramique ou du papier peint nécessitent de disposer de hangars et d'entrepôts, d'une manière générale d'espaces à l'air libre pour effectuer toutes sortes d'opérations. Tout naturel-

lement, l'emplacement des chantiers de bois et les terrains autour des maisons de maître permettent d'accueillir des constructions utilitaires dès le début du XVIII^e siècle, comme on le voit bien sur le plan de Turgot. À l'instar de ce qui se passe dans de nombreux villages des environs de Paris, où de petites maisons de vigneron ou de carriers se disposent autour d'une cour commune, phénomène que l'on peut observer à Mandres-les-Roses par exemple, les immeubles artisanaux se développent à partir du premier tiers du XIX^e siècle sur le pourtour des cours qui s'enfoncent dans la profondeur des îlots¹⁷.

L'extrême atomisation des tâches au sein d'un même domaine, — l'ameublement met en relation plus de vingt-cinq métiers —, est liée à la pratique du travail à façon exécuté à domicile. Les artisans vont ainsi s'installer dans de petites unités constituées d'une chambre, d'une cuisine et d'une pièce pour travailler ; on vit et on travaille au même endroit, les objets ainsi fabriqués sont ensuite livrés à domicile à des marchands-fabricants. Au XVII^e siècle, les artisans sont installés dans des maisons ordinaires qui subsistent d'ailleurs encore comme celles des 3, 4 et 6, rue de Lappe mais par la suite, ils s'organisent dans des immeubles artisanaux construits à dessein pour répondre au regroupement des spécialités. Ces bâtiments d'une grande austérité sont desservis par d'amples escaliers dont les larges cages facilitent une intensive circulation de bois à travailler et de meubles à livrer. Ils sont abondamment éclairés par des fenêtres rapprochées dont le module évolue au cours du XIX^e siècle pour finir par envahir toute la surface murale se rapprochant ainsi de la baie d'atelier.

Cette forme d'organisation du bâti est si bien adaptée aux usages qu'en 1897, lors de la percée du deuxième tronçon de l'avenue Ledru-Rollin (qui entraîne la suppression d'un petit parcellaire bâti se développant jusqu'à la rue Saint-Nicolas), les promoteurs reconstruisent trois grandes cours artisanales qui s'étendent d'une rue à l'autre. La Cour Hennel est d'une architecture en brique et pierre particulièrement soignée qui renoue avec l'usage et témoigne à la fin du XIX^e siècle d'une tradition constituée deux siècles auparavant.



(17) Hervier, Férault, Boudon, *op.cit.* p.47-48, figs.

Une conséquence des privilèges royaux accordés aux artisans du faubourg a eu des effets architecturaux non négligeables : en effet, la liberté de produire s'assortit d'une contrainte commerciale qui oblige à vendre sur place et interdit d'aller proposer les marchandises dans Paris. Cette contrainte a engendré deux types de phénomènes.

À partir de la seconde moitié du XVIII^e siècle, on observe une concentration significative de riches marchands et de notables, propriétaires de belles maisons au début de la rue du Faubourg-Saint-Antoine. Ainsi, Cercous, Bricart, Héricourt, Desescoutes, Damoye s'installent-ils face à la Bastille et à la porte Sainte-Antoine, le plus près possible de Paris, et font-ils construire des maisons et des immeubles qui tranchent par la qualité de leur décor sur le voisinage. Chez la veuve du marchand mercier Héricourt, un superbe escalier en fer forgé permet aux acheteurs d'accéder aux salles d'exposition de l'étage (n°14 à 18 rue du Faubourg-Saint-Antoine). Ces maisons bien construites, dont les espaces sont toujours en usage (stockage dans les étages, présentation du mobilier au rez-de-chaussée), témoignent aux côtés des immeubles magasins postérieurs de la pérennité de la ville du siècle des Lumières.

L'autre phénomène, moins perceptible de la rue, mais très largement répandu, consiste à ménager dans les ateliers des logements et aussi des espaces d'accueil pour la clientèle, véritables galeries d'exposition luxueusement aménagées notamment chez les miroitiers : Alexandre avec sa galerie mauresque disparue ou encore Robcis dont le magasin est toujours visible au 38, rue du Faubourg-Saint-Antoine. Ainsi, encore dans la seconde moitié du XIX^e siècle, lieux et travail et de vente se

*Cour Saint-Joseph,
5 rue de Charonne à Paris XII^e :
chaque étage était souligné
de bandeaux peints,
aujourd'hui effacés,
qui indiquaient
les spécialités des artisans.*

*Cour Saint-Joseph
at 5 rue de Charonne
in the 12th district of Paris.
Each floor was underlined
in color-coded paint indicating
the artisan's specialties
(since erased).*

© Inventaire général/P. Rivière/ADAGP



regroupent selon une tradition ancrée depuis plusieurs siècles. Mieux encore, les magasins généralistes comme À la Belle Fermière, 4, rue du Faubourg-Saint-Antoine ou Félix Potin à l'angle de l'avenue Ledru-Rollin et de la rue du Faubourg-Saint-Antoine ménagent des logements pour leurs vendeurs dans les étages supérieurs, tant est forte la tradition qui fait que l'on vit et que l'on travaille sur place au faubourg¹⁸.

(18) Les contraintes commerciales dues aux exemptions royales par rapport au régime des jurandes parisiennes imprègnent encore fortement au XIX^e et XX^e siècles les programmes architecturaux des immeubles magasins alors que partout ailleurs à Paris à partir du Second Empire on éloigne les logements du personnel des magasins. Sur cette question, Hervier, Férault, Boudon, *op. cit.* p.83-92.

*Cour de Bourgogne,**74 rue du Faubourg-Saint-Antoine.**Quelle politique urbaine mettre en œuvre,
permettant de préserver ce quartier**sans le scléroser ?**Cour de Bourgogne,**74 rue du Faubourg-Saint-Antoine.**What urban development policy
should be implemented to preserve the district
without turning it into a museum ?*

© Inventaire général/P. Rivière/ADAGP

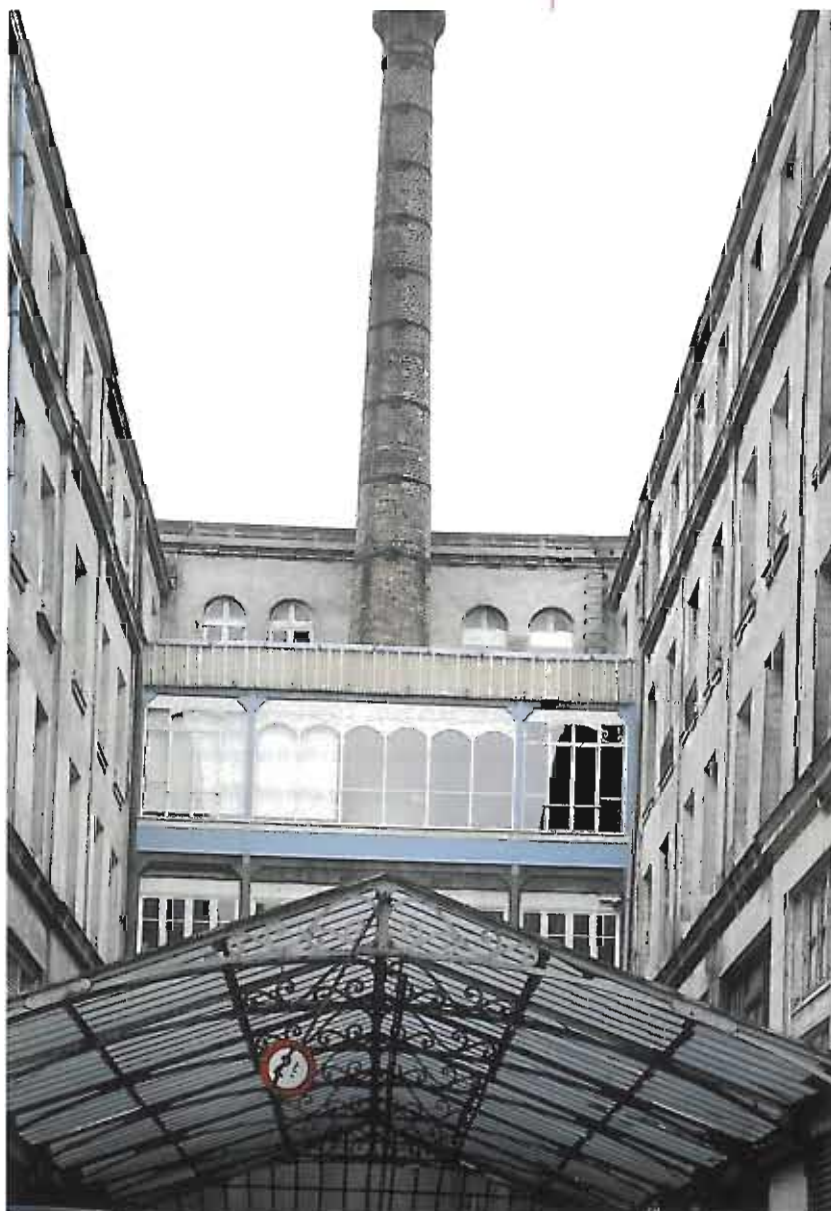
Cette étroite imbrication entre les fonctions de fabrication et celle de vente a eu une conséquence importante pour l'épiderme des façades. En plus des enseignes, les artisans ont eu besoin d'inscrire sur les murs des immeubles artisanaux des indications manuscrites ou imagées pour permettre au chaland de se repérer dans le dédale des cours et des passages. On pouvait encore naguère repérer des pans entiers de murs recouverts d'enduits colorés aux tons saturés : bleu outremer, vert canard, rouge sang de bœuf. Le plus bel exemple se trouvait

Cour Saint-Joseph où chaque étage était souligné de bandeaux peints indiquant les spécialités des artisans ; un ravalement drastique a tout effacé, seule y a été repeinte une main dont l'index pointe vers la Cour Jacques Vigués pour y diriger le visiteur. Les indications de noms d'artisans, de produits ou de techniques s'y détachaient en couleurs claires sur des murs très foncés. À cet égard, la pratique actuelle des ravalements clairs ou ocrés est un contresens par rapport aux traditions du faubourg et s'appuie sur une lecture hâtive des ravalements récents.

Y-a-t-il un avenir pour la ville superposée ?

«Il lui montra le débouché de la rue de Charonne, avec ses vieilles fenêtres, ses mansardes, ses murailles ornées, le pan de muraille de la fontaine qui faisait rêver d'un château ou d'un parc, puis revenant de quelques pas en arrière, l'entrée des cours encombrées, profondes et tortueuses ; tout cela est plein d'ateliers, de pots à colle, de pots de vernis, d'ouvriers spécialistes qui ont mauvais caractère, et qui croient encore que le vingtième siècle verra le règne de la justice et de la paix». Lorsque Jules Romain écrit ces lignes peu d'années avant la Second Guerre mondiale⁽¹⁹⁾, a-t-il entendu parlé de l'ilot insalubre n°6 et du projet qui failli en 1938, raser une grande partie du faubourg jusqu'à la Bastille, vouant à la démolition ses vieilles bâtisses, repaires des miasmes et des maladies ?

(19) Romain (Jules) *Les hommes de bonne volonté*, Française, p. 246, Paris, livre de poche, 1929-1943.



Connait-il le projet de Le Corbusier ou celui de Georges Sébille qui veut en 1936 tracer de la Bastille à la Nation une avenue de la Révolution française large de 65 mètres²⁰ ? On le sait, les alertes ont été chaudes et nombreuses encore récemment, quelques opérations de recomposition urbaine imposent au tissu urbain ancien des implants bien voyants en rupture avec la trame parcellaire²¹.

Mais désormais le débat est public, sur les options possibles, table rase, muséification, transformation, et les associations sont parties prenantes. Un des grands mérites de la récente publication de l'action artistique à la ville de Paris, «Le faubourg Saint-Antoine, architecture et métiers d'art» a d'ailleurs été de poser clairement la question²². Que faut-il sauvegarder ? Quelle extension donner à ce pan de ville si particulier ? Que peut-on attendre des protections Monuments historiques (deux douzaines environ sur le secteur), au demeurant assez peu adaptées à ce type de patrimoine architectural ? Le plan d'occupation des sols parisien étant franchement inadéquat ici, la solution plutôt qu'une révision (votée en juin 1998) ne serait-elle pas

de mettre sérieusement en œuvre un Pos fin ou encore d'établir une ZPPAUP ? Jean-Baptiste Minnaert, dans un plaidoyer pour le banal et le phénomène de sédimentation architecturale, nous indique une voie qui serait d'ailleurs à envisager pour bien d'autres villes ; «Que voulons-nous conserver au faubourg Saint-Antoine ? Que souhaitons-nous y ajouter ? Que devons-nous nous interdire d'y soustraire ? Toute la difficulté est d'étaler, comme on dit en mer d'une tempête, la violence de la mutation, de tracer une ligne de partage, acceptable par tous, entre conservation et transformation... l'élection de la mémoire collective met en présence des intérêts affectifs, politiques et scientifiques extrêmement divers, souvent contradictoires et surtout fluctuants. Inévitable est la part de subjectivité ; elle participe du projet d'identité du faubourg Saint-Antoine²³».

Le Façadisme

Le "façadisme" comme tout le concept de patrimoine, est une notion qui a connu une évolution importante, au point qu'il a, peu à peu, changé de nature. D'une approche à l'origine, liée à la protection/sauvegarde, il est passé à une autre beaucoup plus urbaine.

Sur la première approche, dès les premiers textes de protection et encore plus en application de la loi de 1913, qui autorise à classer ou inscrire tout ou partie d'un édifice, la protection des façades a toujours pu être effectuée. Les façades étaient alors protégées pour elles-mêmes, par exemple, façades des Grandes Ecuries de Versailles, (classées le 1/01/1862), façades de la maison des Recollets à Montereau (inscrites le 04/10/1946) ou façade du 7 rue du Parchamps à Boulogne (inscrite le 29/12/1978). Elles l'étaient, aussi, de manière plus globale, dans le cas d'un ensemble particulièrement remarquable dont l'unité devait être respectée (exemple : façades de la Place Hoche à Versailles, inscrites le 15/09/1954). Au delà de la protection, la réhabilitation et la restauration pouvaient intervenir dans le cadre d'opérations liées aux monuments historiques sous la direction d'experts.

Il ne s'agissait pas alors de façadisme au sens où il est actuellement employé et pour lequel il fait polémique, mais de protection d'une partie d'un édifice dont les autres éléments ne semblaient pas suffisamment exemplaires. Cette protection s'inscrit dans la logique monumentale qui a longtemps présidé aux destinées de la sauvegarde du patrimoine bâti.

Au contraire, le façadisme « moderne », opération qui consiste à préserver la façade d'un immeuble dont tout le reste est détruit pour être rebâti, découle d'une autre approche, sous couvert d'urbanisme, liée à des préoccupations d'esthétisme. Cette conception n'est pas nouvelle. Elle a relevé par le passé, d'une démarche de création urbaine et architecturale. Des façades ont ainsi été, notamment à Paris depuis Henri IV conçues comme décors urbains, de places, (place des Vosges, place des Victoires, place Vendôme), ou de rue (rue de Rivoli...). Cette approche a été détournée sous la pression de nouveaux usages, mêlée à celle de la spéculation. Elle est apparue dans les années 60/70, notamment après quelques expériences parisiennes de destruction d'immeubles anciens pour en reconstruire de nouveaux.

(20) Minnaert dir., *Le Faubourg-Saint-Antoine, architecture et métiers d'art*, 3e partie, «Doctrines urbaines 1906-1977», p.176-181.

(21) Entre autres, les établissements Mager, 53, rue de La Roquette, n'ont conservé que leur siège social et ont été remplacés au début des années 1990 par la résidence "Les balcons de la Bastille" qui banalise la rive gauche du passage Thiéré et rompt la hiérarchie des voies de communications. Sur l'usine Mager dont l'histoire est révélatrice des phénomènes de sédimentation survenus au cours des XIXe et première moitié du XXe siècles se reporter à Hervier, «Le faubourg Saint-Antoine, à Paris et la petite industrie», in *L'archéologie industrielle en France*, revue du CILAG, dossier Paris et l'industrie, n°35, décembre 1999, p. 47-52.

(22) Minnaert dir, *op. cit.*, p. 204-209

(23) Ibid, p.209



© C. Abron



© C. Abron

Ces démolitions ont été jugées abusives par des collectivités et par des techniciens du patrimoine (Inspecteurs des Monuments Historiques et Conservateurs du patrimoine), suivis largement sur ce point par le public. Les constructions nouvelles étaient ressenties comme des verrous disgracieux, jurant avec leur environnement, voire le dénaturant. Les uns et les autres s'accordèrent pour établir des règles d'urbanisme visant à une meilleure insertion des constructions nouvelles dans leur contexte urbain. C'est sur ces principes que le POS de Paris a été révisé puis approuvé en 1977.

Ces nouvelles contraintes, mais aussi la revalorisation de "l'ancien" en réaction à des créations pas toujours bien comprises, et la flambée du marché des bureaux ont poussé les promoteurs à modifier leur mode opératoire. Ils ont maintenu les façades et créé de nouvelles surfaces à l'arrière, ce qui était compatible aux nouveaux règlements¹.

Mais ces pratiques ont aussi soulevé une triple opposition, d'une part, d'architectes et d'urbanistes qui persistaient à vouloir trouver des réponses contemporaines adaptées à des contextes variés ; d'autre part, des promoteurs qui y virent un frein à la construction d'immeubles de grande hauteur, donc rentables ; enfin de certains conservateurs qui se demandaient au nom de quoi il était préférable de conserver la façade plutôt que le hall, tel escalier ou tel décor intérieur, surtout lorsque les façades ainsi préservées n'ont aucune réelle valeur historique ou esthétique. Plusieurs opérations furent entreprises directement dans le centre de Paris mais aussi dans d'autres grandes villes, portant sur des quartiers de taille parfois assez importante. Elles ont entretenu la polémique.

(1) En effet, un simple règlement et des règles administratives ne peuvent pas régenter toutes les transformations sociales, économiques et physiques de la ville.

(2) Cette solution médiane ressort bien de l'interview de François Loyer, dans *Architecture* n° 289

(3) Entendu au sens de "maintien des façades"

Une autre contestation, plus récente est alors apparue, relayant la polémique. Elle vient cette fois non plus de ceux qui ont en charge la conservation des monuments, ni des architectes ou des promoteurs, mais des historiens, voire des idéologues de la ville.

Ils reprennent le débat sur la structure physique, reflet d'une réalité sociale de la ville. Le façadisme se voit reprocher de conserver un décor vide de substance. Il permettrait toutes les manipulations sur la trame urbaine, par exemple, en faisant disparaître les cours intérieures et sur les espaces qui se trouvent derrière les façades. Certains y voient la cause de l'accélération de la disparition de l'habitat et des commerces dans les quartiers centraux de Paris. Sans doute faut-il éviter de généraliser. Un fichier et une étude comparative des différents "chantiers" de façadisme seraient utiles pour clarifier la question et répondre à quelques interrogations.

Le façadisme est-il le débat de spécialistes ou réalité ? Quelle est la vraie place qu'il convient de donner à la protection des façades dans le mouvement actuel de reconstruction de la ville sur la ville ? Est-il une réponse au désir de conjuguer les nécessités du renouveau et les contraintes du respect de la trame traditionnelle, dans une perspective de développement durable ?

La question est suffisamment importante pour qu'elle ait fait l'objet d'un colloque organisé par le ministère de la Culture et l'ICOMOS au début de l'année 1999. Le débat n'est pas tranché et la solution viendra sans doute d'une solution médiane² qui permettra à la ville à la fois de conserver son identité et d'assurer ses nécessaires mutations. Déjà des expériences existent en ce sens et la rénovation de l'îlot Edouard VII dans le quartier de l'Opéra montre l'exemple de ce qui peut se faire dans un esprit d'une meilleure préservation d'un espace non limité à ses façades. L'Olympia, le Théâtre Edouard VII, ont été maintenus, de même que des cours reprenant le modèle de la trame ancienne ont été insérées dans le programme. Le nombre de m² construits a été moindre que les projets initiaux le laissent prévoir, mais c'est sans doute le prix à payer pour à la fois protéger l'âme d'un secteur qui ne peut se confondre avec le décor de ses façades et permettre les évolutions de la ville obligée sans cesse de se reconstruire sur elle-même.

Ainsi, sans doute pouvons-nous conclure comme le faisait Diagonal dans son numéro de mars/avril 1999 en écrivant "qu'il ne s'agit donc ni de discréditer ni de prôner systématiquement le façadisme³, mais de mesurer les enjeux de conservation et/ou destruction de ces fragments de ville qui, là aussi, constituent le lien entre le patrimoine ancien et présent"

Philippe Montillet



J. Bruchet/laurif

The stratified city

A case study of the Faubourg Saint-Antoine

Dominique Hervier¹
Drac

The city is a combination of many different strata. It is both a product of successive contributions and a theatre of social history.

It is surprising to see the degree to which some selections of the city have survived the test of time better than others and the number of traces of the sometimes distant past which have survived and are visible there.

They need to be decoded and understood, especially since urban renewal is a central preoccupation in a time of far-reaching and regulatory changes.

Decoding the city

In addition to being a site of ongoing renewal where the history of human activity is recorded in the form of architectural signifiers, the city is also the repository of the cumulative events which have altered it and contributed to its structure, resulting in slow or rapid transformation of the cityscape.

Cities are also "cities of networks" referred to by Antoine Picon as *the realm of the cyborgs* which has invented its own new rules for change of use. Now more than ever before its constituent parts need to be chronologically decoded and both sociologists and architectural historians called upon to write a user manual².

Paris has seen incredible cases of resistance to renewal, defiance on the part of men, as though certain buildings bore within them a rooted power independent of the projects going on all around them. It is also characterised by the survival of certain thoroughfares, vestiges of ways from the Gallo-Roman period or the late Middle Ages such as the Rue Saint-Jacques, Rue de la Tombe-Issoire, the Rue de Vaugirard or the Rue Saint-Denis, markers of the city from another age. Some pockets also feature plot divisions and architectural remains from other historical periods. The founding imbrication of the today's city can be seen at its clearest in parts of Paris that were spared by the Haussmann's planning, in the old villages annexed in 1860 and in certain districts which are now an integral part of the city centre.

To decode the stratified city we can take several routes, perhaps the most essential is one based on an alternative reading of the city and the country. Another important investigative route is the on-going nature of human activities, the lasting nature of the economic vocation of a

particular part of the city. The Les Halles area around Saint-Eustace which retained the same vocation from the Middle Ages to 1965 proved a rich field of observation which enabled a team from the CNRS to lay the foundations of a new reading of the Paris urban complex³.

Although town planning schemes in many districts have erased what was once there and have meant that we can no longer understand all of the layers of the city and, elsewhere, "new towns" have been developed on what was farmland but are not rooted in the social history of the latter, the Faubourg Saint-Antoine still displays clearly visible chronological strata which emphasise the importance of sustainable interaction between society and town planning, usage and architecture.

Reconstituting the urban strata in the Faubourg Saint-Antoine

Located in the part of the capital east of the Philippe Auguste area, the Faubourg Saint-Antoine which straddles the 11th and the 12th districts the length of the Rue de Faubourg Saint-Antoine is one of those districts that is so close to the heart of the city that to present day observers it seems to be an integral part of the latter and, at first glance, only appears to have urban features. However, the appearance of the district is in fact modelled on features from the villages and surrounding countryside and until recently it had conserved a somewhat special character - inviting us to reconstitute its architectural history. The fact that the specific nature of area, an aspect of the theme in this issue, has been shaped in several different dimensions (topographical, typological and naturally, chronological) makes it all the more fascinating to decode. The district features a cityscape which is complex but relatively easy to decode which has been shaped by specific types of human activities closely enmeshed with the environment and workplace in the form of crafts, industry and trade. In this respect, it is one of Paris' rare survival stories, since most districts or quarters have been affected to some extent by Haussmannian town planning or destruction from the last war, or more generally speaking, the application of regulations - all of which have eroded successive constituent layers of the city fabric making it difficult to decode.

It is worthwhile presenting the features which facilitate decoding at the beginning of this paper. After patient observation of the "lie of the land" they can provide intrinsic clues to its meaning. Firstly, in contrast to the city centre, the Faubourg Saint-Antoine has very few buildings of historical importance: Abbaye de Saint-Antoine, Eglise Sainte-Marguerite, Protestant temple of Bon-Secours or Saint-Antoine-des-Quinze-Vingt, la Folie Titon and the Hotel de Mortagne. At any rate it in no way matches the density of prominent buildings found in the districts in central Paris which were subjected to successive architectural alteration. The locality, extremely faithful to the original city layout, hardly features any

of the architectural works which grace the other districts and only has a smattering of projects by distinguished commissioners or architects. It is a place where architecture appears ordinary, run-of-the-mill at first sight. "Given to self regeneration like coral reefs" to use Patrick Geddes' well-observed expression⁴. As a result the area has conserved the traces, features, record of its origins and feeds off of itself, constantly regenerating in order to allow human activity to continue. Since the Middle Ages the district has been home to artisans, piece workers - practices which have slowly produced the changes in its buildings. The phenomenon is comparable to vernacular rural architecture where changes in modes of farming and rearing produced architectural developments without fundamentally changing construction procedures or materials. In this respect, it should be pointed out that architectural theoreticians have never really studied the way in which artisans live and work. In contrast, throughout the 19th century workers have been the focus of their attention producing a wealth of studies on industrial establishments, worker's housing, social amenities. The same work has not been done for artisans, their social and technical needs. Paradoxically this may be one of the reasons which contributed to the conservation of the visible traces of the urban palimpsest.

(1) Chief Heritage Officer & Regional Curator of the General Inventory in the Ile-de-France area

(2) Picon (Antoine), *La ville, territoire des cyborgs*, Besançon, L'Imprimeur, 1998.

(3) On the issue of boundaries and osmosis between the city districts and the countryside c.f. works by John Merrimann and Rouleau (Bernard), *Village et faubourgs de l'Ancien Paris. Histoire d'un espace urbain*, Paris, Le Seuil, 1985, p.107-110.

(4) Boudon (Françoise), Chastel (André), Couzy (Hélène), Hamon (Françoise), *Système de l'architecture urbaine, le quartier des Halles à Paris*, Paris, CNRS, 1977.

(5) Hervier (Dominique), Férault (Marie-Agnès), Boudon (Françoise), *Calques du Patrimoine*, n°51, "le faubourg Saint-Antoine, un double visage", Paris, APPIE, 1998, 200 p., 223 illus., maps, drawings. Drac d'Ile-de-France, Centre de documentation de l'architecture et du patrimoine, Topographical inventory dossiers by Evelyne Saint-Paul, Marie-Agnès Férault & Dominique Hervier, 1985-1989.

Nicolas Faucherre, *Le site du futur Opéra-Bastille*, Rapport de sondages archéologiques, February-May 1985, 33 p., illus., cartes, Drac, Service régional des antiquités historiques - Regional department of historical antiquities.

Hélène Delannoë, *Le Souvenir faubourg, le faubourg Saint-Antoine et les métiers du Meuble*, Dir. du Patrimoine, 1987, 243 p., maps & illustrations., typed report.

(6) Geddes, Patrick quoted by J.-B. Minnaert in *Revue de l'art*, n°125, p.83

(7) Hervier, Férault, Boudon, *op. cit.*, p.63-81, "Manière d'habiter et de travailler", Hamon (Françoise) "Cours et forces motrices" in *Le faubourg Saint-Antoine, architecture et métiers d'art*, directed by Jean-Baptiste Minnaert, Paris, AAVP, 1998.

Up until the beginning of the 1980s historians were the only people to take an interest in the Faubourg Saint-Antoine and have perhaps provided us with reasons for this oversight on the part of theoreticians and, later, architectural historians⁸. Their work documented its family businesses, tasks for the most part performed at home in the form of piecework and a few notable "haberdashery" merchants which stored their goods near Paris. It has highlighted the extreme specialisation and corresponding fragmentation of production up until the last third of the 19th century. There is nothing in such family practices to foster architectural standardisation⁹.

In terms of urban development none of the countless restructuring projects in the area where the district starts at Bastille which flourished from the second half of the 18th century onwards have extended this far, an indicator of the extraordinary bastion of resistance presented by the triangular area between the Rue de la Roquette, Rue du Faubourg Saint-Antoine and the Rue de Charenton¹⁰. In terms of the locality's more recent history, the impact of Haussmannian schemes (in two phases, 1887 followed by 1895) can be seen in the form of the Avenue Ledru-Rollin which cuts through the district. Another feature of the area is the Passage de La Bonne Graine created in 1825, interrupted in 1895 when the avenue was driven, but which can still be seen today in different places.

Methods of decoding exposed features

"Under each city there exists another city and under that city, yet another" wrote Michel Melot who then went on to say "Understanding the city is knowing how to represent it"¹¹. In order to detect under the complexity of the district under its crude appearance both field and archive research have been necessary. At the start of the 1980s, the sub-department of Historical Monuments of the Ministry of Culture and Communication commissioned an inventory to study and record the architecture of the areas around the planned site of the Bastille Opera. It provided a plot-by-plot information resource on all of the buildings which were to be subjected to a high degree of pressure. One of its aims was to trace the changes in architectural trends. The method, analytical from the outset, resulted in recording all of the buildings on a computerised listing, a procedure which is now widespread. Conducting it highlighted the entangled nature of its activities and their changing impact on the architecture. Recording the traces of the first country houses, first housing developments, the creation of courtyards as a result of the proliferation of buildings housing craftsmen and their transformation into industrial courtyards was only possible via a holistic reading of the locality and minute examination of notary archives, painstaking study of all archive, iconographic and cartographic resources.

An archaeological dig was even conducted on the site of the Bastille Opera which led to the discovery of the site of the former Cour de la Planchette, finds from the end of the 16th century and the beginning of the 17th century¹².

Medieval origins: wood yards and the Abbaye des Dames de Saint-Antoine

The Faubourg Saint-Antoine developed as a result of a combination of factors. Firstly its geographical location to the east of Paris was important, i.e. it was between two strong centres of the monarchy, the Château du Louvre and the Château de Vincennes. From 1162 onwards, Louis le Jeune had a small hunting lodge built at Vincennes which was connected to the city by a road known as the Paris road.

The presence of a powerful religious establishment was also a determining factor. In 1198, Foulque, a priest at Neuilly, founded an establishment for fallen women approximately two kilometres away from the current site of the Place of the Bastille. In 1204, the Bishop of Paris decided to transform the small community into an abbey of the Order of the Citeaux. From then on the monastic establishment at Saint-Antoine continued to extend its sway over a vast area. Richly endowed, it bought up land and due the granting of royal privileges, attracted and retained a large population of artisans¹³.

The end of the 14th century saw the construction of the Bastille Saint-Antoine and from the middle of the 16th century onwards a gate of the same name marking the district's boundaries.

Subsequent old maps of Paris indicate several houses along the Charenton, Roquette and Charonne roads, in particular along the Rue du Faubourg-Saint-Antoine and the behind this narrow ribbon development, the presence of market gardens and above all floating wood yards. Some gradually disappeared but the sites can be seen to this day in the form of some of the famous large courtyards so characteristic of the area.

The wood yards were one of the district's distinguishing features. The Provision de Paris played a key economic role from the Ancien Régime right up until the first third of the 19th century packaging construction timber and heating wood for the Parisians¹⁴. The floated wood arrived by the Seine from all of the forests in the East and Centre of France and was collected onto the right bank at the Port au Plâtre (part of which is now the Port de la Rapée), Port de la Grève (now the Quai de l'Hôtel de Ville) and Port de Saint-Paul (now the Port des Célestins). From there, the wood merchants would haul it into vast storage areas piling it five to six metres high. Throughout the winter the Parisians would come and stock up for their domestic requirements resulting in the conservation of the vast open spaces. A record of this early usage can be seen in the toponymy of the area, i.e. the Cour du chantier

or Le Passage du chantier. However, very early on the district started to be more built up resulting in a reduction in the size of such areas. Then when coal replaced wood, the empty spaces attracted urban development schemes. The vacant land were a positive factor for the spread of the workshops from 1830-1840 onwards. This phenomenon is clearly visible when comparing the Vasserot plan with plans from the Second Empire which show the densification of buildings around the edges of the courtyards. The extension of the Passage du Cheval Blanc, which was almost entirely bordered by courtyards (cours de joint, de mars...) from the 1860s onwards is a good case in point¹⁵ (map, Vasserot extract, Turgot extract featuring piles of wood).

(8) Munnier (Raymonde) *Le faubourg Saint-Antoine (1789-1815)*, Paris, Société d'études robespierristes, 1981, 367 p., figs. & a recent work, "L'industrie des métaux" in *Le faubourg Saint-Antoine, architecture et métiers d'art*, op. cit., p.104-106. On the role of the district in the history of cabinet-making c.f. Verlet (Pierre), *Les meubles français du XVII^e siècle*, Paris, PUF, 1955-1956, Pauline Prévost-Marcilhacy recently reviewed 20th century buildings in *Le faubourg Saint-Antoine, architecture et métiers d'art*, op. cit., "Le logement social", p.170-174.

(9) This remained the case up until the Second Empire. From 1860 onwards there was significant evidence of the influence on architecture used for related branches of the industry. Courtyards such as the Cour des Bourguignons, 79 rue du Faubourg-Saint-Antoine or the Cour Hennel of fine examples of the interest of certain architects. Hamon (Françoise), "Londres, Paris, Bruxelles (1830-1855). À la recherche du modèle du logement ouvrier" in *Mouvements historiques*, n°180, 1992, p.38.

(10) Catalogue from the exhibition - *Sous les parcs la Bastille, archéologie d'un mythe révolutionnaire*, CNMHS, 1989.

(11) Hervier, Féral, Boudon in *Le faubourg Saint-Antoine, un double visage*, préface by Michel Melot, p.15.

(12) Hervier (Dominique) in conjunction with Saint-Paul (Evelyne) and Féral (Marie-Agnès), *Le faubourg Saint-Antoine à Paris, évolution architecturale, XVIII^e-XX^e siècles*, 2 volumes with many illustrations, commission n°86 77 004 0020 27 501, Ministère de la Culture, de la Communication et des grands travaux, November 1991, can be consulted at the Drac, Architecture & heritage documentation centre.

(13) On the role of exceptions in the formation of monastic villages c.f. works of Didier Méhu and his paper Bourgs monastiques et réseaux urbains, for the second study day of the Société française d'histoire urbaine "Villes neuves villes nouvelles", Marne-la-Vallée, November 17-18th 2000.

(14) Bourquin (Marie-Hélène), "L'approvisionnement de Paris en bois de la Régence à la Révolution", in *Travaux et recherches de la Faculté de Droit et de Sciences économiques de Paris*, "sciences historiques" series, n°16, Paris, PUF, 1970.

(15) Hervier (Dominique) "Aménagement de l'espace et usages du bois" in *Le bois dans l'architecture*, collection des Actes des colloques de la Direction du patrimoine, n°14, p.148-153, Paris, Picard, ed. Association pour la connaissance et la mise en valeur du patrimoine, 1995.

Two key factors, the activity of the firewood traders which rapidly became rich and the presence of a large abbey connected to Paris by a busy road are the key to understanding the chronology of architectural changes in the district.

Family mansions & origins of the courtyards

Studies of notary archives and field data reveal that from the middle of the 17th century onwards the timber merchants who owned the vacant land had the idea to make them profitable by constructing houses combining features of both the city and country. The 1652 Gomboust plan shows twenty such houses between the wood yards and the market gardens situated perpendicularly to the Rue du Faubourg Saint-Antoine, Rue de Charenton, Rue de Lappe with their own gardens. Set back from the roads, they looked like the large well-tended houses that can often be seen in the villages around Paris. Several can still be seen today on large regular-shaped plots in the heart of islands. Comprising a single residential block whose entrance was perpendicular to the street, they differed from the neighbouring townhouses of the Marais and Sully by the fact that they had no gate out onto the street and the fact that they were detached houses in a row. Built on the same plan, one deep, said townhouses comprised a suite of rooms featuring the traditional apartment layout seen on the first floor of Parisian townhouses: antechamber, chamber, dressing room and washroom. Staircases in wood and occasionally wrought iron lent an occasional architectural flourish to a style that remained highly modest resembling rural housing which had been transplanted to an environment which was becoming gradually more urban. Although some of the family mansions have been preserved at nos 31-39 rue du Faubourg Saint-Antoine, Cour Saint-Joseph, Cour de l'Etoile d'Or and the Cour du Bel-Air, others with the pleasure gardens described in records with their orange trees, painted canvas, trellis work, hot houses, boxwood borders gave way from the start of the 18th century; for the reasons seen earlier, to sheds for drying timber, stables, more modest housing for artisans who created spaces which were would allow them to develop their activities in the district's open areas. Another usage of the vast spaces was therefore emerging, the private courtyard was in the process of becoming a communal courtyard¹⁶.

Courtyards used by artisans

For most Parisians the distinguishing feature of the Faubourg Saint-Antoine was the presence of vast courtyards bordered by long facades with regular, close openings. They were entered via high carriage entrances and were the Mecca of the furniture trades. Trades such as this as well as the textiles, ceramics and wallpaper trades required sheds or warehouses and

generally speaking open air spaces to perform all manner of operations. In a natural development the wood yard sites and land around the family mansions were used for utilitarian buildings from the beginning of the 18th century onwards as illustrated by the Turgot plan. In contrast to developments in numerous villages around Paris comprising the arrangement of small houses for vineyard workers or quarrymen around a central courtyard - a phenomenon seen at Mandres-les-Roses, from the first third of the 19th century onwards artisan buildings grew up around the edges of courtyards which penetrated deep into the islands¹⁷.

The extreme fragmentation of tasks within the same area - the furniture trade was a combination of twenty-five different trades - saw the practice of piecework performed at home. Artisans therefore moved into small units comprising a bedroom, a kitchen and a room in which to work. People lived and worked in the same place and the objects they produced were then delivered to the producer-merchants at their home. In the 17th century, artisans moved into ordinary houses, existing examples include numbers 3,4 and 6 Rue de Lappe and later organised in purpose-built artisan buildings so that the specialist trades could work together. These buildings were highly austere in nature and serviced by large staircases whose wide stairwells facilitated the high number of movements of furniture wood and furniture awaiting delivery. They were abundantly lit by windows which were close together whose paradigm changed over the course of the 19th century eventually taking up the entire surface of the wall to resemble the full glass bay of a workshop.

This form of organisation was so well suited to its usage(s) that when the second section of the Avenue Ledru-Rollin was driven in 1897 knocking down a small plot of built-up land developed as far as the Rue Saint-Nicolas, the developers rebuilt three large artisan courtyards stretching between one street and the other. The Cour Hannel is a particular fine example of decorative brick and stone architecture adapted to the usage in question and which at the end of the 19th century still bore witness to a tradition which had begun two centuries earlier.

The granting of royal privileges to the district's artisans had a major impact on its architecture whereby their freedom of production was accompanied by a commercial constraint of having to sell their goods on the spot, forbidding them from selling their wares in Paris. This restriction resulted in two phenomena.

From the second half of the 18th century onwards there was a major influx of rich merchants and notables who owned the grand houses at the start of the rue du Faubourg Saint-Antoine. The Cercous, Bricart, Héricourt, Desescoutes, Damoye families moved in opposite Bastille and the Porte Saint-Antoine in order to be as close as possible to Paris buildings houses and buildings which featured quality décor

which distinguished them from others in the neighbourhood. The home of the widow of the haberdashery merchant Héricourt features a superb wrought iron staircase which was designed to take purchasers up to their showrooms on the first floor (nos 14 and 18 rue du Faubourg Saint-Antoine). These houses were well built and their spaces are still in use (storage on the upper floors, furniture display on the ground floor), and, next to shop buildings from later periods, they bear witness to the perennial nature of the city of the "Siècle des Lumières".

Another phenomenon, less evident at street level, but very widespread nonetheless, involved altering workshops to provide accommodation and reception areas for clientele making them into truly luxuriously appointed showrooms in particular among mirror-merchants. Examples include Alexandre with its Moorish gallery which has since disappeared or Robcis whose store is still located at 38 rue du Faubourg Saint-Antoine. Thus, up until the second half of the 19th century, workplace and sales areas were combined in a centuries-old tradition. More extreme examples were the general stores such as A la Belle Fermière, 4, rue du Faubourg-Saint-Antoine or Félix Potin on the corner of the Avenue Ledru-Rollin and the rue du Faubourg Saint-Antoine which had accommodation for their salesmen on the upper floors indicating the strength of the district's tradition of living at one's place of work¹⁸.

The close imbrication between manufacturing and sales functions had an important impact on the features on the facades. In addition to signs the artisans provided signage on the walls of the artisan buildings in the form of handwritten or pictorial instructions so that passers-by could find their way around the labyrinth of courtyards and passages. In days gone by it was still possible to see whole sections of walls covered in strongly coloured plasters such as bright blue, duck green, ox blood red. The finest such example was at the Cour Saint-Joseph where each floor was underlined with bands in colour-coded paint indicating the artisans' specialist trades.

(16) Hervier, Féralut, Boudon, *op. cit.*, part 3, Monographies, p.116-165 in particular monographs on the Cour de l'Etoile d'Or at 31-39, rue du Faubourg-Saint-Antoine and the Cour du Bel-Air & Cour de la Maison-Brûlée.

(17) Hervier, Féralut, Boudon, *op. cit.*, p.47-48, figs.

(18) The commercial constraints resulting from royal exemption on the working conditions of the Parisian Jurands still had a strong mark on the architectural design of store buildings in the 19th and 20th century. Elsewhere in Paris, however, from the Second Empire onwards personnel accommodation was moved away from the stores. Cf. Hervier, Féralut, Boudon, *op. cit.*, p.83-92.

A drastic renovation scheme has erased all such traces leaving behind a single repainted hand pointing to the Cour Jacques Vigués directing visitors with its index figure. The names of artisans, products or techniques were picked out in light colours on very dark walls. In this respect, the current practice of renovating in light or ocre colour schemes is out of keeping with the traditions of the district and is based on a hasty interpretation of recent renovation schemes.

Is there a future for the stratified city ?

" He showed him the entrance to the Rue de Charonne, with its old windows, its sloping ceilings, its decorated walls, the parapet wall of the fountain reminiscent of a castle or an estate, then stepping back a few paces he saw the entrance to cluttered, deep, rambling courtyards, full of workshops, pots of glue, pots of varnish, resentful specialist workers who still believed that the twentieth century would see justice and peace reign ". When Jules Romain wrote these lines a few years before World War II¹⁹ maybe he had the insalubrious block at n°6 in mind or the scheme which in 1938 nearly resulted in a major section of the district being knocked down as far as Bastille, earmarking the old buildings, hives of unhygienic conditions and illnesses, for destruction? Was he aware of the project by Le Corbusier or that of Georges Sebille who in 1936 wanted to drive a 65 metre-wide Avenue de la Révolution française from Bastille to La Nation²⁰? As we are aware there have been many close shaves and up until recently there have been schemes to re-compose the urban cityscape which involve imposing flashy developments on the old urban fabric which are out of keeping with the city layout²¹.

The debate on the possible options, flattening, transformation into a museum, rehabilitation is now in the public domain and numerous associations are willing to make their voice heard. One of the key merits of the recent publication by the artistic initiative at the Ville de Paris "The Faubourg Saint-Antoine, architecture & artistic trades" is that it also clearly raised the questions²². What should be preserved? How a section of the city which is so unique be enhanced? What can we expect from protection in the form of historic monuments (approximately two dozen in the district) since it is not a very suitable measure for this type of architectural heritage? The Parisian land use plan is frankly inadequate in this respect, rather than reviewing the latter (voted in June 1998) wouldn't it be better to implement a fine POS land use plan properly or create a ZPPAUP (conservation area)? Jean-Baptiste Minnaert, in defence of the mundane and the phenomenon of architectural sedimentation sets out an approach which could also be applied to many other cities "What should we conserve in the Faubourg Saint-Antoine? What do we wish to add? What should we ensure that we do not remove? The whole difficulty is to dissipate, as we say of a storm at sea, the violence of transformation, draw a halfway / dividing line, acceptable to all between conservation and transformation... championing social history places the emphasis on emotional, political and scientific interests which are extremely diverse, often contradictory and, above all, fluctuate. A degree of subjectivity is always inevitable - it is an integral contributory factor of the Faubourg Saint-Antoine identity project²³".

(19) Romain (Jules) *Les hommes de bonne volonté*, Françoise, p. 246, Paris, livre de poche, 1929-1943.

(20) Minnaert dir., *Le Faubourg Saint-Antoine, architecture et métiers d'art*, 3e partie, "Doctrines urbaines 1906-1977", p.176-181.

(21) Examples include the établissements Mager, 53, rue de La Roquette which only kept its head office and was replaced at the beginning of the 1990s by a residential building called "Les balcons de la Bastille" which lends the left bank side of the Passage Thiéré a mundane appearance and disrupts the hierarchy of the thoroughfares. To read about the Mager factory whose history is a good example of the strata phenomena during the 19th and first half of the 20th centuries c.f. Hervier "Le faubourg Saint-Antoine, entre artisanat et industrie", in *L'archéologie industrielle en France*, revue du CILAG, Paris et l'industrie dossier, n°35, December 1999, p. 47-52.

(22) Minnaert dir., *op. cit.*, p. 204-209.

(23) *Ibid.*, p.209.

Facade preservation

Like all heritage-related issues the concept of façade preservation has evolved considerably over time to the extent that it has gradually changed.

Facades have been protected under the law of 1913 which authorised the listing or registering of entire buildings or features of the latter. Facades could therefore be protected in their own right, as an outstanding decorative feature in their own right (e.g. facades of the Place Hoche in Versailles – registered on 15/09/1954 or the facade of the building at 7 rue du Parchamp in Boulogne – registered on 29/12/1978).

Such measures did not constitute façade preservation in the modern sense of the term but the partial protection of a building whose other features were not sufficiently fine examples as such. This form of protection was a feature of monument management policy which governed the fate of built heritage over a long period of time. In contrast the "modern" concept of facade preservation arose out of a different, spatial approach which was not solely object-related. It was one which emerged in the 60s/70s after a series of cases in which old buildings in Paris were torn down and new ones built in their place. This type of demolition was deemed to be abusive by Historical Monument Inspectors and heritage conservationists – a view generally shared by the public at large. New buildings were felt to be ugly carbuncles which were out of keeping with their environment. All parties agreed that it was necessarily to find a way of protecting facades which no longer involved merely preserving a specific part of a building as a fine architectural example but placed the emphasis on preserving the whole in the name of a particular aesthetic. This now meant conserving the unity of a street or a district. The large scale schemes designed by Haussmann in the centre of Paris which were the main beneficiaries of such measures¹¹.

However, this form of protection has been the subject of a tripartite form of opposition. Firstly, contemporary architects, who believed that it deprived them of the possibility of exercising their talent in the city centres. Secondly, developers, who believed that it would stop them building very tall (and profitable) buildings. Finally, a group of conservationists who questioned why facades should be preserved rather than a hall, a special staircase or interior feature.

All parties therefore had to comply with the new constraints. Unable to alter the external building they found themselves concentrating on the interior layout. In the majority of cases works involved change of use (in particular the conversion of residential accommodation into offices) which required architects to display their innovative and creative flair. Developers soon realised that facade protection of this form often worked in their favour. It provided an opportunity to exploit buildings automatically subject to "COS" (land use regulations) which were generally more generous than the COS governing new buildings. Finally, conservationists admired the fact that certain facades were originally only forms of decoration such as those on the Place des Vosges and that this was sufficient reason in

itself to campaign for their preservation.

However, no sooner was one form of opposition quashed than a new one emerged. This time it did not come from those in charge of managing the aesthetics of the city or monument conservation, nor architects or developers but historians – even people with an ideological approach to the city.

Henceforward the debate took on a new complexion and moved on to another level. Facade preservation was reproached for conserving empty decoration. It was said to be an approach which would subject the urban grid layout to all forms of manipulation such as removing the inner courtyards and the spaces behind the facades. Some people thought that it would accelerate the disappearance of the environment and stores.

So is facade preservation a specialist debate or one which is rooted in reality? Where does facade preservation stand in terms of the current movement for reconstructing the city on the city? Is it valid to attempt to reconcile the demand for renewal with the constraints of respecting the traditional layout in order to achieve sustainable development?

The issue is sufficiently important for a colloquium to be organised on this theme by the Ministry of Culture and Icomos at the beginning of 1999. However there was no decisive outcome to the debate and the solution will no doubt involve a compromise¹² which will enable the city to both preserve its identity and address its development needs. Experiments have already been undertaken in this area and the renovation of the Ilot Edouard VII in the Opera district has shown what can be achieved in terms of preserving a space rather than just facades. The Olympia, Théâtre Edouard VII conservation projects have retained their courtyards faithfully to the design of the former layout of the city. Although less square metres have been built than originally planned it is a small price to pay for both protecting the soul of the district which is more than just the decorative features on its facades, and, at the same time allow the urban changes necessary for the city to be rebuilt on itself.

Thus we can confidently conclude, like Diagonal in his March/April 1999 issue¹³ that it is not a question of discrediting or systematically supporting facade preservation but assessing what is at stake in conserving and/or destroying such fragments of the city which constitute a link between old and new heritage¹⁴.

Philippe Montillet

(11) One such example is the B.N.P. building on the Boulevard des Italiens in 1975 – the first major scheme after its demolition permit had been withdrawn by the Ministry of Culture at the time.

(12) This compromise solution is clearly indicated in the interview with François Loyer, in *Architecture créée*, n°289.

Saint-Quentin-en-Yvelines : une ville nouvelle en quête de mémoire

Julie Guiyot-Corteville

Conservatrice

Ecomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines

À Saint-Quentin-en-Yvelines, le temps de la ville correspond au temps de la vie, à peine une génération. Plus qu'ailleurs peut-être, la mémoire est y confrontée à l'accélération du temps, à la disparition des traces bousculant la chronologie habituelle des territoires. Dans ce contexte l'Ecomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines s'efforce de construire avec le regard des habitants une définition du patrimoine, en combattant les idées reçues et les jugements de valeur grâce à une approche «compréhensive».

Parmi les nombreux lieux communs dont on affuble les villes nouvelles : usine à béton, laboratoire d'urbanisme, catalogue d'architectures..., l'idée reçue selon laquelle ces villes sont dépourvues d'histoire ou de mémoire est sans aucun doute la moins fondée. Si on se penche sur le berceau de ces villes du troisième type, on ne peut qu'être impressionné par l'obsession de mémoire qui les caractérise. Qu'elles aient été associatives, politiques, institutionnelles ou individuelles, les initiatives tendant à enregistrer ou conserver ces expériences humaines et urbaines, n'en restent pas moins nombreuses. De la courte existence de l'Ecomusée de l'Isle d'Abeau, du développement laborieux de l'Ecomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines aux associations «Mémoire d'Evry» ou plus récemment «Mémoire du Vaudreuil», en passant par la Maison du patrimoine à Cergy, la mémoire, à défaut d'être une priorité, apparaît bien comme une nécessité. De nombreux autres projets auront également été élaborés dans ce sens sans pourtant voir le jour. Chaque ville nouvelle aura eu à un moment ou à un autre la velléité d'un lieu de mémoire. Pourtant, la plupart de ces projets, auront la plus grande difficulté à se maintenir ou à se développer.

Il faudra d'ailleurs un jour s'interroger sur ce paradoxe. Manque de recul dans la considération de l'objet étudié ? Difficulté à analyser une réalité émergente ? Fragilité politique d'un territoire en devenir ? Légitimité sans cesse interrogée d'une intercommunalité imposée ou librement consentie ?

Pourtant les archives orales réunies auprès des acteurs de la ville (architectes, urbanistes, aménageurs, élus) par l'Ecomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines montrent que ces acteurs, pour la plupart « militants » de la ville nouvelle, produisent des discours construits et argumentés. Certains, conscients depuis le début d'avoir participé à une expérience exceptionnelle qui s'inscrit dans l'histoire, ont eu d'emblée le réflexe de conserver documents et objets qui plus tard deviendraient des témoins voire des collections porteuses de mémoire.

Aujourd'hui, la majorité de ces villes nouvelles sont à un tournant de leur histoire, entrant avec la Loi Chevènement dans le droit commun, « à moins que ce ne soit le droit commun qui les rejoigne »¹. Tandis que la plupart des Syndicats d'agglomération nouvelle (SAN) vont passer en Communauté d'agglomération², les villes nouvelles perdant ainsi leur statut d'exception, Lionel Jospin Premier ministre confie à Jean-Eudes Roullier, Inspecteur des Finances honoraire,

ancien Secrétaire général du Groupe central des villes nouvelles, une mission de mémoire et d'évaluation des villes nouvelles. Il s'agit donc de tirer les enseignements de cette expérience qui a constitué une des œuvres de prestige de la V^e République. Dresser un état des lieux, dans ce contexte, doit permettre à la démarche scientifique de prendre le pas sur les fréquents jugements de valeur qui s'organisaient jusque là souvent autour de deux questions : les villes nouvelles sont-elles de vraies villes ? Les villes nouvelles peuvent-elles, d'ores et déjà, être considérées comme un succès ou un échec ? Ce dispositif devrait encourager le recueil des témoignages des principaux acteurs qui vont bientôt se disperser, notamment avec la disparition programmée des EPA,³ et à réfléchir à l'avenir des archives afin d'en éviter l'éparpillement.

La mémoire de la ville ou comment rétablir une chronologie « bousculée »

Dans ce contexte, l'histoire et le travail de l'Ecomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines depuis 1977 permettent sans doute de mieux comprendre l'intérêt et la gageure de participer à la construction d'une mémoire plurielle pour ne pas dire collective dans le cadre si particulier d'une ville nouvelle. Agglomération où il faut pouvoir relier passé et présent malgré l'accélération du temps dont témoignent les mutations du territoire décrites parfois comme un séisme par les « anciens ». La prégnance d'un paysage très contemporain ne facilite pas toujours non plus son appréhension en tant que patrimoine par ses habitants. Ce patrimoine en devenir ne bénéficie pas encore de la légitimité conférée par le temps. Réfléchir à l'identité et analyser les modes de vie d'une population qui s'est constituée par vagues successives et rapprochées mais dont la diversité des trajectoires géographiques et sociales, ne permet pas de parler de cohésion urbaine ni d'évoquer une identité Saint-Quentinoise.

Détail de l'exposition « Années 70 : villes nouvelles, vies nouvelles ? » réalisée par l'Ecomusée en 1995.

Detail from the exhibition Années 70 : villes nouvelles, vies nouvelles ? (70s new towns, new lives) by the Ecomusée in 1995.

D. Huchon, Ecomusée SQY



(1) Selon l'expression de Robert Cadalbert, président du Syndicat d'Agglomération Nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines, conseiller régional.

(2) Les communautés d'agglomération constituent l'une des formes de coopération intercommunale prévues par la loi Chevènement du 12 juillet 1999 (voir encadré).

(3) Établissement Public d'Aménagement.

L'espace en plus quand vous le voudrez.



SAINT-QUENTIN-EN-YVELINES

*L'Ecomusée a constitué des collections
qui témoignent de la croissance
de la ville nouvelle :
plaquette institutionnelle
éditée pour promouvoir l'expérience
des maisons agrandissables.
Ecomusée has created collections
which bear witness to the growth
of the new town.
Corporate literature published
to promote the experience
of extendable housing.*

Coll. Ecomusée SQY

Le travail de l'Ecomusée revient alors à rendre compréhensif pour le plus grand nombre le dénominateur commun du territoire : le processus politique d'aménagement qui a présidé à la construction et à l'histoire de la ville nouvelle. Dans un univers si récent et parfois difficile à définir, ni banlieusard, ni traditionnel, le musée s'efforce de sensibiliser les habitants à leur environnement urbain, de leur apporter des repères sur leur lieu de vie et de rétablir une trame historique entre un passé dont il faut retrouver les traces et la signification et un présent toujours en mouvement, lié à une urbanisation volontaire et accélérée.

Musée de société, l'Ecomusée étudie la ville nouvelle de façon transversale dans le temps depuis le XVII^e siècle, en s'appuyant sur une approche pluridisciplinaire (histoire, politique, architecture, urbanisme, ethnologie notamment). Il situe l'homme au centre de son questionnement : processus décisionnels, politiques, stratégies sociales des acteurs, modes d'appropriation et modes de vie des habitants. Comme tout musée, il constitue des collections qui témoignent de la construction matérielle et symbolique de la ville nouvelle et lui permettent de décliner un inventaire urbain : plans, maquettes, archives politiques, supports de communication, archives orales, plaquettes de promoteurs, images fixes et animées...

Il restitue les résultats de ses recherches à travers les expositions qu'il conçoit, les publications qu'il édite. Ses actions de médiation en direction des publics vont des visites thématiques du territoire qu'il organise aux différents ateliers pédagogiques qu'il anime. Il cherche actuellement à diversifier ses modes de restitution en développant des collaborations avec le spectacle vivant et confie, à l'occasion, les témoignages des habitants qu'il recueille à des metteurs en scène afin de toucher un plus large public. Cette démarche lui permet notamment de questionner la notion de patrimoine et de mémoire en ville nouvelle. Sensibiliser la population à cet environnement quotidien en lui donnant des repères chronologiques et en lui apportant des outils de compréhension sur la ville reste son premier objectif.

Origine des villes nouvelles

Les Villes Nouvelles, telles que nous les connaissons aujourd'hui, sont conçues au début des années 60. Leur création est décidée, au sommet de l'Etat, dans le cadre d'une politique d'aménagement du territoire impulsée en vue d'équilibrer le développement des principaux pôles urbains français : Paris et sa région, Marseille, axe Lyon-Grenoble, Lille, Rouen.



L'aménagement des grands centres urbains dans les années 60 : une urgente nécessité

À l'issue du recensement de 1962, les démographes prévoient une augmentation de la population nationale de l'ordre de 50 % pour l'an 2000. Rien qu'en région parisienne, les projections sur l'avenir laissent envisager 14 millions d'habitants à la fin du XX^e siècle.

De plus, liée notamment à l'explosion démographique d'après-guerre ("baby-boom"), à l'exode rural qui s'intensifie, à la décolonisation (plus d'un million de personnes rapatriées d'outre-mer), la crise du logement bat son plein.

Par ailleurs, les activités économiques les plus dynamiques, les principales administrations, les lieux de loisirs et de culture essentiels, les grands magasins sont concentrés sur les pôles urbains déjà cités.

Du côté des représentants de l'Etat, on en déduit la nécessité de créer des "nouveaux centres urbains" à proximité des grandes métropoles et de les doter de tous les équipements nécessaires à la vie quotidienne des habitants, leur évitant ainsi des pertes de temps en transports et déplacements. Le caractère spécifique des "Villes Nouvelles", par rapport aux autres "nouveaux centres urbains", tient à leur localisation hors banlieue. Leur but, tel que le définira la loi du 10 juillet 1970 dite loi Boscher ("tendant à faciliter la création d'agglomérations nouvelles"), consiste, pour chacune d'elles, à réaliser un programme minimum de 10 000 logements et de parvenir à un triple équilibre : entre l'emploi et le logement, entre le bâti et la nature, entre l'équipement et l'habitat.

La mise en place des Villes Nouvelles : le dispositif étatique

À l'initiative de l'Etat, neuf agglomérations nouvelles vont voir le jour en France. Parmi elles, cinq figurent en région parisienne : Cergy-Pontoise, Evry, Marne-la-Vallée, Tigery-Lieusaint (qui deviendra Melun-Sénart, puis Sénart), la Ville Nouvelle de Trappes enfin, qui deviendra Saint-Quentin-en-Yvelines.

Au départ, la création de huit villes nouvelles est prévue autour de Paris. Mais on ne tarde pas, en raison notamment du ralentissement de la croissance initialement envisagée, voire de l'hostilité des communes concernées, à revoir à la baisse tant le nombre que la taille des villes nouvelles à construire.

En 1966, une circulaire émanant du Premier ministre, Georges Pompidou, stipule que chacune des cinq villes nouvelles sera dotée, dans un premier temps, d'une Mission d'aménagement à laquelle il incombera de fixer les grandes lignes de la politique d'urbanisme à long terme, de mener les études nécessaires, d'animer et coordonner les opérations d'acquisitions foncières et d'équipement, d'élaborer le bilan-programme et l'échéancier de la ville nouvelle en question.

Dans le processus d'édification des villes nouvelles, l'Etat fait montre de volontarisme. Il s'agit d'enrayer la prolifération des banlieues sans tissu urbain, phénomène analysé comme le résultat d'un laisser-faire catastrophique. Les villes nouvelles sont donc pensées en tant que villes "anti-banlieues-dortoirs" et l'Etat affirme sa détermination à imposer une autre forme d'urbanisme. Il entend, pour cela, soustraire les zones à urbaniser à l'autorité des communes en instituant des Ensembles Urbains échappant au contrôle des élus. Ce qui n'ira pas sans provoquer leur hostilité.

Julie Guiyot-Corteville



Le temps de la ville, le temps de la vie

L'accélération de l'échelle du temps qui a permis ici de passer en moins de trente ans d'un plateau principalement rural à une agglomération de 150 000 habitants⁴, si fascinante soit-elle, constitue un «traumatisme culturel» impossible à ignorer si on s'intéresse à la mémoire. Le symbole de la dernière moisson tant de fois racontée dans les entretiens l'illustre bien. L'Etat à travers l'AFTRP⁵ avait acquis la plupart des terres destinées à être urbanisées afin de limiter la spéculation, mais l'EPA laissait souvent aux agriculteurs la possibilité de cultiver ces champs tant que les travaux n'étaient pas engagés.

(4) A l'exception de la ville de Trappes déjà fortement urbanisée autour d'une des gares de triage les plus importantes de France avec plus de 5 000 habitants dans les années 60.

(5) l'Agence Foncière et Technique de la Région Ile de France.

(6) Voir encadré.

La dernière moisson en Plaine de Neauphle, 1978.

«La Plaine de Neauphle était surnommée la petite Sibérie, il y avait encore des cultures.

J'ai assisté, les deux premières années de notre installation, aux moissons.

C'était recouvert de champs de blé.

Il y avait aussi des petits pois, du soja et une ferme en activité. Ils ont cultivé les champs jusqu'au dernier moment !».

Témoignage d'un pionnier.

The last harvest on the Plaine de Neauphle, 1978.

"La Plaine de Neauphle was fondly called

la petite Sibérie (little Siberia).

Farming still went on there.

During the first two years we were there I helped with the harvests. It was covered in wheat fields.

There were also peas, soya and a working farm.

They cultivated the fields right up until the last moment!" Pioneer's eye

witness account.

D. Huchon, Ecomusée SQY

Les tracteurs ont ainsi longtemps côtoyé les bulldozers, créant un paysage insolite. La dernière moisson est presque devenue un mythe de la ville nouvelle. Mythe tellement illustratif de ce passage emblématique d'un monde à l'autre, tant pour les populations enracinées que pour les pionniers qui venaient de s'installer et qui montraient à leurs enfants une histoire à laquelle ils allaient contribuer. **On ne s'étonnera pas que la première mission confiée à l'Ecomusée en 1977 ait été d'établir un pont entre les anciennes et les nouvelles populations**, notamment en s'évertuant à conserver les traces d'un passé rural pour les six villages⁶ concernés par le périmètre d'urbanisation, et cheminot pour Trappes, ville de tradition ouvrière.

Chronologie



41 Ecomusée SQY

1966 :

Premières constructions «d'unités urbaines» par le promoteur Jacques Riboud sur Elancourt-Maurepas (opérations parallèles au processus «Ville Nouvelle»).

1967 :

Décembre : mise en place de la Mission d'aménagement de la Ville Nouvelle de Trappes dont le périmètre d'étude s'étend de Coignières à Palaiseau.

1968 :

Décembre : installation de la Mission dans l'ancienne ferme de Buloyer à Magny-les-Hameaux.

1970 :

Lotissements de Chamfleury à Voisins-le-Bretonneux (opération parallèle au processus «Ville Nouvelle»).

Janvier : la Ville Nouvelle de Trappes est rebaptisée Saint-Quentin-en-Yvelines.

Octobre : Création de l'Etablissement public d'aménagement (EPA) de Saint-Quentin-en-Yvelines en remplacement de la Mission d'aménagement.

1971 :

Installation à Elancourt-Maurepas du groupe Organon (animation de quartier, animations-spectacles) chargé par l'EPA d'effectuer une étude pour l'animation socio-culturelle de la future ville nouvelle.

1972 :

Février : proposition de périmètre d'urbanisation faite par le préfet des Yvelines aux conseils municipaux concernés (Bois d'Arcy, Buc, Châteaufort, Coignières, Elancourt, Guyancourt, La Verrière, Le Mesnil-Saint-Denis, Magny-les-Hameaux, Maurepas, Montigny-le-Bretonneux, Plaisir, Toussus-le-Noble, Trappes, Voisins-le-Bretonneux) et refusée par eux.

Juin : rejet du périmètre d'urbanisation par le Conseil Général des Yvelines.

Août : nouveau périmètre défini par le préfet et création, après avis des conseils municipaux et du Conseil Général, de l'Agglomération Nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines comprenant les communes de : Bois d'Arcy, Coignières, Elancourt, Guyancourt, La Verrière, Magny-les-Hameaux, Maurepas, Montigny-le-Bretonneux, Plaisir, Trappes, Voisins-le-Bretonneux.

Décembre : Création du Syndicat communautaire d'aménagement de l'agglomération nouvelle (SCAAN) de Saint-Quentin-en-Yvelines après choix opéré par les onze communes.

1974 :

Lotissements du Buisson (opération parallèle au processus «Ville Nouvelle»).

Suite à la mission d'Organon, création de l'Association pour la promotion des activités socio-culturelles (APASC) chargée de fédérer l'action du milieu associatif et des usagers dans un projet d'animation globale sur la ville nouvelle.

**1975 :**

Octobre : Inauguration du centre des 7 Mares et, notamment, de la Maison pour tous, équipement socio-culturel émanant de l'APASC.

Octobre : inauguration de la gare de Saint-Quentin-en-Yvelines, de l'Immeuble international et de la grande surface Euromarché.

1977 :

Mars : Création de l'Écomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines.

1978 :

Début de l'urbanisation de la Sourderie (Arcades du Lac de R. Bofill) à Montigny-le-Bretonneux et de la Plaine de Neauphle à Trappes.

1979 :

Création de la mission "Cœur de ville" par l'EPA.
Début de l'urbanisation du quartier des Garennes à Guyancourt.

1981 :

Octobre : refus par le SCAAN du projet «Cœur de ville» proposé par l'EPA.

1982 :

Accord entre le SCAAN et l'EPA à propos de l'aménagement du quartier Saint-Quentin (anciennement dénommé "Cœur de Ville").

1983 :

Décembre : adoption, après négociations serrées, du nouveau périmètre de Saint-Quentin-en-Yvelines ramené à sept communes : Elancourt, Guyancourt, La Verrière, Magny-les-Hameaux,, Trappes (soit cinq municipalités de gauche) Montigny-le-Bretonneux et Voisins-le-Bretonneux (soit deux communes de droite).

1984 :

Juin : création du Syndicat d'agglomération nouvelle (SAN) de Saint-Quentin-en-Yvelines (présidence PS).

1984/87 :

Travaux d'aménagement du quartier Saint-Quentin (première tranche inaugurée en octobre 1987).

1988 :

Aménagement du secteur «Sud Canal» (deuxième tranche du quartier Saint-Quentin).

1991/92 :

Aménagement de la Place Ovale (partie haute du quartier Saint-Quentin).

1993 :

Sortie de terre des dernières grosses opérations de la ville nouvelle (quartiers de Villaroy à Guyancourt et de la Clé de Saint-Pierre à Elancourt).

1999 :

143 000 habitants en Ville nouvelle.
79 000 emplois en Ville Nouvelle (40 % occupés par des résidents).
Près de 45 000 logements mis en chantier depuis 1968 (locataires : 50,40 %, propriétaires : 49,60 %, collectifs : 65 %, individuels : 35 %)

Julie Guiyot-Corteville

La page blanche sur laquelle vient s'écrire la ville : une idée reçue ?

Le musée commence ses recherches sur les évolutions du territoire à partir du XVII^e siècle. L'installation de Louis XIV à Versailles contribue à modifier durablement le territoire qui constitue aujourd'hui la ville nouvelle. La Révolution, avec la vente des Biens Nationaux, conduira à une modification du parcellaire favorisant un processus de concentration foncière. L'arrivée du chemin de fer et la construction des gares au début du XX^e siècle provoqueront entre les deux guerres une première phase d'urbanisation.

Les dents de scie à Trappes, ensemble de logements ouvriers réalisé en 1931 par l'architecte H. Gutton, classé à l'inventaire supplémentaire des Monuments Historiques en 1992.

"Les dents de scie" (Saw teeth) at Trappes, a group of workers' housing built in 1931 by the architect H. Gutton registered on the Inventaire supplémentaire des Monuments Historiques in 1992.

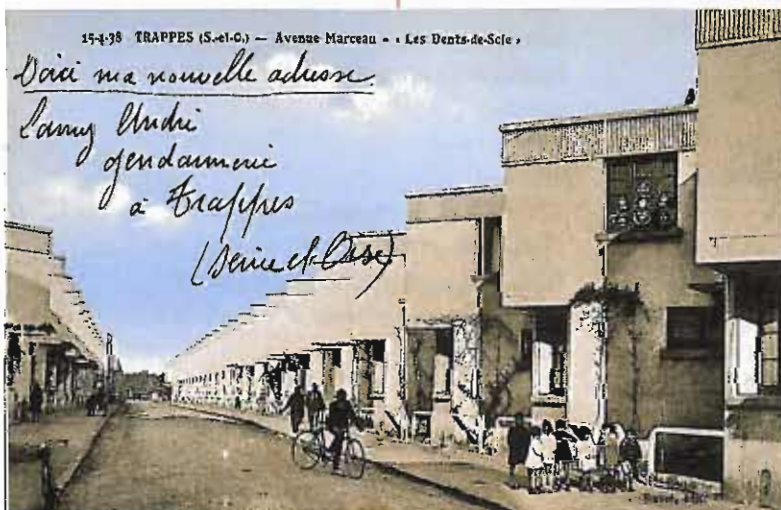
coll. Ecomusée SQY

Bien que non rattaché directement à la capitale, le territoire connaît alors une urbanisation comparable à celle de la banlieue parisienne avec ses maisons-jardins, ses HBM, ses cités ouvrières. Dans le cadre de la reconstruction, Trappes, particulièrement touchée par les bombardements visant la gare de triage, accentue son urbanisation avec une politique de grands ensembles. Les mutations du territoire, bien que nombreuses, s'étirent sur plusieurs siècles et n'ont jamais connu l'ampleur du processus attaché à l'arrivée de la ville nouvelle. L'image de la page blanche sur laquelle les aménageurs vont dessiner une ville est à mettre en perspective. **La construction soutenue qui ne s'interrompra pas pendant vingt ans aura tendance à gommer ces autres formes urbaines qui doivent à un moment ou à un autre reprendre leur place dans un déroulement chronologique de l'histoire du territoire et de ses habitants.** Qu'elles remontent au début du siècle avec les constructions autour des gares, à l'entre-deux-guerres avec une production importante de logements ouvriers, à la reconstruction avec une politique de grands ensembles sur Trappes, l'ensemble de ces témoignages bâtis appartient au patrimoine du territoire.

Carte postale appartenant aux collections du musée représentant les grands ensembles construits sur Trappes dans les années 60.

Postcard from museum's collections illustrating the large built up areas at Trappes in the 1960s.

coll. Ecomusée SQY



La réalisation presque simultanée liée à la complexité administrative et politique de la ville nouvelle, d'opérations aussi contrastées qu'un « nouveau village », lotissement à l'américaine sur la commune de Voisins-le-Bretonneux, qu'un quartier de tours et barres sur une autre commune à La Verrière ou encore de la construction de chalandonnettes dans le quartier du Buisson à Magny-Hameaux, réfutent également la dichotomie simpliste de « avant/après ».



Réalisé en 1970 Chamfleury préfigurera les nouveaux villages qui deviendront un paysage "rurbain" caractéristique des villes nouvelles. Avec l'absence de clôture entre les maisons, cette réalisation de Kauffman & Broad inaugurerait avec succès l'américain way of life en Ile-de-France.

Built in 1970 Chamfleury was a precursor to the new villages which were to become a "rurbain" (rural/urban) feature of the new towns. With no fencing between the houses, the Kauffman & Broad project successfully ushered in the success of the American way of life in the Ile-de-France area.

J. Corteville, Ecomusée SQY

Lancée en dehors de la ville nouvelle au début des années 70, dans le cadre du concours international de la maison individuelle visant à promouvoir ce type de construction dans le secteur privé, le quartier du Buisson à Magny-les-Hameaux a été rebaptisé «Les Chalandonnettes».

D. Huchon, Ecomusée SQY



Le Bois-de-l'Etang à la Verrière, une des dernières opérations de tours et barres en France, sort de terre alors que démarrent les premières opérations ville nouvelle.

Le travail de l'Ecomusée consiste aussi à rétablir une histoire de ces quartiers stigmatisés qui font partie de notre patrimoine urbain.

The Bois-de-l'Etang at La Verrière, one of the last "tower and bar" schemes in

France was built at the same time as the first operations of the new town. The work on the Ecomusée also consisted in re-claiming a history for the stigmatised districts which are a part of our urban heritage.

S. Joubert, Ecomusée SQY

Ces trois exemples arrêtés hors du dispositif ville nouvelle voyaient le jour presque au même moment, alors que sortaient de terre les premiers quartiers de la ville nouvelle - dont le centre des 7 Mares - s'appuyant sur des conceptions urbanistiques très différentes. Les populations qui s'installeront dans ces quartiers nouveaux exprimeront des témoignages contrastés : certains revendiqueront un statut de pionnier s'inscrivant dans la démarche «dynamique» de la ville nouvelle, d'autres ignoreront parfois jusqu'à son existence et leur sentiment d'appartenance se portera sur leur quartier et leur commune.





De la prise en compte des «traces» par les aménageurs

«On ne construit jamais sur rien»

«A l'époque, les aménageurs avaient tout pouvoir pour faire sortir la ville nouvelle à tout prix. Nous étions des sortes d'autochtones. Tout se faisait comme s'ils allaient coloniser le territoire en nous apportant le progrès et la modernité».⁷

«Nous étions révoltés par ce qu'on entendait. On nous faisait miroiter des boutiques, des centres commerciaux, des cinémas... pour nous faire avaler l'arrivée de la ville nouvelle. Mais on n'en voulait pas ! Nous n'étions pas des bons sauvages, on se promenait pas tout nu dans les rues !» (Une habitante du village de Guyancourt).

Portrait des principales familles de propriétaires terriens «aux bains» : les stratégies familiales, par le jeu des alliances et la limitation des naissances, viseront à une concentration foncière qui facilitera le processus de rachat des terres

au moment de créer la ville nouvelle.

Portrait of the leading families of land owners "aux bains" (at the baths). Family strategies, via networks of alliances and the restriction of births were designed to achieve land concentration which facilitated the land purchase process with the arrival of the new towns.

coll. Ecomusée SQY

(7) Roland Nadaus, Maire de Guyancourt et ancien président du SAN de Saint-Quentin-en-Yvelines.

Les raisons mêmes du choix du site de Saint-Quentin pour y édifier une ville nouvelle ne sont pas étrangères à l'histoire du territoire. D'une part, Trappes a toujours constitué un carrefour stratégique de voies de communication, d'autre part le découpage foncier du vaste plateau agricole allait faciliter le processus d'acquisitions des terrains destinés à l'urbanisation.

L'infrastructure autoroutière était en grande partie préexistante avec la Nationale 10, ancienne route de Paris à Bayonne, l'autoroute de l'Ouest. L'arrivée du chemin de fer au début du siècle sur la ligne Paris-Brest avait déjà constitué un bouleversement important désenclavant ce territoire rural.

Quant au paysage foncier, les stratégies familiales activées par les grands propriétaires terriens depuis la vente des Biens nationaux durant tout le XIX^e siècle aboutiront à une concentration foncière telle, qu'elle facilitera grandement les négociations au moment de l'acquisition des terrains. Par le jeu des alliances et la limitation des naissances, les fermiers, véritables gestionnaires, se retrouveront à la tête d'exploitations de plus de 200 ha.

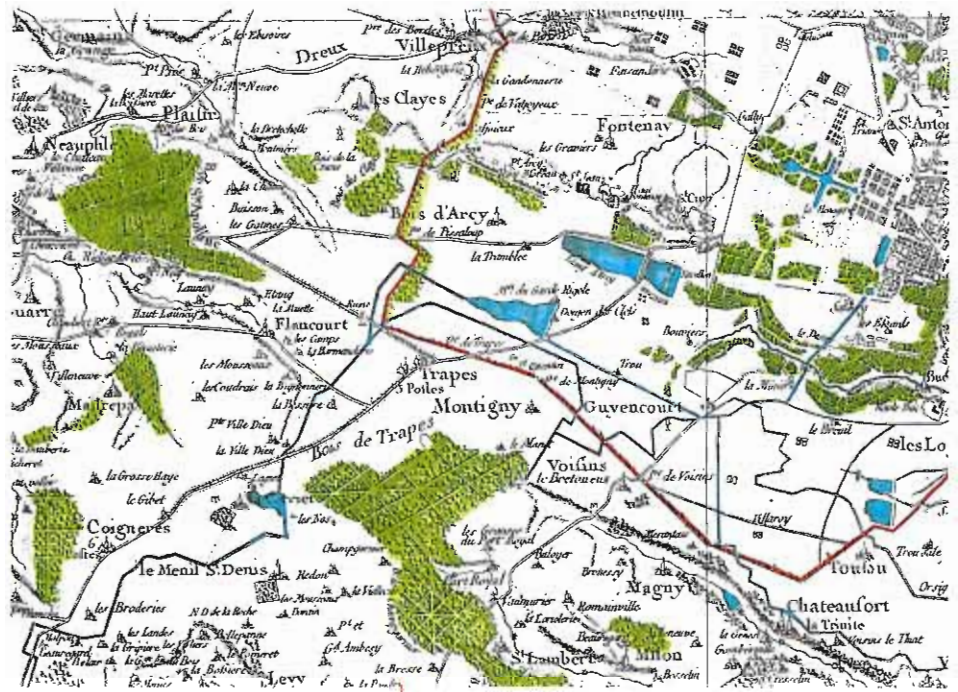
La ferme du Manet à Montigny-le-Bretonneux est alors la plus importante avec un patrimoine de 288 ha. Sur la partie ouest (Elancourt, Trappes), les exploitations regroupent entre 40 et 80 ha tandis que sur la partie dite des trois villages (Montigny-le-Bretonneux, Voisins-le-Bretonneux, Guyancourt) on ne dénombre pas plus de quatre ou cinq grands propriétaires qui concentrent l'ensemble des exploitations, dont certaines sont d'ailleurs en régie, les grands propriétaires habitant souvent Versailles.

Serge Goldberg, premier directeur de l'EPA, raconte comment il négociait le prix des terres avec les agriculteurs sur un coin de toile cirée à carreaux dans la cuisine. Cette anecdote ne doit pas occulter les importants volumes financiers de ces transactions, compte tenu des surfaces à acquérir et des enjeux de la ville nouvelle où le critère de rapidité de l'ensemble des opérations était essentiel pour mener à bien ce projet d'intérêt national.



«S'inscrire dans l'histoire... disent-ils !" Mais laquelle ?

Les équipes pluridisciplinaires mises en place à l'EPA se sont beaucoup penchées sur l'histoire du territoire pour s'imprégner dans la mesure du possible de l'esprit des lieux. Leur installation au début des années 70 dans l'ancienne ferme de Buloyer (Magny-les-Hameaux) au milieu des champs, puis la restauration de la Commanderie des templiers (Elancourt) où ouvrira le premier centre d'information sur la ville nouvelle en témoignent d'une certaine façon. Ils avaient sans doute conscience qu'un des enjeux du devenir de la ville nouvelle construite *ex-nihilo* serait l'identité du site. Mais la mission était d'une telle ampleur que le pragmatisme était aussi de rigueur. **La proximité de Versailles et le prestige de la ville royale était une donnée importante. Les aménageurs se sont appuyés, en attendant que Saint-Quentin se fasse un nom, sur cette autre ville nouvelle en son temps qu'a constitué Versailles.** Les promoteurs trouvaient dans ces références un objet de localisation identifiable, et ce n'est pas sans une certaine ironie que l'opération qui contribuera à identifier Saint-Quentin-en-Yvelines un peu plus tard sera les Arcades du Lac de Ricardo Bofill, surnommé par les médias «Le Versailles du peuple». Ceux qui seront en charge de commercialiser la ville nouvelle puiseront également dans un autre registre : le charme discret de la vie villageoise revue et corrigée par les commodités de la ville.



Carte de Cassini 1750, représentant le réseau des étangs et rigoles menant l'eau à Versailles : le réseau des rigoles qui reliait les étangs et servait également d'appui aux limites parcellaires, agricoles et parfois communales, a aujourd'hui quasiment disparu. The Cassini map dating from 1750 indicating the network of channels and ponds bringing water to Versailles. The network of channels connecting the ponds, which also served as plot, farming and sometimes communal boundaries, have just about disappeared.

Ecomusée SQY

Suivre les traces de l'histoire ou comment les précéder...

Ce territoire avait déjà avec l'installation de Louis XIV connu des changements importants dont on pouvait encore lire les traces. D'une part, les grandes eaux de Versailles avaient engendré des travaux gigantesques avec l'installation d'un réseau conséquent de rigoles et aqueducs, d'autre part le parc des chasses du roi s'étendait jusqu'à Guyancourt et Voisins-le-Bretonneux, la porte de la Mérentais étant aujourd'hui le seul vestige bâti des portes qui marquaient les limites du parc royal.

L'arrivée du roi à Versailles sera déterminante : le centre du pouvoir se rapprochant, le roi constituait un parc immense allant jusqu'à Trappes. Il se livra déjà à des achats "obligés" : la quasi-totalité des fermes devenait propriété royale.

*Fragment de rigole du XVIII^e siècle
mise à jour lors des travaux
pour la construction de la passerelle
entre le quartier des Saules
et le hameau de Bouviers à Guyancourt.
Remains of a water channel dating
from the 18th century discovered
during construction work on a walkway
between the district of Les Saules
and the hamlet of Bouviers
at Guyancourt.*

D. Huchon, Ecomusée SQY



*Borne royale gravée d'une fleur de lys
signalant la propriété du roi à Coignières,
commune appartenant
au premier périmètre de la ville nouvelle.
A royal boundary stone engraved
with a fleur de lys marking
the king's property at Coignières,
a commune belonging to the first zone
of the new town.*

D. Huchon, Ecomusée SQY

La nécessité d'alimenter les fontaines de Versailles a eu comme autre conséquence majeure sur le territoire, la création de l'étang de Trappes, qui sera rebaptisé Saint-Quentin et donnera son nom à la ville nouvelle. L'ensemble des étangs de Trappes, de Bois-d'Arcy et de Bois-Robert sera relié par un réseau de 34 km de rigoles qui traversera le plateau d'un bout à l'autre.

L'étang du XVIII^e sera conservé. Paul Delouvrier, chargé par le Général de Gaulle de mettre en œuvre les villes nouvelles, confiera qu'il venait y pêcher enfant⁸.

(8) La Fondation des villes s'est toujours appuyée sur des mythes et des légendes. Les villes nouvelles auront leur chapelet d'anecdotes «symboliques» dont la plus célèbre est sans doute Charles de Gaulle survolant la Région Parisienne en hélicoptère et déclarant à P. Delouvrier : «Mettez-moi de l'ordre dans ce bordel !» Ou encore lors de l'adoption par le Conseil des Ministres des villes nouvelles, A. Malraux, penché sur le Schéma d'aménagement demandant à P. Delouvrier s'il avait prévu assez de jardiniers pour tous ces espaces verts !

Détourner les sources pour conserver l'histoire

Les bassins de retenue ont permis la création de nouveaux plans d'eau qui contribueront à l'image «verte et bleu» (campagne de communication de l'EPA) de Saint-Quentin-en-Yvelines. L'aqueduc de Trappes par contre a été coupé par l'urbanisation et abandonné. L'eau provenant de l'étang rejoint désormais la vallée après un détour par le bassin de la Sourderie, bassin de retenue réalisé dans le cadre de la ville nouvelle par l'EPA pour collecter les eaux pluviales. Le chapelet d'étangs qui s'égrène sur le territoire est maintenu. Par contre, le réseau de rigoles qui reliait ces étangs et servait d'appui aux limites parcellaires, agricoles et parfois communales a disparu dans sa quasi-totalité.

L'ensemble de ces données historiques, qui a contribué à façonner le territoire, ont été prises en compte lorsque cela était possible par les aménageurs. Les contraintes de certaines réalisations ont aussi conduit à supprimer bon nombre de ces traces mises à jour lors des travaux, notamment des segments des rigoles et d'aqueducs. L'EPA, faute de pouvoir tout conserver, s'est néanmoins beaucoup inspiré de ce passé pour signifier dans l'espace ce patrimoine historique

Le quartier de la Grande-Ile (Voisins-le-Bretonneux) et l'aménagement du centre ville sont caractéristiques de la façon dont les aménageurs ont utilisé l'histoire locale pour donner une «épaisseur» patrimoniale et une identité à des espaces «flambant neuf».



Rigole du quartier de la Grande-Ile, à cheval sur les communes de Guyancourt et Voisins-le-Bretonneux :

si les rigoles anciennes ont pratiquement disparu, de nouvelles rigoles créées de toutes pièces quadrillent ce quartier en référence au patrimoine local ; engazonnées, elles contribuent au traitement paysager.

Channel in the Grande-Ile district straddling the communes of Guyancourt and Voisins-le-Bretonneux.

Although the old channels have just about disappeared, new, entirely reconstructed channels have been strategically located in this district as a reminder of its local heritage. Turfing blends them into the landscaping design.

D. Huchon, Ecomusée SQY

Panneau faisant référence à la fois à l'histoire (rigole) et au thème du quartier qui est celui de l'Europe (le Danube) :

«creusez des rigoles, laissez celles-ci à ciel ouvert, et plantez-y une végétation appropriée ; ainsi, tout en économisant des tuyaux, vous obtiendrez peut-être un écosystème en forme de paysage».

Urbanisme, mars 1984.

A sign referring both to history (channel) and the theme of district - a Europe notion (the Danube): "Dig channels, leave them open to the sky, plant them with appropriate plants.

In addition to economising on pipes, you will also obtain an ecosystem in the form of the landscape". Urbanisme, mars 1984.

D. Huchon, Ecomusée SQY



Le maillage du quartier de la Grande-Ile, à cheval sur deux communes et conçu par François Bourginéau, s'appuie sur un réseau traversant de rigoles qui constitue un maillage secondaire destiné à donner une autre échelle au quartier d'une densité faible, avec des cheminements piétonniers. Si les anciennes rigoles ont été en grande partie recouvertes, ces nouvelles rigoles entièrement dessinées organisent l'espace. Elles résolvent ainsi à moindre coût les problèmes techniques liés à l'assainissement tertiaire (assainissement sous chaussée). Leur traitement engazonné destiné à remplir une fonction paysagère tend à détourner le sens premier de ces infrastructures. Ce recours à une conception utile du paysage souligne l'unité symbolique du quartier en puisant dans l'histoire.

Autre exemple, le quartier Saint-Quentin, centre ville, est organisé entre autre, autour d'un parcours d'art public sur le thème de l'eau. L'eau, élément symbolique de genèse et référence à l'histoire, a été imposée dès les premières réflexions sur l'aménagement

du centre, baptisé alors «Cœur de Ville» lors du concours d'architecture lancé par l'EPA en 1980. Tout un itinéraire de sources, de canaux et de fontaines ponctuent la déambulation du promeneur. Parmi les quatre artistes qui sont intervenus sur ce projet, Nissim Merkado a réalisé une œuvre « Méta » symbolisant la naissance de la source de la Bièvre, sous forme d'un disque incliné de granit noir. Or, la source a été détournée pour des raisons techniques liées à l'aménagement du centre. Aucun des tracés de l'eau dans ce quartier ne reprend un cheminement historique.

L'œuvre «Méta» de l'artiste Nissim Merkado symbolisant la naissance de la Bièvre : l'ancien réseau ayant été démantelé, l'eau est aujourd'hui puisée dans la nappe phréatique.

The work "Meta" by the artist Nissim Merkado symbolising the birth of the Bièvre. As the former network has been dismantled water is currently provided from the water table.

D.Huchon, Ecomusee SQY



L'eau a été amenée artificiellement jusqu'au cœur de ville, comme les nouveaux bassins de retenue liés à la construction de la ville font échos aux anciens étangs⁹.

La toponymie comme référence villageoise

L'étude du fonds de plaquettes de promoteurs constitué par l'Ecomusée montre comment les promoteurs se sont appuyés sur ce passé prestigieux pour valoriser un site qui ressemblait alors à un vaste chantier et ont repris abondamment également les références villageoises pour attirer une clientèle en quête d'un nouveau mode de vie que les sociologues qualifieront du néologisme de «rurbain». Les nouveaux villages, lotissements de maisons individuelles, qui proposent «la ville à la campagne» en évoquant les promesses d'une sociabilité quasi villageoise, ancrent leur promotion dans un registre délibérément néo-rural. Cette démarche s'appuiera beaucoup sur la toponymie locale, gage d'une certaine authenticité. La réutilisation de certains noms de lieux-dits pour nommer de nouveaux quartiers sera fréquente. Le quartier du Parc à Guyancourt fait référence au grand parc de Versailles, le Plan-de-Troux autre quartier de Montigny-le Bretonneux à proximité du centre désigne à l'origine le bois appelé aujourd'hui Bois des Roussières déplacé vers l'ouest¹⁰.

(9) Coordonné par Marta Pan qui a réalisé « la Perspective », Michel Euvé a dessiné les murs d'eau, Piotr Kowalski l'arche qui signale l'entrée de la ville.

(10) « Toponymes anciens réutilisés pour désigner les quartiers, rues de Saint-Quentin-en-Yvelines », Edouard Stéphan, Ecomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines, octobre 1994.0

Le quartier des 7 Mares, premier centre de la ville nouvelle, doit son nom à la persistance de nombreuses mares liées à la faible dénivellation du plateau de Trappes. Parfois, comme c'est le cas ici pour le quartier phare du début de la ville nouvelle, le contraste peut paraître étonnant entre la réalité physique des lieux et leur désignation. L'exemple du Chemin-aux-Bœufs retenu pour désigner la rue principale du quartier des 7 Mares, caractérisé par un urbanisme sur dalle résolument moderne, illustre ce décalage culturel.

Plaquettes de promoteurs :
les références villageoises utilisées
par les promoteurs attireront une clientèle
en quête d'un nouveau mode de vie
qualifié de «rurbain»,
entre les charmes de la campagne
et les commodités de la ville.

Property developers brochures:
the village reference used by property
developers would attract a clientele in
search of a new mode of life qualified as "
rurbain " (ruralurban) which combined
the charms of the countryside
with the conveniences of the city.

collection Ecomusée SQY.

Dans le quartier des 7 Mares,
un panneau rappelle que les paysans
conduisaient leurs troupeaux à cet endroit
pour s'abreuver : le chemin-aux-Bœufs
retenu pour désigner la rue principale
du quartier des 7 Mares illustre
les contrastes de l'histoire.

The Quartier des 7 Mares features
a sign reminding people
that the peasants used to drive their flocks
and herds of animals
to a watering place here.

The Chemin-aux-Bœufs, the name chosen
for the high street
in the Quartier des 7 Mares,
is a good illustration of historical contrast.

D. Huchan/Ecomusée SQY



Sur l'ensemble des communes et de la cinquantaine de quartiers, **de nombreux lieux font référence à la toponymie, reprenant notamment des lieux-dits d'autant plus poétiques qu'ils restent souvent abscons pour les habitants.** Néanmoins, toujours pour faciliter la connaissance du territoire et dans un processus «d'enracinement», les bulletins municipaux des différentes communes rappellent régulièrement l'origine de ces inscriptions.

Les références à l'histoire, donc à la mémoire, ont fondamentalement fourni des outils d'analyse du territoire pour les aménageurs. L'architecte P. Gangnet déclarait que les villes nouvelles étaient bien assez nouvelles comme ça, sans faire dans l'ancien⁽¹⁾. Il a pourtant fallu que ceux qui étaient en charge de construire la ville s'appuient sur la culture du territoire, quitte à ce que cette mémoire collective soit peu ou prou détournée vers un imaginaire capable de produire avant tout du symbolique et de l'identitaire.

(11) Architecture d'Aujourd'hui, juin 1981.



Un musée d'architecture et d'urbanisme à ciel ouvert : trente ans de réflexion sur la ville

«De nos jours, la prise de possession d'un territoire par la ville est presque simultanée à la construction de la maison, du centre ville, du réseau routier... De plus, l'installation des villes nouvelles à la campagne investit des sites de très grandes dimensions où doit être géré le passage radical d'une transformation locale du territoire (de type rurbanisation) à une mobilisation générale de celui-ci. La ville nouvelle est issue sous toutes ses formes de l'évolution exponentielle du facteur temps qui conduit à l'extraordinaire accélération du système de production.»¹²

Des premiers quartiers nés au début des années 70 aux plus récentes opérations d'urbanisation, c'est à la fois l'expérience empirique des aménageurs qui ont à maintes reprises modifié leur copie et trente ans d'histoire de l'urbanisme et de l'architecture en France que l'on peut lire en parcourant la ville.

Si de prime abord la découverte de la ville donne une impression d'incohérence ou de juxtaposition de modèles (d'où la référence fréquente au catalogue d'architecture ou au laboratoire d'urbanisme), il faut rappeler que cette composition est la résultante d'une expérience humaine forcément faite de

contradictions et de débats partagés par des aménageurs, des hommes politique et parfois des habitants au temps héroïque de «l'auto-participation».

La démarche compréhensive du musée consiste alors à confronter ces projets pour les comprendre et les critiquer, à les mettre en perspective avec une époque, un courant d'idée, à rechercher le contexte de leur production en faisant des allers-retours entre le national et le local, à en comprendre les enjeux sur le territoire en les rattachant à ses logiques internes, et surtout à entendre les habitants sur l'appropriation ou pas de leur lieu de vie. Plus ce récit de la ville se déroule, plus on s'éloigne de la notion de catalogue.

«Des projets aux réalisations, les architectes suggèrent des pratiques par leur architecture porteuse d'une pensée sociale. Mais l'architecture ne peut transformer une pensée sociale, un habitat innovant ne peut changer la vie, comme la ville nouvelle n'a pas réinventé la vie de chacun. Les innovations des projets de ces années ont aussi été des utopies, mais ont aussi parfois contribué au plaisir d'habiter et c'est beaucoup».¹¹

Le temps de la ville ou le temps pour faire la ville ne semblent pas toujours synchronisés. **Il a fallu trente ans pour construire la ville, c'est à dire une génération, ce qui est très peu.** Par contre lorsqu'on se penche sur l'ensemble des projets, sur les témoignages des acteurs, les archives, que l'on parcourt la masse de documents souvent contradictoires, les cahiers de travail et d'esquisses, produits de façon ininterrompue par des architectes, des urbanistes, des paysagistes, on peut s'étonner de la façon dont toutes ses réalisations ont fini par sortir de terre après avoir souvent épuisé plusieurs équipes.

*Réunion de travail à l'EPA :
Yves Draussin, urbaniste du centre ville,
présente les plans à l'équipe et aux élus
de la ville nouvelle.*
*Working session at the EPA: Yves Draussin
town planner for the town centre
presents the plan to the team
and the councillors of the new town.*

EPA, coll. Ecomusée SQY



(12) «Saint-Quentin-en-Yvelines : lecture d'une ville nouvelle», Marie Bellon de Chassy & Virginie Brégal, Ecole d'architecture de Versailles.

(13) «Les projets des architectes en ville nouvelle : l'utopie de l'innovation», Anne Debarre, catalogue de l'exposition de l'Ecomusée consacrée au logement, à paraître (2002).

Le quartier Saint-Quentin ébauché dans les années 70 sur le modèle d'un urbanisme sur dalle ne sera inauguré qu'en 1987 et réalisé finalement sur un modèle plus traditionnel suivant un tracé très urbain avec ses avenues, boulevards, rues piétonnes et places. Ce n'est qu'au début des années 90 qu'il sera réellement abouti avec la construction d'équipements structurants et prestigieux comme le théâtre, l'université ou la Maison de la communication. Les premières études du quartier de la Clef de Saint-Pierre sur la partie ouest à Elancourt datent de 1974, alors que ce quartier ne sera réalisé qu'au début des années 90.



Réalisé au début des années 70, le quartier Gare, première étape du centre ville, s'inspirait d'un urbanisme sur dalle.

Completed at the start of the 70s, the Gare district, the first stage in the town centre development scheme was inspired by a pedestrianised model.

D.Huchon, Ecomusée SQY

L'essentiel du quartier Saint-Quentin a été réalisé dans les années 80. Inauguré en 1987, il marque le retour à la ville traditionnelle avec ses rues, places et boulevards : son dessin très urbain et son centre commercial enterré étaient innovants par rapport aux autres villes nouvelles dont les centres avaient souvent été conçus sur dalle.

Most of the Quartier Saint-Quentin was finished in the 80s. Inaugurated in 1987, it marked a return to the traditional city with its streets, squares and boulevards. Its typically urban design and underground shopping centre were highly innovative in relation to the fully pedestrianised centres of the other new towns.

D.Huchon, Ecomusée SQY



La perspective de Marta Pau et l'immeuble Edison réalisé par l'architecte M. Fuksas : ce n'est qu'au début des années 90 que le quartier Saint-Quentin sera terminé avec une architecture signée par de grands noms, notamment pour les équipements structurants comme le théâtre, la médiathèque (S.Fiszer) ou l'université (A.Grumbach).

Marta Pau's "Perspective" and the Edison building by the architect Mr Fuksas. The Quartier Saint-Quentin's "designer" architecture projects were not completed until the start of the 90s. This was particularly true for amenities such as the theatre, media library (S.Fiszer) or the university (A.Grumbach).

D.Huchon, Ecomusée SQY



«Dès le départ, architectes, ingénieurs, urbanistes, économistes et paysagistes durent inventer. Et s'ils furent visionnaires, ce fut malgré eux, forcés par l'ambition du projet qu'ils devaient assumer. (...) Pressés par des rythmes de développement inédits, ils durent s'émanciper progressivement de la charte d'Athènes, du fonctionnalisme anglo-saxon, du scientisme des normes qui diluent l'espace, de la nouvelle géométrie des réseaux ; chaque quartier n'était qu'une ébauche précisée par le quartier suivant. La ville nouvelle garde aujourd'hui encore les traces visibles de ces tâtonnements qu'il faudra tôt ou tard corriger»¹⁴.

La notion de catalogue d'urbanisme ou d'architecture, outre qu'elle est péjorative, n'est pas représentative de la dynamique de réflexion qui a organisé la conception des différents quartiers. Elle ne permet pas de montrer, ni de comprendre ce dont témoigne précédemment l'ancien directeur général de l'EPA, les tâtonnements empiriques ou doctrinaux des équipes en place. **Le processus de conception loin d'être linéaire, a été réactif.** Les aménageurs n'ont cessé de revoir leur copie et d'interroger systématiquement leurs réalisations. De cette épopée urbaine dense, soutenue et complexe, nous ne pouvons citer ici que quelques exemples empruntés à des périodes différentes. Ils sont à chaque fois l'aboutissement de logiques et de doctrines souvent contrastées. Les points de vue se construisent en réaction ou en opposition avec les modèles précédents. Une approche par trop caricaturale constaterait que les villes nouvelles ont mis trente ans pour redécouvrir la ville traditionnelle. Ce serait oublier l'intérêt principal de ces villes, témoins majeurs des débats d'idées sur la définition de la ville et les logiques d'habiter. Il faut encore rappeler que des habitants peuvent témoigner de l'attachement à des quartiers aujourd'hui décriés d'un point de vue formel. Le travail de l'Ecomusée, sur ce point, consiste davantage à questionner et à mettre en perspective des réalisations, qu'elles soient stigmatisées comme les «tours et barres» aujourd'hui ou valorisées comme certaines réalisations de prestige.

(14) Jean-Paul Alduy in " Si Saint-Quentin m'était conté. L'urbanisme ", Clio-Média, 1993, publication de l'EPA.

Villes nouvelles, mode d'emploi

EPA : Etablissement public d'aménagement

Organisme chargé de l'aménagement d'une ville nouvelle. Il a notamment pour missions la réalisation des réserves foncières (expropriations, préemption, achats des terrains), la conception et l'exécution des équipements, la coordination entre les administrations, les collectivités locales et les différents acteurs privés...

Les services de l'EPA sont dirigés par un directeur général nommé par le gouvernement. Même si les élus locaux représentent la moitié des membres du conseil d'administration (et s'il est d'usage que le président soit désigné parmi eux), l'EPA demeure avant tout un instrument créé par l'Etat pour réaliser un projet voulu par l'Etat.

L'EPA de Saint-Quentin-en-Yvelines a été créé le 21 octobre 1970.

SAN : Syndicat d'agglomération nouvelle

Cette forme de regroupement de communes associées dans le cadre d'une Ville Nouvelle s'applique depuis 1983. Un SAN est administré par un comité syndical composé des représentants des communes proportionnellement à la population de celles-ci (aucune ne pouvant, cependant, détenir à elle seule la majorité des sièges). Le SAN exerce les compétences des communes en matière d'urbanisme, de logement, de transports, de création de voies et réseaux divers, de développement économique... Les communes gèrent les équipements d'intérêt communal, le SAN ceux d'intérêt commun. Les communes votent et perçoivent les taxes foncières, la taxe d'habitation et autres produits et taxes à l'exception de la taxe professionnelle prélevée sur les entreprises par le SAN.

La création du SAN de Saint-Quentin-en-Yvelines, le 29 juin 1984, s'est accompagnée du départ de la ville nouvelle de quatre communes (Bois d'Arcy, Coignières, Maurepas, Plaisir). Aujourd'hui Saint-Quentin-en-Yvelines comprend sept communes : Elancourt, La Verrière et Trappes dans la partie Ouest du territoire, Guyancourt, Magny-les-Hameaux, Montigny-le-Bretonneux, Voisins-le-Bretonneux dans le secteur Est.

SCAAN : Syndicat communautaire d'aménagement d'agglomération nouvelle

C'est la forme de regroupement des communes en vigueur dans les villes nouvelles jusqu'en 1983. Le principe consiste à associer les communes pour la gestion du budget et de la fiscalité dans les zones à urbaniser. Par contre, en dehors de ces zones, les communes conservent leurs prérogatives usuelles.

Lors de la mise en place, en 1970, de la loi Boscher, réglementant le fonctionnement des villes nouvelles, les municipalités optent pour ce système de regroupement qui leur permet de garder l'œil sur les parties de leur territoire à urbaniser.

Le SCAAN est administré par un comité syndical composé de représentants de chaque commune. Celui de Saint-Quentin-en-Yvelines a été créé le 21 décembre 1972 et a existé jusqu'au 29 juin 1984.



Trois quartiers, trois approches de la ville ...

«Nous avons pensé qu'en faisant des villes à la campagne, les gens reprendraient le goût de la marche à pied¹⁵».

Les 7 Mares à Elancourt, nouveau quartier : utopie sur dalle.

Saint-Quentin-en-Yvelines s'est d'abord construit sur la partie ouest de l'agglomération (Elancourt-Maurepas) sur le principe d'une ville parc où les unités de logements sont disposées en bourgades indépendantes, au milieu d'espaces verts, reliées entre elles par des voies rapides et des passages piétons, sur un modèle anglo-saxon. Les 7 Mares sera le centre fédérateur pour l'ensemble de ces bourgades. Doté de nombreux équipements et de nombreuses œuvres d'art public, ce quartier constitue la vitrine de la ville nouvelle, de sa modernité.

Tout doit être résolument nouveau. C'est le temps où règne en quelque sorte une fusion entre architecture et sociologie. En changeant les formes urbaines, on imagine modifier les rapports sociaux. La mixité est un postulat : cantine commune pour le collège et la maison de retraite, lieu de culte œcuménique, école ouverte sur la ville. Un certain nombre d'utopies post-soixantehuitardes trouvent leur concrétisation dans l'espace. Le quartier conçu comme une forteresse destinée à protéger le piéton des voitures et des nuisances extérieures tend à favoriser un cocon, espace privilégié pour faire naître de nouvelles formes de convivialité et de rencontre.

C'est le règne de l'urbanisme fonctionnel. Les schémas sont succincts : de gros, petits et moyens cercles appelés «les patates» définissent les fonctions (habitat, équipements, espaces verts, transports...). C'est également le règne de la séparation des fonctions, et le premier centre des 7 Mares dessiné par P. Deslandes est conçu sur dalle. Cette forme d'organisation urbaine sera vite remise en cause, elle suppose une densité d'habitat dont les conditions seront rarement réunies.

Le quartier des 7 Mares, un urbanisme sur dalle conçu par P. Deslandes :

doté de nombreux équipements et de nombreuses œuvres d'art public, ce quartier sera la première vitrine de la ville nouvelle où tout devait être résolument moderne et nouveau.

The Quartier des 7 Mares.

a pedestrianised town-planning scheme by P. Deslandes features

numerous amenities and examples of public artwork. The district was

to be the main showcase for the new towns where everything was

to be resolutely modern and new.

D. Huchon, Ecomusée SQY

Dix ans plus tard, la rue traditionnelle sera réintroduite presque systématiquement¹⁶. Pourtant ce quartier a été le berceau de la ville nouvelle, lieu de rencontre animé, point d'ancrage de la pré-animation et du mouvement socioculturel qui ont fait les beaux jours des pionniers. Il faudra attendre le début des années 90 pour que l'on évoque la crise du quartier et que l'on remette en cause les partis-pris d'urbanisme «exaltants» des années 70¹⁷. Entre temps, la ville nouvelle aura inaugurée en 1987 le quartier Saint-Quentin, nouvelle vitrine de la ville, à l'opposé du territoire sur la partie est. Les 7 Mares affrontent le vieillissement du quartier dans une certaine désaffection. Néanmoins les 7 Mares restent un espace symbolique pour l'histoire de la ville où s'accroche en grande partie la mémoire collective des pionniers. Le quartier bénéficiera progressivement de nombreuses restructurations.

(15) «La fabrique des villes», Paul Chemetov

(16) Isabelle Barikosky, «On n'a pas tous les jours 20 ans : les 7 Mares», Miroir n°8, 1996.

(17) Pascale Dupont, «Construire sa sociabilité dans une ville nouvelle : les 7 Mares à Elancourt», ERAUI/EHESS, 1992.



Les Tabourets en Plaine de Neauphle par H. Maillard illustrent un modèle d'architecture proliférante, appuyée sur la répétition de formes structurantes suivant une trame définie par le dessin de l'architecte, rendues économiques par l'utilisation de composants préfabriqués.

Les Tabourets on the Plaine de Neauphle by H. Maillard is an example of proliferating architecture based on the repetition of structural forms which follow the architect's design. Their pre-fabricated components made them highly economical.

D. Huchon, Ecomusée SQY

Les 7 Mares furent le cadre privilégié de la pré-animation et du mouvement socioculturel : spectacle dans la rue participant à l'animation du quartier par le théâtre de l'Unité. Le quartier est lié aux débuts de la ville nouvelle et occupe une place importante dans la mémoire des pionniers.

The 7 Mares was a key testing ground for community initiatives and socio-cultural movements.

Street entertainment from the Theatre de l'Unité made the district more lively.

The district really sowed the seeds of the new town and has a special place in the memory of the pioneers.

D. Huchon, Ecomusée SQY



Le programme des Tabourets a expérimenté un habitat intermédiaire voulant assurer la fusion entre collectif et individuel.

The Quartier des Tabourets was an experiment in an intermediate living environment which attempted to blend the collective and the individual.

D. Huchon, Ecomusée SQY

La Plaine de Neauphle à Trappes : une urbanisation de transition

Trappes, déjà urbanisée lors de l'arrivée de la ville nouvelle, disposait de peu d'espace pour de grands projets urbains. La Plaine de Neauphle offrait 10 hectares de champs céréaliers et de longues négociations ont eu lieu entre la municipalité et l'EPA. Relativement isolée du reste de la ville, l'importance de l'opération¹⁸ devait permettre de créer un nouveau centre reliant l'ensemble des quartiers de Trappes, jusque-là scindé en deux par la N10 et la voie de chemin de fer.

(18) Urbaniste : Tamara Desportes.



En 1978, l'objectif poursuivi par l'EPA pour ce quartier s'appuie sur le renouvellement de l'approche du logement social en imposant la mixité. 4000 logements sont prévus, comprenant initialement 2500 logements collectifs avec une diversité de programmes et d'architectures censée trancher avec l'uniformité des grands ensembles. L'urbanisme s'éloigne peu des conceptions fonctionnalistes avec des centres d'équipement intégrés, une stricte séparation des circulations et un habitat proliférant relativement pauvre d'un point de vue architectural. Le dessin du quartier dit «en crabe» ou «en escargot», censé privilégier la sécurité des piétons et la convivialité des habitants, contribuera avec l'échec progressif de la mixité sociale, à isoler davantage le quartier séparé du reste de la ville par un boulevard périphérique. Pourtant, ce quartier avait bénéficié en amont d'une longue réflexion et certaines opérations innovantes comme celle d'A. Fainsilber faisait l'objet de nombreux articles dans la presse spécialisée. Cette réalisation expérimentait un modèle d'habitat intermédiaire combinant les avantages du logement collectif et individuel.

Elle correspondait à un projet véritablement urbain, incluant des espaces publics et réintégrant entre autre la notion de rue¹⁹. Le mouvement pionnier passera également par là avec les équipes d'animation dépêchées sur place pour faciliter l'arrivée des nouveaux habitants. Les témoignages racontent comment la boue et les malfaçons étaient l'occasion de rencontres et d'échanges.

4000 logements construits sur plus de 10 hectares de champs céréaliers : l'objectif de l'EPA est de parvenir à la mixité sociale en renouvelant l'approche des grands ensembles par une diversité de programmes et d'architectures.

4 000 housing units built on more than 10 hectares of cereal fields, the objective of the EPA was to achieve social mixing with a new take on large centres of population which involved diversifying the schemes and forms of architecture implemented.

Ecomusée SQY

Le quartier de la Sourderie viendra se greffer sur trois villages : Guyancourt, Voisins et Montigny-le-Bretonneux. The La Sourderie district draws on three villages: Guyancourt, Voisins and Montigny-le-Bretonneux.

Ecomusée SQY

Le départ progressif des classes moyennes va interagir avec le désenchantement : un quartier qui ne sera pas terminé, attendant vainement un centre fédérateur, des liaisons difficiles, une paupérisation qui s'accroîtra avec le renouvellement des populations.

Ce quartier bénéficie aujourd'hui d'une des plus importantes réhabilitation menée en ville nouvelle. Ce chantier s'est appuyé en amont sur une réflexion globale prenant en compte toutes les fonctions incontournables de la ville. Il s'agit de refaire la ville sur la ville. Ce qui ouvre pour la ville nouvelle un large champ d'expériences.

(19) Jasmine Forget «Le quartier de la Plaine de Neauphle», 1998.





**La Sourderie
à Montigny-le-Bretonneux :
les Arcades du Lac dotent la ville
nouvelle d'un «monument»**

Il faut attendre l'urbanisation de la partie dite des «trois villages» (Voisins-le-Bretonneux, Montigny-le-Bretonneux et Guyancourt) pour que s'affirme une nouvelle approche de la ville, radicalement différente. Changeant d'échelle, l'urbanisation s'est faite à partir des trois villages mais à leur écart, les préservant ainsi pour un temps. Il faudra attendre pratiquement la fin de la construction de la ville nouvelle pour qu'à leur tour, les villages soient restructurés, souvent dans la perspective de relier l'ensemble des quartiers au sein de la même commune en affirmant lorsque c'est possible la notion de centralité.

Le colombier de la ferme Decauville à Voisins-le-Bretonneux : il faudra attendre la fin de la ville nouvelle pour que l'urbanisation gagne les anciens villages, souvent dans l'objectif de relier les nouveaux quartiers autour d'un centre historique.
The dovecote at the Ferme Decauville at Voisins-le-Bretonneux. It was only when the new town was completed that urbanisation came to the established villages, a process which often involved connecting up the new districts around a historic centre.

D. Huchon, Ecomusée SQY

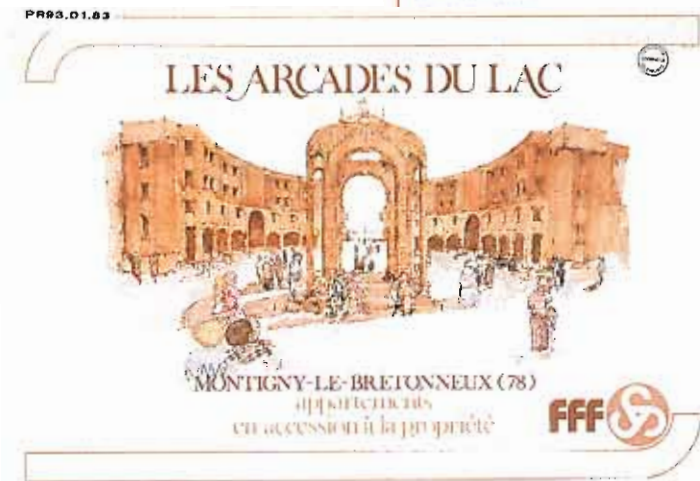


L'urbanisation des trois villages se fera au début des années 80, autour du quartier de la Sourderie, sous l'égide de l'urbaniste Pancho Ayguavives. Cette opération annonce le retour à la ville traditionnelle avec le dessin de places, de rues et d'avenues. Articulé autour de deux grands boulevards et d'un lac artificiel, ce quartier fera surtout couler beaucoup d'encre avec l'opération centrale : les Arcades du lac de Ricardo Bofill.

Plaquette de FFF pour le quartier des Arcades du Lac, conçu par R. Bofill, opération-phare de l'urbanisation de la Sourderie.

FFF brochures for the district of Les Arcades du lac designed by R. Bofill, La Sourderie's star town-planning scheme.

Coll. Ecomusée SQY

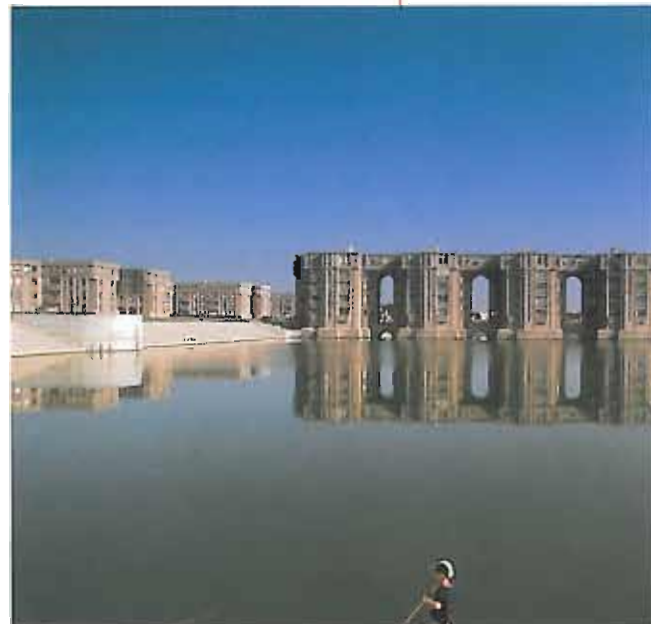


Le projet occasionnera la démission du nouveau maire Nicolas About qui exigeait qu'elle soit revue à la baisse afin de limiter la hauteur des immeubles et circonscrire la monumentalité du dessin initial. Les communes ayant gagné un certain poids politique avec l'arrivée des nouvelles populations, elles étaient alors en mesure de tenir tête à l'EPA. Le «Versailles du peuple» sera l'occasion pour la société FFF (Foyer du fonctionnaire et de la famille) de communiquer sur ses réalisations dans une période où la politique des logements HLM est décriée. Cependant, cette opération de prestige qui bénéficiera à la ville nouvelle, à l'architecte et à la société HLM reste atypique, notamment par le coût plus élevé que celui pratiqué habituellement dans le logement social à la même époque.

Elle rompt d'une part avec la construction massive de maisons individuelles organisées en lotissement sur la partie est de la ville nouvelle, elle renouvelle d'autre part d'une certaine façon l'approche du logement collectif ou, du moins, son image. Première réalisation de l'architecte catalan en France, les Arcades du Lac, le Viaduc et les Templettes considérés comme le manifeste du mouvement post-moderne vont bénéficier d'une médiatisation considérable et provoquer de nombreux débats sur l'évolution, le sens de l'architecture contemporaine et sur l'approche du logement collectif. Premier «monument» de la ville nouvelle, ce site contribuera largement à cette période, à exporter l'image de Saint-Quentin-en-Yvelines.

Les Arcades du Lac vont doter Saint-Quentin-en-Yvelines d'un «monument» très médiatisé. Manifeste du mouvement post-moderne, cette opération puisera ses références dans la mémoire collective empruntant un vocabulaire classique qui lui vaudra son surnom : le Versailles du peuple. Les Arcades du Lac will provide Saint-Quentin-en-Yvelines with a "monument" getting great media coverage. A manifesto of the post-modern school, the project will draw references from collective memory, using classic vocabulary and earning it its nickname : the people's Versailles.

S. Joubert, Ecomusée SQY





*Le Viaduc et les Templettes
font partie des réalisations de R. Bofill.
Le Viaduc & Les Templettes –
projects by R. Bofill.*

DR, Ecomusée SQY



*Fête de l'association des habitants
des Arcades du Lac dans les premières
années : l'expérience des pionniers arrivés
tous au même moment dans un espace
où tout était encore à créer a favorisé
une sociabilité active.
Social gathering of the early years
of Les Arcades du Lac residents' association.
The experience of pioneers arriving
at the same time in a space where everything
was still to be created fostered
an active social life.*

DR, Ecomusée SQY

Le postulat de R. Bofill consiste à lier des formes esthétiques avec une connotation très historique à des techniques de construction modernes. L'architecte reprend ici un vocabulaire architectural classique (arcades, frontons, colonnes, acrotères...) dans une composition associant la technologie (éléments préfabriqués, béton architectonique...). Contre un «modernisme universel et fonctionnel», il prône la redécouverte de la ville traditionnelle, du monument, il réintroduit la notion de perspectives, dessinant des jardins à la française et multipliant les ornements réalisés à partir d'une grande diversité de moules (les façades sont détachées de la structure porteuse). «Faire du nouveau avec du connu» est le leitmotiv de R. Bofill qui souhaite ainsi lutter contre l'uniformité du logement collectif et vanter les mérites du monument, symbole et repère dans la ville. Il s'inspire de l'histoire et puise dans la mémoire collective : Versailles, Chenonceaux. Il souhaite que les habitants puissent réinterpréter son œuvre et projeter leur propre signification en référence à des modèles connus et rassurants créant l'impression paradoxale «d'un pastiche jamais vu».



*Pionnière venant visiter
l'appartement témoin
des Arcades du Lac.
Woman pioneer visiting
Les Arcades du Lac.*

coll. Ecomusée SQY

L'enquête ethnographique menée par l'Ecomusée auprès des habitants montre une certaine fierté à habiter dans un site «référéncé», mais surtout ils revendiquent l'harmonie des lieux et les choix esthétiques de l'architecte qu'ils s'approprient avec aisance. Ils peuvent longuement discuter sur leurs motivations de choix résidentiel, ce qui n'est pas toujours fréquent²⁰.

(20) Julie Guiyot-Corteville «Les Arcades du Lac : l'esprit des lieux», Miroir n°6/7, 1993.



Trois temps de la ville, trois conceptions très différentes, chacune tirant les leçons de la précédente tout en s'appuyant sur une réflexion en prise avec son époque. On peut observer pour chaque quartier les nombreux paramètres qui se croisent et interagissent non seulement dans la phase de conception mais aussi dans son évolution ultérieure. C'est pourquoi la définition que l'Ecomusée construit jour après jour du patrimoine s'appuie sur une démarche pluridisciplinaire qui permet d'affronter la complexité des questions urbaines, sans laquelle la ville serait effectivement réduite à un catalogue descriptif. L'intérêt porté à l'objet ne se limite pas à sa forme ou à son esthétique : le patrimoine du XX^e siècle présente au moins l'avantage de nous obliger à l'appréhender dans toutes ses dimensions historiques et humaines.

On aura vu qu'on ne peut contourner l'histoire pour construire une ville en trente ans et que le recours aux traces peut être un point d'appui précieux pour des aménageurs. Si l'instrumentalisation de cette mémoire est presque incontournable, elle constitue néanmoins une dynamique forte pour créer un sentiment d'appartenance auprès des nouvelles populations qui s'installent. Aujourd'hui cette approche se heurte encore «aux histoires» du territoire, comme superposées les unes aux autres, à la dichotomie avant/après la ville nouvelle, à l'accélération du temps qui renvoie ici les années cinquante à la «préhistoire». **La mémoire collective, si elle prend forme un jour, se chargera de rétablir une chronologie plus linéaire et de faire le lien entre les différentes histoires. Les élus de la ville auront compris les enjeux de ce lien social primordial qu'est la mémoire en se dotant d'un musée, «accélérateur» sans doute du processus.**

Si la mémoire d'une ville nouvelle, par toutes les questions fondamentales qu'elle pose (la notion du temps dans notre société, la démarche réflexive sur la ville, l'émergence de nouveaux modes de vie...) constitue bien un objet d'étude passionnant, elle présente aussi quelques difficultés. Elle a l'immense mérite de rendre un territoire forgé à coups de décrets, véritablement attachant par toutes les expériences humaines qui l'ont façonné.

Et demain ?

La ville nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines est entrée dans sa phase d'achèvement. L'Établissement public d'aménagement fermera ses portes le 31 décembre 2002. La question se pose donc de l'avenir de Saint-Quentin-en-Yvelines.

À cet égard, la loi Chevènement, relative au renforcement et à la simplification de la coopération intercommunale, prévoit la création d'une nouvelle catégorie d'Établissement public de coopération intercommunale : les Communautés d'agglomération. Cette forme de regroupement paraît fortement inspirée par l'expérience des villes nouvelles.

En effet, une communauté d'agglomération est un regroupement de communes formant un ensemble de plus de 50 000 habitants, d'un seul tenant et sans enclave, autour d'une ou plusieurs communes centre de plus de 15 000 habitants. Ces communes s'associent à l'intérieur d'un espace de solidarité en vue d'élaborer et de conduire ensemble un projet commun de développement urbain et d'aménagement de leur territoire. Ce qui est bien le but assigné aux villes nouvelles.

Comme les SAN, les communautés d'agglomération puisent leur principale source de revenus de la taxe professionnelle directement versée par les entreprises à la structure intercommunale. Comme les SAN, les communautés d'agglomération sont dirigées par un comité syndical composé des délégués de toutes les communes membres (à cette seule différence, dans le cas des communautés d'agglomération, que les délégués de chaque commune sont impérativement désignés en son sein par le conseil municipal concerné).

Quant aux compétences des communautés d'agglomération, elles comprennent les compétences obligatoires (développement économique, aménagement, équilibre social de l'habitat, politique de la ville) et les compétences optionnelles (dont, au moins, trois des cinq suivantes doivent être choisies : voirie, assainissement, eau, environnement, culture et sport).

Il s'agit là des compétences que les SAN, tel celui de Saint-Quentin-en-Yvelines, exercent déjà, le plus souvent, dans les faits.

La transformation d'un SAN en communauté d'agglomération s'effectue au moyen d'une délibération du comité syndical à la majorité des 2/3 si la structure intercommunale a déjà reçu des communes membres l'ensemble des compétences des communautés d'agglomération.

Dans la négative, la transformation est décidée après accord de 2/3 au moins des conseils municipaux représentant plus de la moitié de la population totale ou de la moitié au moins des conseils municipaux représentant plus des 2/3 de la population totale.

Saint-Quentin-en-Yvelines : A new town in search of its roots

Julie Guiyot-Corteville
Curator
Ecomusée,
Saint-Quentin-en-Yvelines

Saint-Quentin-en-Yvelines is a city which has barely existed for more than one generation. An extreme case in historical terms since it corresponds to a period of accelerated change, the disappearance of the features - altering the traditional chronology of the local area. Against such a backdrop the Saint-Quentin-en-Yvelines Ecomusée is a scheme which attempts to construct a definition of heritage based on the accounts of its inhabitants, challenging preconceived ideas and value judgments via an "all-encompassing" approach.

New towns have a vast number of connotations. They have been called concrete factories, town planning laboratory, mishmashes of different schools of architecture... The commonly held idea is that the towns in question have no history or collective memory. This could no be further from the truth. If we examine the way in which such towns and cities have grown up, a striking feature is their characteristic obsession with history. Associative, political, institutional or individual... there are a plethora of initiatives designed to record or conserve said human and urban experiences for posterity. From the newly-opened Ecomusée at l'Isle d'Abeau, the painstaking development of the Ecomusée at Saint-Quentin-en-Yvelines to associations such as "Mémoire d'Evry" or more recently "Mémoire du Vaudreuil". Also with those such as La Maison du patrimoine (Heritage centre) at Cergy, collective memory appears not just a necessary but a priority. There are numerous other projects of this kind in the pipeline. Each new town has, at one time or another, evoked the idea of a place in which to record its social history. However, the majority of such these projects will be difficult to maintain or develop. One day we should ask ourselves the following paradox. Are we really objective in terms of the object studied? Do we find it difficult to analysing emerging reality? Is the emerging locality politically fragile? The age-old question concerning the legitimacy of inter-communality which has been imposed or freely consented?

And yet the oral archives of those involved in the town (architects, town planners, developed, local councillor) collated at the Ecomusée at Saint-Quentin-en-Yvelines shows how the players in question, for the most part "militants" for the new town, have a constructed, argued discourse. Some, aware from the outset that they were participating in a unique historical experience, had the reflex of conserving documents and objects which would later on become records even collections of key importance in terms of collective memory.

Today, the majority of the new towns are at a turning point in their history, instituted into common law by the Loi Chevènement⁽¹⁾ or rather common law has caught up with them⁽²⁾. At a time when most of the Syndicats d'agglomération nouvelle (SAN - New town association) are set to be renamed Communautés d'agglomération (New town communities)⁽³⁾, the new towns are to lose their exceptional status, prime minister Lionel Jospin has commissioned Jean-Eudes Roullier, honorary Inspector of Finances, former General Secretary of the Groupe central des villes nouvelles (Central new towns group) to document and evaluate the new towns. It is therefore a question of learning from the experiments which were one of the most prestigious schemes of the fifth republic. Making an inventory involves a scientific approach, stealing a march on the value judgments often heard when discussing the following two questions: Are new town real towns? Have new towns been successes or failures?

The project should encourage the recording of interviews with key players soon to disperse with the scheduled abolition of the EPAs⁽⁴⁾ and reflect on the future of the archives in order to prevent dispersion.

The record of the town or how to re-establish a "disrupted" chronology

The history and work of the Ecomusée at Saint-Quentin-en-Yvelines in this area since 1977 has doubtless enabled a better understanding of the value, and provided an indication of how to construct, a pluralistic if not collective memory specific context to the new town. It is necessary to connect the past and the present in urban areas face with the accelerating pace of change seen in the transformation of the locality sometimes described as seismic by "old timers". Inhabitants do not always appreciate the richness of a highly contemporary cityscape in terms of heritage. This burgeoning heritage does not yet enjoy the legitimacy that comes with time. Reflecting on the identity and analysing the ways of life of a population constituted in successive, close waves but who have followed a diverse range of geographical and social paths, is not helpful when talking about urban cohesion or evoking an identity for Saint-Quentin. The work of the Ecomusée involves allowing the greatest number of people to understand the common denominator of the locality: the political development process which resulted in the construction and

history of the new town. In such a modern world which is sometimes difficult to define since it is neither suburban, nor traditional, the museum attempts to raise the inhabitants awareness of their urban environment, provide them with reference points in their lives and re-establish a historic framework which incorporates a past whose traces and meaning need to be identified with a constantly-changing present resulting from a planned, accelerated thrust of urbanisation.

A museum for society, the Ecomusée examines the new town in a transversal approach over time from the 17th century onwards, using a multi-disciplinary approach (history, politics, architecture, town planning, in particular ethnology). It places people at the centre of the debates on decision-making processes, policies, social strategies of the players involved, modes of appropriation and the residents' modes of living. Like any museum it comprises collections which record the tangible and symbolic construction of the new town - expressed in a variety of urban archiving methods: plans, scale models, political archives, publicity material, oral archives, property developers brochures, photographs & films...

It presents the results of its research work in the form of in-house exhibitions and publications. It takes its work into the community by organising a range from themed tours of the local area and different educational workshops. It is currently attempting to diversify its presentation formats by developing a series of initiatives involving live performance which bring the accounts of the residents brought to a wider audience. This approach enables it to question the notion of heritage and the social history of the new town. Its main objective is to make the population aware of its daily environment by providing chronological milestones and tools for understanding the town.

Town history, history of lives

The acceleration of the pace of change which has resulted in the area being transformed from a mainly rural plateau to an urban area of 150 000 inhabitants⁽⁵⁾ in less than thirty years may be fascinating but also constitutes a form of "cultural trauma" which is impossible for those interested in social history to ignore. The symbol of the last harvest, a recurring theme in interviews, is a good illustration of this.

(1) Expression used by Robert Cadalbert, President of the Syndicat d'Agglomération Nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines, regional councillor.

(2) "New town communities" are a form of inter-communal co-operation provided for by the Loi Chevènement of July 12th 1999 (c.f. bordered page).

(3) Etablissement Public d'Aménagement - Public planning office (c.f. Bordered page).

(4) With the exception of the town of Trappes which was already highly urbanised and built around one of the most important sorting stations in France. It had 5 000 inhabitants in the 1960s.

Via the AFRP the state acquired most of the land earmarked for urbanisation in order to prevent speculation but the EPA often allowed farmers to cultivate the fields right up until the works started. It was common to see the unusual site of tractors alongside bulldozers. The last harvest has almost become a myth for the new town. A myth which is highly symbolic of this emblematic transition from one world to the next, both for the populations living there and the newly-arrived pioneers who told their children of the historical role they were to play. It was not surprising that the first project assigned to the Ecomusée in 1977 was to build bridges between the old and new populations, in particular by attempting to conserve the traces of a rural past of the six villages affected by the urbanisation zone and a railway history of Trappes, a traditional workers town.

A blank page on which to "write" the town or just a preconceived idea?

The museum started its research into the way the land had been transformed from the 17th century onwards. By moving to Versailles Louis XIV contributed to the long term change in the locality which now features a new town. The Révolution with its sale of Biens Nationaux (National Property) modified the land fostering a process of land concentration. The arrival of the railway and the building of stations at the start of the 20th century ushered in the first phase of urbanisation in the inter-war period.

Although not directly linked to the capital, the area underwent urbanisation comparable to that of the Parisian suburbs with its garden cities, its HBM (affordable housing), workers dormitory communities. As part of the reconstruction effort, Trappes, particularly affected by the bombing of the sorting stations, accentuated its urban development with a policy of large schemes. Hitherto changes in the land although numerous had taken place over several centuries and had never seen the scale of the process associated with the arrival of the new town.

The image of the blank page on which developers would design the town should be put into perspective. The sustained building which continued unabated for twenty years tended to erase the other urban forms which formed the chronological history of the locality and its inhabitants. Examples of heritage include features dating back to the beginning of the century and developments around stations, the inter-war period with its mass production of workers' houses, reconstruction with a policy of large centres of population at Trappes.

Near simultaneous building resulted in new towns which were administratively and politically complex and featured a wealth of contrasting schemes such as "new villages", American-style blocks in the commune of Voisins-le-Bretonneux, a "tower & bars" district on another commune at La Verrière, the building of chalandonnettes in the Buisson district at Magny-les-Hameaux a phenomenon

Origin of the new towns

The New towns as we know them today are a concept dating from the beginning of the 60s. Their creation was decided at the highest levels of government as part of a town and country planning policy designed to balance the development of the main urban centres in France: Paris and its region, Marseille, Lyons-Grenoble axis, Lille, Rouen.

The development of the large urban centres in the 60s. A response to an urgent need

After the 1962 census the demographers forecast that the national population would increase by 50% by the year 2000. In the Paris area alone, forecasts indicated that there would be 14 million inhabitants by the end of the 20th century.

Also, as a result of the post war baby boom, rise in rural depopulation, decolonisation (over one million people repatriated from overseas), the country was in the grip of a housing crisis.

Furthermore, most businesses, the main government authorities, leisure and cultural amenities, department stores were concentrated in the above-mentioned urban centres.

The government representatives believed that it was necessary to create "new urban centre" close to the large urban centres and equip them with all of the amenities necessary for the daily life of its inhabitants, thus ensuring that they did not waste time on transport and travelling. What makes "New Towns" special compared to other "new urban centres" is the fact that they are located outside of the suburbs. Their aim, as defined by the law of July 10th 1970 known as the Boscher Law ("to facilitate the creation of new urban centres") involved a scheme comprising at least 10 000 housing units and struck a three-way balance between employment, housing, buildings and nature, amenities and living environment.

New Town implementation: a state undertaking At the State's initiative, nine new towns saw the light of day in France. Five were in the Paris area: Cergy-Pontoise, Evry, Marne-la-Vallée, Tigery-Lieusaint (which would become Melun-Sénart, the Sénart), the New Town of Trappes which was to become Saint-Quentin-en-Yvelines.

Initially the scheme involved the creation of the eight new towns around Paris. However, very quickly, mainly due to the tailing off of the initial growth planned, and the hostility of the communes concerned, both the number and size of the new towns to be built was scaled down. In 1966, a memo from Prime Minister Georges Pompidou stipulated that each of the five new towns should initially have their own Development mission which would set out the key long term objective of their town-planning policy, conduct the necessary studies, organise and coordinate land and amenities purchase operations, devise the scheme-budget and schedule of works for the new town in question.

The State adopted a clear cut approach to the process of building the new towns which was designed to prevent the sprawl of the suburbs without any urban fabric, a phenomenon interpreted as the result of a catastrophic *laissez-faire* attitude. The new towns were therefore designed to be "anti-suburb-dormitory towns" and State stressed its determination to impose another form of town planning. To do so it intended to remove the zones scheduled for urbanisation from the authority of the communes by instituting Ensembles Urbains which were beyond the councillors' control, a move which provoked hostility on their part.

which refutes a simplistic "before and after" dichotomy. These three projects outside of the new towns were completed almost at the same time as the first districts of the new town were being built – including the Centre des 7 Mares – each featuring highly different town-planning designs. The populations which were to move into the new districts gave highly differing accounts of their experience. Some saw themselves as pioneers as part of the "dynamic" movement that was the new town, others were totally oblivious to this phenomenon and their sense of belonging was centred on their district and commune.

(5) Agence Foncière et Technique de la Région Ile de France (Ile de France Area Land & technical agency)
(6) c.f. Bordered page

Acknowledgement of traces by developers "Projects are not build in a vacuum"

"At the time, the developers were given a full remit to build new towns at all costs. It was as though we were natives. They saw themselves as colonising the land to bring us progress and modernity".

"We were disgusted by what we heard. They tried to impress us with stories of shops, shopping centres, cinemas... just to get us to buy the arrival of the new town. But we didn't want anything to do with it!" (Village resident - Guyancourt).

(7) Roland Nadaus, Mayor of Guyancourt and former president of the Saint-Quentin-en-Yvelines SAN.

Saint-Quentin was a historically strategic site on which to build the new town. Trappes has always been a strategic crossroads in terms of the transportation network and the concentration of land plots into a vast farming plateau which facilitated land acquisition for urbanisation.

The motorway infrastructure for the most part already existed with the Nationale 10, the old road from Paris to Bayonne, the motorway to the West. The arrival of the railway at the beginning of the century in the form of the Paris-Brest line caused significant upheaval which meant that the rural area was no longer isolated.

In terms of land, the family strategies of the large land owners resulting from the sale of the Biens nationaux (National assets) and throughout the 19th century would result in a land concentration which would significantly facilitate negotiations at the time of land purchase. Via a network of alliances, restriction of births, farmers, true managers found themselves at the head of farms measuring over 200 ha.

The Manet farm at Montigny-le-Bretonneux once the most important of its kind with 288 hectares of land. In the west (Elancourt, Trappes), farms comprised between 40 and 80 hectares while in the area known as "three villages" (Montigny-le-Bretonneux, Voisins-le-Bretonneux, Guyancourt) all of the farms were owned by no more than four or five large land owners, some of which were managed. The great landowners often lived at Versailles.

Serge Goldberg, the first director of the EPA told how he had negotiated the price of the land with the farmers on the corner of protective tablecloth in their kitchen. This anecdote should not detract from the major sums of money paid for the transactions in question in view of the surface area purchased and the state of the new towns where the schemes had to be completed quickly in the national interest.

"Finding a place in history!" Which one?

The multi-disciplinary teams at the EPA carefully studied the history of the area in order to impregnate themselves as much as possible with the spirit of the place. An example of this is the fact that they set up office at the start of the 70s on the old Buloyer (Magny-les-Hameaux) farm in the middle of the fields, then restored the Commanderie des Templiers (Elancourt) where they opened the first information centre for the new town. They had undoubtedly understood that one of the key factors to becoming a new town ex-nihilo would be the identity of the site itself. However the mission was on such a scale that pragmatism was also required. The proximity of Versailles and the prestige of the royal city was an important factor. The developers tried hard for Saint-Quentin to make a name for itself by leveraging Versailles itself a new town in its own time. The developers saw such references as a means of lending identity to the location. It was somewhat ironic that the key pro-

ject with which Saint-Quentin-en-Yvelines was associated later on would be Les Arcades du Lac by Ricardo Bofill fondly called by the media "Le Versailles du peuple" (People's Versailles).

Those in charge of selling the new town would also be inspired by another register - the discreet charm of village life reviewed and corrected with the conveniences of the city.

Following or anticipating the traces of history

When Louis XIV moved to the area it resulted in important changes whose traces could still be seen. Firstly the large water features at Versailles had resulted in gigantic works involving the creation of a major network of channels and aqueducts. Secondly, the king's hunting park which stretched as far as Guyancourt and Voisins-le-Bretonneux. The Porte de la Mérentais (Merentais gate) is currently all that remains of the gates which marked the boundaries of the royal estate.

The arrival of the king at Versailles was a determining factor. As the centre of power drew closer the king designed a vast estate which stretched as far as Trappes. He already had recourse to the concept of "obligatory" purchase and nearly all of the farms became public property.

The need to supply water to the fountains at Versailles had major consequences for the locality resulting in the creation of the Etang de Trappes (pond) which would later be re-baptised Saint-Quentin and lend its name to the new town. All of the ponds at Trappes, Bois-d'Arcy and Bois-Robert were connected by a 3-km network of channels crossing the plateau from one end to the other.

The 18th century pond was conserved after Paul Delouvrier, commissioned to implement the new town by General de Gaulle, confided that he used to go and fish there when he was a child⁸.

Changing water sources to conserve history

The retaining basins enabled the creation of new water sheets to enhance Saint-Quentin-en-Yvelines' "green and blue" image (EPA communications campaign). The Trappes Aqueduct however was cut in two by urbanisation and abandoned. The water from the pond ran into the valley after a detour via the Bassin de la Sourderie, a retaining basin built rain water collection pond for the new town by the EPA. The string of ponds can still be seen throughout the local area. In contrast, the network of channels connecting the ponds in question, used for land, farming and sometimes commune boundaries, have all but disappeared.

Whenever possible developers have drawn on such historical data which has contributed to shaping the local area. The constraints of certain projects have thus meant doing away with a good number of features updated during works, in particular segments of channels and aqueducts. Although it was not possible for the EPA to conserve everything, it was nevertheless greatly inspired by past history and attempted to signify such historical heritage in the space.

The Grande-Ile (Voisins-le-Bretonneux) district and the development of the town centre are good examples of the way in which developers have used local history to give a "layer" of heritage and an identity to "brand new" spaces.

The layout of the Grand-Ile district straddling two communes designed by Francois Bourgeois is based on a network criss-crossed by channels comprising a secondary network designed to lend a different sense of scale to a low density district, with pedestrian walkways. In the event that the old channels were partly covered, new, purpose-designed channels were used to structure the space. They thus provide an economical solution to the technical problems associated with tertiary drainage (underground drainage). By laying turf around them they fulfil a landscaping function underlines the symbolic unit of the district drawing on historical influences.

Another example the Saint-Quentin district in the town centre features a public art trail on a water theme. Water, symbolic of birth, captures the history of the place. It was a favourite choice from the outset during initial debates on the development of the town centre, baptised "Coeur de Ville" (heart of the city) during the architecture competition launched by the EPA in 1980. The trail includes springs, canals and fountains along the walkers ways. Four artists worked on the project including Nissim Merkadó who produced a work called "Meta" symbolising the birth of the source of the Bièvre in the form of a sloping black granite disc. The spring was diverted for technical reasons relating to the development of the centre. None of the waterways in the district follow their historic routes. Water has been artificially brought to the heart of the town, like the new retaining basin associated with the construction of the town which reflect the old ponds that used to be there⁹.

(8) The creation of the town has been based on myths and legends. The new towns have their own share of "symbolic" lore including the most famous attributed Charles de Gaulle who, flying over the Parisian area in a helicopter is purported to have turned to P.Delouvrier and said: "Mettez-moi de l'ordre dans ce bordel!" (Get that mess into shape!) During the adoption of new towns by the Conseil des Ministres, A. Malraux is purported, on studying the Development plan, to have asked P.Delouvrier if he had planned enough gardeners for all of the green spaces!

(9) Coordinated by Marta Pan who produced "la Perspective". Michel Euvé designed the water walls, Piotr Kowalski the arch providing an entrance to the town.

Chronological history

1966:

First building projects involving "urban units" by property developer Jacques Riboud at Elancourt-Maurepas (schemes parallel to the "New Town" process).

1967:

December: implementation of the Mission d'aménagement de la Ville Nouvelle de Trappes (Trappes New Town Planning Mission) whose perimeter extends as far as Coignières at Palaiseau.

1968:

December: Mission moves into the former Buloyer farm at Magny-les-Hameaux.

1970:

Chamfleury housing estates at Voisins-le-Bretonneux (scheme parallel to the New Town process).

January: Trappes New Town is renamed Saint-Quentin-en-Yvelines.

October: Founding of Saint-Quentin-en-Yvelines Etablissement public d'aménagement (EPA - Public planning office) to replace the Mission d'aménagement (Planning mission).

1971:

The Organon group (district street entertainment, activities/shows) moves to Elancourt-Maurepas commission by the EPA to conduct a socio-cultural study for the future new town.

1972:

February: proposal for an urban development zone made by the prefect of the Yvelines to the municipal councillors involved (Bois d'Arcy, Buc, Châteaufort, Coignières, Elancourt, Guyancourt, La Verrière, Le Mesnil-Saint-Denis, Magny-les-Hameaux, Maurepas, Montigny-le-Bretonneux, Plaisir, Toussus-le-Noble, Trappes, Voisins-le-Bretonneux). It is rejected by the latter.

June: rejection of the urban development zone by the Conseil Général des Yvelines.

August: new zone defined by the prefect and creation on the advice of the municipal and local councillors of the Agglomération nouvelle de Saint-Quentin-en-Yvelines comprising the local communes of Bois d'Arcy, Coignières, Elancourt, Guyancourt, La Verrière, Magny-les-Hameaux, Maurepas, Montigny-le-Bretonneux, Plaisir, Trappes, Voisins-le-Bretonneux.

December: Creation of the Saint-Quentin-en-Yvelines Syndicat communautaire d'aménagement de l'agglomération nouvelle (SCAAN - Community union for new town planning) voted for by eleven communes.

1974:

Housing estates at Buisson (scheme parallel to the "New Town" process).

Following the creation of the Organon mission, creation of the Association pour la promotion des activités socio-culturelles (APASC - Association for the promotion of socio-cultural activities) in charge of federating association and user initiatives in a comprehensive activities project for the new town.

1975:

October: Inauguration of the Centre des 7 Mares in particular La Maison pour tous a socio-cultural amenity brought in by the APASC.

October: Inauguration of the Gare de Saint-Quentin-en-Yvelines, the Immeuble international and the Euromarché hypermarket

1977:

March: first municipal elections since the new town's creation. Founding of the Saint-Quentin-en-Yvelines Ecomusée.

1978:

Start of urban development work at La Sourderie (Arcades du Lac by R. Bofill) at Montigny-le-Bretonneux and La Plaine de Neauphle at Trappes.

1979:

Creation of the "Cœur de ville" mission by the EPA.

Urbanisation starts in the Garennes district at Guyancourt.

1981:

October: SCAAN rejects the "Cœur de ville" project proposed by the EPA.

1982:

Agreement reached between the SCAAN and the EPA on the development of the Saint-Quentin district (previously known as "Cœur de Ville").

1983:

March: narrow victory for the left in the municipal elections Commune consultation process

(application of the Loi Rocard amending new town government). Votes as follows > Abandonment of the new town: 9, remaining within the new town: 1, abstention: 1.

December: adoption after heated negotiations of the new Saint-Quentin-en-Yvelines zone taking in seven localities: Elancourt, Guyancourt, La Verrière, Magny-les-Hameaux, Trappes (i.e. five left wing town councils) Montigny-le-Bretonneux and Voisins-le-Bretonneux (i.e. two right wing communes).

1984:

June: creation of the Saint-Quentin-en-Yvelines Syndicat d'agglomération nouvelle (SAN - New town union).

1984/87:

Development work begins in the Saint-Quentin district (first phase inaugurated in October 1987).

1988:

Development of the "Sud Canal" area (second phase of the Saint-Quentin district).

1989:

March: on the occasion of the municipal elections, majority between the left.

50 000 jobs for the new town.

1991/92:

Development of the Place Ovale (upper section of the Saint-Quentin district).

1993:

Last major building projects at the new town are completed (Villaroy districts at Guyancourt and La Clé de Saint-Pierre at Elancourt).

1995:

June: left gains grounds in the municipal elections.

1999:

143 000 inhabitants in the New Town.

79 000 jobs in the New Town (40 % of posts occupied by residents).

Nearly 45 000 housing units built since 1968 (rental: 50.40 %, owner-occupied: 49.60 %, collective: 65 %, individual: 35 %)

Toponymy: village reference

A study of property developer brochures in the Ecomusée archives reveals how property developers levered this prestigious past to enhance the value of the site in the form of a vast building site and abundantly copied village features to attract a clientele in search of a new mode of living that the sociologists would qualify as "rurbain" (rural/urban). New villages, housing estates with individual houses promising the "city in the countryside" with a quasi village-like sense of community were promoted using a deliberately neo-rural register. This approach greatly exploited local toponymy in order to lend it a certain degree of authenticity. The re-utilisation of certain place names for the new districts was widespread: the Quartier du Parc at Guyancourt refers to the great grounds at Versailles, the Plan-de-Troux another district in Montigny-le Bretonneux near to the centre refers to a wood now known as the Bois des Roussières which has shifted westwards¹⁰. The Quartier des 7 Mares the main centre of the new town owes its name to the numerous ponds in the low-lying region of the Trappes plateau. Sometimes, as here, there can be a stark contrast between the main district on which new towns are founded between the place name and the physical reality of the places themselves. The Chemin-aux-Boeufs chosen as the name of the high street in the Quartier des 7 Mares, characterised by its resolutely modern paving is a good example of such a cultural shift.

In all of the communes and the fifty districts there are numerous places which refer to their toponymy, re-using place names as poetic as they are unfamiliar to their inhabitants. However, they do facilitate the knowledge of the local area and in a process of tracing "roots" the municipal periodicals of the different communes regularly remind people of the origin of such inscriptions.

References to history therefore to collective memory have sometimes resulted in criticism of the developers. The architect P.Gangnet stated that the new towns were new enough as it was without trying to be old¹¹. It was nevertheless necessary for those in charge of building the town to lever local culture, as long as this collective memory was more or less orientated towards an imaginary universe which lent a sense of symbolism and identity.

An open-air architecture & town-planning museum. Thirty years of city theory

"Nowadays, cities take possession of an area the minute its town centre houses, road network are built... Furthermore, the locating of new towns in the country involves very large scale sites where it is necessary to manage the transformation of the local area (e.g. rurbanisation) for the latter to come into its own. New towns are a product of the

exponential evaluation of time factors in all their forms which has resulted in the extraordinary acceleration of the system of production"¹².

From the first districts which appeared at the beginning of the 1970s to the most recent urbanisation schemes, visitors can read the empiric experience of the developers who have reviewed their design a thousand times and thirty years of French town-planning and architectural history in France as they go through the town. Although at first glance the city gives the impression of being a jumble or juxtaposition of models (whence the frequent reference to architectural mishmash or town-planning laboratory), we should remember that its composition is the fruit of human experience and the essential expression of the contradictions and debates shared by developers, politicians and sometimes inhabitants from a heroic period of auto-participation.¹³

The all-encompassing approach of the museum involves apprehending projects "head on" in order to understand and critique them, get them into perspective in terms of a period, intellectual movement, search for the context which produced them by cross-referencing between the national and the local, understanding the issues of a particular locality by tapping into with its internal logics, and, above all listening to the inhabitants speak on whether or not they have appropriated the place in which they live. The more the story of a towns advances, the more we move away from the notion of mishmash.

"From projects to schemes, architectural projects are an expression of social theory. However architecture cannot transform social theory, a single innovating inhabitant cannot change life, just as the new town has not reinvented the life of the people living there. The way in which projects have innovated over the years in question may have seen a great deal of utopian projects but have sometimes contributed to the pleasure of living there – a worthwhile undertaking in itself"¹⁴.

The time for a city to mature or the time taken to construct a city do not always appear to be synchronised. It took thirty years to build a city, i.e. a single generation which is a very short time. On the other hand, when we consider all of the projects undertaken, the accounts of those involved, archives, the mass of often contradictory documents, the schedules of conditions and drawings, personalised products uninterrupted by the architects, urban planners, landscapers, it is amazing to think of how all of the projects in question managed to see the light of day at all after going through several different teams.

The Quartier Saint-Quentin, a pedestrianised scheme designed in the seventies, was not inaugurated until 1987 and eventually took the form of a more traditional model which followed a highly urban layout with avenues, boulevards, pedestrianised streets and squares. It wasn't completely finished until the beginning of the 90s

with the construction of structuring, prestigious amenities such as its theatre, university of the Maison de la communication. The first studies of the Quartier de la Clef de Saint-Pierre to the western sector of Elancourt date back to 1974 even though the district was not completed until the beginning of the 90s.

"From the outset, architects, engineers, town-planners, economists and landscapers had to be particularly inventive. The scale of the project forced them to be visionaries (...) Rushed by unprecedented pace of development, they had to emancipate themselves successively from the influence of Classicism, Anglo-Saxon functionalism, scientific nature of norms which dilute space, the new geometry of networks. Each district was little more than a sketch which took shape when the next district was built. The new town currently retains the visible traces of this crude approach which will need to be corrected sooner or later"¹⁵.

The notion of the mishmash in terms of town-planning or architecture is not just pejorative it simply does not do justice the thought that went into designing the different districts. It does not allow us to show or understand the brief of the former director of the EPA, the empirical or doctrinal work of the teams involved. Far from being linear the design process was reactive. Developers continually revised their designs and systematically questioned their projects. In today's dense, sustained and complex urban times, there are only a few fine examples from different periods. Visions were constructed in reaction or opposition to previous models. It would be exaggerated to say that the new town took thirty years to rediscover the traditional city. This would be to underestimate the main agenda of the debates on the notion of the city and urban ways of living. It is also important to point out that some inhabitants from the districts, so criticised today from a formal point of view, actually love living there. The work of the Ecomusée in this respect is more a process of questioning and putting into perspective different projects which, depending on your school of thought, have either been stigmatised as "towers and bars" or valued as prestigious projects.

(10) "Toponymes anciens réutilisés pour désigner les quartiers, rues de Saint-Quentin-en-Yvelines", Edouard Stéphan, Ecomusée de Saint-Quentin-en-Yvelines, October 1994.

(11) Architecture d'Aujourd'hui, June 1981.

(12) "Saint-Quentin-en-Yvelines: lecture d'une ville nouvelle", Marie Bellon de Chassy & Virginie Brégal, Versailles architecture school.

(13) "Les projets des architectes en ville nouvelle: l'utopie de l'innovation", Anne Debarre, catalogue from the Ecomusée exhibition on housing. Scheduled for publication (2002).

(14) Jean-Paul Alduy in "Si Saint-Quentin n'était conté. L'urbanisme", Cho-Média, 1993, EPA publication.

Three districts, three different approaches to the city

"We thought that by making towns in the countryside, people would rediscover a taste for walking".

7 Mares in Elancourt: new district, paved utopia Saint-Quentin-en-Yvelines was primarily built on the west side of the urban area (Elancourt-Maurepas). The project involved a parkland city featuring housing units arranged in independent large villages set in green spaces, inter-connected by expressways and pedestrian walkways on the Anglo-Saxon model. 7 Mares would be the federating centre for all of the large villages. Equipped with numerous amenities and works of public art, the district was designed to showcase the new town and modernity of the latter. Everything was to be resolutely new. During the period in question there was a certain degree of fusion between architecture and sociology. People thought that changing urban forms would modify social relationships. "Mixing" was the order of the day: a single canteen for the college and the retirement home, an ecumenical place of worship, a school open on the town. A certain number of post-sixty-eight utopias found their tangible expression. The district, designed like a fortress to protect pedestrians from cars and external nuisances tended to favour a cocoon, a special space in which to foster new forms of social interaction and encounters.

It was the reign of functional town planning. The design briefs were succinct: large, small and medium-sized circles called "potatoes" were used to define urban functions (living environment, amenities, green spaces, transport). It was also a time when functions were separated and the first Centre de 7 Mares designed by P. Deslandes was a pedestrian model. This form of urban organisation was quickly called into question and the traditional street was reintroduced almost systematically⁽¹⁵⁾. However, this district was the cradle of the new town, a lively meeting place, a point of anchorage for community initiatives and the socio-cultural movement so beloved by the pioneers. It was not until the 90s that the crisis in the district was first raised and people started to question the tenets of the "exalting" town planning of the 1970s⁽¹⁶⁾.

(15) "La fabrique des villes", Paul Chermatov.

(16) Isabelle Barikovsky, "On n'a pas tous les jours 20 ans : les 7 Mares", Miroir n°8, 1996.

(17) Pascale Dupont, "Construire sa sociabilité dans une ville nouvelle : les 7 Mares à Elancourt", ERAUI/EIIESS, 1992.

(18) Town planner: Tamara Desportes.

(19) Jasmine Forget "Le quartier de la Plaine de Neauphle", 1998.

In the meantime, the new town inaugurated its Quartier Saint-Quentin in 1987 as a new showcase for the town which was to be the opposite of the east side. The 7 Mares was a resolute, sometimes defiant contrast, to the ageing of the district. Nonetheless the 7 Mares remains a symbolic space in the history of the town which has a special place in the collective memory of the pioneers. The district was progressively restructured as a result of numerous schemes.

The Plaine de Neauphle in Trappes: transitional urban development

Trappes, which had already been urbanised by the time the new town arrived, had very little space for large urban schemes. La Plaine de Neauphle on the other hand comprised 10 hectares of cereal fields and long negotiations were held between the town authorities and the EPA. Relatively isolated from the rest of the town, the scale of the operation⁽¹⁷⁾ enabled the creation of a new centre connecting all of the districts in Trappes which, up until then, had been cut in two by the N10 and the railway line.

In 1978, the EPA's objective for this district was based on a new approach to social housing which involved imposing social mixing. 4 000 housing units were planned, initially comprising 2 500 collective housing units in a diverse range of schemes and architectural forms which were supposed to counteract the uniformity of the large schemes. Town-planning adhered closely to functional designs which incorporated amenities, featured a strict separation of pedestrians and motor transport and a living environment which was relatively impoverished from an architectural point of view. The design of the district in a "crab" or "snail" form was meant to prioritise pedestrian safety and social interaction between inhabitants but gradually failed to produce social mixing and meant that the district, already separated from the town by the ring road was isolated even further from it. However, the district had benefited at the planning stage from a long series of debates and certain innovative schemes such as the one by A. Fainsilber which has been the object of numerous articles in the specialist press. The project experimented with a model living environment which combined the advantages of collective and private housing. It was a truly urban project which incorporated public space and, amongst other things, reintegrated the notion of the street⁽¹⁸⁾. The pioneer movement also followed the same lines sending teams of organisers to the location to facilitate the arrival of new inhabitants. People tell how the mud and the bad workmanship indeed gave rise to meetings and exchanges. The gradual departure of the middle classes accelerated the disenchantment: an unfinished district waiting in vain for a federating centres, difficult travel links and impoverishment which grew as successive populations went to live there. The district is currently undergoing one of the most

important of all new town rehabilitation programmes. Building work is governed during the planning stage by comprehensive reflection which takes all of the key city functions into consideration. It involves building a town on an existing town. For new towns this opens up a broad field of experiences.

La Sourderie in Montigny-le-Bretonneux: les Arcades du Lac provided the new town its "monument"

It was only when the urban development of the sector known as the "three villages" (Voisins-le-Bretonneux, Montigny-le-Bretonneux and Guyancourt) that a new, radically different approach to the town emerged. With a change of scale, urban development was achieved via the three villages in question, but some way away from them, allowing them to be preserved for a while. It was not until the town was completed that the villages were restructured often with a view to connecting up districts within the same commune and, where possible, affirming the notion of centrality.

The urbanisation of the three villages began at the beginning of the 1980s around the Quartier de la Sourderie under the auspices of town-planner Pancho Ayguavives. This operation marked the return to the traditional town with the design of market places, streets and avenues. Articulated around two wide boulevards and an artificial lake, the district's centre piece "les Arcades du lac" by Ricardo Bofill has been the subject of much comment.

The project was to lead to the resignation of the new mayor N. About who demanded that it be scaled down in terms of height in order to restrict the height of the buildings and tone down the monumentality of the initial design. However, the commune had gained a certain degree of political power with the arrival of new population and, as a result, were able to negotiate on a par with the EPA. The "People's Versailles" was an opportunity for the FFF (Foyer du fonctionnaire et de la famille - Civil servant & family association) to communicate on its achievements at a time when HLM (council housing) policy was subject to staunch criticism. However, this prestige operation of benefit to the new town, the architect and the HLM company was something of a one-off, particularly in terms of cost which was above average for council housing at the time.

It marked a departure from the massive building projects involving private houses on housing estates on the eastern side of the new town and also, to a certain extent, reflected a collective housing approach, or semblance of the latter. The first project by the Catalan architect in France, Les Arcades du Lac, Le Viaduc and Les Templettes was considered to be the manifesto of the post-modern movement. It received a considerable amount of media coverage and sparked numerous debates on trends in contemporary architecture and approaches to collective housing. The first "monument" of the new town, this site considerably contributed, at the time, to exporting Saint-Quentin-en-Yvelines's image.

R. Bofill's approach was to combine aesthetic forms with a highly historical connotation with modern building techniques. To do so the architect employed a classic architectural vocabulary (arcades, pediments, columns, acroters...) in a high tech composition (prefabricated elements, architectonic concrete, etc.). In contrast to "universal, functional modernism" it promoted a reworking of the traditional town, monumental architecture, reintroduced the concept of perspectives, involved French classical garden design and made extensive use of ornaments made using a wide variety of moulds (the facades were not part of the load-bearing structure). "Render the familiar new" was R. Bofill's leitmotiv. The latter therefore aimed to fight against the uniformity of collective housing and praise the merits of the monument, as symbol and marker in the city. He drew his inspiration from history and collective memory: Versailles, Chenonceaux. He wanted the inhabitants to reinterpret his work and project their own meaning in reference to known, reassuring models creating the paradoxical effect of "new pastiche".

The ethnographic study conducted by the Ecomusée vis-à-vis the inhabitants revealed a certain degree of pride in living in a "reference" site, but above all they were in favour of the harmony of the place and the aesthetic choices of the architect which they found easy to appropriate. They were able to talk at length about their reasons for choosing such a residential area, which is not usually the case.

Three periods of the city, three highly different designs, each taking lessons from the previous one and filtered by the design team's brief. Each district features a combination and interaction of numerous parameters not only in the design phase but also during its subsequent development. It is for this reason that the Ecomusée's approach is to construct, day after day, a form of heritage based on a multi-disciplinary approach which can address the complexity of urban issues without which the city would be little more than a descriptive catalogue. The interest taken in the object is not restricted to its form or aesthetics; 20th century heritage at least has the advantage of obliging us to appreciate it in terms of a full range historical and human dimensions.

We have seen how it is not possible to jump start history and how it takes thirty years to build a city. Also, how recourse to existing traces can be a precious starting point for developers. Although exploitation of this memory is almost inevitable it remains a strong dynamic to create a sense of belonging for the new populations moving in. Today, this approach is visible in the "histories" of the locality, superimposed one on top of another, the new town before/after dichotomy, the accelerated passing of time which talks about the "fifties" as though they were pre-history.

(20) Julie Guiyot-Cotteville "Les Arcades du Lac: l'esprit des lieux", Miroir n°67, 1993.

New towns: a short guide

EPA: Etablissement public d'aménagement - (Public planning office)

Organism in charge of new town planning. Its mission includes the purchase of land reserves (compulsory land purchase, pre-emption, land purchase), the design and execution of amenities, coordination between government authorities, local government authorities and the various private parties involved.

The EPA's departments are directed by a general director appointed by the government. Although local councillors represent half of the members of the board of directors (and if it is customary for one of them to be appointed president) EPAs are primarily an instrument created by the state for the purposes of realising State projects.

The Saint-Quentin-en-Yvelines' EPA was created on October 21st 1970.

SAN: Syndicat d'agglomération nouvelle - (New town association)

A group of communes working in association in the context of the New Town which has existed since 1983. SANs are administered by a union committee comprising commune representatives in proportion to the latter's population (no one commune may hold a majority).

The creation of the Saint-Quentin-en-Yvelines SAN on June 29th 1984 when the new town was in its infancy initially involved four communes (Bois d'Arcy, Coignières, Maurepas, Plaisir). Saint-Quentin-en-Yvelines currently comprises seven communes: Elancourt, La Verrière and Trappes in the west of the area, Guyancourt, Magny-les-Hameaux, Montigny-le-Bretonneux, Voisins-le-Bretonneux in the east.

SCAAN: Syndicat communautaire d'aménagement d'agglomération nouvelle - (Community new town planning association)

Commune group organisation which existed in the new towns up until 1983 whose principle consisted in associating the communes in the management of the budget and the accounts of the area scheduled for urbanisation. In contrast, outside of these zones, the communes conserved their usual rights.

When the Boscher law regulating new town administration was implemented in the 1970s, town authorities opted for this type of grouping which enabled them to monitor the parts of their area scheduled for urban development.

SCAANs are administered by a union committee comprising representatives from each commune. The one at Saint-Quentin-en-Yvelines was created on December 21st 1972 and existed up until June 29th 1984.

Collective memory which, when it coalesces, will re-establish a more linear chronology and make a connection between the different histories. The town councillors have understood the role of collective memory as a primordial social link and no doubt created a museum to "accelerate" the process.

Although in terms of the fundamental issues that it raises (notion of time in our society, theoretical approach to the town, emergence of new modes of living...) the history of the new town is a fascinating area of study, it also presents several difficulties. It has the extraordinary merit of rendering a sense of belonging to a locality forged by decree by federating the human experiences which have shaped it.

What does the future hold?

The new town of Saint-Quentin-en-Yvelines has entered into its final phase of completion. Its Etablissement public d'aménagement will close on December 31st 2002, thus raising the issue of what will become of Saint-Quentin-en-Yvelines.

In this respect the Loi Chevènement designed to reinforce and simplify inter-communal cooperation has made provision for the creation of a new category of Etablissement public de coopération intercommunale (Public inter-communal cooperation office): Communautés d'agglomération (New town communities). This form of group appears to be highly inspired by the experience of the new towns.

A new town community is a grouping of communes with a combined population of over 50 000 inhabitants, in one piece and without any enclaves, around one or more communes comprising a centre with over 15 000 inhabitants. By grouping together communes can enjoy solidarity over a single area for the purposes of jointly devising and implemented a shared agenda for urban development and town and country planning for their area. This is the aim of the new towns.

Like the SANs, the New town communities are mainly financed by professional tax directly paid by companies to the inter-communal structure. Like the SANs, New town communities are directed by a union committee comprising delegates from all member communes (the difference being, in the case of the urban communities, that the delegates from each commune must be appointed by the municipal councillor concerned).

New town communities enjoy mandatory skills (business development, town and country planning, social balance in the living environment, town planning policy) and optional skills (including, at least three of the five following ones: highways, drainage, water, environment, culture and sport).

SANs such as the one for Saint-Quentin-en-Yvelines are in practice already exercising such skills.

The transformation of SANs into "communautés d'agglomération" (New town communities) is usually voted by a 2/3 majority of the union committee if the inter-communal structure already comprises member communes covering the entire skill set of the New town communities.

If this is not the case, conversion will be decided after a minimum 2/3 majority of the town councillors representing over half of the total population or at least half of the town councillors representing over 2/3 of the total population.

Le patrimoine légendaire méconnu :

des déesses et des dieux, des saintes et des saints,
des géants et des nains, des dragons et des fées...

L'exemple de l'eau symbolique et sacrée
en Ile-de-France

Raymond Delavigne
laurif

Les légendes, contrairement aux contes s'accrochent
aux terroirs. Elles sont bien localisées, même si
des thèmes comparables se retrouvent dans des sites
différents. Leurs contextes géographique, historique,
toponymique constituent autant de témoignages
de l'existence passée des hommes, de leurs faits et
gestes, de leurs aventures, de leurs craintes et de leurs
croyances. Mais ces témoignages sont menacés de mort
à très court terme par les changements rapides
intervenus dans notre société, et dus à l'industrialisation,
l'urbanisation, la mutation des campagnes.

S. Ripas/laurif

Déjà en 1950, l'historien Lucien Fèvre, déclarait, à propos de l'auteur de l'ouvrage fondateur *Mythologie française*. «En tout cas, le mérite de Henri Dontenville sera d'avoir posé ces problèmes et bien d'autres, en attirant l'attention sur ce qu'il y a d'insuffisant dans notre savoir (et dans nos moyens de savoir) sur ces questions obscures et compliquées».⁽¹⁾

(1) In *Annales, Économies, Sociétés, Civilisations*, 1950, 376 p. L'ouvrage fondateur *Mythologie Française*, paru en 1947 chez Payot, a été réédité en 1998, dans la collection Petite Bibliothèque Payot et précédé d'un prologue substantiel de Bernard Sergent, l'actuel président de la Société de Mythologie française, qu'avait fondée l'inspecteur de l'Éducation nationale Henri Dontenville, et dont le siège est à Paris, 13 rue St-Laurent, XI^e.

Des manifestations de croyances fort anciennes portent sur des cultes impliquant des pierres mégalithiques, des grottes, des buttes, des fontaines à dévotions, des arbres... Ces cultes hérités du paganisme ont le plus souvent été assimilés par le christianisme, y compris dans ses sites, ses pratiques et ses légendes, notamment à travers les vies de saints, locaux ou universels (St Pierre, Saint Martin, Saint Denis, Saint Marcel, Sainte Geneviève...). À cela s'ajoute un bestiaire fantastique (dragons, vouivres, cocatrix ...) ou réel (cheval, bœuf, âne, coq, serpent, crapaud, grenouille...) et aussi les manifestations des êtres de l'au-delà (fées, nains, revenants, ...).

Afin d'illustrer le sens général de cette quête patrimoniale, l'exemple du caractère symbolique et sacré du thème de l'eau en Ile-de-France est développé ici, sachant que la même démarche serait applicable à toute la thématique beaucoup plus large évoquée ci-dessus.

L'eau est un élément indispensable à la vie, au même titre que l'air, le feu ou la terre source de la nourriture ; elle est ainsi depuis toujours chargée d'une puissance symbolique extraordinaire qui renvoie à un fonds mythique universel, c'est-à-dire aux origines mêmes du monde (l'océan primordial et le déluge) et à celles de l'homme (la matrice).

Notre société technicisée est cependant encore loin d'avoir effacé toutes traces d'irrationnel dans l'environnement et les mentalités contemporaines. Elles perdurent encore inconsciemment dans les réalités quotidiennes, comme par exemple, les noms de cours d'eau (l'hydronymie) ou les croyances et rêveries du légendaire local et l'hagionymie (les noms de saints).



*Les cultes hérités du paganisme ont le plus souvent été assimilés par le christianisme, notamment à travers la vie des saints, qu'ils soient locaux (Fiacre, Aulde...) ou universels (Pierre, Martin, Denis, Christophe...):
stalle de Saint-Sulpice-de-Favières représentant Saint-Denis devant son bourreau.*

*Many Pagan beliefs have been assimilated into Christianity, a good example is the life of the saints, whether local (Fiacre, Aulde...) or universally familiar (Peter, Martin, Denis, Christopher...)
- Stall at Saint-Sulpice-de-Favières depicting Saint-Denis in front of his executioner.*

R. Delavigne/laurif

Indispensable à la vie, l'eau est chargée d'une puissance symbolique extraordinaire.

Water is a life-giving force charged with extraordinary symbolic powers.

S. Rossi/laurif



Il s'agit là d'un véritable patrimoine culturel, qu'une simple collection de faits ethnologiques ne saurait saisir en entier. La collaboration de l'histoire, de l'archéologie et de la toponymie s'avère nécessaire.

En effet, même si il venait à être oublié, certaines traces matérielles de ce patrimoine persisteraient encore dans les églises et leurs saints patronages, l'architecture vernaculaire et le décor des fontaines, chapelles et oratoires, voire des lavoirs, puits, ponts et gués des villes et campagnes franciliennes. Dans cet article on considère les supports géographiques réels de différentes traditions et croyances dont les mythes constituent une expression imagée en relation avec l'histoire et l'archéologie. L'ensemble s'organise en un système patrimonial qui est le résultat d'un long cheminement. Il se doit d'être reconnu pour être ensuite mieux valorisé, ne serait-ce par exemple, que pour donner du sens à certains aménagements modernes, comme la lutte multiséculaire contre les inondations ou la protection des paysages et plus prosaïquement, celle par exemple, mal assurée encore, des captages A.E.P.² !

En effet, l'eau pose à l'homme un grand nombre de problèmes d'organisation et de gestion qu'il s'efforce de résoudre et cependant elle le renvoie inexorablement à des comportements qui procèdent de l'irrationnel, de la croyance et de l'imaginaire et qu'il ne peut ignorer.

Seront successivement examinés :

- Des noms de cours d'eau et de sources témoignant de leur caractère sacré.
- Le pilier des Nautes Parisiaques : vestige archéologique d'un culte des bateliers-marchands et sa succession chrétienne.
- Les zones inondables et les saints vainqueurs de dragons (dits «sau-roctones»), ou la personnification de l'eau terrifiante.
- Les saints et saintes qui portent leurs têtes (dits «céphalophores»), vers des fontaines sacrées.
- Le symbolisme de la traversée des eaux (gués, bacs et ponts) par les passeurs mythiques vers l'au-delà.
- Les îles et confluent en tant que lieux sacrés.
- Les saints et saintes météorologiques, régulateurs du climat.
- Les êtres mythiques, habitants et gardiens des puits et les puits sacrés.
- Les eaux qui guérissent.
- Les lavoirs et lavandières suspects de paganisme.

Ce faisant, il est certain que cette énumération n'épuise pas tous les aspects qui auraient pu être étudiés. Par exemple, les cultes de Saint Martin et de la Vierge sont très significatifs et ils auraient mérité un examen particulier. De même, des inventaires cartographiques précis seraient aussi nécessaires. Cela reste à faire, sous forme d'atlas à caractère mythologique.

Des noms de cours d'eau témoignent de leur caractère sacré

La Seine : C'est au milieu du siècle dernier que des fouilles furent entreprises aux sources de la Seine, en un lieu où des pèlerins venaient, depuis un temps immémorial, solliciter la guérison de leurs maux. On y découvrit un temple gallo-romain construit sur un sanctuaire gaulois et dédié à Dea Sequana, la déesse qui a donné son nom à la Seine. Plus tard, en 1932 était mise au jour une magnifique statue en bronze de la Dea Sequana sur sa barque, avec une tête d'oie badant du bec à la proue. Par ailleurs, un grand nombre d'ex voto ont été recueillis en cet endroit, attestant l'importance du culte rendu à ces sources sacrées et au fleuve que personnifiait la déesse³.

Il n'est pas indifférent d'ajouter que Voltaire dans son *Discours philosophique* attribuait la naissance de la Seine au grand modelleur des paysages qu'était Gargantua. Ce bon géant a en effet mené une vie populaire attestée sur tout le territoire français par la légende et la toponymie avant d'être immortalisé par Rabelais. C'est ainsi qu'il creusa par exemple, le lit de l'Orvanne (affluent du Loing) et celui du Lunain (autre affluent du Loing), ainsi que l'étang de Moret (Seine-et-Marne).

L'imagination populaire a expliqué de cette façon la création de nombreux cours d'eau et de buttes comme résultant des besoins naturels du bon géant de la mythologie française. Le Petit Morin, qui prend sa source dans les marais de Saint-Gond, hors des limites de la région, a une telle origine mythique⁴.

(2) A.E.P. : Adduction d'eau potable.

(3) VASSAL (Pierre) : «Le pèlerinage aux sources de la Seine chez les Gaulois, les ex-voto médicaux du musée de Dijon». in *Société d'ethnographie de Paris*, 1960, pp. 110-128.

(4) DONTENVILLE (Henri) : *La France mythologique*, Henri Veyrier, Paris, 1980, 390 p. réédition de l'édition de 1966.

La Marne : La Marne avait aussi un sanctuaire à sa source, à Balesmes (Haute-Marne). On reconnaît dans le nom, *Matrona*, les *Matres* ou *Matronae*, c'est-à-dire celui des bonnes déesses ou nymphes gauloises qui présidaient souvent aux sources et qui étaient apparentées à la Terre-Mère. Une statuette de déesse-mère a d'ailleurs été trouvée à Meaux (et une autre à Langres). Elle représente une femme assise vêtue d'une longue robe serrée en dessous des seins et d'un manteau et tenant des fruits dans son giron⁵.

L'Oise : Cette rivière a la même origine que l'Isère, (*Isara* chez César et *Lucain*, *Esera* en 842). Il y aurait selon *Dottin* un radical celtique *isar* signifiant sacré, et plus précisément : inspiré, saint, (littéralement «rempli de force»).

L'Yonne. Des dédicaces à *Dea Icauna* ont été recueillies le long de la rivière, dont le nom dérive de celui de la déesse gauloise *Icauna* et qui devait la personnifier.

La forme ancienne du nom de **L'Essonne** est *fluvium Issonam*. Certains ont voulu y voir le nom de la déesse *Isis*, mais la forme *Exona-*, VI^e siècle l'assimile à l'*Aisne*, (*Axona* chez César), toutes deux rivières d'une déesse *Ax-* ou *Ix-* et suffixe *-ona*, à caractère aquatique.

La Juine : (*fluvium Iona*, en 635). Son cours est jalonné de lieux de cultes antiques. Une statue en cuivre jaune d'un personnage accroupi portant un torque au cou, fut extraite du lit de la rivière au siècle dernier, à Bouray-sur-Juine. Ce pourrait être une représentation du grand dieu gaulois *Esus / Cernunnos*, datant vraisemblablement du premier siècle de notre ère⁶.

Le ruisseau du **Dragon**, affluent de la *Voulzie*, en Seine-et-Marne, contribue de nos jours à l'alimentation en eau de la ville de Paris. Son nom est indissociable des anciennes croyances qui avaient cours en certains lieux de la région en relation avec les aléas de l'eau. Un saint familier des eaux, *Saint-Loup*, donna son nom au ru de *Saint-Loup* qui engendre celui du *Dragon* et à une des fontaines sacrées de ce site déprimé, occupé par des marais et qui se nommait *Naudus* (en 980), d'où provient l'actuel *Saint-Loup-de-Naud*. Une source sacrée, une *Pierre aux Fées* et un *Ru du Dragon*, dans un site au nom d'origine gauloise marqué par la présence de l'eau, constitue un ensemble mythologique important.

Le ru de Saint-Loup, saint familier des eaux, donne naissance au ru du Dragon et à une fontaine sacrée, dans un site de marais (Naudus) : la présence d'une source sacrée, d'une pierre aux Fées et d'un ru du Dragon dans un site au nom d'origine gauloise marqué par la présence de l'eau constitue un ensemble mythologique important.

The ru de Saint-Loup (brook) is saint commonly associated with waters features a ru du Dragon (brook) and a sacred fountain in a marshy spot (Naudus). The presence of a sacred spring, a Fairy stone and Dragon brook at a spot with a name of Gallie origin with water present constitutes an important set of mythological features.

Collection particulière/aurif



68 — Environs de Provins
Vue générale de Saint-Loup-de-Naud

(5) TOUSSAINT (Maurice) : Répertoire archéologique de Seine-et-Marne, éd. Picard, Paris.

(6) ROBLIN (Michel) : Le terroir de Paris aux époques gallo-romaine et franque. Peuplement et défrichement dans la civitas des Parisii (Seine, Seine-et-Oise). Paris, éd. Picard, 1971, 491 p.

La **Traconne**, affluent de la Seine, en Seine-et-Marne, présente aussi le radical préceltique drac- / drag- dans sa variante trac- signifiant serpent, dragon (forme sourde du degré zéro de la racine indo-européenne dar, dor)⁷.

L'**Aubetin** est un ru de Seine-et-Marne dont le nom a pour racine alb-, c'est-à-dire communément la blancheur, sauf qu'elle exprimait aussi chez les Celtes l'idée de sainteté et de monde, (cf. *Albiorix* = le roi du monde) ; ce que confirme, comme on le verra plus loin, l'abondance des sources encore révérees à l'époque moderne le long de son cours. L'**Opton**, (graphie phonétique pour Aubeton⁸) est un cours d'eau d'Eure-et-Loir, affluent de la Vesgre, qui prend sa source dans les Yvelines et qui a la même origine, de même que les deux **Aubette**, l'une affluent de l'Epte et l'autre de la Seine.

Le ru de **Meranne** : Cet affluent de l'Ourcq aurait une origine toponymique intéressante selon P. Lebel⁹. Ce serait un ancien matr-ana, du gaulois matra = déesse-mère et suffixe -ana, indiquant une rivière divinisée.

Le **Loing** : La forme ancienne Lupa = louve qui évoque un animal mythique, serait selon les hydronymistes¹⁰ une mauvaise latinisation par attraction de lupus = loup en latin, de la racine hydronymique préceltique low- ou du thème celtique lôba / lôwa / lupa = eau, ruisseau.

(7) DAVID (Christian) : *Les noms de cours d'eau de la région d'Ile-de-France*, I.A.U.R.I.E., Paris, 1995.

(8) DAVID (Christian) : *op. cit.*

(9) LEBEL (Paul) : *Principes et méthodes d'hydronymie française*. Publications de l'Université de Dijon, XIII, Société des Belles Lettres, Paris, 1956, 392 p.

(10) DAUZAT (Albert), DESLANDES (G.) et ROSTAING : *Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes en France*, Klincksieck, Paris, 1978,

Le ru d'**Orgueil** est un affluent de la Guyonne. Sa forme ancienne serait *Orgoialum et signifierait «la clairière d'Orgos». Orgos était une divinité gauloise, le souverain de l'autre-monde, parent du dieu des Enfers Orcus, qui donnait et prenait la vie en dévorant et a, de ce fait, donné l'Ogre du légendaire français¹¹.

La rivière de **Nemours** : Nemours doit son nom à ses fontaines consacrées par les Celtes à la déité Nemausus, comme Nîmes, du gaulois nem- = sacré (Cf. nemeton, sanctuaire) et suffixe gaulois -ausum, appliqué à la source et à sa divinité¹².

Le nom de la source qui a donné **Cachan** serait un hydronyme d'origine celtique, dérivant de Caticantus, sans que l'on sache bien s'il s'agit d'un nom de divinité¹³. Les eaux captées dans la Fontaine-Couverte servirent à l'alimentation de Paris. À noter que d'autres sources curatives pour les maux de gorge existaient à Cachan, le long de la Bièvre, dont l'eau servait aussi pour les maux d'yeux¹⁴.

Le ru de **Sèvres** à qui l'on doit le val du même nom, est à rapprocher de la fontaine de Saint-Germain située dans l'église de Sèvres. Cette ancienne source sacrée pourrait aussi bien que le ruisseau, être à l'origine du nom de Sèvres (Savara)¹⁵.

(11) DAVID (Christian) : *op. cit.*

(12) DAVID (Christian) : *op. cit.*

(13) ROBLIN (Michel) : *Le terroir de Paris... op. cit.*

(14) BOUSSEL (Patrick) : *Guide de l'Ile-de-France mystérieuse*. Les Guides Noirs, Tchou éd. Paris, 1969.

(15) ROBLIN (Michel) : *Le terroir de Paris... op. cit.*

(16) ROBLIN (Michel) : *Le terroir... op. cit.*

(17) DULAURE (Jacques-Antoine) : *Histoire physique, civile et morale des environs de Paris*, 8 tomes, 1825- 1828.

(18) ROBLIN (Michel) : *Le terroir de Paris... op. cit.*

(19) DAVID (Christian) : *op. cit.*

(20) DAVID (Christian) : *op. cit.*

Michel Roblin signale que la haute vallée du Croult était consacrée à la divinité dont **Louvres** (Val-d'Oise) tire son nom, Lupera qui fut le lieu du martyr de Saint Justin¹⁶. Les Actes de Saint Rieul mentionnent que le saint allant de Paris à Senlis, s'arrêta à Louvres et entra dans un temple de Mercure dont il renversa l'idole, gagnant au christianisme la plupart des païens du lieu¹⁷.

Nigeon était le nom d'un hameau proche de Chaillot, à Paris, dont la forme ancienne Nimione proviendrait du nom d'une source sacrée qui naissait au flanc de la colline. Le radical nim- est une variante du radical nem-déjà vu ci-dessus, exprimant ce caractère sacré¹⁸.

Deuil doit son nom à une source divinisée qui alimentait un étang sacré, comme il sera vu ci-dessous. Sa forme ancienne Divoialum contient le radical celtique et latin div- exprimant l'idée de sacré.

Charonne est le nom d'une source et d'un lieu de culte gaulois à Catarona qui fut remplacé par celui de Saint Germain d'Auxerre.

À Bièvres, la source de la **Segrée** porte dans son nom, son caractère sacré = sacrata, comme de nombreuses fontaines ou fonts secrètes en France.

La rivière de la **Dhuis** ainsi que le ru de **Dhuisy** pourraient tirer leur nom du gaulois dusios, démon, c'est-à-dire une force naturelle divinisée, comme le Dhuis du Loiret, selon Soyer¹⁹.

Le ru de la **Gargouille**, affluent de la Viosne, contient en son nom la racine garg-, «avalé» à l'origine des noms Gargan, Gurguntius et Gargantua. Ce serait un indice probable de croyances à un dragon avaleur à la source²⁰. Ce nom était celui donné au dragon vaincu par Saint Romain à Rouen.

À Louveciennes, le lavoir était alimenté par la source de la Gargouille.

La **Thérouanne** est un affluent de la Marne. Son nom a été rattaché au gaulois *tarvos*, taureau²¹. Cet animal, fréquemment divinisé pourrait personnifier le cours d'eau ? Il était représenté sur le pilier des Nautes à Paris avec trois grues sur son dos, une inscription portant *Tarvos Trigaranus*.

Ces quelques exemples montrent que derrière les noms modernes des cours d'eau, il se cache souvent, soit un nom de divinité, soit l'affirmation de son caractère sacré.

Le pilier des Nautes parisiens : vestige archéologique d'un culte des bateliers-marchands et sa succession chrétienne

Une attestation très importante d'un culte rendu au fleuve Seine a été apportée par la découverte en 1711, sous le chœur de Notre-Dame de Paris, d'une série de quatre blocs de pierre ou dés sculptés, d'un imposant monument érigé au début de notre ère par les *Nautae parisiaci* c'est-à-dire les bateliers-marchands parisiens et dédié à Jupiter Taranis, le grand dieu gallo-romain, maître du ciel qui devait trôner au sommet du pilier haut de 5 à 6 mètres (dédicace à Jupiter Optimus Maximus). Les faces sont décorées en bas-relief de couples de dieux gaulois et romains en alternance, parmi lesquels figurent au registre supérieur, Vulcain et Jupiter du côté romain et Esus et *Tarvos Trigaranus* (le taureau

aux trois grues). Le registre du dessous affiche Castor et Pollux du côté romain et Cernunnos et Smertrios du côté gaulois. Sur le registre inférieur figurent Mercure, Mars, Vénus, Fortuna et quatre déesses romaines ou gauloises. Paul-Marie Duval, qui a décrit ce pilier, s'interroge sur les raisons du choix de ces dieux et de leurs rapports avec Lutèce²².

Les bateliers fluviaux du territoire parisien formaient déjà une corporation qui se prolongea jusqu'à l'époque moderne à travers les communautés et confréries, non sans changer de dieux !

Les dangers de la navigation et l'importance primordiale des cours d'eau comme moyen de communication explique la concentration des vestiges archéologiques le long de ceux-ci. Aussi dès le Moyen Âge, de nombreux oratoires, chapelles et églises furent érigés en faisant appel aux saints et saintes protecteurs de la navigation.

Parmi ceux-ci, Saint Nicolas est certainement celui à qui les marins ont dédié le maximum de sites, une vingtaine sans doute. Ceux-ci jalonnent la Seine à Saint-Mammès, Juvisy, Choisy, Paris (chapelle du Palais dans l'île de la Cité et deux autres patronages), Maisons-Laffitte, Houilles, Cormeilles, La Frette, Pontoise...

Ailleurs on trouve aussi parfois Saint Adjutor, Saint Christophe, Saint Clément, Sainte Honorine, Sainte Geneviève, Saint Marcoul, Saint Victor,²³....

Vaux-le-Pénit était le lieu d'un pèlerinage à Sainte Gemme, qui était la patronne des marins de la région de Meaux, comme l'était Conflans, vis-à-vis de Sainte Honorine et pour les mêmes raisons.



Chapelle des Mariniers amarrée quai Saint-Michel à Paris. Les bateliers formaient une corporation qui s'est prolongée jusqu'à l'époque moderne, non sans changer de dieux et de saints à qui se vouer, et dont les sites jalonnent la Seine : Saint Nicolas, Saint Christophe, Sainte Honorine (à Conflans, confluent), Saint Gemme et bien d'autres...

The Chapelle des Mariniers (Boatmen's chapel) anchored alongside the Quai Saint-Michel in Paris. The boatmen created a corporation which still exists today as do the gods and the saints that they worshipped and to whom sites of worship can be found all along the Seine: Saint Nicolas, Saint Christophe, Sainte Honorine (at Conflans, confluent), Saint Gemme and many others...

Collection R. Delavigne/aurif

(21) DAVID (Christian) : *op. cit.*

(22) DUVAL (Paul-Marie) : «De Lutèce oppidum à Paris capitale de la France (vers - 225 ? / 500)» in *Nouvelle Histoire de Paris*, Diffusion Hachette, 1993.

(23) PINCHEDEZ (Annette) : *Croyances et coutumes des gens de rivières et de canaux*. Histoire et dictionnaire, Tallandier, Paris, 1992, 323 p.

Zones inondables et saints vainqueurs de dragons ou la personnification de l'eau terrifiante et bienfaisante

Le site de Paris comporte un point de confluence important, avec la Bièvre qui vient se jeter en Seine en cet endroit. De nos jours l'urbanisation a tout effacé de la topographie marécageuse des lieux (le Jardin des Plantes), allant même jusqu'à enfouir la Bièvre dans un égout ! Seules les inondations sont encore là pour rappeler de temps en temps combien ces marais pouvaient être dangereux lorsque la Bièvre sortait de son lit formé de plusieurs bras. Aussi convenait-il de s'en prémunir car un tel milieu pouvait être un site particulièrement propice à

servir de refuge à des êtres mythiques comme les dragons.

Les travaux d'Henri Dontenville²⁴, suivis de ceux de l'historien médiéviste Jacques Le Goff²⁵, se révèlent être de précieux guides dans cette recherche. Henri Dontenville a écrit en effet :

- a. «La vérité physique et absolue est que les eaux sont tantôt fécondantes et tantôt dévastatrices, les dragons qui les incarnent sont ambivalents. Cela s'applique autant à la France-Gaule qu'aux autres pays, et en commençant par la célèbre Tarasque...
- b. À bien étudier et comparer, la trentaine de dragons en France se réduit à un dragon-type, toujours le même, adapté seulement à tel ou tel site, celui-ci comportant d'ailleurs, de manière générale, ces deux conditions, de l'eau courante ou non et une butte ou un rocher excavé pour se mettre au sec.

c. En outre et c'est capital, les dragons, comme les vouivres leurs parents, n'ont pas été primitivement les êtres à forme fixe qu'adoptent nos esprits dégagés de la magie.

d. Avec la venue des siècles chrétiens... des héros spécialisés, les saints réputés sauroctones²⁶ se chargent de juguler le dragon sous toutes ses formes en le réduisant finalement à une forme purement satanique.

e. Comme il s'agissait de préserver de maux causés par la nature, le peuple a dû, avant comme après Jésus-Christ, s'adresser aux prêtres, afin qu'ils les en délivrent grâce à leur pouvoir surnaturel et les prêtres ont dû devenir destructeurs ou au moins dompteurs de dragons».

En présence d'une zone inondable, «l'essentiel, écrit Henri Dontenville²⁷ est de maîtriser un fléau, d'empêcher surtout l'irruption ou l'extension désastreuse des eaux et pour cela il faut mettre un monstre hors d'état de nuire».

Lors de la christianisation, ce rôle a été dévolu à certains saints. Leur légende hagiographique, comme leur existence réelle est souvent critiquée mais ce qui importe ici, c'est qu'un épisode de leurs légendes respectives ait permis de les qualifier de sauroctones.

Les dragons incarnent les eaux tantôt fécondantes, tantôt dévastatrices, qu'il faut savoir juguler. Depuis la christianisation, ce rôle revient à certains saints, comme ici Saint Nicaise, apôtre du Vexin, représenté sur la source légendaire de Vaux-sur-Seine avec à ses pieds le dragon qui hantait le lieu.

Dragons symbolise the life-giving yet destructive water which needs to be harnessed. Since Christianity began, this was the role of saints such as Saint Nicaise, apôtre of Vexin, depicted at the legendary spring at Vaux-sur-Seine with the dragon that haunted the place at its feet.

R. Delvigne/Aurif

(24) DONTENVILLE (Henri) : *Histoire et géographie mythiques de la France*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1973, 378 p.

(25) LE GOFF (Jacques) : " Culture ecclésiastique et culture folklorique au Moyen Âge : Saint Marcel et le dragon ", in *Pour un autre Moyen Âge*, 1977, pp. 236-279.

(26) Sauroctone : qui maîtrise le dragon, du grec sauros lézard.

(27) DONTENVILLE (Henri) : *La France mythologique*, op. cit.



À Paris, Saint Marcel est de ceux-là. D'une manière plus générale, l'examen de la carte montre que les saints réputés sauroctones en des lieux précis de la région, c'est-à-dire celui de leurs exploits, ont une réelle affinité avec les zones humides servant de champs d'expansion aux crues, ce qui est matérialisé sur la carte par le dessin des vallées et de leurs confluences en courbes de niveau.

Plus précisément et conformément au conseil que donnait Henri Dontenville : « Ces dragons, dans les temps antérieurs, ont toujours été liés au péril des eaux, au danger de noyade et d'inondations et, dans nos villes, c'est au confluent des rivières et dans les marécages voisins qu'il faut les chercher²⁸ ». Aussi, dragons et fées-serpentes sont-ils l'expression du polymorphisme des êtres fantastiques qui hantaient les paysages mythiques de nos ancêtres.

L'évêque parisien Saint Marcel, mort dit-on en 436, est réputé avoir vaincu le dragon « animal venimeux » qui gîtait au passage de la Bièvre. L'église Saint-Marceau (= Saint-Marcel) contenait aussi un puits merveilleux dont l'eau, mélangée à certaine poudre, guérissait les maladies. Cette église conservait sous forme d'un animal empaillé, sans doute un crocodile, l'image de l'animal venimeux qui était promenée lors des processions des Rogations, au printemps. Celles-ci étaient destinées à protéger les futures récoltes de foin, de céréales et de vin, des dégâts provoqués par les eaux. On montrait autrefois une certaine « pierre gravée », entre le faubourg Saint Marceau et celui de Saint Victor, où Saint Marcel aurait tué le dragon dit de Saint Marcel²⁹. Pour d'autres, c'était un énorme serpent qui avait élu

domicile dans le tombeau d'une femme noble mais de mauvaises mœurs pour en dévorer le cadavre. Celui qui devait devenir Saint Marcel maintint la foule terrorisée à distance et s'avançant seul ordonna au dragon de disparaître à jamais : « Dès ce jour, va habiter les déserts ou replonge-toi dans la mer.³⁰ » Saint Marcel ne tue pas le dragon mais il résout, dans un contexte chrétien, le conflit avec les forces du mal, en expulsant le dragon aux limites de la banlieue, l'accompagnant pendant « presque trois milles³¹ ». Ce dragon personnifiait aux yeux des habitants les inondations catastrophiques de la Bièvre que l'on qualifiait d'ailleurs de déluge-saint Marcel. On remarque que Saint Marcel et les saints sauroctones les plus anciens ne tuent pas le dragon, du fait de leur rôle ambivalent, conservé d'ailleurs par les dragons asiatiques, certains étant bons et d'autres mauvais. En revanche, les saints plus complètement christianisés que sont Saint Georges ou Saint Michel le tuent car le dragon est diabolisé et totalement mauvais. (Apocalypse de Saint Jean).

Paris avait une autre tradition de dragon avec le grand serpent de la Cité « qui gîtait dans les souterrains du Palais, et qu'on tua lorsqu'on posa les fondations de la Grand' Salle ». [Cette tradition] « est corroborée solidement par le fait que, durant des siècles, une dépouille de Serpent fut suspendue à la muraille de cette immense pièce d'apparat, et en constitua l'ornement sacralisant... « Quand les vieux rites locaux ne furent plus entendus, la carcasse accrochée aux murs de cette salle passa pour la dépouille d'un prodigieux reptile, tué par le preux Godefroy de Bouillon !³² ».

S'illustrant à l'occasion d'une famine frappant les Parisiens, Sainte Geneviève est aussi à classer parmi les saints qui triomphèrent du dragon fluvial.

Sainte Geneviève who worked miracles when famine struck the Parisians is another saint reputed to have triumphed over a river dragon.

laurif

Des crocodiles votifs personnifièrent les monstrueux génies des eaux en tant que concrétisation des dragons imaginaires. Aussi, des sauriens ex-voto furent-ils suspendus dans les églises. À Paris, la Sainte-Chapelle en possédait un³³.

(28) DONTENVILLE (Henri) : in *Bulletin de la Société de Mythologie Française*, n°4, 1950, p. 4.

(29) DONTENVILLE (Henri) : *La France mythologique*, op.cit.

(30) TURBLIAUX (Marcel) : « Paris mythologique. Saint Marcel », pp. 296-312, in *Mélanges de mythologie française offerts à Henri DONTENVILLE*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1980, 329 p.

(31) LOMBARD-JOURDAN (Anne) : « Oppidum et banlieue, sur l'origine et les dimensions du territoire urbain », in *Annales E.S.C.* pp.373-395.

(32) GORDON (Pierre) : *Les racines sacrées de Paris et les traditions de l'Île-de-France*, éd. Arma Artis, Paris, 1981, 291 p.

(33) POLGE (Henri) : « Le franchissement des fleuves et les ponts du diable » 2e partie, in *Bulletin de la Société de Mythologie Française*, n°99, octobre-décembre 1975, pp. 130-140.

SAINTE GENEVIÈVE



SAINTE GENEVIÈVE ET LES PARISIENS

Sainte Geneviève naquit à Nanterre, vers l'an 420. Elle mena une vie pure et sainte, toute de sacrifice et de pénitence. Lorsque le roi des Huns, Attila, envahit la Gaule en 451, les Parisiens, épouvantés, voulurent s'enfuir. Mais Geneviève leur rendit confiance et leur prédit que, s'ils faisaient pénitence, le fléau de Dieu s'éloignerait de la ville, ce qui arriva, en effet. Quelques années plus tard, Geneviève sauva Paris de la famine. Elle mourut à Paris en 512 (Fête le 3 Janvier.)

21

IMAGERIES RÉUNIES DE JARVILLE-NANCY

Sainte Geneviève est célèbre pour avoir soulagé Paris d'une famine très dure en montant une expédition qui serait allée chercher du blé jusqu'à Arcy-sur-Aube, par la voie d'eau. Mais il y avait sur la Seine un lieu infranchissable où tous les bateaux de ravitaillement s'écroulaient. Elle donna l'ordre de couper un arbre qui entravait le cours de l'eau et se mit en oraison. C'est alors que «deux bêtes sauvages noires et horribles», d'autres disent bigarrées, s'en échappèrent empuantissant l'atmosphère et terrorisant les marins présents pendant plus de deux heures. «Ces deux bêtes sauvages, aquatiques, destructrices de navires et chassées par Sainte Geneviève à l'occasion de la levée du siège de Paris, situent la sainte dans la catégorie la plus archaïque des saintes qui triomphèrent du dra-

gon fluvial», écrit Henri Fromage⁽³⁴⁾, à côté de Sainte Marthe, Sainte Enimie et Sainte Radegonde et il la considère comme un avatar de la Grande Déesse des Celtes.

La croyance au caractère maléfique d'êtres imaginaires souterrains et aquatiques durait encore en plein XVII^e siècle, à Paris même. C'est ce qu'indique Pierre Millat⁽³⁵⁾. Il rapporte, d'après un ouvrage de Maxime Du Camp sur les égouts de Paris, un fait divers significatif : «En 1631, une commission de médecins fut réunie à l'effet d'analyser les causes de l'asphyxie de plusieurs ouvriers employés à curer un égout parisien. Elle «tomba d'accord» pour déclarer que les ouvriers avaient été tués par le regard d'un basilic qui, sans doute, était blotti dans une excavation de l'égout» !

Le basilic appartient à la grande famille des dragons, serpents, cocatrix et autres vouivres, «qui s'engendre dans les cavernes et les puits.. espèce de lézard ou serpent auquel les anciens attribuaient la faculté de tuer par son seul regard» (Littré).

Provins (Seine-et-Marne) est situé au confluent de deux petites rivières et à proximité de marécages. C'était au Moyen Âge un très important centre de commerce et d'industrie avec des foires très fréquentées et de très loin.

Le couple du Dragon et de la Lézarde sortait pour les Rogations et se livrait à des combats et farces incessantes. Après avoir été promenés en procession, les sauriens gigantisés étaient solennellement brûlés et les cendres jetées dans la fontaine Saint Ayoul. Cette cérémonie rituelle fut supprimée en 1761. Elle commémorait la victoire d'un énigmatique saint d'origine romaine, Quiriace qui aurait débarrassé le pays de ces deux monstres⁽³⁶⁾.

Saint Nicaise de Rouen, apôtre du Vexin a, en son temps, débarrassé les marins d'un dragon qui hantait l'Epte, rivière navigable à cette époque. Nicaise serait né à Athènes et aurait été converti par Saint Paul, en même temps que Saint Denis. Il aurait accompagné ce dernier jusqu'à Paris, puis pris le chemin de Rouen avec deux compagnons dont on ne sait pas grand chose, les futurs saints Escobille et Quirin. C'est ainsi qu'ils firent étape à Conflans-Sainte-Honorine, Andrézy et Triel. Puis arrivés à Vaux-sur-Seine, près de Pontoise, ils reçurent les doléances des habitants car un dragon au corps serpentiforme vivait dans une grotte du village et empoisonnait les eaux d'une proche fontaine. Saint Nicaise envoya l'un de ses compagnons à la caverne. L'horrible dragon fut dompté d'un simple signe de croix, suivit docilement le saint et se laissa pousser dans la Seine et de là dans l'océan.

En reconnaissance, ils baptisèrent à la source même, qui existe toujours, 318 personnes. Ils délogèrent également une troupe de démons réfugiée dans une caverne et qui harcelaient les passants. C'est une allusion aux nombreuses carrières souterraines qui abondent dans les falaises des bords de Seine.

(34) FROMAGE (Henri) : «Jeanne Hachette. Histoire et légende», in *Bulletin de la Société de Mythologie française* n°101, avril-juillet 1976, pp. 41-62.

(35) MILLAT (Pierre) : *Les eaux merveilleuses du Tonnerrois*. Tiré à part n°11, année 1997, édité par les Amis de la Chapelle de Villeneuve-aux-Riches-Hommes, 89, 190.

(36) DONTENVILLE (Henri) : *La France mythologique*, op. cit.

Continuant leur chemin vers Rouen, ils convertirent à la Roche-Guyon, une noble dame veuve, qui devait devenir par la suite Sainte Pience, et un prêtre païen et aveugle au nom évocateur de Clair. Son souvenir est lié notamment à la chapelle souterraine existant sous le château qui était celui de la sainte veuve. Mais c'était sans compter sur la cruauté du gouverneur romain Fescennius qui venait précisément de répandre le sang de Saint Denis et de ses compagnons sur la colline de Montmartre. Sans attendre, il s'était mis à leurs trousses. Nicaise, Scuvicule, alias Escobille et Quirin n'atteignirent jamais Rouen de leur vivant, car Fescennius leur fit trancher la tête à Scammis (Ecos), entre la Roche-Guyon et les Andelys, près de la rivière d'Epte, dans le diocèse d'Evreux.

S'agissant de saints céphalophores, ils se levèrent d'eux-mêmes la nuit venue, prirent chacun leur tête entre les mains et passèrent la rivière à gué pour aller se reposer dans une petite île nommée plus tard Gasny (dont le nom signifierait en latin Vadum Nicasii, c'est-à-dire «le gué de Nicaise», devenu Vadiniacum, puis Gasny). Pience et Clair les suivirent pour les recueillir et leur rendre les devoirs de la sépulture, puis la sainte femme leur fit bâtir un oratoire sur leur tombeau. Ceci lui valut d'être décapitée à son tour par le même gouverneur et elle rejoignit ainsi nos trois saints dans l'île. Des reliques furent transférées à Rouen et à Condé-sur-Aisne au diocèse de Soissons ainsi qu'à Meulan au X^e siècle³⁷.

Cette Vie constitue un décalque flagrant de celle de Saint Denis, comme l'a montré Philippe Gabet : «L'influence littéraire est évidente.

Les passions des martyrs du Vexin datent du XI^e siècle, à une époque où le culte de l'évêque parisien a déjà atteint un rayonnement considérable³⁸». Comme la vie de Saint Denis est elle-même contestée, on aura vite compris qu'on se trouve en présence de pieuses légendes qui ont cependant leur enracinement mythique et ont profondément marqué notre terroir, à commencer par une empreinte toponymique.

Près du confluent du Loing et de la Seine, Moret a eu un dragon maîtrisé par Saint Nicaise également. Comme l'indique un auteur local, se référant à l'étymologie du nom Moret, basée sur la racine celtique mor signifiant lieu bas, humide, marécageux, «la situation topographique de Moret non loin de la Seine qui submergeait fréquemment la plaine du Vieux Moret et tout près du Loing dont les débordements sont encore si périodiques et si redoutés, rend cette étymologie assez naturelle³⁹». Une grotte hantée dite de Saint Nicaise sur une hauteur en dehors de la ville était un lieu de pèlerinage en souvenir du saint qui y aurait vécu en ermite. La comparaison systématique avec le précédent site montrerait que la christianisation des croyances antérieures ne se souciait guère de cohérence car l'essentiel n'était pas là.

Un ancien prieuré appelé Pont-Loup, qui fut ravagé en 1770 par une crue effroyable du Loing tout proche, paraît en effet conserver en son nom la forme ancienne du nom Loing, («Lupia»). Ce ne serait pas d'ailleurs le seul cours d'eau en France à se référer au loup en tant qu'animal ravageur, du fait de ses crues fréquentes, le Louet, en Anjou, par exemple, est de ceux-là.

À Corbeil, au confluent de l'Essonne et de la Seine, Saint Spire (Exupère), évêque de Bayeux, a aussi terrassé le dragon des marais de l'Essonne. On descendait la châsse de Saint Spire pour lutter contre les sécheresses, les inondations et les incendies.

À Montlhéry, la Drée était le nom du dragon qui était porté en procession au Moyen Âge pendant les Rogations⁴⁰. Ce nom est proche des dracs, souvent prononcés dras et appartenant à la grande famille des dragons⁴¹.

À Draveil, sur la rive droite de la Seine, dans la vieille église, les reliques de Saint Hilaire de Poitiers reçues au VIII^e siècle, «eurent assez de vertu pour expulser deux énormes serpents qui se cachaient en ces lieux et qui s'enfuirent par l'abside⁴²». Or Saint Hilaire a maîtrisé la Grand'Goule à Poitiers, ce qui explique qu'on ait fait appel à lui dans ce site sujet aux inondations.

(37) GUERIN (P.) : *Les Petits Bollandistes. Vies des saints ...*, Bloud et Barral, Paris, 1874.

(38) GABET (Philippe) : «Saint Nicaise de Reims», in *Bulletin de la Société de Mythologie française*, n° 151, juillet-septembre 1988.

(39) POUGEOIS (Abbé A.) : *L'antique et royale cité de Moret-sur-Loing (Seine-et-Marne)*, Impr. L. Moulin, Moret, 1928, 326 p.

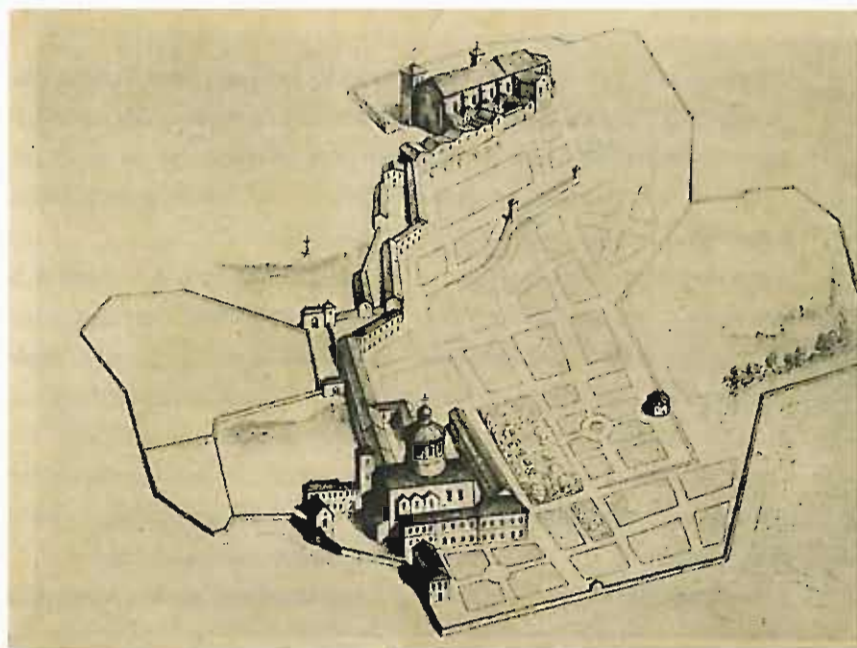
(40) Selon Philippe WALTER : «*Mythologie chrétienne ...*», *op. cit.* mais il ne donne pas de référence. Il s'agit en fait du Bulletin de la Société de Mythologie française, n°92, 18 p., dans un article de Philippe GABET : «Les dragons processionnels sont-ils ou non bénéfiques ?» pp. 16-46. Sa référence est : LESNES (F.) : *De la laideur dans l'art*, 135 p., Bruxelles, 1911.

(41) FROMAGE (Henri) : «Jeanne Hachette. Histoire et légende», in *Bulletin de la Société de Mythologie française* n°101, avril-juillet 1976, pp. 41-62.

(42) DONTENVILLE (Henri) : *La France mythologique*, Henri Veyrier-Tchou, Paris, 1980, 390 p. réédition de l'édition de 1966.

La Bête Havet : René Blaise⁴³ signale que le Ru Bisnel ou Busnel, affluent du Grand Morin, en Seine-et-Marne, était fréquenté tout du long par «une bête fantastique, grande dévoreuse d'hommes. Elle avait des crocs aigus, ce qu'indique son nom. En des temps encore proches, un habitant l'avait vue dans un bosquet à l'embouchure du ru ; c'était un énorme serpent enroulé». L'auteur met en relation ce dragon avec les patronages d'églises dédiées à Saint Georges dans le secteur. Celui-ci défend les voyageurs dans les passages dangereux, les préserve de la bête monstrueuse qui les guette dans les gués ou les marais aux emplacements précis où passait un grand chemin. Par exemple le chemin de Paris à Tigeaux. D'après Daniel Bricon, Saint Bêat serait venu à bout d'un dragon à Epône, dans les Yvelines. L'église du lieu lui est consacrée et ce choix n'est pas fortuit car la localité est située au confluent de la Mauldre et de la Seine et donc particulièrement sujette aux inondations. On disait aussi localement qu'il faisait pleuvoir le jour de sa fête, (le 9 mai), ce qui confirme bien sa maîtrise de l'eau⁴⁴. L'appel à ce saint n'étonne pas : il s'agit du même saint que le saint sauroctone de Vendôme, Saint Bienheure (Beatus en latin) encore appelé Bié, Blin et même Bélin ailleurs. Le transfert de la légende dans ce site des bords de Seine illustre également la manière dont s'est opérée la christianisation.

Comme cela a été montré ailleurs, le relevé systématique des patronages et des caractéristiques topographiques et hydrographiques des églises et chapelles, révèle sans aucun doute une forte corrélation statistique entre l'appel à un saint sauroctone et l'inondabilité des lieux environnant l'église⁴⁵.



Les saints qui portent leurs têtes vers des fontaines et des pierres

Saint Denis est avec Sainte Geneviève et Saint Marcel, l'un des trois grands saints parisiens. C'est le premier évêque de Paris (épiscopat du milieu du III^e siècle) et le prototype du saint céphalophage. On appelle ainsi les saints ou saintes qui selon leur légende subirent la décapitation et ramassèrent leur tête pour la porter sur une certaine distance vers un but qui n'est pas quelconque. On compte ainsi plus de 150 céphalophores en Europe, dont 40 en Ile-de-France, sur un total d'une soixantaine en France⁴⁶.

(43) BOUSSEL (Patrick) : *Guide de l'Ile-de-France mystérieuse*, Les Guides Noirs, Tchou éd. Paris, 1969.

(44) BLAISE (René) : *Divinités et légendes de la Brie*, Société Historique du Raincy et du Pays de l'Aulnoye, Hotel de ville du Raincy, 1968, 32 p.

(45) BRICON (Daniel) : *Epône, raconté aux Eponois*, éd. ville d'Epône, 1982.

(46) DELAVIGNE (Raymond) : «Zone inondable, saints, géants et dragons au nord-est d'Angers», in *Mythologie Française*, avril-juin 1980, pp. 47-70.

Saint Denis est certainement le plus connu des saints céphalophores (ayant porté leur tête après décapitation). Les mythes attachés à leur histoire sont étroitement associés aux rites de fondation et de fertilité dans lesquels la pierre et l'eau jouent un rôle important. Saint Denis is certainly one of the most famous cephalophorus saints (who carried their head after being decapitated). The myths associated with their lives are closely linked with foundation and fertility rites in which stone and water play an important role.

laurif

Saint Denis se rattache à une longue tradition mythique de la décapitation associée à des rites de fondation et de fertilité pour lesquels la pierre et l'eau jouent un rôle essentiel. On sait par ailleurs le rôle fondateur qu'a joué le site de Saint Denis dans l'histoire de la France, en tant que nécropole royale par exemple.

Sans remonter aux cultes des têtes coupées des Celtes, et à la première légende grecque de céphalophorie de Persée et de la Gorgone qui donna naissance à Pégase et celui-ci, à la fontaine Hippocrène, d'un coup de son sabot ; il y a une continuité chrétienne précoce avec le martyr de Saint Jean-Baptiste et celui Saint Paul. Le lien avec l'eau fut maintenu. En effet, la tête coupée de Saint Paul, en rebondissant trois fois sur le sol, donna naissance à trois fontaines !

Les conditions d'apparition de la céphalophorie dans la légende de Saint Denis au IX^e siècle ne sont pas très claires. Elle fait suite au récit de la décapitation du saint au VI^e siècle. Saint Denis d'origine grecque était réputé venir d'Italie au IV^e siècle et aurait subi le martyre à Paris, après avoir évangélisé la région ; mais l'historicité même du saint est mise en doute par les spécialistes. En effet, son nom est le même que le dieu Dionysos et ses deux compagnons, Rustique et Eleuthère sont précisément deux surnoms de Dionysos, respectivement en latin et en grec⁴⁷ !

Quoi qu'il en soit, ils auraient été décapités tous les trois, quelque part sur le flanc nord ou au pied de la butte Montmartre qui était un mont Mercure, marquant, au passage, une continuité sacrée des lieux. Au début du XVII^e siècle, une abbaye de femmes y avait pris la suite d'un temple païen détruit, ainsi que l'idole qu'il contenait, par un violent orage. Le supplice a été associé à une des sources qui jaillissaient là, la fontaine du Buc ou du But ou encore du San, sur le flanc nord, fontaine vers laquelle le saint aurait couru après avoir ramassé sa tête et dans laquelle il l'aurait lavée. De ce fait, «les eaux de cette fontaine, encore

appelée rivière de Saint Denis étaient fort renommées aux siècles derniers et avaient la réputation de guérir les fièvres ; il suffisait d'y tremper l'index ou le médius⁴⁸».

La marche vers l'eau et le lavage de la tête est un point important du scénario mythique des céphalophores. Il semble en effet, qu'ils aient besoin d'une eau jaillissante pour accomplir leur rite ainsi que d'une pierre. Par ailleurs leur marche est toujours dirigée vers une dame située sur une hauteur.⁴⁹

Ainsi Saint-Denis aurait pris le chemin du nord vers le lieu de Catolacus ou Catulliacus (l'actuelle ville de Saint-Denis à proximité des marais du confluent du Croult et de la Seine) où une sainte dame nommée Catulla (la Chienne en latin), l'aurait accueillie et aurait pris soin de lui, comme le faisaient les déesses maternelles celtiques ou même la Minerve grecque vis-à-vis de la Gorgone⁵⁰. Ce dernier nom la rattache aussi aux croyances celtiques comme «les sources et les puits aux eaux bénéfiques, le culte de Saint Jean-Baptiste, certains détails du culte de Saint Denis souvent comparé au soleil ou à un de ses rayons [sont] : autant de vestiges médiévaux du culte des eaux et du soleil, qui sacralisait anciennement le site⁵¹».

(47) LOMBARD-JOURDAN (Anne) : *Montjoie et Saint Denis ! Le centre de la Gaule aux origines de Paris et de Saint-Denis*, Presses du CNRS, Paris, 1989, 392 p

(48) TURBIAUX (Marcel) : «Saint Denis est-il Dionysos ?», in *Bulletin de la Société de Mythologie française*, n°145, avril-juin 1987, pp.15-34.

(49) «Les sources de Montmartre» in *L'eau et l'industrie*, n°59, novembre 1981.

(50) FROMAGE (Henri) : Les aspects celtiques du personnage de Saint Denis, in *Bulletin de la Société de Mythologie française*, n°144, janvier-mars 1987, pp.15-27.

(51) WALTER (Philippe) : *Mythologie chrétienne. Rites et mythes du Moyen-Age*. éd. Ententes, Paris, 1992, 287 p.

(52) LOMBARD-JOURDAN (Anne) : *Montjoie et Saint Denis ...*, op. cit.

*Autre saint céphalophore
(150 sont recensés en Europe,
dont 60 en France et 40 en Ile-de-France),
Saint Clair a donné son nom
à la fontaine miraculeuse qui a jailli
à proximité de son ermitage.
Saint Clair, another head-carrying saint
(150 have been recorded in Europe,
including 60 in France and 40
in the Ile-de-France area) lent her name
to a miraculous fountain which sprang up
near her hermitage.*

Aurif



15. St-CLAIR-sur-EPTE (S.-&-O.)
Oratoire de St-Clair

La fontaine de Saint Clair à Saint-Clair-sur-Epte avait d'excellentes vertus curatives, notamment pour les yeux. Elle provient de trois sources : Pont-Rouge, Chemin du Diable, Fontaine de la Fosse au Diable. Elle doit son origine légendaire au martyr, en cet endroit, de Saint Clair en 884, une fontaine ayant jailli à proximité de l'ermitage du saint. Par ailleurs, l'église du lieu conserve deux colonnes d'un temple à Vulcain, ce qui laisse supposer un culte préexistant dans le voisinage⁵².

Saint-Yon est une petite commune de l'Essonne, entre Arpajon et Saint-Chéron. En 287, Ionas, alias Ion ou Yon, disciple de Saint Denis était en train de prêcher, avec beaucoup de succès, sur la butte qui domine le paysage et porte maintenant sa petite église. Trois soldats romains dépêchés par le chef de la garnison voisine basée à Châtres (ancien nom d'Arpajon) ont pour mission de lui couper la tête, ce qu'ils font sur le champ. La tête de Ionas roule à terre et dévale la pente jusqu'au bas de la butte. Une aura de lumière illumine et entoure son corps. Il se lève et descend la pente à la recherche de sa tête. Il la trouve près de la fontaine qui porte depuis son nom et il y lave sa tête ensanglantée avant de remonter sur la butte de Saint-Yon où il sera enseveli. Une pierre de la fontaine, rougie par le sang du saint témoignerait encore de ce drame⁵³.

Paris conserve le souvenir d'un autre saint céphalophore du V^e siècle : Saint Lucain d'Aquitaine, dont Notre-Dame de Paris abritait les reliques. Il aurait eu la tête tranchée et, selon la légende, «il se leva sur ses pieds, la reprit entre ses mains et la porta comme en triomphe à une demie-lieue de l'endroit où il avait été exécuté ; il la mit sur la pierre qui, en mémoire d'un si grand prodige a été appelée depuis la Pierre-Saint-Lucain⁵⁴».

À Savins, en Seine-et-Marne, aurait eu lieu le martyre d'un saint local Saint Lié, au XII^e siècle. Réfugié dans un orme près d'une fontaine, ses poursuivants attaquèrent l'arbre à la cognée. Pour ne pas voir l'arbre saigner, Lié sauta à terre mais sa tête vint heurter une pierre et on la lui coupa d'un coup de hache alors qu'elle reposait encore sur la pierre. «Le corps du jeune Lié se leva, ramassa sa tête qu'il embrassa !» (sic). Il la porta jusqu'à l'église du village, dédiée à Saint Denis, «dont les portes s'ouvrirent seules et les cloches sonnèrent d'elles-mêmes». Une fontaine, une pierre tachée de son sang, des ormes portaient son nom et étaient l'objet de dévotions : linges trempés dans la fontaine, enfants passés à travers un trou de la pierre... La fable est manifestement inspirée de celle de Saint Denis et ce d'autant plus que les noms latins de Denis et de Lié sont des noms du dieu romain Bacchus !⁵⁵

Dans les Yvelines, la commune de Sainte-Mesme porte le nom d'une sainte qui y subit le martyre par décapitation, de la main même de son frère Mesmin, devenu après son repentir, Saint Mesmin, tous noms qui ont pour origine l'adjectif latin maximus.

Une belle fontaine à dévotions dédiée à la sainte, avec sa statue, occupe le centre du village tandis que celle de son frère se cache dans les bois, à l'endroit où il aurait vécu en ermite, au-delà de la rivière de l'Orge. On y vient en pèlerinage à ses abords et on y noue encore des pousses de bois vert, châtaignier ou autre.

Pierre Saintyves⁵⁶ cite une liste de saints céphalophores en appendice de son étude sur les saints céphalophores, dont figurent ci-dessous ceux dont le martyre eut lieu en Ile-de-France :

- «Ceran ou Ceraune vingt-cinquième archevêque de Paris ; VI^e siècle.
- Clair du Vexin, prêtre ou évêque, VII^e ou IX^e siècles.
- Denis de Paris et ses compagnons Rustique et Eleuthère, en 272.
- Denis l'Aéropagite évêque d'Athènes, en 95, confondu avec le précédent.
- Lucain, à Lagny, V^e siècle.
- Nicaise ou Nigais, évêque de Rouen à Ecos dans le Vexin, avec Quirin et Scuvicule (= Escobille), en 286.
- Yon compagnon de Saint Denis, à Châtres (aujourd'hui Arpajon), époque incertaine».

Cette liste n'est pas exhaustive.



(53) BOUSSEL (Patrick) : Guide de l'Ile-de-France mystérieuse. *op. cit.*

(54) LAURENT (Yannick) in *Environnement* 91, n°19, 1996.

(55) GUERIN (P.) : *Les Petits Bollandistes. Vies des saint*, Bloud et Barral, Paris, 1874.

(56) LECOTTE (Roger) : *Recherches sur les cultes ...*, *op. cit.*

Le symbolisme des passages d'eau (gués, bacs et ponts) par les passeurs mythiques vers l'au-delà

C'est souvent dans les gués que les héros légendaires affrontent un géant en combat singulier. Geoffroy I^{er}, surnommé Grisegonelle, est un comte d'Anjou d'avant l'an mil dont la geste célèbre est placée à Paris par la Gesta Consulium Andegavensium. Anne Lombard-Jourdan l'a d'ailleurs rappelé dans son étude du site de Paris, rive droite⁵⁷.

Geoffroy Grisegonelle, venant de Château-Landon passa la nuit chez le meunier de Saint-Germain-des-Prés et, le matin, franchissant la rivière, il vit le géant allemand Haustuin, ou Heteldulf, s'avancer vers lui. Le combat s'engagea à cheval, le géant finit par tomber et Geoffroy, se précipitant, lui coupa la tête : une tête énorme qu'il s'empressa de faire porter au roi de France par le meunier, son hôte.

Ces récits se passent toujours, semble-t-il, en rapport avec un passage de l'eau, qui est l'image de l'au-delà. Le rôle du meunier, en tant que maître des eaux, peut aussi être souligné.

En Ile-de-France, trois sites de ponts antiques ont été reconnus, à Paris, à Charenton-le-Pont, sur la Marne et à Melun ; tandis que le nombre des passages à gué pour le seul franchissement de la Seine en amont de Paris, s'établit à 110 : 52 de Nogent-sur-Seine à Montereau, 15 entre les confluent de l'Yonne et du Loing et 45 de ce dernier confluent à celui de la Marne ; l'inventaire systématique n'étant pas achevé pour le reste des principaux cours d'eau⁵⁸.

Des rites conservaient jusqu'au Moyen Âge, l'antique souvenir du franchissement d'une limite d'eau, ainsi que l'a décrit Henri Polge⁵⁹.

La traversée des cours d'eau était réputée dangereuse et la construction d'un pont constituait dans la plupart des sociétés antiques un acte qui venait perturber l'ordre naturel des choses⁶⁰. Aussi devait-il comporter une réparation, c'est-à-dire un sacrifice humain puis animal ainsi que des offrandes, que l'archéologie a parfois mises en évidence, qu'il s'agisse de ponts ou de gués. Ainsi par exemple, à Montereau-Fault-Yonne, un ancien Condate, il a été découvert au siècle dernier, plus de 300 monnaies romaines à la pointe du confluent de la Seine et de l'Yonne et au même endroit un «dépôt de gué» de 4 000 monnaies antérieures au III^e siècle⁶¹.

Des cérémonies périodiques, des redevances lors des passages, des confréries spécialisées comme les Frères Pontifes⁶², des chapelles de saints protecteurs tels les saints Christophe, Laurent, Michel... attestent du caractère sacré de ces lieux.

Paul Sébillot raconte que lors de l'inauguration du pont de Conflans, en 1890, au moment de sceller dans la pierre la boîte contenant le procès-verbal de la cérémonie de la pose de cette première pierre, quel qu'un parmi les maçons fit observer qu'on avait oublié d'y mettre la monnaie d'usage, au millésime de l'année. On finit par en trouver une dans le voisinage, non sans avoir retardé le déroulement de la cérémonie ministérielle⁶³.

(57) SAINTYVES (Yves) : *En marge de la Légende Dorée. Songes, miracles et survivances*. Robert Laffont, Collection Bouquins, 1987. Réimpression.

(58) LOMBARD-JOURDAN (Anne) : *Paris, genèse de la ville. La rive droite de la Seine des origines à 1223*. Paris, éd. du CNRS, 1976, 273 p.

(59) Association des conservateurs des musées d'Ile-de-France : *Gallo-romains en Ile-de-France*, Paris, 1984, 326 p.

(60) POLGE (Henri) : «Le franchissement des fleuves», in *Via Domitia*, Annales de l'Université de Toulouse, t. XII, 1976, pp. 69-94.

(61) SEBILLOT (Paul) : *Les travaux et les mines dans les traditions et superstitions de tous les pays*, éd. J. Rotchild, Paris, 1894, Reprint G. Duriez, Neuilly, 1979.

(62) Association des conservateurs des musées d'Ile-de-France, *op. cit.*

(63) Pontifes, du latin *pontifices*, c'est-à-dire «ceux qui font les ponts».

Certains considèrent
que le nom de Lutèce signifierait «l'Isle Blanche»
et que la nef d'argent, emblème des nautes,
devenue celle de Paris, aurait à voir
avec l'idée du passage mythique vers l'île sacrée,
symbole d'un au-delà.

*There is a school of thought that the name
Lutèce means "White Island"
and that the silver boat,
emblem of the boatmen, now synonymous
with Paris itself, symbolises the idea
of a mythical journey to a sacred island
which represents the hereafter
or the world beyond.*

Coil particulière/aurif

L'inauguration du pont Notre-Dame à Paris en 1507 donna lieu à la pose d'une dernière pierre avec de grandes fêtes religieuses et publiques. Les cérémonies religieuses lors de l'inauguration des ponts avaient pour but d'apaiser la divinité du fleuve. Le premier être vivant à traverser le pont devait être offert à la divinité locale.

La légende de l'architecte du pont de Saint-Cloud qui berna le diable est sans doute un reflet de cette croyance. L'architecte avait passé une convention avec le diable pour avoir son aide afin de terminer le pont, promettant de lui offrir la première chose qui passerait dessus. Il y fit passer un chat... que le diable prit rageusement⁽⁶⁴⁾. Ce diable aurait pris la place, selon Sébillot, d'une divinité païenne, à laquelle un sacrifice était jadis fait au début de la construction ou au moment de l'achèvement. Ce serait un écho affaibli de l'époque où la construction devait nécessairement être accompagnée de cérémonies religieuses et de sacrifices réels.

Les ponts qui s'effondraient étaient d'abord la manifestation du courroux céleste ou la punition d'un crime comme par exemple le pont Notre-Dame à Paris, en 1899, suite à un crime ou le pont de Saint Cloud au XVI^e siècle⁽⁶⁵⁾.

En plusieurs endroits de la région, des îles, comme à Paris, Meaux Melun, Meulan / Les Mureaux... ont prédéterminé l'importance de ces sites de passage dès l'Antiquité. Et l'on peut se demander s'ils ne constituaient pas depuis toujours une représentation symbolique du passage vers le monde de l'au-delà, c'est-à-dire le trépasement.

«La croyance au pont que les âmes doivent traverser en quittant ce monde est répandue dans un grand nombre de pays et plusieurs religions l'admettent comme un article de foi⁽⁶⁶⁾».

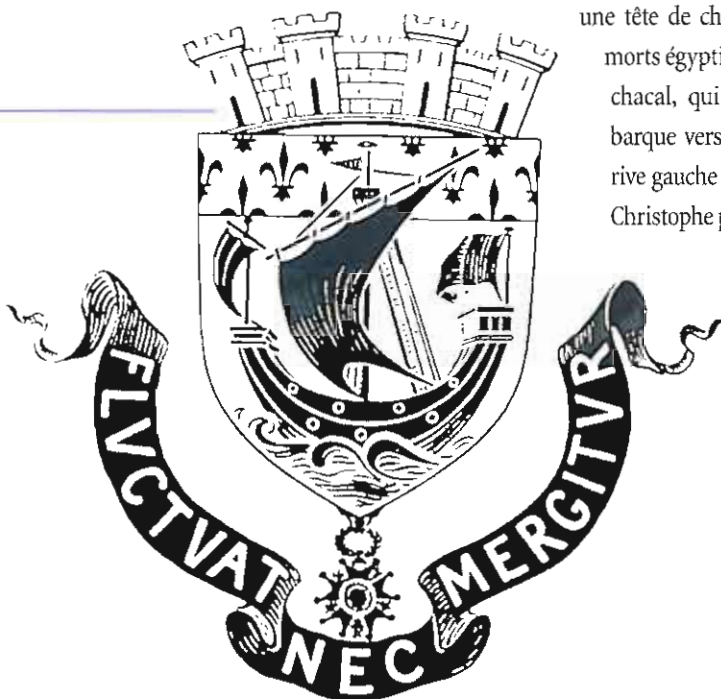
Saint Christophe, le passeur géant surveillait de nombreux passages. Il y eut une statue géante de Saint Christophe à Notre-Dame de Paris jusqu'à la Réforme. Ce saint protégeait les gués et les ponts. Il est représenté parfois avec une tête de chien, comme le dieu des morts égyptien Anubis avec sa tête de chacal, qui guidait le passage en barque vers l'au-delà, c'est-à-dire la rive gauche du Nil. On sait que Saint Christophe présidait à la bonne mort

et qu'il était aussi le patron de la mort subite. Il suffisait de le regarder le matin pour être protégé tout le jour.

Il avait par exemple sa source à Nanteuil-les-Meaux, des sanctuaires à Montjay, à Coubron, à Javel et dans la Cité (Paris), à Aubervilliers, à Taverny, à Châteaufort, un menhir à Pontoise, une église à Cergy... Pour certains le nom même de Créteil ne lui serait pas étranger⁽⁶⁷⁾. A Etampes, qui était un port important sur la Juine, il était le patron de la corporation des portefaix⁽⁶⁸⁾.

Il y a aussi des franchissements miraculeux. A Jaignes, en Seine-et-Marne, «on dit que Sainte Geneviève passa dans le pays lorsque, suivant la Marne, elle alla chercher du blé en Champagne, pour les Parisiens. On dit aussi qu'elle traversa ici la Marne sur un tablier⁽⁶⁹⁾». Une fontaine miraculeuse portant son nom était autrefois l'objet de pèlerinages.

En Seine-et-Marne encore, la commune de Sainte-Aulde doit son nom à celui d'une sainte locale, compagne de Sainte Geneviève, qui y serait née au V^e siècle. On lui attribue plusieurs miracles dont la traversée de la Marne pour se rendre à la messe sur l'autre rive. «Faute de pont, elle avança sur les ondes devenues solides sous ses pas et gagna ainsi le sanctuaire⁽⁷⁰⁾». Une fontaine miraculeuse et des grosses pierres qu'elle fit pousser, en guise de bornes, portent son nom.



(64) METTRA (Claude) : 92 *Express*, n°58, février 1995, 114 p.

(65) SEBILLOT (Paul) : *Les travaux ...*, op. cit.

(66) SEBILLOT (Paul) : *Les travaux ...*, op. cit.

(67) ROBLIN (Michel) : «Le terroir de Paris ...», op. cit.

(68) CAILLET (Armand) : «Le folklore Etampoï commun à la Beauce, au Gâtinais et au Hurepoix», Paris, Maisonneuve et Larose, 1967, 204 p.

(69) LECOTTE (Roger) : «Les cultes ...», op. cit.

(70) LECOTTE (Roger) : «Les cultes ...», op. cit.

Les îles et les confluents en tant que lieux sacrés

Les îles et confluents (formant des presqu'îles) ont constitué depuis toujours, de par leur topographie particulière, des isolats protégés par l'obstacle, difficilement franchissable, de l'eau. Aussi leur transformation en refuge et enceinte sacrée a dû obéir à des règles comparables à la sacralisation des montagnes et des hauteurs. On y observe une concentration des fonctions, ce que confirme l'implantation des monastères au haut Moyen Âge⁷¹. Il y a une riche symbolique des confluents comme des îles, aussi bien dans les pays celtiques qu'en Chine ou en Inde⁷².

L'île de la Cité

Le caractère sacré de l'île de la Cité est le reflet de cette prépondérance de l'île qui a fait que les édifices religieux et les pouvoirs s'y sont concentrés et que l'on trouve là aussi les premiers ponts. Le passage obligatoire du bac puis du pont n'a pas échappé à une transposition symbolique : celle de la mort qui impliquait nécessairement de traverser l'eau, analogue au trépas conduisant vers l'au-delà, c'est-à-dire vers une île mythique devenue sainte, sacrée ou «blanche» (au sens celtique de sacrée). Certains considèrent même que le nom de Lutèce («Lucotecia») signifierait L'île Blanche⁷³ et que la nef d'argent, emblème des nautes, devenue celle de Paris, aurait eu aussi à voir avec cette idée de passage mythique. Processions et pèlerinages étaient des répétitions, des modélisations de ce schéma en des périodes particulières du calendrier. Les populations vivaient

intensivement cette inscription des croyances dans l'espace, le passage de l'autre côté de l'eau et dans le temps cyclique de l'année, à la fois régie par la lune et le soleil. Les communautés toutes puissantes des bateliers et des marchands d'eau basées dans l'île de la Cité, y jouaient un grand rôle. D'autres sites comparables mériteraient d'être cités ici, par exemple Meaux, Melun, Les Mureaux / Meulan ... où des sanctuaires antiques existaient dans des îles.

La presqu'île de Saint-Maur et le confluent de la Seine et de la Marne

La dernière boucle de la Marne, juste en amont du confluent avec la Seine forme une sorte de presqu'île qui est chargée de traditions et de légendes. On y découvre une dédicace adressée au dieu Sylvain par un collège de professionnels associés aux «Nautes» (fabricants d'outres, pontonniers, marchands de bois... dont les activités étaient liées à la voie d'eau). Des vétérans romains, les Bagaudes s'y seraient réfugiés au III^e siècle avant d'être massacrés. Une abbaye sous l'invocation de Saint Pierre avait été fondée par Saint Babolin, disciple de Saint Colomban, au VII^e siècle. Elle devint par la suite l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés, au IX^e siècle, à l'occasion du transfert des reliques du saint angevin pour fuir les normands. Un château royal fut également construit dans la boucle. L'église était le siège d'un important pèlerinage à Notre-Dame des Miracles. Camille Jullian y cite la présence d'une fontaine au nom gaulois, «Olinus»⁷⁴. Tout laisse supposer que cette boucle était un antique site sacré dont la grande abbaye bénédictine assumait

une certaine continuité. Une foire considérable s'y tenait et la population avait coutume de s'y rendre en pèlerinage à l'occasion de la Saint-Jean, le 24 juin. On y venait en procession depuis Paris et les alentours. Les reliques de Saint Maur étaient exposées à la vue des malades venus en grand nombre. Un immense feu de joie s'allumait la veille devant l'église, suivi d'une messe à trois heures du matin. Les excès étaient partout⁷⁵.

Le confluent de la Marne et de la Seine, à Alfortville, était encore marqué au XVI^e siècle par une colonne de 9 mètres de hauteur que surmontait une statue de Jupiter⁷⁶.

Condé-Sainte-Libaire

Condé est un mot d'origine gauloise («condate») et indique un confluent, en l'occurrence celui de la Marne et du Grand Morin. Isles-lès-Villenoy, qui est situé en face et de l'autre côté de la Marne, fait référence à la presqu'île que forme ce confluent, comme Isles-lès-Meldeuses par rapport à une boucle de la Marne indique une autre presqu'île située à l'amont.

(71) ROBIN (Francis) : «Sacralité des confluents d'après le cas des sites en «Condé», de Mars à Saint Martin». Communication au XVII^e congrès de Mythologie Française à Vernet-les-Bains. 1993.

(72) CHEVALIER (Jean) et GHEERBRANT (Alain) : «Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres», Seghers, Paris, rééd. 1974, 4 tomes.

(73) Ce que contestent les philologues qui rattachent «Lucotetia» au vieux celtique «lúko-», la souris. Cf DAVID (Christian) : «Les souris de Paris ou les Lutèces du dieu rat», N° spécial 176, «Mythologie Française», 1^{er} trim. 1995, 64 p.

(74) GRENIER (Albert) : «Camille JULLIAN, un demi-siècle de science historique et de progrès français. 1840-1930», Ed. Albin Michel, Paris, 1944, 317 p.

(75) BARON (Louis) : «Autour de Paris», Les éditions du Bastion.

(76) Association des conservateurs des musées d'Île-de-France : «Gallo-romains en Île-de-France», 1984, 326 p.



JOUARRE (S.-et-M.) - Vue Générale de l'Abbaye

Une île nommée Condé facilitait le passage qui traversait aussi les marais grâce à un gué artificiel. René Blaise explique que le nom ancien était Ligière, celui-ci ne pouvant venir que du gaulois «led» ou «lid» [selon Dottin] et d'un suffixe dérivé -aria qui a donné -ière. «Ledo» aurait eu le sens, en gaulois de marée, de flux d'eau, autant dire de crue. Or une divinité Leda et Ledones sous sa forme pluriel existe dans le Gard. Comme des monnaies antiques furent retrouvées à proximité du gué, l'auteur précité pense que la moindre crue devait rendre dangereuse la traversée des marais et cela justifierait les offrandes à une divinité protectrice qui aurait été remplacée par Sainte Ligière au Moyen Âge puis rapprochée de la Sainte Libiaire de Grand (Vosges) et haut lieu d'un culte apollinien des eaux chez les gallo-romains. Il existait d'ailleurs dans les environs du gué, une fontaine Sainte Lubièrre et une grosse pierre à légende appelée l'Armoire de Sainte Libière, à la limite de Coupvray et d'Esblay.⁷⁷ Des processions contre la sécheresse y étaient organisées.

L'Abbaye de Jouarre

Elle fut fondée au VII^e siècle sur l'avancée du plateau, au confluent de la Marne et du Petit Morin. Le vieux nom celte de Jouarre était «Divoduros», c'est-à-dire la «divine citadelle» et une tradition locale avait cours selon laquelle le monastère aurait remplacé un temple dédié à Jupiter. La sainte de Jouarre est Sainte Ozanne, une princesse qui serait venue d'Irlande sur un chariot trainé par douze boeufs. Ils peinaient à gravir la côte qui menait de Condetz (de «condate» = le confluent) à Jouarre. La sainte descendit de son chariot et fit jaillir une source pour abreuver ses animaux. C'est la Saine Fontaine ou la Sainte Fontaine de Boulangy, à proximité et à l'ouest de Jouarre, où les restes d'une bourgade gallo-romaine ont été découverts. Deux puits funéraires furent mis au jour dans les environs de cette fontaine : «troncs de chêne creusés enfermant des restes d'incinération humaine»⁷⁸.

L'abbaye de Jouarre (77).

Construite selon la tradition locale à l'emplacement d'un temple dédié à Jupiter, l'abbaye de Jouarre (anciennement Divoduros : divine citadelle) a été fondée au VII^e siècle au confluent de la Marne et du Petit Morin.

The Abbaye de Jouarre (formerly Divoduros: divine citadel) built, according to local tradition on the site of a temple dedicated to Jupiter, was founded in the 7th century at the point where the Marne and Petit Morin rivers meet.

Coll. particulière/launf

(77) BLAISE (René) : «Divinités...», *op. cit.*

(78) BLAISE (René) : «Dans la Brie légendaire», in «Bulletin de la Société Folklorique d'Ile-de-France», juillet-septembre 1955, pp. 767-768.

Le confluent de l'Epte et de la Seine

Il forme une sorte de péninsule ou de presqu'île composée de hautes falaises calcaires dont celle de Haute-Isle avec son église troglodytique qui fait face et domine le méandre de la Seine appelé Boucle de Moisson. La Roche-Guyon, située sur la hauteur proche de Haute-Isle avait deux fontaines à dévotions consacrées, l'une à Saint Samson et l'autre à Sainte Irénée. Il s'agit d'une sainte locale dont le martyre eut lieu à proximité, à Gasny dans la vallée de l'Epte. Le nom de cette localité dérive d'un mot latin «vadam» désignant un gué. C'est également en cet endroit que se place la légende du martyre de Saint Quirin et de ses deux compagnons qui faisaient route vers Rouen et que le préfet Fescennius avait fait poursuivre depuis Paris. Au passage, ils avaient fait étape à la Roche-Guyon, le temps de convertir une grande dame du lieu qui devait devenir Sainte Pience. (Cf ci-dessus).

L'oppidum pré-romain de Port-Villez domine ce confluent et le «fanum» (temple gaulois) de Limez-Benecourt a livré une fibule à ressort protégé, datée de la deuxième moitié du I^{er} siècle. Son décor estampé représente un homme combattant un monstre, ce qui en fait un précurseur des saints combattant le dragon.

Les Saints régulateurs du climat

Henri Fesquet écrivait en 1976, année mémorable de très grande sécheresse : «Il suffit qu'elle [la sécheresse] arrive dans nos régions généralement gorgées d'eau pour que la religion populaire reprenne ses droits. Les évêques eux-mêmes prescrivent des prières liturgiques».⁷⁹

Le nombre de sources et fontaines auxquelles on faisait jouer un rôle météorologique en temps de calamités (sécheresse ou pluies excessives), était considérable. L'ensemble du territoire était desservi par un réseau dense conçu pour une fréquentation piétonnière.

Le culte de la grande sainte parisienne Geneviève remonte à la seconde moitié du VI^e siècle. La forme antique de son nom, «Guenifer» signifierait «la blanche magicienne», («vinda-soitia», en celtique), ce qui est particulièrement significatif pour un grand personnage protecteur. Un aspect particulier de son culte montre que «Paris requérait l'aide de la sainte en cas de problèmes météorologiques, notamment en matière de pluie qu'elle était réputée pouvoir tout à la fois provoquer ou contenir»⁸⁰.

Entre le IX^e et le XVIII^e siècles, on a compté 77 processions de la châsse. Elles se déroulaient selon un rituel immuable, mettant en mouvement tous les grands corps de l'État et la population entière. Descendant de l'abbaye Sainte-Geneviève, qui était située sur le mont «Lucotitius», la procession s'en allait à Notre-Dame, par le Petit-Pont. Sur ce total, 27 processions eurent lieu contre des pluies diluviennes et 9 contre la sécheresse. À l'origine, on trouve en 822, une effroyable crue de la Seine, qui avait épargné par miracle le lit de la

sainte, dans sa maison natale à Nanterre. D'ailleurs Nanterre, (ancien «Nemetodurum») était une cité sainte du paganisme gaulois comme l'indique l'étymologie de son nom, «le fort du temple» ?

Des fontaines, dédiées à la sainte, comme celle de Juilly près de Meaux, (à l'origine d'une importante abbaye), de Barcy, en Seine-et-Marne, de Sainte-Geneviève-des-Bois en Essonne, de Suresnes (fontaine du Tertre ou de Sainte Geneviève pour le mal des Ardents et des puits comme à Nanterre pour la vue, ou de la source du puits Putilles à Cléry-en-Vexin, étaient des lieux de pèlerinages très fréquentés.

Dans le Vexin la fontaine Saint-Samson à la Roche-Guyon procurait la pluie quand on lui apportait processionnellement les reliques du saint et celle de Saint Romain, à Wy-Joli-Village, recevait des processions contre la grêle⁸¹.

Les fontaines de Saint-Quirin à Rosny-sur-Seine, Saint-Odon à Boissets avaient aussi ces propriétés météorologiques avec beaucoup d'autres fontaines.

Les processions aux fontaines pour la pluie obéissaient dans la liturgie chrétienne, à tout un rituel qui avait christianisé des pratiques beaucoup plus anciennes. C'est ainsi qu'on trempait le pied de la croix processionnelle ou la statue du saint dans l'eau ou encore que les assistants aspergeaient le prêtre, maître de la cérémonie.

Un autre saint inventé tardivement pour remplacer le géant Gargantua, Saint Gorgon serait aussi à considérer, car comme lui, il a rapport avec l'eau et la fécondité qui en découle, celle des femmes, des animaux et de la terre. Un exemple illustrera ce fait.

(79) FESQUET (Henri) : «L'eau de la prière», in «Le Monde» du 6 juillet 1976.

(80) DUBOIS (Dom Jacques) et BEAUMONT-MAILLET (Laure) : «Sainte Geneviève», Beauchesne, Paris, 1985, 167 p.

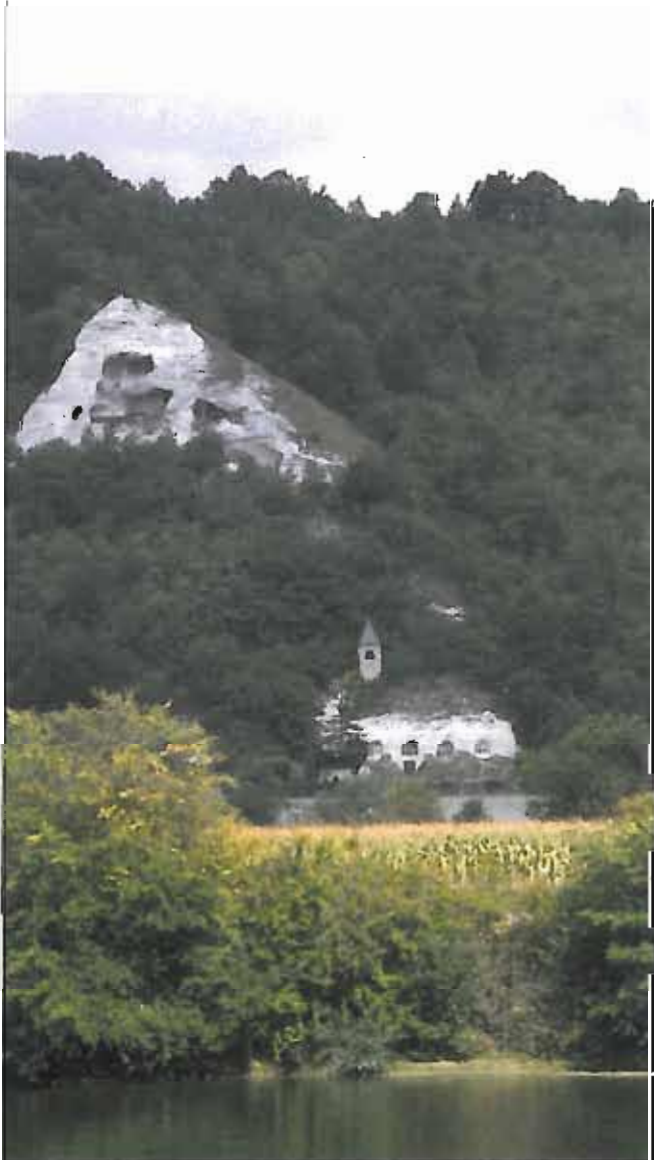
(81) PLANCOUARD (L.) : «Le culte des fontaines dans la Seine-et-Oise», Versailles, 1905.

On venait autrefois gratter certaines pierres du chevet de l'ancienne église de Craches, à Prunay-en-Yvelines, selon un rite et des motivations qui sont maintenant oubliés mais qui, par comparaison avec d'autres sites, sont probablement attribuables à un culte de fécondité. Saint Gorgon est le patron secondaire de cette église, derrière Notre-Dame de la Crèche, dont le nom a été choisi pour voiler un peu celui de Crache et surtout le personnage de Gargantua. On reconnaît en effet la racine «gar-», (selon l'alternance classique «car-», «gar-»).

Or le personnage de Gargantua n'est pas loin, même s'il a disparu des mémoires et des cartes modernes ! En effet, une Fosse à Gargantua était toute proche, dans la plaine. Elle avait la réputation, contrairement aux autres mares de la région, de ne pas conserver l'eau. Ce qui signifie, dans la mentalité toute imprégnée de magie des anciens, que cette fosse était un gouffre, un avaloir, comme le géant avaleur et donc une entrée de l'autre monde, souterrain et mystérieux, celui des Invisibles, en rapport aussi avec la fécondité. Chaque année,

le 9 septembre, jour de la fête de Saint Gorgon, son bâton de confrérie (qui existe toujours dans l'église-musée) était vendu aux enchères. Il avait la vertu de faire pleuvoir⁽⁸²⁾.

A Thomery, la statue de Saint Amand de Maëstricht était jadis vénérée. On invoquait le saint contre les pluies excessives, le jour de sa fête, le 6 février. Une année, selon la légende, les habitants devinrent furieux après le saint car leurs neuvaines avaient échoué à faire cesser la pluie. Aussi, ils jetèrent la statue de bois dans la Seine, «rééditant le fait de sa légende où le saint, alors qu'il évangélisait Gand, fut battu par les paysans et jeté dans la rivière par les femmes. La statue vogua jusqu'à Montereau (qui est en amont !) où elle fut recueillie. Depuis ce jour il n'y a plus de statue de Saint Amand à Thomery. En revanche, on dit aussi que le saint, fâché de voir qu'il n'était plus le patron du Pays se vengea en faisant pleuvoir le jour de sa fête (qu'on appelle en effet, la Saint Patouillat !)⁽⁸³⁾. À noter qu'à Maëstricht, le saint avait vaincu un dragon dans un confluent. À Saint-Arnoult-en-Yvelines, en cas de sécheresse, on organisait une procession des reliques jusqu'à la fontaine Saint-Arnoult⁽⁸⁴⁾.



à proximité de l'église troglodyte de Haute-Isle qui domine la boucle de Moisson ou la Roche-Guyon, deux fontaines à dévotion sont consacrées à Saint Samson et à Sainte Irénée, à l'endroit du martyr de Saint Quirin qui avait converti celle qui allait devenir Sainte Pience.

Near the troglodyte church at Haute-Isle overlooking a loop in the River Moisson at La Roche-Guyon, there are two devotional fountains dedicated Saint Samson and Sainte Irénée at the spot where Saint Quirin was put to death after converting the lady who was later to become Sainte Pience.

S. Rossi/Aurif

(82) DONTENVILLE (Henri) : «Éléments du répertoire mytho-géographique par départements (suite) ...Seine-et-Oise...», in *Bulletin de la Société de Mythologie Française*, N° 40, octobre-décembre 1960, p. 123.

(83) LECOTTE (Roger) : «Le culte...», *op. cit.*

(84) BELOT (Victor R.) : «Coutumes et folklores en Yvelines», Libr. Guénégaud, Paris, 1977, 256 p.

Les êtres mythiques, habitants et gardiens des puits et les puits sacrés

Parmi les 30 000 puits que comptait Paris au moment de la Commune, l'un d'eux portait le nom du «Puits-qui-parle», rue Amyot. «D'après la légende, un mari excédé des bavardages de sa femme, aurait fait basculer la commère par-dessus la margelle. Mais du fond du puits, on entendait l'incorrigible qui potinait encore».⁸⁵

Dans cette même rue, au n° 3, on a découvert en 1978, pas moins de 26 puits d'époque gallo-romaine, en relation avec des caves décorées et qui devaient avoir un rôle cultuel funéraire car ce n'était pas des puits à eau⁸⁶.

Un autre puits se nommait «le puits-d'amour» parce qu'une jeune fille nommée Hellebique, abandonnée par son amoureux, se serait jetée dans le puits. Trois siècles plus tard, se serait un jeune homme qui aurait fait le même geste de désespoir. Mais, plus heureux que l'infortunée Hellebique, on l'aurait retiré vivant et sa belle serait revenue à de meilleurs sentiments à son égard, au point de faire graver sur la margelle : «Amour m'a refait en 1525 tout à fait».⁸⁷

Quoiqu'il en soit de ces légendes, on y retrouve la croyance en des êtres qui vivaient au fond des puits, ceux-ci étant naturellement dangereux, spécialement pour les enfants. C'était aussi des portes de l'Enfer. D'ailleurs le nom même de la commère Hellebique peut s'interpréter comme doublement diabolique : «Hell» est l'Enfer en germanique et une «bique» est une chèvre en bon français et animal personnifiant souvent le diable !



Femme-poisson ou femme-serpent, la sirène est un des êtres mythiques qui habitait les puits et les mares.
Fish-woman or snake-woman, the mermaid is a mythical beings often associated with wells and ponds.

R. Delavigne/aurif

On signale des puits sacrés dès avant l'ère chrétienne dans les anciens temples remplacés par Saint-Germain-des-Prés, Sainte-Genève, Notre-Dame.⁸⁸ De même, un puits votif gallo-romain aurait été découvert à L'Hay-les-Roses⁸⁹. Il en existait un nombre considérable, certains d'ailleurs parfaitement secs et soigneusement remblayés car ils correspondaient à un culte des morts et de la fécondité, plus en rapport avec le monde souterrain qu'avec celui de l'eau. C'est ainsi que 86 puits d'époque gallo-romaine ont été découverts dans les jardins du Luxembourg, à partir de 1962⁹⁰.

À Voulangis (Seine-et-Marne), «au lieu-dit de la Mare Luisianne se trouve le Puits de la Lune. La même nappe d'eau les alimente et une petite source se trouvait au fond de la mare... Pour éviter les accidents, les mères défendaient aux enfants de s'en approcher, les menaçant d'y apercevoir le poisson à tête de femme. C'est l'une des images classiques de la sirène femme-poisson ou femme-serpent suivant le cas»⁹¹.

(85) MONTORGUEIL (Georges) : «*Les eaux et fontaines de Paris*», Payot, Paris.

(86) DUVAL (Paul-Marie) : «*De Lutèce oppidum à Paris capitale de la France*», op. cit.

(87) CAHUET (Albéric) : «*Le livre des fontaines*», in «*La Petite Illustration*»,

(88) GILLES (René) : «*Le symbolisme dans l'art religieux*».

(89) BOUSSEL (Patrick) : «*Guide de l'Île-de-France mystérieuse*», op. cit.

(90) DUVAL (Paul-Marie) : «*De Lutèce oppidum à Paris capitale...*», op. cit.

(91) BLAISE (René) : «*Divinités ...*», op. cit.

Les eaux qui guérissent

De tout temps, l'eau s'est vu attribuer un pouvoir magique, notamment les sources qui avaient leurs divinités protectrices, sans doute dès la préhistoire. À Paris, les thermes du nord et ceux du forum, à Larchamp, dans la forêt d'Halatte et à la Butte-Ronde de Saint-Forget (78), des sanctuaires païens des eaux subirent les assauts des premiers chrétiens, mais le culte des eaux résista au christianisme, le bain du baptême ne suffisant pas à l'effacer. Ainsi, de nombreuses fontaines à dévotions dont beaucoup furent d'abord celtiques avant d'être chrétiennes, furent placées sous la dévotion d'un saint ou d'une sainte protectrice, plus de deux cents, par exemple en Seine-et-Marne. Ces fontaines n'ont cessé d'attirer jusqu'à une date très récente, une foule de pèlerins qui venaient là implorer la guérison de leurs maux. De nos jours beaucoup sont abandonnées et dans un état de grand délabrement. Or deux raisons au moins imposent de préserver et restaurer ce précieux patrimoine culturel auquel vient s'ajouter de nos jours, un intérêt touristique comme but de promenades et de randonnées pédestres, cyclistes ou équestres. En effet, elles sont généralement situées dans des sites pittoresques, encore naturels ou semi-naturels, c'est-à-dire dans la frange délaissée par les activités agricoles ou industrielles modernes. Ensuite, elles sont le vivant témoignage de pratiques et de croyances remontant à la nuit des temps et qui sont de ce fait, dignes de la considération et du respect de tous.

Même au cœur des villes subsistent parfois d'anciennes fontaines oubliées ou mal mises en valeur. L'historien Camille Jullian ne recommandait-il pas au début du siècle, à ceux qui voulaient faire l'exégèse topographique d'une ville : «cherchez la source» !

«La source, c'est la divinité créatrice et protectrice de tous les groupements humains. Les villes, pour la plupart, ont une source à l'origine de leur vie et même de leur nom... Dans les campagnes, soyez sûrs que la source n'est jamais loin de l'inscription à ses Nymphes ou ses Matrones. Vous la trouverez près des églises et elle vous expliquera pourquoi, de si longue date, païens et chrétiens sont venus là en pèlerinage. L'action de la source est même parfois beaucoup plus ancienne que l'époque à laquelle remonte le nom. La source Caticantus à Cachan a beau avoir un nom celtique, c'est à elle que se rattache le gisement néolithique des Hautes-Bruyères. Dans la banlieue parisienne, partout où l'on trouve une localité antique, il y a la source : à côté de Saint-Maur, la source au nom gaulois d'Olinus, à Charonne, Catarona, à Belleville, la source de Savy, à Louvres Lupara... Pour la plus illustre des villes du monde comme pour le plus misérable des hameaux, la source est la fée du berceau et la bonne mère des premiers âges de la vie».⁹²

Les effets bénéfiques sur la santé, apportés par certaines sources sont bien réels et expliquent aussi qu'un culte leur ait été rendu depuis toujours. Les pratiques qui se sont depuis médicalisées pour devenir le thermalisme, avaient déjà cours... à Paris même.

«Des sources ferrugineuses et sulfureuses ont été exploitées dès l'Antiquité. Par exemple, les Romains amenèrent par aqueduc les eaux des sources ferrugineuses d'Auteuil jusqu'à un établissement thermal situé dans la partie nord du jardin des Tuileries.

Dans le seul périmètre de l'actuel Paris, plus de vingt sources minérales reçurent l'approbation de la faculté de médecine, puis plus tard, de l'Académie de médecine. Elles se répartissaient dans à peu près tous les quartiers de la ville : à Montmartre, aux Ternes, à Belleville, aux Batignolles, au faubourg Saint-Antoine, rue de Vendôme, au Marais, à Vaugirard et surtout enfin, à Auteuil (rue de la Source), à Passy, au Bois de Boulogne... Les plus célèbres furent sans contredit, celles de Passy».⁹³

L'aqueduc d'Arcueil, construit par les Romains amenait au IV^e siècle au Palais des Thermes de Cluny et à quelques autres établissements publics les eaux des sources de Rungis, Cachan, Wissous, soit de 1500 à 2000 m³ par jour.⁹⁴

Dans la vallée du Lunain, en Seine-et-Marne, une fontaine Sainte-Anne ou Fontaine-Carrée provient de thermes romains jadis consacrés à Apollon. Les vestiges de ces thermes, au hameau des Clozeaux sont appelés la Cave aux Fées».⁹⁵

(92) GRENIER (Albert) : «Camille JULLIAN, un demi-siècle de science historique et de progrès français. 1840-1930». Editions Albin Michel, Paris, 1944, 317 p. (pp.295-296).

(93) BOURGEOIS (Ch.) : «Paris thermal», in «Le Monde» du 23 août 1962.

(94) Ville de Paris : «L'eau jadis et naguère ...», brochure s. d.

(95) LECOTTE (Roger) : «Les cultes ...», op. cit.

À la Celle-sur-Seine (Seine-et-Marne), c'est Saint Fortuné qui aurait fait jaillir une fontaine pour la guérison des fiévreux, comme Saint Mathurin à Larchamp, en frappant le sol de son pied, laissant d'ailleurs l'empreinte miraculeuse de celui-ci sur un rocher voisin, ou encore la Fontaine Saint-Liesne à Melun et la source de Saint-Brice, près de Provins, qui jaillissait au pied d'un menhir.⁹⁶

C'est aussi à une autre sainte, Sainte Flodoberthe que la tradition attribue le plus beau menhir du nord de la Seine-et-Marne. Après avoir construit sa chapelle à Amillis, près d'une fontaine guérisseuse, elle décide d'aller aider sa sœur, Sainte Audierne, à construire la sienne à Saint-Augustin, pays voisin. Elle se charge d'une grosse pierre et rencontre en chemin sa sœur, qui lui apprend qu'elle a terminé sa construction. Aussitôt, Sainte Flodoberthe laisse tomber sa pierre qui se fiche en terre. Cette légende montre, comme l'indique Paul Bailly que : «le pouvoir de guérir passait de la source sacrée antique à la chapelle plus récente, franchissant des millénaires, allant subtilement d'une civilisation à une autre».⁹⁷

A Genainville (Val-d'Oise), le sanctuaire gallo-romain des Vaux-de-la-Celle, s'est organisé autour d'une source sacrée initiale. Les archéologues y ont découvert au moins deux statues de Nymphes et ils y ont reconnu un double sanctuaire «consacré vraisemblablement à Mercure et peut-être Rosmerta, divinité gauloise qui lui était souvent associée»⁹⁸.

À Septeuil, dans les Yvelines, des travaux de déviation routière ont permis, ces dernières années, de découvrir, de fouiller puis de restaurer un splendide nymphée gallo-romain,



situé au confluent de la Vaucouleurs et du ru de la Flexanville. Une gracieuse statue de Nymphe en marbre, a été retrouvée au fond de la source. Elle tenait une hydrie dont les eaux bénéfiques se déversaient dans un vaste bassin, ornant ce sanctuaire de confluence, voué au culte des eaux, aux II-III et IV^e siècles. L'abbaye et le village de Saint-Corentin est à proximité et le site portait le nom avant la découverte du Trou des Fées.

De nombreuses églises furent construites sur des sources ou des puits sacrés car ce sont souvent les restes du sanctuaire originel préchrétien où résidait l'esprit du lieu, avec les pratiques hétérodoxes qu'il entraînait, qui furent ainsi neutralisées ou assimilées.

On prendra l'exemple de Saint Sulpice de Bourges pour illustrer le fait qu'il a dû exister une réelle prédestination des saints lors du choix des patrons protecteurs de l'eau. Il y a toujours en effet au moins un élément de la légende qui l'explique.

Un nymphée gallo-romain a été mis à jour à Septeuil, au confluent du ru de Flexanville et de la Vaucouleurs dans les Yvelines, au lieu-dit le Trou-des-Fées.

Une nymphe déversant les eaux d'une source bénéfique ornait le sanctuaire alors voué au culte des eaux.

A Gallo-Roman nymph was discovered at the point where the Flexanville and Vaucouleurs brooks met at Septeuil in Les Yvelines. The site is known as the Trou-des-Fées (Fairy hole).

The shrine featured a nymph pouring water from a healing spring in a shrine dedicated to a water-worshipping cult.

taurif

(96) BAILLY (Paul) : «Légendes au cours des siècles en Seine-et-Marne», chez l'auteur, 1978, 172p.

(97) BAILLY (Paul) : *op. cit.*

(98) Association des conservateurs des musées d'Île-de-France : «Gallo-romains en Île-de-France», 1984, 326 p.

Saint-Sulpice-de-Favières dans l'Essonne, est un célèbre lieu de pèlerinage sur la route d'Orléans et de Bourges. À l'intérieur même de l'église, on trouve un puits sacré dans la chapelle des Miracles et à l'extérieur, non loin du chevet de l'église et en contre-bas, la fontaine sacrée dédiée à Saint-Sulpice. Selon la légende, Saint Sulpice-le-Pieux ou le Bon ou le Débonnaire ou encore le Bienheureux, aurait ressuscité un enfant qui se serait noyé non loin de là, dans les marais de Chamarande. Son affinité avec l'eau apparaît encore plus grande quand on apprend que cet évêque de Bourges aurait christianisé, au VII^e siècle un gouffre de Vierzon, le Gour de l'Yèvre, en le débarrassant du diable qui attirait les passants dans

l'abîme, autant dire un affreux dragon et en le transformant en un site merveilleux, siège de nombreux miracles. Le relevé des lieux «sulpiciens» montre que leurs caractéristiques aquatiques — lorsqu'on peut les établir — sont fréquentes, qu'il s'agisse de gués, de ponts, de rivières ou de rus, de fontaines, de mares ou encore de marais. Ce sont aussi souvent des lieux de pèlerinages et de dévotions pour la guérison, notamment, des rhumatismes, maladie qui n'est pas sans rapport avec l'eau, ou «pour le temps», c'est-à-dire faire pleuvoir en temps de sécheresse. D'ailleurs, l'église Saint-Sulpice, à Paris, disposait autrefois d'un robinet où venaient puiser les pèlerins.

À Savigny-sur-Orge, il y avait un prieuré de Saint-Sulpice dans le voisinage de la rivière.

À Seraincourt (Val d'Oise) l'église est dédiée à Saint Sulpice. Elle est située au confluent de deux rus : le Ru de l'Eau Brillante et le Bernon. Ce dernier est canalisé et se déverse en cascade à l'aval du bourg, dont le nom même s'apparente à un hydronyme.⁹⁹

À Sailly (Yvelines) l'église dédiée à Saint Sulpice est à proximité du franchissement du ru de la Ravine, d'une zone marécageuse et d'un lieu-dit appelé les Grandes-Fontaines.

À Limetz, au confluent de l'Epte et de la Seine, l'église est dédiée à Saint Sulpice. L'église des Bréviaires, dans les Yvelines est dédiée à Saint Sulpice. Elle était située au milieu des marécages, avant que le plateau ait été drainé pour alimenter les grandes eaux de Versailles au XVII^e siècle.

En Seine-et-Marne, à la Celle-Guérard, l'église de la Celle, dédiée aux saints Blaise et Sulpice est effectivement construite sur une fontaine. L'église de Faremoutiers est aussi dédiée à Saint Sulpice. Le village occupe le sommet de l'éperon occidental du confluent de l'Aubetin et du Grand-Morin. La localité portait avant la création de l'abbaye de Sainte Fare le nom de Brige, c'est-à-dire le pont (sur le Morin), selon un radical gaulois fréquent en toponymie, (cf «Briva Isara» = Pontoise). En outre une fontaine et une chapelle de Sainte Auberge se trouvent dans la vallée inondable. L'omniprésence de l'eau est encore un fait à mettre en rapport avec le patronage de Saint Sulpice.



Environ de Dourdan. - ST-SULPICE-DE-FAVIÈRES

Les lieux sulpiciens

ont de nombreuses affinités avec l'eau, comme leur saint patron :

à Saint-Sulpice-de-Favières dans l'Essonne, on trouve un puits sacré à l'intérieur même de l'église et une fontaine dédiée au saint en contrebas de son chevet.

Like the saints themselves, the sites where the latter were put to death have numerous associations with water.

At Saint-Sulpice-de-Favières in the Essonne a sacred well was discovered inside the church itself as well as a fountain dedicated to the saint below his chevet.

Coll. particulière/aurif

(99) LEBEL (Paul) : «Principes et méthodes d'hydronymie française». Publications de l'Université de Dijon, XIII, Société des Belles-Lettres, Paris, 1956, 392 p.

La Vierge patronne un certains nombre de sources qui donnaient lieu à pèlerinage, comme celui de Notre-Dame des Anges à Clichy-sous-Bois.¹⁰⁰ A Longpont-sur-Orge une basilique dédiée à Notre-Dame et située au bord d'un marais, recélait dans le chœur une ancienne source dite «des moines». La nouvelle fontaine est sur la place et l'on y vient toujours remplir des bidons pour profiter des bienfaits que dispensait en ce lieu une Vierge Noire en tant qu'héritière de la Terre-Mère. On dit que cette source était vénérée déjà du temps des druides.

Roger Lecotte¹⁰¹ a, dans son inventaire du diocèse de Meaux, relevé que 13 sources étaient dédiées à la Vierge.



804. LONGPONT (S. et O.)
Tour de la Basilique
XIII^e siècle; Monument
historique et Fontaine de l'Église
de Madame Sainte Hodierne,
fondatrice de l'Église.

(100) GYONNET (Georges) : «Autour du pèlerinage de Clichy-sous-Bois (S. et O.), Notre-Dame des Anges». in *Bulletin Folklorique d'Île-de-France*, juillet - septembre 1955, pp 777 - 778.

(101) LECOTTE (Roger) : «Recherches sur les cultes populaires dans l'actuel diocèse de Meaux (Seine-et-Marne)», Mémoires de la Fédération Folklorique d'Île-de-France à Paris. N° IV, 1953, 383 p.

(102) LECOTTE (Roger) : «Les cultes ...», op. cit.



L'an 1212, trois marchands Angevins passant dans la forêt de Bondy furent dévalisés et ligotés à des arbres. Après un jour et une nuit d'atroces souffrances, ils invoquèrent la Vierge Marie qui aussitôt apparut sous la forme d'un ange, les délivra et fit jaillir une source miraculeuse qui les ranima. En reconnaissance à la Très Sainte Vierge, ils élevèrent une chapelle où chaque année, du 8 au 15 septembre, accourent en foule les Pèlerins J. II

*La création de nombre de sources
était également attribuée
à la Vierge Marie qui en assurait aussi
le saint patronage et y réalisait
des miracles, comme ici
à Clichy-sous-Bois en 1212.
The creation of numerous springs
was also attributed to their patron saint
the Virgin Mary believed to
perform miracles on such sites
such as the one at Clichy-sous-Bois in 1212.*

Iaurif

*À Longpont-sur-Orge dans l'Essonne,
on vient aujourd'hui encore
recueillir l'eau de la fontaine
située devant la basilique,
dispensant les bienfaits d'une Vierge noire
qu'on y vénérât, après que ce lieu
l'ait été par les druides.*

*At Longpont-sur-Orge in the Essonne
people still come to take the water
from a fountain in front of the basilica
believed to contain the healing powers
of the Black Virgin worshipped.
The place was also a sacred
to the Druids in an earlier age.*

Coll. particulière/Iaurif

En l'absence d'un inventaire régional des sources et fontaines, le travail précité de recension des cultes concernant le diocèse de Meaux citait en 1945, 158 sources portant un nom de saint, dont 90 faisant encore l'objet d'un pèlerinage et 88 ayant encore des vertus reconnues. Certaines de ces sources doivent leur origine à un miracle accompli sur les lieux-mêmes par un saint ou une sainte ; pour les autres, on s'est contenté de faire appel aux patronages de saints plus ou moins célèbres :

- à la prière, à Saint-Fiacre (Saint Fiacre), à Juilly (Sainte Geneviève), à Saint-Denis-lès-Rebais (Saint Aile).
- sur l'ordre du saint, à La Celle-sur-Seine (Saint Fortuné).
- sous le pied du saint, à Balloy (Saint Héraclé), à Larchant (Saint Mathurin).
- par la crosse de la sainte, à Saint-Augustin (Sainte Aubierge).
- par un bâton, à Lagny (Saint Fursy), à Dagny (Saint Géroche).
- par une baguette, à Chelles (Sainte Bathilde).
- par une lance, à Vaux-sur-Lunain (Saint Gengoul)¹⁰².

L'ouvrage de Victor Bélot recense pour le département des Yvelines, une quarantaine de fontaines à dévotions, la plupart mises sous la protection d'un saint ou d'une sainte⁽¹⁰³⁾.

Par exemple, la Fontaine Saint Thibault, dans l'enceinte de l'abbaye des Vaux-de-Cernay avait des vertus fécondantes, celle de Saint Fort, à Poigny-la-Forêt fortifiait les enfants. Quant à la source ou fontaine du Trou aux Fées, à Saint-Forget, son nom trahit une appartenance mythique et il est à rapprocher du sanctuaire gallo-romain de la Butte-Ronde, où on a pu supposer l'existence d'un culte aux Deae Matres.⁽¹⁰⁴⁾

La fête Ste-Anne, à Moutiers, près de Bullion était encore, dans les années 80, une fête religieuse avec une messe à la chapelle et procession jusqu'à la source de Sainte Anne. Une fête profane lui succédait avec déjeuner sur l'herbe, concours de boules et course cycliste⁽¹⁰⁵⁾. L'eau de la fontaine permettait de lutter contre la stérilité féminine et les maladies de foie. On y jetait des pièces de monnaie⁽¹⁰⁶⁾. Cette référence à Sainte-Anne, mère de la Vierge, renvoie à la déesse-Mère Anna, la déesse des marais dont le nom même est celui du marais en gaulois et qui a donné de nombreux noms de lieux, Auneau, Anet, Aunay, Launay...

Ces lieux de haute productivité biologique sont depuis toujours des lieux grouillant de vie, le marais primordial engendrant la vie.

Bonnelles révère toujours sa fontaine dédiée à Saint-Symphorien, édicule de briques recouvert d'une chape de ciment.

À Blaru, la source Saint Adjutor avait des vertus thérapeutiques, comme celle de Sainte-Apolline à Neauphle, pour le mal de dents.

Dans l'étude de l'I.A.U.R.I.F., préalable à la création du Parc Naturel Régional du Gâtinais français, une liste de 33 sources sacrées a pu être dressée. Sur 14 sources réputées curatives, 6 portent le nom d'un saint ou d'une sainte, 6 sont situées près d'un édifice religieux, 6 font l'objet de pèlerinages collectifs, dont 3 avec procession. Les vertus attribuées à l'eau de ces sources sont d'être curatives de tous les maux (3) ou de certains seulement : fièvres (2), folie (1), maladie des yeux (1), gorge (1), paralysie (1)⁽¹⁰⁷⁾.

Une compilation rapide, couvrant le territoire du département du Val-d'Oise, a permis de dénombrer une quarantaine de fontaines ayant fait l'objet d'une dévotion ; la plupart étant patronnées par un saint ou une sainte.

Certaines fontaines dispensaient des eaux aux vertus fécondantes, comme la Fontaine Saint Thibault aux Vaux-de-Cernay dans les Yvelines
Some fountains such as the Fontaine Saint Thibault aux Vaux-de-Cernay in Les Yvelines were believed to enhance fertility.

Coll. particulière/Aurif



(103) BELOT (Victor V.) : «*Coutumes et folklores en Yvelines*», Libr. Guénégaud, Paris, 1977, 256 p.

(104) DAUVERGNE (Robert) : «*Le sanctuaire gallo-romain de la Butte-Ronde, à Saint-Forget, Seine-et-Oise*», Paris, 1957, in *Mémoires de la Féd. Des Soc. Hist. et Arch. de Paris et l'I de F t VIII*, 1956, pp. 7-40.

(105) «*Toutes les Nouvelles de Versailles*», 29 / 7 / 1981.

(106) BRETAGNE (C.) : «*Les villages où l'on guérit*».

(107) DAVID (Christian) : «*Etude préalable à la création du Parc Naturel Régional du Gâtinais français. Le Gâtinais français tel qu'en lui-même. Valeurs patrimoniales et pratiques vernaculaires* (mémoire de 10 000 ans d'histoire)», IAURIF Paris, 1994, rapport non p.

Par exemple, Wy-Joli-Village (95) est le lieu de naissance du grand thaumaturge du Vexin, Saint Romain, qui était aussi le saint patron de Rouen. N'avait-il pas en effet maîtrisé et débarrassé la ville de Rouen de son dragon, la Gargouille, en bon saint sauroctone qu'il était ?

Au Moyen-Âge on venait de Picardie, de Beauce et de Normandie l'implorer et boire l'eau de la source qui porte encore son nom¹⁰⁸.

Voir aussi ci-dessus Saint-Clair-sur-Epte, à propos des saints céphalophores.

À côté des sources et fontaines, les eaux courantes et stagnantes ont aussi fait l'objet d'un culte chez les Gaulois, culte dont les traces perdurèrent longtemps.

Par exemple, des bains nocturnes dans les étangs, les rivières et les fontaines continuèrent en certains endroits, jusqu'à notre époque. Ils se déroulaient lors des fêtes de la Saint Jean, au solstice d'été et donnaient lieu à des abus que l'Eglise n'arrivait toujours pas à contrôler près de 20 siècles après les débuts de la christianisation. Par exemple à Omerville (Val-d'Oise), la fontaine Sainte Clotilde était le grand pèlerinage du pays d'Arthies mais des pèlerins qui s'y plongeaient nus furent une cause de scandale.

À Hauteville, le jour de la Saint-Jean, les habitants avaient coutume de se rouler nus dans l'herbe mouillée par la rosée jusqu'au lever du soleil, car la rosée possédait ce jour-là des propriétés exceptionnelles.

Quelques mares avaient une chapelle édifée sur leur bord, comme à Boissy-Monvoisin, dans les Yvelines ; d'où le nom de ce culte, appelé culte des Mariettes, dont l'origine est le nom mare et non celui de Marie¹⁰⁹.

Deuil-la-Barre (Val-d'Oise) est un ancien lieu saint du paganisme, ainsi que le révèle l'étymologie de son nom

«Divoialum», (radical celtique et latin div- = sacré et -ialos = clairière en celtique). Une source divinisée alimentait l'étang de Marchais qui apparaît être un ancien lac sacré gaulois. Un jour, il restitua intact le corps de Saint Eugène, un compagnon d'origine grecque de Saint Denis qui fut archevêque de Tolède et qui serait venu évangéliser la région au premier siècle. Les Romains l'auraient noyé dans le lac, après l'avoir décapité, raison pour laquelle il aurait été retrouvé 600 ans plus tard. La légende n'est pas à un anachronisme près. Toujours est-il que Saint Eugène prit la succession d'un grand dieu antérieur car il avait pouvoir sur une foule de maladies et sur le bouleversement des saisons. Les eaux du petit lac avaient la particularité de se colorer périodiquement en rouge, phénomène qui était attribué au sang de Saint Eugène ! Les enfants du village interdisaient alors l'accès du lac aux lavandières.

À proximité, à Pierrefitte, Henri Dontenville a interprété la légende locale de l'engloutissement d'un attelage et de son postillon dans l'un des deux gouffres sans fond, soit de l'Abîme, ou de l'Enfer, comme l'ultime avatar du char solaire d'Apollon Belenos, c'est-à-dire la personnification de la course solaire, désormais totalement incomprise.¹¹⁰

(108) PLANCOUARD (L.) : «Le culte des fontaines dans la Seine-et-Oise», Commission des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise, Versailles, 1905. t. XXV, pp. 125-148.

(109) CHAPRON (H.) : «Les «mariettes», forme régionale du culte des eaux», in *Bull. Folk. D'Î. de Fr.* juillet-sept 1952, pp. 382-384.

(110) DONTENVILLE (Henri) : «La France mythologique», *op. cit.*

(111) BOUGEÂTRE (E.) : «La vie rurale dans le Mantois», Commission des travaux et documents pour servir à l'histoire du Mantois et du Vexin, Édité et complété par Marcel LACHIVER, Meulan, 1971, 284 p.

La fontaine Sainte Clotilde à Omerville dans le Val-d'Oise était le lieu de grand pèlerinage du pays d'Arthies.

The fountain of Sainte Clotilde at Omerville in the Val-d'Oise was the most important site of pilgrimage in the Arthies area.

iaurif



Enfin, un curieux pèlerinage, qui avait encore lieu au début du siècle, comportait pour les habitants de la commune une curieuse pratique : ils devaient, en se levant le matin du pèlerinage, aller se rouler dans la rosée dans le plus simple appareil, regarder fixement le soleil et ne se lever qu'après l'avoir vu danser¹¹¹.

Les lavoirs et les lavandières suspects de paganisme

La lessive était autrefois confiée aux femmes et les lieux de lavage, gués, rives d'une rivière ou les bords d'un étang étaient appelés «lavoirs». Ils étaient investis du pouvoir des femmes.

«Les lavoirs représentaient dans le village et étaient perçus par l'ensemble de la communauté comme le lieu de rencontre, le lieu des femmes ; en étaient exclus les hommes à partir de l'adolescence, les jeunes enfants et les jeunes filles accompagnaient généralement leurs mères»⁽¹¹²⁾.

Aussi de nombreuses légendes étaient racontées qui visaient à discréditer les laveuses à qui on accordait un pouvoir maléfique. Dans un monde gouverné par la magie, on passait aisément aux fées, sorcières ou femmes damnées qui venaient la nuit laver leur linge en certains lieux écartés. La croyance aux lavandières de nuit en faisait des revenants condamnés à expier ainsi les crimes commis durant leur vie. Ces lavandières-fantômes, ces femmes du diable hantaient plus d'un lavoir.

On trouve à Créteil un écho de ces croyances : une tradition locale veut que les blanchisseuses païennes aient activement participé au massacre des saints Agoard et Aglibert dans le cadre de l'Île-Barbière, à la croix Taboury mais on n'est pas d'accord sur le siècle, premier siècle pour l'un, V^e siècle pour l'autre⁽¹¹⁴⁾.

A Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux (Seine-et-Marne), la lavandière de nuit qui avait fauté sur terre, lavait près de l'Île-Bigout. Celui qui l'entendait mourait dans l'année ; s'il approchait, elle l'entraînait dans l'eau et le noyait.⁽¹¹⁴⁾

De nombreux interdits régissaient l'activité des lavandières. Par exemple, on disait en Ile-de-France, «Qui lave le Vendredi-Saint lave son suaire».

«On ne peut, dans l'analyse de ces croyances, que souligner l'analogie entre le linge, le drap, le linceul d'une part et le rôle purificateur de l'eau à la naissance, le lavage du nouveau-né puis le baptême et le lavage des morts».⁽¹¹⁵⁾

Il semble que de tout temps on ait sacralisé l'eau dans ses différentes manifestations. Le panorama qu'on a essayé d'en dresser ci-dessus montre que les anachronismes, les emprunts, les déformations sont nombreuses. L'historicité de certains saints apparaît même parfois plus que douteuse. Cependant on aura remarqué des constantes, des répétitions qui permettent de caractériser des sites qui sont plus que d'autres des supports de croyances. Ces sortes de scénarios mythiques, qui s'inscrivent dans des sites réels, font partie d'un patrimoine culturel qui mériterait

d'être mieux connu et reconnu comme une façon de lire les paysages. Fleuves, rivières, étangs, marais et puits concentrent ces lieux. Remettre au jour leur ancienne sacralité oubliée participe de la valorisation moderne de l'Eau en tant que ressource précieuse à protéger : une autre forme de sacralisation en quelque sorte !

Onésime Reclus déclarait en 1909, dans un chapitre intitulé «Gloire à l'eau comme à l'arbre !» de son passionnant et bien oublié «Manuel de l'eau»⁽¹¹⁶⁾ :

«Comme l'homme ne sera pas détrôné de si tôt, il faut enfin qu'il se décide à ne plus abuser de sa royauté. Ce qui fut chez lui l'ignorance, ce qui n'est encore que la stupidité, l'avarice, la soif du lucre, devient dès aujourd'hui le crime de lèse-nature et de lèse-majesté.

Durant des siècles dont nous ne connaissons pas le nombre, l'homme ne put qu'adorer, se prosterner, supplier le Ciel où passaient les nues, d'où descendait la foudre, la Terre d'où montait la vie, l'Eau sans laquelle il n'y avait que la mort. Il ne pouvait rien comprendre à l'ordre des choses, à la solidarité qui unit l'air, le sol, les plantes, l'homme et à l'intimité des relations entre la forêt et les sources.»

(112) WASSERMAN (Françoise) : «Blanchisseuse, laveuse, repousseuse. La femme, le linge et l'eau», Ecomusée de Fresnes, 1^{er} mars - 1^{er} septembre 1986.

(113) BOUSSEL (Patrick) : «Guide de l'Ile-de-France mystérieuse», op. cit.

(114) BAILLY (Paul) : «Légendes au cours des siècles en Seine-et-Marne», op. cit.

(115) WASSERMAN (Françoise) : «Blanchisseuse, ...», op. cit.

(116) RECLUS (Onésime) : «Manuel de l'eau. Suite et complément du manuel de l'arbre, pour servir à l'enseignement sylvo-pastoral dans les écoles», T.C.F. Paris, 1913, 103 p..

Gods & goddesses, male & female saints, giants & dwarfs, dragons & fairies: An unrecognised heritage of legends Symbolic & sacred water in the Ile-de-France area

Raymond Delavigne
laurif

Contrary to stories, legends are inextricably linked with a particular locality. Even though comparable themes may be found in different places they are always geographically specific. Their geographical, historical, toponymic contexts bear witnesses to the past existence of men, their history and deeds, their adventures, their fears and beliefs. Unfortunately such tales are in danger of dying out in the foreseeable future due to rapid changes in our society, industrialisation, urbanisation, the transformation of the countryside.

Back in 1950, the historian Lucien Fèvre made the following comment in reference to the author of the work *Mythologie française*: "Above all, the merit of Henri Dontenville's work will have been to have raised such issues and many others besides, attracting our attention to our lack of knowledge (and researching) of such obscure and complicated issues".

Evidence of very ancient beliefs and forms of worship remains in the form of megalithic stones, grottos, mounds, devotional fountains, trees... These pagan forms of worship have often been assimilated into Christianity along with their places of worship, practices and legends. A good example is the life of local or universally familiar saints (St Peter, Saint Martin, Saint Denis, Saint Marcel, Sainte Geneviève...). The same applies to beasts whether imaginary (dragons, wyverns, cocatrices, etc.) or real (horse, bull, ass, snake, toad, frog...) and supernatural beings (fairies, dwarves, ghosts, etc.).

To illustrate the thrust of my study of such heritage I shall now examine the symbolic and sacred nature of water in the Ile-de-France area. The same approach could be applied to the wider range of themes mentioned above.

Like fire or earth, water is a life-giving element – a source of sustenance. As a result it has always been associated with extraordinary symbolic power which can be traced to a universal mythical canon, i.e. creation myths (the primeval ocean and the flood) and man's origins (the womb).

Although highly technological today's society has not, by any means, managed to erase all traces of the irrational in our contemporary environment and ways of thinking. They still permeate our daily lives and manifest themselves in a variety of ways such as in the names of our water courses (hydronymy) or the beliefs and fantasy of local legend and hagionymy (names of the saints).

This is a fully-fledged form of cultural heritage. To reduce it to a simple collection of ethnological facts would simply not do it justice, instead an inter-disciplinary approach involving history, archaeology and toponymy is required.

Even if it were forgotten, certain tangible vestiges of this heritage would live on in the churches and their patron saints, vernacular architecture and the decorative features of fountains, chapels and shrines, even on communal washing places, wells, bridges and fords in the towns and countryside of the greater Paris area.

In this article we shall examine the actual geographical features associated with the different traditions and beliefs. In contrast to history and archaeology, myths express the latter in the form of imagery. Structuring the latter into a heritage system is the result of a process down the ages. It needs to be recognised in order to be preserved, if only to give meaning to certain modern developments such as the age-old fight to prevent floods or protect the countryside or the more mundane preoccupation of obtaining drinking water!

Water poses a large number of problems to man in terms of organisation and management which he constantly battles to resolve yet it is inexorably associated with behaviour which stems from the irrational, religious belief and the fantastic which he cannot ignore.

We shall now examine the following in turn:

- The names of water courses and springs – evidence of their sacred nature.
- The *Pilier des Nautes Parisiaques* (Pillar of the Parisian boatmen): the archaeological remains of a cult of merchant-bargemen and its assimilation into Christianity.
- *Flood plains and dragon-slaying saints* (known as "sau-roctones") or the personification of terrifying water.
- Male and female saints who carry their heads (known as "cephalophores") to sacred fountains.
- The symbolism of water-crossing (fords, ferries and bridges) by mythical ferrymen to the other side.
- Islands and points of confluence as sacred places.
- Meteorological climate-changing male and female saints.
- Mythical beings, inhabitants and guardians of wells and sacred wells.
- Healing waters
- Communal washing places and washerwomen, with suspected pagan links.

This list certainly does not cover all potential areas of this subject. For example, the cults of Saint Martin and the Virgin are highly symbolic and are worthy of a separate study in themselves. The same applies to accurate cartographical inventories which also need to be made in order to produce a mythological atlas.

Names of water courses – evidence of their sacred nature

Seine: In the middle of the last century excavation work was carried out at the source of the Seine, a place visited by pilgrims since time immemorial for its healing powers. A Gallo-Roman temple was discovered on a Gallic sanctuary dedicated to Dea Sequana the goddess after whom the Seine is named. Later in 1932 a magnificent bronze statue of Dea Sequana was found portraying her on her barge with goose's head with an open beak on the prow. A large number of ex voto offerings were also found on the same site - evidence of the true importance of the cult of sacred springs and the river - personified in the form of a goddess.

We should also add that in his *Discours philosophique* Voltaire attributed the origin of the Seine to the great shaper of the countryside known as Gargantua, a merry giant featured in popular legend and toponymy throughout France prior to being immortalised by Rabelais. He is also said to have dug out the river beds of the Orvanne (tributary of the Loing) and the Lunain (another tributary of the Loing) and the pond at Moret (Seine-et-Marne).

Popular imagination attributes the creation of numerous water courses and mounds to the fulfilment of the natural needs of the good giant of French mythology. The Petit Morin which rises in the Saint-Gond marshes outside the region has just such a mythical origin.

Marne: The Marne also had a sanctuary at its source at Balesmes (Haute-Marne). Its name comes from *Matrona*, *Matres* or *Matronae*, i.e. the good Gallic goddesses or nymphs associated with Mother Earth that were often the custodians of springs. Moreover, a statuette of the mother-goddess was actually found in the Meaux (as well as another at Langres) portraying a seated woman wearing a long dress tightly gathered under her breasts and a coat, holding fruits in her lap.

(1) In *Annales, Economies, Sociétés, Civilisations*, 1950, 376 p. The seminal work *Mythologie Française*, published by Payot in 1947 was reprinted in 1998 in the *Petite Bibliothèque Payot* collection with a preface by Bernard Sergent serving chairman of the *Société de Mythologie française* founded by the *Inspecteur de l'Éducation nationale Henri Dontenville*. Its head office is situated in Paris, 13 rue St-Laurent, XIe.

(2) Vassal (Pierre): "Le pèlerinage aux sources de la Seine chez les Gaulois, les ex-voto médicaux du musée de Dijon", in *Société d'ethnographie de Paris*, 1960, pp. 110-128.

(3) Dontenville (Henri): *La France mythologique*, Henri Veyrier, Paris, 1980, 390 p. reprint of the 1966 edition.

(4) Toussaint (Maurice): *Répertoire archéologique de Seine-et-Marne*, published by Picard, Paris.

Oise: Name of the river has the same roots as the Isère, (Isara according to Caesar and Lucan, Esera in 842). According to Dottin the name comes from the Celtic root isar meaning sacred, more exactly: inspired, holy, (literally "full of power").

Yonne. Offerings to Dea Icauna whose name derives from that of the Gallic goddess Icauna - its personification - have been found the length of the river.

The ancient form of the name of the Essone is fluvium Issonam. Some people believe that the name refers to the goddess Isis, but the form Exona, 6th century, links it to the Aisne, (Axona according to Caesar), both rivers were associated with a goddess Ax or Ix and the suffix -ona which implies water).

Juine: (fluvium Iona, in 635). Ancient worship places can be found all along its course. A yellow copper statue of a crouching figure wearing a torc around its neck found in the river bed last century at Bouray-sur-Juine is possibly a representation of the great Gallic god Esus / Cernunnos most likely dating from the first century BC.

The Ruisseau du Dragon (Dragon stream), a tributary of the Voulzie in Seine-et-Marne, currently provides drinking water to the city of Paris. Its name is inextricably linked with ancient beliefs practiced in specific parts in the region associated with water courses. A saint familiarly associated with water, Saint Loup, lent his name to the Ru de Saint-Loup (brook) which was subsequently changed to Dragon and one of the sacred fountains in this low-lying, marshy area which went by the name of Naudus (in 980) whence the existing name - Saint-Loup-de-Naud. A sacred spring, a Fairy stone and a Ru du Dragon, in a site whose name is Gallic in origin constitutes an important set of mythological features.

Traconne: a tributary of the Seine in Seine-et-Marne. Its name is also derived from the pre-Celtic root drac- / drag- in its variant trac- meaning snake, dragon (silent form primary derivative of the indo-European root *dar, dor).

Aubetin: a brook in Seine-et-Marne whose name derives from the root alb-, i.e. which usually means whiteness, except in Celt usage where it expresses the idea of saintliness and the world (c.f. Albiorix = king of the world). As we shall see later on this idea is confirmed by the abundance of springs still worshipped today the length of its course. The **Opton** (phonetic spelling of Aubeton) is a water course in Eure-et-Loir which is a tributary of the Vesgre, which rises in Les Yvelines whose name has the same origin as the two **Aubettes**, one a tributary of the Epte, the other of the Seine. The ru de **Meranne:** A tributary of the Ourcq has an interest-

ing toponymic origin. According to Lebel⁵ it was formerly matr-ana, from the Gallic matra = mother goddess and the suffix -ana, which means "divine river".

Loing: From the ancient form Lupa = female wolf. According to hydronymists⁶ this is an incorrect latinisation of lupus = wolf in Latin which comes from the pre-Celtic hydronymic root *low- or the Celtic theme lōba / lōwa / lupu = water, brook.

The ru d'Orgeuil (brook) is a tributary of the Guyonne. Its ancient name was *Orgoialum meaning "the clearing of Orgos". Orgos was a Gallic god who ruled the other-world and was related to the god Enfers Orcus, who gave and took life by devouring it, resulting in the Ogre of French legend.⁷

The river Nemours: The name Nemours can be traced to fountains sacred to the Celts attributed to the god Nemausus, as in Nîmes, from the Gallic nem- = sacred (cf. nemeton, sanctuary) and the Gallic suffix -ausum, which applies to the spring and the god⁸.

The name of the spring at Cachan comes from is a hydronym of Celtic origin, derived from the word Caticantus, although we are not sure whether or not this is the name of a divinity⁹. The waters of the Fontaine-Couverte were used to supply drinking water to Paris. It should be noted that there were other healing springs for throat infections at Cachan, the length of the Bièvre, whose water was also reputed to heal eye complaints¹⁰.

The ru de Sèvres which lends its name to the valley, is close to the Saint Germain fountain in the church at Sèvres. This ancient spring could also be the brook which gave its name to Sèvres (Savara)¹¹.

Michel Roblin pointed out that the upper valley of the Croult, the site where Saint Justin was martyred was sacred to the god Lupera that gave its name to Louvres (Val d'Oise)¹². The writings of Saint Rieul told how the saint stopped at Louvres on his way from Paris to Senlis. He went into the temple of Mercury and toppled the idol, converting most of the pagans in the surrounding area to Christianity¹³.

Nigeon was the name of a hamlet near Chaillot in Paris whose ancient form Nimione can be traced to a sacred spring which rose on the hillside. The root nim- is a variant of the above-mentioned root nem- which means sacredness.¹⁴

Deuil owes its name to a sacred spring which supplied water to a sacred pool. Its ancient form Divoialum contains the Celtic and Latin root div- which expresses the idea of sacred.

Charonne comes from the name of a spring and a Gallic site of worship - Catarona - which was replaced by the name Saint Germain d'Auxerre.

At Bièvres, the name of the spring of the **Segrée** comes from its sacred nature = sacra like many secret fountains or founts in France.

According to Soyer the names of the **Dhuis** river and the **Dhuisy** brook can be traced back to the Gallic word dusios, demon, i.e. a divine natural force, such as the Dhuis of the Loiret¹⁵.

The spring of the **Gargouille**, a tributary of the Viosne, contains the root garg-, to swallow, in its name which gave rise to the names Gargan, Gurgunfius and Gargantua - a likely reference to the belief that a swallowing dragon was in the spring¹⁶. This name was the one given to the dragon slain by Romain à Rouen.

The washing place at Louveciennes was supplied with water from the spring of the Gargouille.

The river **Thérouanne** is a tributary of the Marne whose name comes from the Gallic word tarvos meaning bull.¹⁷ Could this commonly worshipped animal be the personification of the water course? It was depicted with three cranes on its back on the Pilier des Nautes in Paris bearing the inscription Tarvos Trigaranus.

The above examples show that modern names of water courses often come from the name of a divinity or indicate that they were sacred.

The "Pilier des Nautes parisiens" (Pillar of the Parisian boatmen): the archaeological remains of a cult of merchant-bargemen & its assimilation into Christianity

Highly important evidence of a cult which worshipped the river Seine was found in 1711 under the choir of Notre-Dame de Paris in the form of a series of four blocks of stone or sculptures which were the remains of an imposing monument built in the early AD years by the Nautae parisiaci, the Parisian boatmen and dedicated to Jupiter Taranis, the great Gallic-Roman god, lord of the sky depicted at the top of the 5 to 6 metre-high pillar (dedicated to Jupiter Optimus Maximus). The sides are decorated with a bas-relief featuring alternate couples of Gallic and Roman gods depicting Vulcan and Jupiter on the Roman side and Esus and Tarvos Trigaranus (the bull with three cranes) on the upper register. The lower level depicts the Roman deities Castor and Pollux and their Gallic counterparts Cernunnos and Smertrios. Below them are Mercury, Mars, Venus, Fortuna and four Roman and Gallic goddesses. Paul-Marie Duval who described the pillar, wondered about the reasons why these particular gods were selected and what their relationship was with Lutèce¹⁸.

(18) David (Christian): *op. cit.*

(19) David (Christian): *op. cit.*

(20) David (Christian): *op. cit.*

(21) Duval (Paul-Marie): "De Lutèce oppidum à Paris capitale de la France (vers - 225 ? / 500)" in *Nouvelle Histoire de Paris*, Diffusion Hachette, 1993.

(5) Roblin (Michel): *Le terroir de Paris aux époques gaullo-romaine et franque. Peuplement et détachement dans la civitas des Parisii* (Seine, Seine-et-Oise). Paris, published by Picard, 1971, 491 p.

(6) David (Christian): *Les noms de cours d'eau de la région d'Île-de-France*, IJAURIF, Paris, 1995.

(7) David (Christian): *op. cit.*

(8) Lebel (Paul): *Principes et méthodes d'hydronymie française*, Publications de l'Université de Dijon, XIII, Société des Belles Lettres, Paris, 1956, 392 p.

(9) Dauzat (Albert), Deslandes (G.) et Rostaing: *Dictionnaire étymologique des noms de rivières et de montagnes en France*, Klincksieck, Paris, 1978.

(10) David (Christian): *op. cit.*

(11) David (Christian): *op. cit.*

(12) Roblin (Michel): *Le terroir de Paris ... op. cit.*

(13) Boussel (Patrick): *Guide de l'Île-de-France mystérieuse*, Les Guides Noirs, published by Tchou Paris, 1969.

(14) Roblin (Michel): *Le terroir de Paris ... op. cit.*

(15) Roblin (Michel): *Le terroir ... op. cit.*

(16) Dulaure (Jacques-Antoine): *Histoire physique, civile et morale des environs de Paris*, 8 vols, 1825- 1828.

(17) Roblin (Michel): *Le terroir de Paris ... op. cit.*

The river boatmen in the Parisian area had already formed a corporation which still exists today in the form of communities and brotherhoods although the gods have changed! The dangers of navigation and the primordial importance of watercourses as a means of transportation explain why the numerous archaeological remains along the length of the latter. Thus from the Middle Ages onwards, numerous oratories, chapels and churches were built to worship the patron saints (male and female) of the boatmen.

Saint Nicolas features prominently and was certainly the one to whom the boatmen dedicated the most sites. They can be found all along the Seine at Saint-Mammès, Juvisy, Choisy, Paris (Chapelle du Palais on the Ile de la Cité and two other patronages), Maisons-Laffitte, Houilles, Corneilles, La Frette, Pontoise...

There are occasionally sites to Saint Adjudor, Saint Christophe, Saint Clément, Sainte Honorine, Sainte Geneviève, Saint Marcol, Saint Victor, elsewhere"...

Vaux-le-Pénil, was a site of pilgrimage dedicated to Sainte Gemme, the patron saint of the sailors in the Meaux region. Conflans, was dedicated to Sainte Honorine for the same reasons.

Flood plains & dragon-slaying saints or the personification of terrifying & life-giving water

Paris was located at a major point of confluence where the Bièvre met the Seine. Nowadays urbanisation has erased all traces of the marshy topography from this place (the Jardin des Plantes) and the Bièvre has even been channelled into a drain! Only the floods are still there to remind us from time to time just how dangerous these marshes could be when several arms of the Bièvre flooded. It was also necessary to proceed with caution since such habitats were particularly propitious sites for the lairs of mythical beings such as dragons.

The works of Henri Dontenville²³, followed by those of the mediaeval historian Jacques Le Goff²⁴, are precious guides in this area of research. Henri Dontenville wrote the following:

- a. The absolute, physical truth is that water can either be life-giving or destructive, the dragons which personify them are ambivalent in this respect. This applies both to Gallic France and other countries, starting with the famous Tarasque...
- b. If we study and compare the thirty or so dragons in France which can be seen commonly recurring identical features which have been simply adapted to a particular site. Generally speaking the latter features two condi-

tions, water (running or not) and a mound or excavated rock in which to dry off.

- c. Also, and this is of prime importance, dragons, like their relations the wyverns, were not in primitive terms the fixed form beings that we think of minus the magic.
- d. With the arrival of the Christian era... specialised heroes, dragon-slaying saints' took care of slaying or doing away with the dragon in all its forms - finally reducing it to a purely satanical form.
- e. As if to protect themselves from the destructive forces of nature, people looked to priests to deliver them using their supernatural powers, in the same way as Christ, and the priest were to become dragon-slayers or at least do away with them.

"The most important thing (on flood plains), wrote Henri Dontenville²⁵ was to harness evil, to prevent it from bursting out and the water flooding in a disastrous manner, this is why the monster needed to be put out of action".

As Christianity spread, this role was attributed to certain saints. Their hagiographic legend and whether or not they actually existed is often criticised but the important thing here is a series of legends depicting them as dragon slayers. One such Parisian saint was Saint Marcel. Generally speaking, if we look on a map we can see that dragon-slaying saints were found in certain types of locations in the region, i.e. where they conducted their exploits - commonly in wet areas which acted as flood plains, depicted on the map along the valley courses and at points of confluence.

More accurately Henri Dontenville believes: "In times of old, dragons have always been associated with the perils of water, the danger of drowning and flooding of towns and are found at points where rivers converge and in the surrounding marshy area".

Dragons and magical snakes can therefore be interpreted as the polymorphic expression of the fantastic beings that haunted the mythical lands of our ancestors.

The Parisian bishop Saint Marcel, who according to history died in 436, is reputed to have slain a dragon or "venomous animal" which lived in the water course of the Bièvre. The church of Saint Marceau (= Saint-Marcel) had a miraculous well whose water cured the sick when mixed with a certain type of powder. The church conserved the image of a venomous animal in the form of a stuffed animal, no doubt a crocodile, which was paraded during the Rogatory processions in the Spring. The latter were designed to protect the future hay, grain and wine harvests from flood damage. A "certain marked stone" between the faubourg Saint Marceau and the faubourg Saint Victor commemorated the spot where the saint is reputed to have slain the Saint Marcel dragon²⁶. Other believed it to be an enormous

snake which lived in the tomb of a noble woman of bad ways, devouring her body. The man who was to be known as Saint Marcel order the terrified crowd back and stepped forward on his own ordering the dragon to disappear forever: "From this day on, be banished hence to the deserts or dive back into the sea"²⁷. Saint Marcel did not kill the dragon but, in a Christian version, resolved the conflict with the forces of evil by driving the dragon out from the district boundaries taking it "nearly three nautical miles away"²⁸. In the eyes of the inhabitants, the dragon personified the catastrophic flooding of the Bièvre, also referred to as the Saint Marcel flood. We will see that Saint Marcel and the most ancient of the dragon-slaying saints did not actually kill the dragon due to the latter's ambivalent role, typical found in Asian dragons, some of which were good and some were evil. In contrast, the most fully Christianised saints such as Saint George or Saint Michael actually kill it because the dragon has been totally diabolised or is totally bad. (Apocalypse of Saint John).

Another Paris dragon tradition is the great snake of La Cité "which lived under the Palais and which was killed when the foundations of the Grand Salle were laid". [This tradition] "is solidly evidenced by the fact that, for several centuries the body of the Snake was suspended to the wall of this immense ceremonial hall as a sacred ornament"... "When the ancient local rites were heard no more, the carcass on the walls of this room was said to be the body of a fantastic reptile killed by the priest Godefroy of Bourillon"²⁹. Votive crocodiles personifying monstrous genies of the water were tangible manifestations of imaginary dragons. Such ex-voto offerings could be found hanging in the churches. Sainte-Chapelle in Paris has one³⁰.

Sainte Geneviève is famous for relieving Paris from a severe famine by mounting a river expedition to Arcy-sur-Aube in search of wheat. Unfortunately there was an unavigable part of the Seine where all the supply boats sank. She gave the order to cut a tree which was blocking the water course and started to pray. It was then that "two black and horrible wild beasts" although others say that they were variegated, escaped from its causing a noxious smell and terrorising the sailors present for over two hours. "These two savage, destructive, water beasts were chased away by Sainte Geneviève lifting the siege of Paris, making the saint the most ancient in the category of saints to triumph over the river dragon".

(29) Turbiaux (Marcel) : "Paris mythologique. Saint Marcel", pp. 296-312, in *Mélanges de mythologie française offerts à Henri Dontenville*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1980, 329 p.

(30) Lombard-Jourdan (Anne) : "Oppidum et banlieue, sur l'origine et les dimensions du territoire urbain", in *Annales E.S.C.*, pp.373-395.

(31) Gordin (Pierre) : *Les racines sacrées de Paris et les traditions de l'Ile-de-France*, éd. Arna Artis, Paris, 1981, 291 p.

(32) Polge (Henri) : "Le franchissement des fleuves et les ponts du diable" 2e partie, in *Bulletin de la Société de Mythologie Française*, n°99, October-December 1975, pp. 130-140.

22 Pinchedez (Annette) : *Croniques et coutumes des gens de rivières et de canaux*, Histoire et dictionnaire, Tallandier, Paris, 1992, 323 p.

23 Dontenville (Henri) : *Histoire et géographie mythiques de la France*, Maisonneuve et Larose, Paris, 1973, 378 p.

24 Le Goff (Jacques) : "Culture ecclésiastique et culture folklorique au Moyen Âge : Saint Marcel et le dragon", in *Pour un autre Moyen Âge*, 1977, pp. 236-279.

(25) Sauroctone: dragon slayer, from the Greek sauros meaning lizard.

(26) Dontenville (Henri) : *La France mythologique*, op.cit.

(27) Dontenville (Henri) : in *Bulletin de la Société de Mythologie Française*, n°4, 1950, p. 4.

(28) Dontenville (Henri) : *La France mythologique*, op.cit.

wrote Henri Fromage³³, alongside Sainte Marthe, Sainte Enimie and Sainte Radegonde who believes that she was an expression of the Great Goddess of the Celts.

Pierre Millat has written how the belief in the evil nature of imaginary underground and aquatic beings survived right up until the 17th century in the heart of Paris itself³⁴. He tells of a story by Maxime Du Camp about the Paris sewer system: "In 1631, a commission of doctors met to examine the causes of asphyxia in several workers employed to clean out a Parisian sewer. It "agreed in declaring that the workers had been killed by the gaze of a basilisk which was without doubt lurking in the sewer"³⁵.

Basilisks belonged to a large family of dragons, snakes, cocatrixes and other wyverns, "which bred in caverns and wells... and were a type of lizard or snake which the ancients believed could kill with its gaze" (Littre).

Provins (Seine-et-Marne) is located at the confluence of two rivers near the marshes. By the Middle Ages it had become a major centre of trade and industry whose fairs were attended by many people who came from far around. A Dragon and Lizard was brought out at Rogation time and were seen endlessly battling and playing pranks. After being paraded through the streets, the giant lizards were solemnly burnt and their ashes sprinkled into the Saint Ayoul fountain. This ritual ceremony commemorating the victory of an enigmatic saint of Roman origin, Quirace who rid the country of the two monsters died out in 1761³⁶. In his day, Saint Nicaise de Rouen, an apostle at Vexin, rid the boatmen of a dragon which haunted the Epte, a navigable river at the time.

Nicaise was born in Athens. He was converted by Saint Paul at the same time at Saint Denis and accompanied the latter to Paris before going on to Rouen with two companions about which we have very little information but were to become the future Saints Escobille and Saint Quirin. They stopped at Conflans-Sainte-Honorine, Andéry and Triel. On reaching Vaux-sur-Seine, near Pontoise, they heard the inhabitants' anguish about a dragon with a snake body living in a grotto in the village and poisoning a nearby fountain. Saint Nicaise sent one of his companions to the cave. The dragon was tamed with the sign of the cross and allowed itself to be pushed into the Seine and out to the ocean.

In recognition of his deed 318 people were baptised at the spring itself - still there to this day. They also banished a troupe of demons who had taken refuge in a cave and were frightening passers-by - an allusion to the numerous underground quarries found in the cliffs along the banks of the Seine. They went on their way to Rouen where they converted a noble widow who was subsequently to become

Sainte Pience and a blind, pagan priest with the evocative name of Clair. He is commemorated in the underground chapel under the castle which belonged to the Saintry widow. However, they had failed to reckon on the cruelty of the Roman governor Fescennius who came to kill Saint Denis and his companions on the mount of Montmartre who immediately went after them. Nicaise, Scuvicule, otherwise known as Escobille and Quirin were never to reach Rome since Fescennius had them beheaded at Scarnic (Ecos) between Roche-Guyon and les Andelys, near the river Epte, in the diocese of Evreux.

The headless saints rose at nightfall, each took their heads in their hands and waded across the river to rest on a small island which was later named Gasny (whose name in Latin means Vadum Nicasii, i.e. the "Ford of Nicaise", which was later known as Vadiniacum, then Gasny). Pience and Clair followed to pray for them and give them their last rights and the saintly woman built a shrine on their tomb. For her pains she was beheaded in turn by the same governor and she joined our three saints on the island. Their relics were transferred to Rouen and Condé-sur-Aisne in the diocese of Soissons as well as Meulan in the 10th century³⁷.

Philippe Gabet shows this life to be a flagrant copy of Saint Denis: "The literary influence is obvious. The passions of the Vexin martyrs date from the 11th century at a time when the cult of the Parisian bishop was already of considerable renown"³⁸. As the life of Saint Denis is itself contested, it is obvious that we are dealing with pious legends which have their roots in mythology and have profoundly marked our land, primarily by leaving toponymic traces.

Moret where the Loing and the Seine meet also had a dragon that was dealt with by Saint Nicaise. According to a local author writing on the etymology of its name Moret traces it back to the Celtic root mor meaning a wet, low-lying marshy place, "the topographical situation of Moret not far from the Seine which frequently flooded the plain of Vieux Moret, close to the Loing which regularly floods and is still so feared, explains such etymology"³⁹. A grotto said to be haunted by Saint Nicaise on a high point outside the city was a site of pilgrimage in commemoration of the saint who was said to have lived there as a hermit. A systematic comparison with the previous site shows that the christianisation of former beliefs was not concerned with coherence since this was not the point.

An ancient priory known as Bant-Loup ravaged in 1770 by a terrifying flood when the nearby Loing burst its banks appears to contain an ancient form of the name Loing, ("Lupia"). This is not the only water course in France to be named after a wild animal as a result of frequent flooding. The Louet, in Anjou, is another such one.

[36] Guérin (P.): *Les Petits Bollandistes. Vies des saints...*, Bloud et Barral, Paris, 1874.

[37] Gabet (Philippe): "Saint Nicaise de Reims", in *Bulletin de la Société de Mythologie française*, n° 151, July-September 1988.

[38] Pougeois (Abbe: A.): *L'autique et royale cité de Moret-sur-Loing* (Seine-et-Marne), Printed by L. Moulin, Moret, 1928, 326 p.

Where the Essonne and the Seine meet at Corbeil, Saint Spire (Exupère), bishop of Bayeux, is also reputed to have slain the dragon of the Essonne marsh. He was said to have gone down the Saint Spire rapids to prevent droughts, flooding and fires.

At Montbéry, the Drée was the name of the dragon carried in procession in the Middle Ages during the Rogations⁴⁰. This name is similar to dracs, often pronounced dras a member of the great family of the dragons⁴¹.

In an old church in Draeil on the right bank of the Seine, the relics of Saint Hilaire de Poitiers received in the 8th century "were virtuous enough to expulse two enormous snakes hiding in the place and which fled via the apse"⁴². In the same way Saint Hilaire is said to have vanquished the Grande Goule at Poitiers, which explains why he is invoked at this place to protection from floods.

The Beast of Havet: René Blaise⁴³ writes that the Ru Bisnel or Busnel, a tributary of the Grand Morin, in Seine-et-Marne, was frequented the whole of its length "by a fantastic man-eating beast. It had sharp teeth, whence its name. A short while back an inhabitant saw one in a cove at the mouth of the brook - it was an enormous coiled up snake". The author points to the link between the dragon and the churches dedicated to Saint George in the area. The latter defended travellers from the monstrous beast which waited for them in the fords or marshes at the point that they were crossed by wide tracks such as the Chemin de Paris at Tigeaux.

According to Daniel Bricon, Saint Béat was responsible for slaying a dragon at Epone, in the Yvelines where the local church is dedicated to him. This was not entirely arbitrary since the area is located at the point where the Mauldre and the Seine meet - particularly subject to flooding. Local lore has it that he makes it rain on his saint's day (May 9th) to commemorate how he tamed the waters⁴⁴. The worship of this saint was hardly surprising since he is the same as the dragon-slaying saint of the Vendôme, Saint Bienheure (Beatus in Latin) known today as Bié, Blin even Bélin. The transposition of the legend to this particular spot on the banks of the Seine is revealing of Christianisation worked.

[39] Selon Philippe Walter: "Mythologie chrétienne...", *op. cit.* mais il ne donne pas de référence. Il s'agit en fait du *Bulletin de la Société de Mythologie française*, n°92, 18 p., in an article by Philippe Gabet: "Les dragons processionnels sont-ils ou non bénéfiques?" pp. 16-46. His reference is: Lesnes (E.): *De la laideur dans l'art*, 135 p., Bruxelles, 1911.

[40] Fromage (Henri): "Jeanne Hachette. Histoire et légende", in *Bulletin de la Société de Mythologie française* n°101, April-July 1976, pp. 41-62.

[41] Dontenville (Henri): *La France mythologique*, Henri Veyrier Tchou, Paris, 1980, 390 p. reprint of the 1966 edition.

[42] Boussel (Patrick): *Guilé de l'Ile-de-France mystérieuse*, Les Guides Noirs, published by Tchou Paris, 1969.

[43] Blaise (René): *Divinités et légendes de la Brie*, Société Historique du Raincy et du Pays de l'Aulnoye, Hotel de ville du Raincy, 1968, 32 p.

[33] Fromage (Henri): "Jeanne Hachette. Histoire et légende", in *Bulletin de la Société de Mythologie française* n°101, April-July 1976, pp. 41-62.

[34] Millat (Pierre): *Les eaux merveilleuses du Tomerinois*, Issue n°11, 1997, edited by Les Amis de la Chapelle de Villeneuve-aux-Riches-Hommes, 89, 190.

[35] Dontenville (Henri): *La France mythologique*, *op. cit.*

As we have seen, the systematic recording of patron saints and the topographical and hydrographical details of churches and chapels shown an undoubtedly high statistical link between the invocation of a dragon-slaying saints and the flooding of the area surrounding the church.⁴⁴

Saints that carry their heads towards fountains or stones

Saint Denis along with Sainte Geneviève and Saint Marcel, is one of the three great Parisian saints. He was the first bishop of Paris (bishopric in the mid 3rd century) and the prototype of the cephalophorus or head-carrying saints, a name given to male or female saints who, according to legend were decapitated and then picked up their head carrying it some distance to a certain spot. There are 150 such "cephalophorus" saints in Europe. Out of total of sixty in France, 40 are found in the Ile-de-France area alone.⁴⁵

Saint Denis is associated with a long mythical tradition of decapitation and foundation and fertility rites in which fire and water play an essential role. Interestingly the site of Saint Denis played a founding role in the history of France vis-à-vis the royal necropolis for example.

Without going back as far as the decapitation of the Celts or the first Greek legend of the Perseus carrying the head of the Gorgon which resulted in the birth of Pegasus and the latter to the Hippocrene fountain with a strike of its hoof, there is an early Christian link in the form of the martyrs of Saint John the Baptist and Saint Apul. The same link with water is present. One such example has the severed head of Saint Paul bouncing three times on the ground to produce three fountains!

The manner in which the phenomenon of head-carrying appeared in the legend of Saint Denis in the 9th century is not very clear. It can be traced to the decapitation of the saint in the 6th century. Greek in origin, Saint Denis was reputed to have arrived from Italy in the 4th century and was reported to have been martyred in Paris, after converting the region. However the historical existence of the saint itself is doubted by specialists. In fact his name in fact a closely linked with that of the god Dionysos. His two companions, Rustique and Eleuthère are merely two familiar names for Dionysos, in Latin and Greek respectively!⁴⁶

Be this as it may, all three were purported to have been decapitated somewhere on the north side or at the foot of the Butte Montmartre, which used to be known as *Mort Mercure*, marking in the sacred continuity of the place. At the start of the 17th century, a women's abbey was built on the site of pagan temple whose building and the idol in it were destroyed by a violent storm. The sacred nature of this

site is attributed to one of the springs the Fontaine du Buc or du But or San, which rose on the north side, the fountain that the saint ran after picking up his head, washing it in it. As a result the "waters from this fountain still known as the Rivière de Saint Denis have been famous for the last few centuries and were reputed heal fevers, just by dipping the index or the middle finger in them"⁴⁷.

The walking towards the water and the washing of the head is an important feature of the mythological head-carrying scenario. It would appear as though spurting water as well as a stone was needed to accomplish their rite. They are also seen to walk towards a lady on high.⁴⁸

Thus Saint Denis took the north road to Catolacus or Catullivus (where the town of Saint Denis is today, near the marshes at the confluence of the Croult and the Seine) where a female saint name Catulla ("bitch" in Latin), is purported to have taken him in and looked after him, like the Celtic maternal goddesses or the Greek Minerva in relation to the Gorgon⁴⁹. The last name links it both with Celtic beliefs such as "springs and wells with beneficial waters, the cult of Saint John the Baptist, certain details of the cult of Saint Denis who is often compared to the sun or one of its rays, [are] medieval vestiges of the cult of the water and the sun, for which the site was sacred in ancient times"⁵⁰.

The fountain of Saint Clair at Saint-Clair-sur-Epte had excellent healing powers, for the eyes in particular. It had three sources: the Pont-Rouge, Chemin du Diable, Fontaine de la Fosse au Diable. In legend it owes its origin to the sacrifice of Saint Clair on the spot in 884 which saw a fountain spring up near the saint's hermitage. The church at that spot has two columns from a temple to Vulcan evidence that a cult formerly existed nearby⁵¹.

Saint-Yon is a small commune in the Essonne, between Arpajon and Saint-Chéron. In 287, Ionas, alias Ion or Yon, a disciple of Saint Denis was in the process of successfully preaching on the mount overlooking the surrounding countryside which is now the site of a small church in his name. Three Roman soldiers sent by the head of the neighbouring garrison based in Châtres (ancient name of Arpajon) were sent to cut off his head and did so immediately. The head of Ionas rolled on the ground gaining speed and went down the slope to the bottom of the mount. An aura of light lit up and surrounded his body. He rose and walked down the slope in search of his head. He found it near to the fountain which has born his name ever since and washed his bloody head in it before wal-

(47) Turbiaux (Marcel): "Saint Denis est-il Dionysos?", in *Bulletin de la Société de Mythologie française*, n°145, April-June 1987, pp.15-34.

(48) "Les sources de Montmartre" in *Lecon et l'industrie*, n°59, November 1981.

(49) Fromage (Henri): Les aspects celtiques du personnage de Saint Denis, in *Bulletin de la Société de Mythologie française*, n°144, January-March 1987, pp.15-27.

(50) Walter (Philippe): *Mythologie chrétienne. Rites et mythes du Moyen-Âge*. Published by Ententes, Paris, 1992, 287 p.

(51) Lombard-Jourdan (Anne): *Montjoie et Saint Denis* ..., op. cit.

king back up the mount of Saint-Yon where he was buried. A fountain stone, red with the blood of the saint still bears witness to this drama⁵².

Paris has another account of a head-carrying saint from the 6th century - Saint Lucain d'Aquitaine whose relics are housed in Notre-Dame de Paris. According to legend, after he was decapitated, "he got up onto his feet, he picked it up and carried it in triumph half a league from the place where he had been executed and placed it on the stone which, in memory of such a feat, has since been called the Pierre-Saint-Lucain"⁵³.

Was a local saint by the name of Saint Lié actually martyred at Savins, in the Seine-et-Marne in the 7th century? After taking refuge in an elm near a fountain, his assailants attacked and struck the tree. So that the tree would not be harmed, Lié jumped down to the ground but his head hit a stone and it was cut off with an axe blow while he was still lying on the stone "the body of the young Lié rose up, picked up his head and kissed it" (sic). He carried it as far as the village church which was dedicated to Saint Denis, "whose doors swung wide open of their own accord and whose bells rang of their own accord". A fountain, a stone marked with his blood, elms which bear his name were all worshipped, cloth was dipped in the fountain and children passed through a hole in the stone... The tale is obviously inspired by that of Saint Denis especially since, in Latin, the names of Denis and Lié are the same as the Roman god Bacchus!⁵⁴

In Les Yvelines, the commune of Sainte-Mesme is named after a female saint who was martyred by decapitation, at the hand of her own brother Mesmin, who repented to become Saint Mesmin - all names from the Latin adjective maximus.

A beautiful devotional fountain with a statue is dedicated to the female saint in the centre of the village. There is also one to her brother is hidden in the woods at the spot where he is purported to have lived as a hermit on the other side of the river Orge. The banks are now a site of pilgrimage where people still weave green shoots of wood, such as chestnut or other.

Pierre Saintyves⁵⁵ quotes the following list of head-carrying saints martyred in the Ile-de-France area, in the appendix to his study on the latter:

- * Ceran or Ceraune twenty-fifth bishop of Paris, 6th century.
- Clair du Vexin, priest or bishop in the 6th or 9th centuries.
- Denis de Paris and his companions Rustique and Eleuthère, in 272.
- Denis l'Aréopagite bishop of Athens, in 95, who is confused with the former.
- Lucain, in Lagny, in the 5th century.
- Nicaise or Nigais, bishop of Rouen at Ecos in the Vexin along with Quirin and Scuvicule (= Escobille), in 286.
- Yon, a companion of Saint Denis, in Châtres (now Arpajon), period unknown⁵⁶.

(52) Bousset (Patrick): *Guide de l'Ile-de-France mystérieuse*, op. cit.

(53) Laurent (Yannick) in *Environnement* 91, n°19, 1996.

(54) Guerin (P.): *Les Petits Bollonnistes. Vies des saints*, Bloud et Barral, Paris, 1874.

(55) Lecotte (Roger): *Recherches sur les cités* ..., op. cit.

(56) Saintyves (Yves): *En marge de la Légende Dorée. Songes, miracles et survivances*. Robert Laffont, Collection Bouquins, 1987. Reprint.

The symbolism of water crossings (fords, ferries & bridges) by mythical figures to the after life

Fords are a common setting for legendary heroes to fight giants in single combat. Geoffroy I, familiarly known as Grisegonelle, was a count in Anjou before the year thousand who is reputed to have performed a famous deed in Paris recounted by the *Gesta Consulum Andegavensium* featured by Anne Lombard-Jourdan in her study of the right bank on the site of the Paris⁵⁷.

Legend has it that on his way from Château-Landon Geoffroy Grisegonelle spent the night with the miller of Saint-Germain-des-Prés. When he crossed the river in the morning he saw the German giant Haustuin or Heteldulf coming towards him. The combat took place on horseback, the giant finally fell and Geoffroy rushed forwards to cut off his head. He hastily had his host the miller take the enormous head to the king of France.

Tales such as these always feature a water crossing symbolising the hereafter. The role of the miller as the master of the waters is also noteworthy.

There are three recognised sites of ancient bridges in the Ile-de-France area: Paris, at Charenton-le-Pont over the Marne and at Melun. There are 110 fords across the Seine upstream of Paris alone. 52 between Nogent-sur-Seine and Montereau, 15 between the confluents of the rivers Yonne and Loing and 45 where the latter meets the Marne. No systematic inventory has been recorded for the rest of the main water courses⁵⁸.

Rites which persisted up until the Middle Ages described by Henri Polge⁵⁹ were a throwback to ancient practices symbolising the crossing of water boundaries.

The crossing of water courses was deemed to be dangerous and the building of a bridges in most ancient societies was a deed which disrupted the natural order⁶⁰. Reparation therefore needed to be made in the form of human and later animal sacrifices then offerings. Evidence of the latter has been found by archaeologists at both bridges and fords. At Montereau-Fault-Yonne, an ancient Condate, over 300 Roman coins were discovered at the point where the Seine and the Tonne met as well as a "ford toll" of 4 000 coins pre-dating the 3rd century⁶¹.

Seasonal ceremonies, crossing tolls, specialised brotherhoods such as the Frères Pontifes⁶², chapels to protective saints such as Saint Christopher, Saint Laurence, Saint Michael... bore witness to the sacred nature of such places.

Paul Sebillot recounted how, during the inauguration ceremony for the Pont de Conflans (bridge) in 1890, when it was time to seal the box containing the minutes of the stone-laying ceremony in the stone, one of the masons realised that they had forgotten to put in the traditional coin with the date of the year. One was eventually found in the neighbourhood, delaying the ministerial ceremony⁶³.

The inauguration of the Pont Notre-Dame (bridge) in Paris in 1507 was marked by a ceremony for the laying of the final stone and great religious and public festivals. The purpose of religious ceremonies to inaugurate bridges was to appease the river god. The first living being to cross the bridge had to be offered to a local god. The legend of the architect of the Pont Saint-Cloud (bridge) who hoaxed the devil is no doubt an expression of such beliefs. The architect had made a pact with the devil to obtain the latter's help in completing the bridge, promising that he would offer him the first thing that went over it. He sent a cat over it... which was taken by the enraged devil⁶⁴. According to Sebillot the devil superseded the pagan god of old to whom a sacrifice would have been made at the start of construction or on completion - a watered down throwback to the period when construction was accompanied by religious ceremonies and actual sacrifices.

Collapsing bridges were primarily a manifestation of divine wrath or punishment for crimes committed - the case for example of the Pont Notre-Dame in Paris, in 1899, after a crime or the Pont de Saint Cloud in the 16th century⁶⁵.

At several places in the region, islands such as those in Paris, Meaux Meun, Meulan / Les Mureaux... have predetermined the importance of such crossing sites from Antiquity onwards. We have reason to believe that they have always been a symbolic representation of the crossing to the hereafter, i.e. passing away.

"The belief that souls have to cross a bridge when they leave this world is widespread in a large number of countries and an article of faith in several religions"⁶⁶.

Saint Christopher, the giant crosser protected many crossings. There was a giant statue of Saint Christopher at Notre-Dame de Paris up until the Réforme. The saint protected fords and bridges. He is sometimes depicted with a dog's head like Anubis, the Egyptian god of the dead who had a jackal's head and guided the ferry crossing to the after life, i.e. the left bank of the Nile...

We know that Saint Christopher was the patron saint of both good death and sudden death. People simply had to look at him in the morning to enjoy protection throughout the rest of the day. A spring was dedicated to him at Nanteuil-les-Meaux, sanctuaries at Montjay, Coubron, Javel and on La Cité (Paris), at Aubervilliers, Taverny, Châteaufort, a menhir at Pontoise, a church at Cergy... Some people have even connected him with Créteil⁶⁷. At Etampes, an important port on the Juine, he was the patron saint of the porters' corporation⁶⁸.

There are also instances of miraculous crossings. At Jaignes in Seine-et-Marne, "legend has it that Sainte Geneviève was passing through the area when she went down the Marne to get wheat in Champagne for the Parisians. There are also stories of her crossing the Marne at this point on an apron". A fountain with miraculous powers bearing her name was a site of pilgrimage in olden days.

Once again in Seine-et-Marne, the commune of Sainte-Aulde owes its name to that of a local saint, a companion of Sainte Geneviève said to have been born there in the 5th century. Legend has it that she worked several miracles including crossing the Marne to attend mass on the other bank. "There being no bridge, she walked across the waves which became solid under her tread and thus reached the sanctuary". A fountain with miraculous powers and large stones erected by her as milestones bear her name.

Islands and confluents as sacred places

Since time immemorial islands and confluents (points where rivers meet in the form of peninsulas) have, by virtue of their specific topography constituted isolated places protected by water creating a natural obstacle which was difficult to cross. Their transformation into a refuge and a sacred place therefore adhered to rules similar to those governing the blessing of mountains and high land. They are a site of concentrated functions a fact confirmed by the location of monasteries in the late Middle Ages⁶⁹. Confluents and islands are rich in symbolism in Celtic countries, China or India⁷⁰.

[57] Lombard-Jourdan (Anne): *Paris, genèse de la ville. La rive droite de la Seine des origines à 1223*. Paris, éd. du CNRS, 1976, 273 p.

[58] Association des conservateurs des musées d'Ile-de-France: *Gallo-romains en Ile-de-France*, Paris, 1984, 326 p.

[59] Polge (Henri): "Le franchissement des fleuves", in *Via Domitia*, Annales de l'Université de Toulouse, t. XII, 1976, pp. 69-94.

[60] Sebillot (Paul): *Les travaux et les mines dans les traditions et superstitions de tous les pays*, éd. J. Rotchild, Paris, 1894, Reprint G. Duriez, Neuilly, 1979.

[61] Association des conservateurs des musées d'Ile-de-France, *op. cit.*

[62] Pontifes, from the Latin word *pontifices*, meaning "people that make bridges".

[63] Sebillot (Paul): *Les travaux...*, *op. cit.*

[64] Mettra (Claude): *92 Express*, n°58, February 1995, 314 p.

[65] Sebillot (Paul): *Les travaux...*, *op. cit.*

[66] Sebillot (Paul): *Les travaux...*, *op. cit.*

[67] Roblin (Michel): *«Le terroir de Paris...»*, *op. cit.*

[68] Caillet (Armand): *«Le folklore Etampois communal à la Beauce, au Gâtinais et au Hurepois»*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1967, 204 p.

[69] Lecotte (Roger): *«Les cultes...»*, *op. cit.*

[70] Lecotte (Roger): *«Les cultes...»*, *op. cit.*

[71] Robin (Francis): *«Sacralité des confluents d'après le cas des sites en «Comle»»*, de Murs à Saint Martin», Paper to the XVII Congress on French Mythology at Vernet-les-Bains, 1993.

[72] Chevalier (Jean) et GHEERBRANT (Alain): *«Dictionnaire des symboles, mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres»*, Seghers, Paris, rééd. 1974, 4 Vols.

The Ile de la Cité

The sacred nature of the Ile de la Cité reflects the key importance of the island making it a site for religious buildings and powers concentrated in them and also of the first bridges. The obligatory transition from ferry to bridge was associated with a symbolic transposition - death - which necessarily involved crossing the water, compared to death leading to the after life i.e. towards a mythical island which had become holy, sacred or "white" (in the Celtic meaning of sacred). Some people even believe that the name Lutèce ("Lutoecia") meant "White Island" and that the silver ship, the emblem of the boatmen, which became synonymous with Paris is also related to the concept of mythical crossing.

Processions and pilgrimages were rehearsals, enactments of this scenario at special times of the year. Populations intensely experienced the expression of their beliefs in the physical world, the crossing to the other side of the water and the cycle of the year governed by both the moon and sun. The all-powerful communities of the boatmen and river merchants based on the Ile de la Cité played a key role in this.

Other similar sites worthy of mention here such as Meaux, Melun, Les Mureaux/Meulan.... also had ancient island sanctuaries.

The Saint-Maur peninsula and the point where the Seine-et-Marne meet

The last loop of the Marne just upstream of the point where it meets the Seine forms a sort of peninsula is steeped in traditions and legends. The site yielded a dedication to the god Sylvain by a college of professionals associated with the "Nautes" (producers of wine and water skins, pontoneers, wood merchants... whose activities were related to the waterway). Roman veterans, the Bagaudes are reputed to have taken refuge there in the 3rd century before being massacred. An abbey to Saint Peter was founded there by Saint Babolin, a disciple of Saint Colomban in the 7th century. It subsequently became the abbey of Saint-Maur-des-Fossés in the 9th century to mark the transfer of the relics of Saint Angevin to flee from the Normans. A royal chateau was also built in the loop. The church was a major pilgrimage shrine to Notre-Dame des Miracles. Camille Jullian writes that there was also a fountain with a Gallic name "Olinus" there⁷¹.

The evidence points to the loop being a sacred ancient site for which the great Benedictine abbey provided a certain degree of continuity. A major fair was held there and the population went there on pilgrimages to mark Saint Jean's (John) day on June 24th. People would come there in a procession from Paris and the surrounding areas. The relics of Saint Maur were displayed to sick people that flocked in great numbers. An immense celebratory fire was lit the night before in front of the church followed by a mass at three o'clock in the morning. Excess was widespread⁷².

The point at which the Marne and the Seine met at Alfortville was still marked up until the 16th century by a 9-metre high column with a statue of Jupiter on top⁷³.

Condé-Sainte-Libaire

Condé is a word which comes from the Gallic ("condate") meaning confluent, in the case in point the place where the Marne and the Grand Morin meet. Isles-lès-Villenoy situated opposite and on the other side of the Marne refers to a peninsula formed by the meeting of the two rivers similarly to the Isles-lès-Meldeuses which refers to a loop in the Marne indicating another peninsula situated upstream. An island named Condé facilitated the crossing of the marshes thanks to an artificial ford. René Blaise explained that its ancient name was Ligière and that the latter could only have come from the Gallic "led" or "lid" [according to Dottin] and that a derived suffix -aria had resulted in -ière. "Ledo" in Gallic meant tide, water flow, as well as seasonal floods. There is evidence that the goddess Leda and Ledones in the plural existed in the Gard. As ancient coins were found near the ford, the above-mentioned author believed that the slightest flood made it dangerous to cross the marshes and making it necessary to make offerings to a protective god replaced by Sainte Ligière in the Middle Ages who was then assimilated with Sainte Libiaire of Grand (Vosges) a Gallo-Roman centre of Apollinian water worship. Moreover around the ford there was a Sainte Lubière fountain and a legendary large stone known as the Armoire de Sainte Libière on the boundary between Coupvray and Esbly⁷⁴. Processions against drought took place there.

Abbaye de Jouarre

Founded in the 7th century on an outcrop from the plateau at the point where the Marne and the Petit Morin met. The old Celtic name for Jouarre was "Divoduros", i.e. "divine citadel" and according to local tradition the monastery was built on the site of a temple dedicated to Jupiter. The female version of Saint Jouarre was Sainte Ozanne a princess who was said to have come from Ireland on a chariot pulled by a dozen oxen that found it difficult to climb the slope from Condetz (from "Condate" = the confluent) to Jouarre. The saint got out of her chariot and made a spring rise to provide drinking water for her animals. This is now the Saine Fontaine or the Sainte Fontaine de Boulagny nearby, to the west of Jouarre where the remains of a large Gallo-Roman village were discovered. Two funerary pits were discovered near to the fountain featuring "hollowed out trunks of oak encasing human crematory remains"⁷⁵.

Point where the Epte and the Seine meet

A type of peninsula with high calcareous cliffs such as the one at Haute-Isle with its troglodyte church opposite and overlooking the winding section of the Seine called the Boucle de Moisson. La Roche-Guyon situated on high near Haute-Isle had two devotional foun-

tains, one to Saint Samson and the other to Sainte Irénée. The latter was a local saint who had been martyred nearby at Gasny in the Valley of the Epte. The name of the locality is derived from the Latin word "vadum" which means ford. It is also at this spot that legend has that Saint Quirin and his two companions were martyred on their way to Rouen after the Prefect Fescennius had had them pursued from Paris. Passing through they stopped off at La Roche-Guyon converting a noble lady from the area who later became Sainte Pience.

The pre-Roman oppidum of Port-Villez overlooks the point where the rivers meet and the "fanum" (Gallic temple) at Limez-Benecourt yielded a fibulum with a protected spring dating from the second half of the first century. Its stamped decoration depicted a man fighting a monster, a precursor to the dragon-slaying saints.

Weather Saints

In 1976 a memorable year of great drought Henri Fesquet wrote:

"It [drought] only has to hit our regions where water is generally plentiful for popular beliefs to take over. The bishops themselves are prescribing liturgical prayers."⁷⁶

There were a great many springs and fountains which played a meteorological role in times of disaster (drought or excessive rains). The entire local area was serviced by a dense network of pilgrim footpaths.

The cult of the great Parisian Saint Geneviève dates back to the second half of the 6th century. The ancient version of her name "Guenifer" is purported to mean "the white magician", ("vindasoitia", in Celtic) which is particularly appropriate for a great protective figure. In a specific feature of her cult "Paris sought help from the saint in times of problems with the weather, in particular rain-related, which she was reputed to have the power both to cause or contain"⁷⁷.

(73) Contested by philologists who claim that «*Lucotetia*» comes from the old Celtic word «*dūko*» meaning mouse. Cf DAVID (Christian): «*Les souris de Paris ou les Lutèces du dieu rat*», Special issue N° 176, «*Mythologie Française*», Quarter 1, 1995, 64 p.

(74) Grenier (Albert): «*Camille JULLIAN, un demi-siècle de science historique et de progrès français, 1840-1930*», Ed. Albin Michel, Paris, 1944, 317 p.

(75) Baron (Louis): «*Autour de Paris*», Les éditions du Bastion.

(76) Association des conservateurs des musées d'Île-de-France: «*Gallo-romains en Île-de-France*», 1984, 326 p.

(77) Blaise (René): «*Divinités...*», op. cit.

(78) Blaise (René): «*Dans la Brie légendaires*», in «*Bulletin de la Société Folklorique d'Île-de-France*», July-September 1955, pp. 767-768.

(79) Fesquet (Henri): «*Leu de la prière*», in «*Le Monde*» of July 6th 1976.

(80) Dubois (Dom Jacques) & Beaumont-Maillet (Laure): «*Sainte Geneviève*», Beauchesne, Paris, 1985, 167 p.

Between the 9th and 18th centuries there were 77 processions to the shrine. These took place in accordance with a ritual which remained unchanged since time immemorial which involved the great organs of the State and the entire population. The procession came down from the Abbaye Ste- Geneviève situated on Mount "Lucotituis" before moving off to Notre-Dame via the Petit-Pont. Of the total, 27 processions were designed to ward off torrential rains and 9 to ward off drought. This can be traced back to 822 when an incredible flood of the Seine took place which miraculously spared the bed of the saint in her house where she was born in Nanterre. Moreover Nanterre, (formerly "Nemetodurum") was a sacred city of Gallic paganism as indicated by the etymology of its name meaning "the strong one of the temple".

Fountains dedicated to saints such as the one at Jully near Meaux (the site of an important abbey), Barcy in Seine-et-Marne, Sainte-Geneviève-des-Bois in the Essonne, Suresnes (Terre or Sainte Geneviève fountains for Les Mal des Ardents - fever) and wells such as those at Nanterre for eye problems, or from the spring of the Putilles well at Cléry-en-Vexin were highly frequented places of pilgrimage.

In Le Vexin, the Saint-Samson fountain at La Roche-Guyon is reputed to have made it rain when the relics of the saint were brought to it in a procession and the Saint Romain fountain at Wy-Joli-Village was the site of processions to ward off hail.⁸¹

The fountains of Saint-Quirin at Rosny-sur-Seine, Saint-Odon at Boissets also had such meteorological powers along with many other fountains.

Rain-making processions to fountains were conducted in accordance with Christian liturgy using a fully Christian version of much older rites. This involved dipping the bottom of the processional cross or the saint's statue into the water or assistants sprinkling the master of ceremonies, the priest, with it.

Saint Gorgon, another saint invented latterly to supersede the giant Gargantua was also considered, like the latter, to be associated with water and the fertility of the latter, this time for women, animals and the land. One example illustrates this fact. In olden times some people came to scratch special stones at the foot of the ancient church of Craches at Prunay-en-Yvelines in a rite and for reasons which are forgotten today but after comparison with other sites can probably be attributed to a fertility cult. Saint Gorgon is the secondary patron saint of this church after Notre-Dame de la Crèche, whose name was chosen to obscure the original name of Crache and above all the figure of Gargantua. The root "gar-" is familiar (resulting from the classic exchange of "car-" / "gar-"). The figure of Gargantua is therefore not very far away even though he has disappeared from collective memory and modern maps! A "Fosse à Gargantua" (ditch) was located on the plain nearby. In contrast to the other ponds in the region it was reputed not to hold

any water. In the mind of the ancients so bound up with magic, the ditch was seen to be a hole, a swallowing throat, like the swallowing giant and it was an entrance to another world, underground and mysterious, that of the Invisible Ones, also associated with fertility. Every year on September 9th, Saint Gorgon's Day, the staff of the brotherhood (which still exists in the church-museum) was sold at auction. It was deemed to have rain-making powers.⁸²

In olden times, the statue of Saint Amand de Maëstricht was worshipped at Thomery. People prayed to the saint to ward off excessive rains, on February 6th, his saint's day. According to legend, one year the inhabitants were furious with the saint because their novenas had failed to stop the rain so they threw his wooden statue into the Seine, "re-enacting the legend which recounted how, when the saint was evangelising the Gand, he was beaten by peasants and thrown into the river by the women. The statue travelled as far as Montereau (which is upstream!) where it was discovered. From this day onwards there has been no statue of Saint Armand in Thomery. On the other hand, legend also has it that the saint was angered when he saw that he was no longer the patron saint of the area and took his revenge by making it rain on his saint's day (called the Saint Patouillat!). It is important to point out that the saint was responsible for slaying a dragon in the place where two rivers met at Maëstricht.

Whenever Saint-Arnoult-en-Yvelines was hit by drought relics were paraded in a procession up to the Fontaine Saint-Arnoult.⁸³

Mythical figures, inhabitants and guardians of wells and sacred wells

There were 30 000 wells in Paris at the time of the Commune, one of which was named the «Puits-qui-parle» (talking well) in the Rue Amyot. «According to legend, a husband exasperated with his wife's chattering threw the gossip in over the wall but the incorrigible woman could still be heard at the bottom of the well».⁸⁴

In 1978 at n°3 of the same street 26 wells were discovered dating from the Gallo-Roman period. They were connected with decorated cellars and apparently had a funerary role since they were not used for drawing water.⁸⁵

Another well was known as the «le puits-d'amour» (lovers' well) since a young girl named Hellebique jilted by her lover is purported to have thrown herself down the well. Three centuries later a young man is reported to have done the same thing out of despair. However, he was more fortunate than poor Hellebique since he was pulled out alive and his beloved's feelings towards him changed for the better to the point of etching on the rim «Amour m'a refait en 1525 tout à fait» (I was wholly redeemed by love in 1525).⁸⁶

Whatever the substance of such legends they are evidence of the popular belief that beings lived at the bottom of wells which were naturally dangerous places especially for children. They were also represented the gates of Hell.

Also, the very name of the gossip Hellebique can be interpreted as having a doubly diabolical meaning "Hell" in German and "bique", goat, an animal which personified the devil in correct French!

There were several sacred wells in pre-Christian in ancient temples where Saint-Germain-des-Prés, Sainte-Geneviève, Notre-Dame now stand.⁸⁷ A votive Gallo-Roman well is also reported to have been discovered at L'Hay-les-Roses.⁸⁸ There were a great many of them, some of which were perfectly dry and carefully filled in with rubble since they were used to worship the dead and fecundity rites more related to the underworld than water. Accordingly 86 wells dating the Gallo-Roman period have been found in the Jardins du Luxembourg between 1962 to the present day.⁸⁹

At Voulangis (Seine-et-Marne) «the Puits de la Lune was located in near the Mare Luisianne. The same water sheet provided water to both of them and there was a small spring at the bottom of the pond... In order to avoid accidents mothers forbade their children from going there, frightening them with tales of a fish with a woman's head. This is one of the classic images of the woman-fish mermaid or woman-snake depending on the case».⁹⁰

Healing waters

Since time immemorial, magic powers have been attributed to water, in particular springs which had protective gods, doubtless from prehistoric times onwards. In Paris, the Thermes du nord (northern baths) and those of the Forum at Larchamp in the forest of Halatte and at Butte-Ronde at St-Forget (78), pagan water sanctuaries were the object of attacks by the first Christians but water cult have resisted Christianity. Traces remain today which have not been entirely erased by, and still reflected in the latter's baptismal / christening waters.

(81) Plancoiard (L.): «Le culte des fontaines dans la Seine-et-Oise», Versailles, 1905.

(82) Dontenville (Henri): «Éléments du répertoire mytho-géographique par départements (suite) ...Seine-et-Oise.», in *Bulletin de la Société de Mythologie Française*, N° 40, October-December 1966, p. 123.

(83) Lecotte (Roger): «Le culte...», op. cit.

(84) Belot (Victor R.): «Costumes et folklores en Yvelines», É. ibi. Guénégaud, Paris, 1977, 256 p.

(85) Montorgueil (Georges): «Les eaux et fontaines de Paris», Payot, Paris.

(86) Duval (Paul-Marie): «De Lutèce oppidum à Paris capitale de la France», op. cit.

(87) Cahuet (Albéric): «Le livre des fontaines», in «La Petite Illustration».

(88) Gilles (René): «Le symbolisme dans l'art religieux».

(89) Bonassé (Patrick): «Guide de l'Île-de-France mystérieuse», op. cit.

(90) Duval (Paul-Marie): «De Lutèce oppidum à Paris capitale...», op. cit.

(91) Blaise (René): «Divinités...», op. cit.

Thus large numbers of devotional fountains, many of which were Celtic before being Christian were dedicated to protective male or female saints. There were over two hundred in the Seine-et-Marne alone. Fountains have continued to attract people up until very recently in the form of crowds of pilgrims seeking cures for their illnesses. Nowadays many are in a state of disuse and very dilapidated. There are at least two very good reasons for preserving and restoring such precious cultural heritage in addition to their tourist value as the finishing point for walks and hikes, cycling or horse trails. Firstly they are generally situated in picturesque sites which are still natural or semi-natural, i.e. in fringes neglected by modern farming or industrial activities. Secondly they are the living monument to practices and beliefs dating back to the dawn of time and, as a result, worthy of consideration and the respect of all.

Neglected or badly preserved, ancient fountains can sometimes be found in the heart of the towns. In the words of the historian Camille Julian recommending to those who wished to perform a topographical exegesis of a town at the beginning of the century "look for the spring!"

"Springs are the creative and protective gods of all human settlements. Most towns have a spring to which their origin, even their name can be attributed... In the countryside springs generally bear an inscription to its Nymphs or Matrones nearby. They are found near churches explaining why pagans and Christians alike have come there in pilgrimage for such a long time. The existence of the spring even sometimes significantly pre-dates the period to which its name refers. Although the Caticantus spring at Cachan has a Celtic name it is actually associated with a Neolithic deposit at Hautes-Bruyères. In the Paris suburbs springs are always found near the remains of ancient sites. Near Saint-Maur there is a spring with the Gallic name "Olinus", at Charonne, "Catarona", at Belleville the Source de Savy, at the Louvres, "Lupara"... From the most illustrious towns the world over to the most humble of hamlets the spring is a fairy of the cradle and the mother of the first periods of life."

The healing powers of certain springs are real enough and also explain why they have been worshipped since time immemorial. Practices since "medicalised" in the form of spas have always been present in Paris itself.

"Iron and sulphur springs have been exploited since Ancient times. For example, the Romans brought iron-bearing waters from springs in Auteuil to the bath house located in the northern section of the Tuileries gardens. Within the existing perimeter of Paris alone, over twenty mineral springs were approved by the faculty of medicine and later the Académie de médecine. They can be found in most districts of the city: Montmartre, Ternes, Belleville, Batignolles, the Faubourg St-Antoine, the rue de Vendôme, the Marais, Vaugirard and above all, finally at Auteuil (rue de la Source), Passy, in the Bois de Boulogne... The most famous being without doubt the ones at Passy".

The Arcueil aqueduct built by the Romans was used to catch spring waters from Rungis, Cachan, Wissous, i.e. 1500 to 2000m³ per day in the 4th century and bring them to the Palais des Thermes at Cluny and other public establishments."

In the Lunain valley in Seine-et-Marne, the Sainte-Anne fountain or Fontaine-Carrée was supplied by Roman baths formerly devoted to Apollo. The remains of the baths in the hamlet of Clozeaux are known as La Cave aux Fées (fairy cave)".

At Celle-sur-Seine (Seine-et-Marne) Saint Fortuné is said to have caused a fountain to spurt forth which had the powers to heal those with fever. Saint Mathurin did the same at Larchamp by striking the ground with his foot, leaving a miraculous print of the latter on a neighbouring rock. Another example is the Fontaine Saint-Liesne at Melun and the Saint-Brice spring near Provins which gushed forth at the foot of a menhir."

Sainte Flodoberthe another female saint is traditionally associated with the finest menhir in the northern Seine-et-Marne area. After completing her chapel near to a healing fountain at Amillis she decided to go and help her sister Sainte Audierne to build hers to Saint Augustine in a neighbouring area. She picked up a large stone but met her sister on the way who told her that she had already completed the building work. Saint Flodoberthe immediately dropped her stone which became stuck in the ground. According to Paul Bailly this legend indicates how: "the power of healing went from the ancient sacred spring to the most recent chapel crossing millennia passing subtly from one civilisation to another".

At Genainville (Val-d'Oise) there was a Gallo-Roman sanctuary at Vaux-de-la-Celle originally built around a sacred spring. Archaeologists discovered at least two statues of Nymphs on the site and uncovered a double sanctuary "apparently devoted to the worship of Mercury and possibly Rosmerta, a Gallic divinity often associated with him".

At Septeuil in Les Yvelines road diversion works over the last few years have resulted in the discovery, dig and restoration of a splendid Gallo-Roman nymph situated at the point where the Vaucouleurs and the Ru de la Flexanville (brook) met. A graceful marble statue of the Nymph was found at the bottom of the well. It depicts her holding waters whose healing waters flowed into a vast basin ornamenting the sanctuary at the point of confluence where water was worshipped in the 2nd, 3rd and 4th centuries. The abbey and the village of Saint-Corentin are located nearby. The site bore the same name before the Trou des Fées (Fairy hole) was discovered.

Many churches were built on the site of sacred springs and wells - often vestiges of the original pre-Christian sanctuary which was home to the spirit of the place and resulting heterodox practices which were either discontinued or assimilated.

We shall now examine the example of Saint Sulpice de Bourges which illustrates the fact that the saints chosen as protective patron water saints were pre-destined to do so since there is always at least one feature of their legend to explain it.

Saint-Sulpice-de-Favières in the Essonne is a famous site of pilgrimage on the Orléans and Bourges road. Inside the church itself there is a sacred well in the Chapelle des Miracles. Outside, not far from the chevet of the church, down below the latter, there is a sacred fountain dedicated to St-Sulpice. According to legend Saint Sulpice-le-Pieux / Bon / Débonnaire or Bienheureux is said to have resuscitated a child which had drowned not far from there in the Chamarande marshes. His association with water appears to be even greater when we learn that in the 7th century said Bishop of Bourges Christianised the Gour de Yèvre a deep abyss in Vierzon by ridding it of the devil which lured passers-by into the abyss, i.e. a terrible dragon and transformed it into a miraculous site where numerous miracles are purported to have been worked.

An inventory of "sulpician" sites reveals that they are frequently associated with water in the form of fords, bridges, rivers or brooks, fountains, ponds or marshes. They are also sites of pilgrimage and devotion for healing, in particular rheumatism, an illness which is not entirely unrelated to water or "weather-related", i.e. making it rain in times of drought.

Furthermore the church of Saint-Sulpice in Paris used to have a tap whose waters were collected by pilgrims. There was also a Saint-Sulpice priory by the river at Savigny-sur-Orge.

At Seraincourt (Val d'Oise) there is a church dedicated to Saint Sulpice located at the point where two brooks meet: the Ru de l'Eau Brillante and Le Bernon. The latter has been channelled and comes out downstream of the market town in a waterfall whose name is a hydronym."

(92) Grenier (Albert): «Camille Julian, un demi-siècle de science historique et de progrès français, 1840-1930», Editions Albin Michel, Paris, 1944, 317 p.(pp.295-296).

(93) Bourgeois (Ch.): «Paris thermal», in «Le Monde» of August 23rd 1962.

(94) Ville de Paris: «Eaux jadis et naguère...», brochure s. d.

(95) Lecotte (Roger): «Les cultes...», op. cit.

(96) Bailly (Paul): "Legendes au cours des siècles en Seine-et-Marne", chez l'auteur, 1978, 172p.

(97) Bailly (Paul): op. cit.

(98) Association des conservateurs des musées d'Ile-de-France: «Gallo-romains en Ile-de-France», 1984, 326 p.

(99) Lebel (Paul): «Principes et méthodes d'hydronymie française», Publications de l'Université de Dijon, XIII, Société des Belles-Lettres, Paris, 1956, 392 p.

At Sailly (Les Yvelines) there is a church dedicated to Saint Sulpice near the crossing place of the Ru de la Ravine (brook), a marshy area and a locality known as Grandes-Fontaines.

At Limetz, the point where the Epte and the Seine met there is also a church dedicated to Saint Sulpice. The church of the Bréviaries in Les Yvelines dedicated to Saint Sulpice was located in the middle of the marshes before the plateau was drained to supply large volumes of water to Versailles in the 17th century.

In Seine-et-Marne, at Celle-Guéard, the Eglise de la Celle dedicated to Saint Blaise and Saint Sulpice was actually built on the site of a fountain.

The Eglise de Faremoutiers is also dedicated to Saint Sulpice. The village is built on the top of the western spur of the point where the Aubetin and the Grand Morin meet. Before the Abbaye de Saint Fare was founded the locality was named Brige, i.e. the bridge (over the Morin) which comes from a common Gallic toponymic root (c.f. "Briva Isara" = Pontoise). There were also a fountain and a chapel to Sainte Aubierge in the valley which was liable to flooding. The constant association with water is common to patronage by Saint Sulpice.

A significant number of springs, pilgrimage sites, such as the one at Notre-dame des Anges at Clichy-sous-Bois were dedicated to the Virgin¹⁰⁰

At Longpont-sur-Orge there was a basilica dedicated to Notre-Dame situated on the edge of a marsh which concealed an ancient spring known as "des moines" (monks) in its chancel. A new fountain has since been built on the same place and people still come and fill up containers in order to benefit from the healing powers of the Black Virgin - who replaced Mother-Earth. Rumour has it that the spring was already worshipped at the time of the Druids.

In his inventory of the diocese of Meaux Roger Lecotte¹⁰¹ recorded 13 springs dedicated to the Virgin.

In the absence of a regional inventory of springs and fountains we shall refer to the above-mentioned work which recorded the cults in the diocese of Meaux. In 1945 the latter cited 158 springs named after a saint, 90 of which were still pilgrimage shrines and 88 were still reputed to have recognised powers. The origin of some of the springs in question can be traced to a miracle accomplished on the site itself by a male or female saint. Others were named after saints, some more famous than others.

- resulting from prayer: Saint-Fiacre (Saint Fiacre), Juilly (Sainte Geneviève), Saint-Denis-lès-Rebais (Saint Aile).

- on the order of a saint: Celle-sur-Seine (Saint Fortuné).

- under the foot of a saint: Balloy (Saint Héracle), Larchant (Saint Mathurin).

- by the cross of the saint: Saint-Augustine (Sainte Aubierge).

- by a staff: Lagny (Saint Fursy), Dagny (Saint Géroche).

- by a magic wand: Chelles (Sainte Bathilde).

- by a lance: Vaux-sur-Lunain (Saint Gengoul)¹⁰².

In his work Victor Belot recorded forty devotional fountains in the department of Les Yvelines most of which are protected by a male or female saint¹⁰³.

For example the Fontaine Saint Thibault in the Abbey Vaux-de-Cernay was believed to have powers of fertility, the one dedicated to Saint Fort at Poigny-la-Forêt was reputed to make children strong. The spring of the fountain of the Trou aux Fées (Fairy hole) dedicated to St-Forget has mythical origins (indicated by its name) and is associated with the Gallo-Roman sanctuary of the Butte-Ronde purported to be the site of a cult to the Deae Matres.¹⁰⁴

The Fête Ste-Anne at Moutiers near Bullion was a religious festival which took place right up until the 1980s which involved a mass at the chapel and a procession as far as the Sainte Anne spring. It was superseded by a pagan fete with a picnic on the grass, boules competitions and a cycle race¹⁰⁵. The water from the fountain was believed to prevent female sterility and liver ailments. People used to throw coins into it¹⁰⁶. This reference to Sainte-Anne, the mother of the Virgin can be traced back to the goddess Mere-anna the goddess of the marshes whose name means marsh in Gallic and which has numerous places named after it Auneau, Anet, Aunay, Launay... Such sites of high biological productivity have since time immemorial been places burgeoning with life - the primordial marsh from whence life came.

Bonnelles still worships its fountain dedicated to St-Symphorien which features a cement-coated brick vaulted structure.

The spring of Saint-Adjutor at Blaru is deemed to have had healing powers as was the one to Sainte-Apolline at Neauphle for toothache.

An I.A.U.R.I.F. study prior to the creation of the PNR du Gâtinais français (Regional nature reserve) recorded 33 sacred springs. Of the 14 springs reputed to have healing powers, 6 bear the name of a male or female saint, 6 are located near religious buildings, 6 are shrines for collective pilgrimages, of which 3 involve a procession. The following healing powers are attributed to the water from these springs: all ailments (3) or only selective ones - fevers (2), madness (1) eye diseases (1) throat ailments (1) paralysis (1)¹⁰⁷.

A rapid compilation for the territory of the department of the Val-d'Oise has highlighted forty devotional fountains most of which are dedicated to a male or female patron saint.

For example, Wy-Joli-Village (95) is the birthplace of Saint Romain the great miracle-worker of Le Vexin who was also the patron saint of Rouen. Is he not attributed with taming and ridding the city of Rouen of its dragon, the Gargouille, like the good dragon-slaying saint that he was?

In the Middle Ages people came from Picardy, Beauce and Normandy to seek cures and drink water from the spring which still bears his name¹⁰⁸.

In addition to springs and fountains, running and stagnant waters were also the object of worship by the Gallic peoples, a cult whose traces have lasted a long time.

For example, nocturnal bathing in ponds, rivers or fountains have continued in some places up until the present day. It used to take place during the fetes of Saint Jean at the summer solstice and resulted in abuses that the Church was still unable to control nearly 20 centuries after Christianity began. At Omerville (Val-d'Oise), for example, the Sainte Clothilde fountain was a site of great pilgrimage in the Arthies area but pilgrims jumping in naked were a cause for scandal.

At Hauteville, on Saint Jean's (John) day, the inhabitants used to roll around naked in the wet dewy grass until sunrise as the dew was reputed to possess exceptional properties on that day.

Some ponds had chapels built on the edge of them. One such example is Boissy-Monvoisin in Les Yvelines whence the name of the cult of the "Mariettes" which comes from the name "mare" meaning pond rather than "Marie" (Mary)¹⁰⁹.

Deuil-la-Barre (Val-d'Oise) is a sacred ancient pagan site as indicated by the etymology of its name "Divoialum", (Celtic root and Latin div- = sacred and -ialos meaning clearing in Celtic). A sacred spring provided water to the Etang de Marchais (pond) which was apparently a sacred ancient Gallic lake. Legend has it that one day it gave up the body of Saint Eugène intact.

(100) Gyonnet (Georges): «Autour du pèlerinage de Clichy-sous-Bois (S. et O.), Notre-Dame des Anges», in Bulletin Folklorique d'Ile-de-France, July - September 1955, pp 777 - 778.

(101) Lecotte (Roger): «Recherches sur les cultes populaires dans l'actuel diocèse de Meaux (Seine-et-Marne)», Mémoires de la Fédération Folklorique d'Ile-de-France à Paris, N° IV, 1953, 383 p.

(102) Lecotte (Roger): «Les cultes...», op. cit.

(103) Belot (Victor V.): «Coutumes et folklores en Yvelines», Libr. Guénégaud, Paris, 1977, 256 p.

(104) Dauvergne (Robert): «Le sanctuaire gallo-romain de la Butte-Ronde, à Saint-Forget, Seine-et-Oise», Paris, 1957, in Mémoires de la Féd. Des Soc. Hist. et Arch. de Paris et l'Î de F. A VIII, 1956, pp. 7-40.

(105) «Toutes les Nouvelles de Versailles», 29 / 7 / 1981.

(106) Bretagne (C.): «Les villages où l'on guérit».

(107) David (Christian): «Etude préalable à la création du Parc Naturel Régional du Gâtinais français. Le Gâtinais français tel qu'en lui-même. Valeurs patrimoniales et pratiques vernaculaires (mémoire de 10 000 ans d'histoire)», IAURIF, Paris, 1994, report non published.

(108) Plancouard (L.): «Le culte des fontaines dans la Seine-et-Oise», Commission. des Antiquités et des Arts de Seine-et-Oise, Versailles, 1905, t. XXX, pp. 125-148.

(109) Chapron (H.): «Les "mariettes", forme régionale du culte des eaux», in Bull. Folk. D'Ile-de-France, July-Sept 1952, pp. 382-384.

The latter, of Greek origin, was a companion of Saint Denis who was archbishop of Toledo and who is purported to have come to evangelise the region in the first century. The Romans are said to have decapitated him and then drowned him in the lake - the reason why he was said to have been found 600 years later. In spite of the fact that the legend is somewhat anachronistic the fact remains that Saint Eugène is deemed to have replaced an earlier great god since he had the power to cure a host of illnesses and change the seasons. The water of the small lake was famous for regularly turning red, a phenomenon which was said to be the blood of Saint Eugène! When this happened the children of the village would prevent the washerwomen from going to the lake.

At Pierrefitte nearby, Henri Dontenville has interpreted the local legend of the swallowing up of a set of horses and carriage and their postilion in one of the two bottomless pits known as l'Abîme (abyss) or l'Enfer (hell) as the final metamorphosis of the sun chariot of Apollon Belenos, i.e. the personification of the course of the sun, which is totally misunderstood today.¹¹⁰

Finally a strange pilgrimage which continued to take place up until the beginning of the century featured a strange rite which involved the commune inhabitants rising on the morning of the pilgrimage, rolling in the dew wearing the simplest of apparel, staring at the sun and only getting up after they had seen it dancing¹¹¹.

Washing places and washerwomen suspected of paganism

In olden days washing was performed by women at "washing-places", i.e. fords, river banks or the banks of ponds - sites which were invested with the power of women.

"Washing-places were represented in the village and perceived by the community as a whole as a women-only meeting place from which men were banished from adolescence onwards and where young children and young girls generally accompanied their mothers¹¹².

Legends therefore abounded, designed to discredit the washerwomen to whom evil powers were attributed. In a world governed by magic people easily imagined fairies, witches or damned women who came out to wash their laundry at night in certain isolated places. Night washerwomen were believed to be ghosts condemned to pay for the crimes that they had committed during their life. Ghost washerwomen, women of the devil, haunted many a washing place.

At Créteil the vestiges of such beliefs still exist today. According to local tradition pagan washerwomen actively participated in the massacre of Saint Agoard and Saint Aglibert on the Ile-Barbière at the Croix Taboury. However it is unclear as to which century this is purported to have taken place in, some say it was the first century, others say it was the fifth century¹¹³.

At Saint-Jean-les-Deux-Jumeaux (S. & M.) a night washerwoman who had sinned on earth was said to wash near the

Ile-Bigout. It was reputed that anyone hearing her would die within a year and anyone approaching her would be dragged into the water and drown.¹¹⁴

Numerous rules governed the activity of the washerwomen. In the Ile-de-France area for example there was a saying, "Those that wash on the Vendredi-Saint will wash their shroud".

"The analysis of such beliefs points to a strong link between the linen, the sheet, the shroud on the one hand and the purifying role of water at birth, the washing of the new-born baby, christening and the washing of the dead"¹¹⁵

Water in all of its forms appears to have been sacred since time immemorial. The overview that we have tried to perform above show much evidence of anachronism, plundering and deformation. The historical veracity of some saints even appears doubtful. However common features, recurring themes point to a typology of sites which are primarily places of belief. A range of mythical scenarios, inscribed in real sites, are part of our cultural heritage which deserves to be better known and a recognised approach for reading countryside features. Streams, rivers, ponds, marshes and wells are key features of such places. Drawing attention to their ancient sacred nature would contribute to the modern appreciation of Water as a precious resource which requires protection - another expression of the sacred if you like!

In 1909, Onésime Reclus wrote in a chapter entitled «Gloire à l'eau comme à l'arbre! - Glory to the water and the tree» in his passionate, considerably underrated «Manuel de l'eau»¹¹⁶: «Since man is not likely to be dethroned in the near future he must take the decision to stop abusing his kingdom. What was ignorance on his part, still only stupidity, greed, the thirst for lucre, today takes the form of harm to nature and majesty.

For innumerable centuries man could only pray to, bow down and worship Heaven whither the naked went and whence lighting descended, the life-giving Earth and Water without which death was inevitable. He understood nothing of the great scheme of things, the solidarity which united the air, earth, plants, man nor the intimacy of relations between forest and springs.»

(110) Dontenville (Henri): «*La France mythologique*», op. cit.

(111) Bougeâtre (E.): «*La vie rurale dans le Mantois*», Commission des travaux et documents pour servir à l'histoire du Mantois et du Vexin, Edited & completed by Marcel LACHIVER, Meulan, 1971, 284 p.

(112) Wasserman (Françoise): «*Blanchisseuse, laveuse, repasseuse. La femme, le linge et l'eau*», Ecomusée de Fresnes, March 1st - September 1st 1986.

(113) Boussel (Patrick): «*Guide de l'Ile-de-France mystérieuse*», op. cit.

(114) Bailly (Paul): «*Légendes au cours des siècles en Seine-et-Marne*», op. cit.

(115) Wasserman (Françoise): «*Blanchisseuse, ...*», op. cit.

(116) Reclus (Onésime): «*Manuel de l'eau. Suite et complément du manuel de l'arbre, pour servir à l'enseignement sylvo-pastoral dans les écoles*», T.C.E. Paris, 1913, 103 p.



N° 127

2^e trim 2000

France : 240F
Étranger : 250 F

LES TRANSPORTS DANS LES GRANDES MÉTROPOLIS "RÉFLEXIONS ACTUELLES"

LES TRANSPORTS À PARIS, LONDRES, NEW YORK
ET TOKYO : UNE CONVERGENCE D'OBJECTIFS DANIELE NAVARRE, IAURIF

INSTITUTIONS ET FINANCEMENT

LES TRANSPORTS EN COMMUN DANS
LA NOUVELLE MUNICIPALITÉ DE LONDRES
LESLEY MURRAY, GREATER LONDON AUTHORITY

ORGANISATION DES TRANSPORTS : EN ÎLE-DE-FRANCE AUSSI,
L'HEURE EST À LA RÉFORME
JOSEPH BERTHET, IAURIF

L'INVESTISSEMENT EN FAVEUR DES TRANSPORTS
EN COMMUN DANS LA ZONE MÉTROPOLITAINE
DE NEW YORK / NEW JERSEY
SIGURD GRAVA, PARSONS BRINCKERHOFF

LA PLANIFICATION ET LA PROGRAMMATION
DES INFRASTRUCTURES EN ÎLE-DE-FRANCE
JOSEPH BERTHET, IAURIF

LA MODERNISATION DU MÉTRO LONDONNIEN
À L'HEURE DU PARTENARIAT PUBLIC/PRIVE
MARK ELLIOT, LONDON TRANSPORT

STOCKHOLM OUVRE SES TRANSPORTS PUBLICS
À LA CONCURRENCE
LARS NORDSTRAND, AB STORSTOCKHOLMS LOKALTRAFIK

AMÉNAGEMENT ET DÉPLACEMENTS

L'ÉVOLUTION DES DÉPLACEMENTS EN ÎLE-DE-FRANCE
MICHEL RAJCHMAN, IAURIF

LES CEINTURES FERROVIAIRES DE BERLIN : DES LEÇONS À TIRER
POUR L'EXPLOITATION DE SERVICES VOYAGEURS DE ROCADE
HANS LEISTER, DB REGIO

LES PROJETS DE TANGENTIELLES FERRÉES EN ÎLE-DE-FRANCE
DANIELE NAVARRE, IAURIF

UNE DEUXIÈME ROCADE FERRÉE SE MET EN PLACE À TOKYO :
LA LIGNE DE MÉTRO N°12
DANIELE NAVARRE, IAURIF

LES STRATÉGIES MÉTROPOLITAINES DE TOKYO :
DÉCENTRALISER POUR ÉVITER LA CONGESTION
HISATAKE TOGO, TOKYO INSTITUTE FOR MUNICIPAL RESEARCH

UN NOUVEL AVENIR POUR LA GARE SAINT-LAZARE
ÉTIENNE TRICAUD, ROLAND LEGRAND, A.R.E.P.

BREVES RENCONTRES
BIBLIO BREVES



N° 128

3^e trim 2000

France : 240F
Étranger : 250 F

LES TRANSPORTS DANS LES GRANDES MÉTROPOLIS "POUR UNE STRATÉGIE GLOBALE"

UNE STRATÉGIE POUR LES DÉPLACEMENTS EN ÎLE-DE-FRANCE :
LE PLAN DE DÉPLACEMENTS URBAINS
JOSEPH BERTHET, IAURIF

"VOUS SIMPLIFIER LE BUS" :
LE PROMOTION DES SERVICES D'AUTOBUS LONDONNIENS
ROBERT WOOLLEY, LONDON TRANSPORT BUSES
LES AMÉNAGEMENTS EN FAVEUR DES AUTOBUS
UN PROJET MAJEUR DU PLAN DE DÉPLACEMENTS URBAINS
D'ÎLE-DE-FRANCE : LE RESEAU REGIONAL DE BUS

SÃO PAULO : UN CHALLENGE POUR L'AUTOBUS
ET LES SYSTÈMES INTERMÉDIAIRES
FRANÇOIS KUHN, INRETS

LONDRES, BERLIN, MONTRÉAL, NEW YORK :
QUELLES STRATÉGIES POUR DES TRANSPORTS PLUS SÛRS ?
LE CONSEIL RÉGIONAL D'ÎLE-DE-FRANCE INTERVIENT
EN FAVEUR DE LA SÉCURITÉ DANS LES TRANSPORTS EN COMMUN
MARIANNE ANACHE, IAURIF

L'ACCESSIBILITÉ DES HANDICAPÉS DANS LES TRANSPORTS EN COMMUN : UNE
COMPARAISON ENTRE LONDRES, NEW YORK, PARIS ET TOKYO
CHRISTIANE BRIAUD-TROUVERIE, CONSULTANTE
AMÉLIORER L'ACCESSIBILITÉ DES TRANSPORTS COLLECTIFS POUR
LES PERSONNES À MOBILITÉ RÉDUITE : LES ACTIONS EN ÎLE-DE-FRANCE
MICHEL HERMELIN, IAURIF

LE VÉLO, UN VÉRITABLE MODE DE DÉPLACEMENT
ANCA DUGUET, CHRISTIAN JACOB, IAURIF
LE CANTON DE BERNE : 20 ANS D'ACTION EN FAVEUR DU VÉLO
AUX PAYS-BAS : UN PLAN DIRECTEUR NATIONAL POUR LE VÉLO
HOUTEN, UNE VILLE NOUVELLE CONÇUE POUR LES COURTES DISTANCES
LE DÉVELOPPEMENT DE LA COMPLÉMENTARITÉ
ENTRE LE VÉLO ET LE TRANSPORT COLLECTIF
CHRISTIAN JACOB, IAURIF

À TOKYO, L'INFORMATION ROUTIÈRE RÉGULE LA CIRCULATION
LOUIS SATO, SATO ET ASSOCIÉS
SIRIUS : UN OUTIL DE RÉGULATION ET D'INFORMATION ROUTIÈRE EN IDF
JEAN-RAYMOND FRADIN, AMÉNAGEMENT DE LA VILLE ET
DES TRANSPORTS EN COMMUN EN ÎLE-DE-FRANCE

LA LOGISTIQUE DU FRET EN ÎLE-DE-FRANCE
JACQUES BUSSIERAS, IAURIF
IL Y A TROP DE CAMIONS EN ÎLE-DE-FRANCE
LOUIS SATO, SATO ET ASSOCIÉS

LE FRET À NEW YORK
ROBERTA E. WEISBERG, PH.D, SUSTAINABLE TRANSPORTATION PROGRAM,
INFORM, INC

PÉAGES URBAINS : QUELLE ACCEPTABILITÉ ?
GEORGES KLAER-BLANCHARD, THIERRY DU CREST, CERTU

LE PÉAGE URBAIN EN IDF : SCÉNARIOS ET CONDITIONS DE MISE EN PLACE
LOUIS SERVANT, IAURIF
LE PÉAGE URBAIN D'OSLO : UN PROGRAMME POUR FINANCER LES INFRASTRUCTURES
LOUIS SERVANT, IAURIF

LES PÉAGES ROUTIERS À NEW YORK
LOU VENECH, PORT AUTONOME DE NEW YORK ET NEW JERSEY

BREVES RENCONTRES
BIBLIOGRAPHIES



N° 129

4^e trim 2000

France : 240F
Étranger : 250 F

LE PATRIMOINE EN ÎLE-DE-FRANCE : DE L'ESTHÉTIQUE CONSERVATEUR À LA DYNAMIQUE PROSPECTIVE

LE PATRIMOINE : UN CONCEPT QUI ÉVOLUE
DE LA PROTECTION PONCTUELLE À LA GESTION GLOBALE
PHILIPPE MONTILLET, IAURIF
DES MONUMENTS HISTORIQUES AU PATRIMOINE,
MEMOIRE DES LIEUX ET DES ACTIVITÉS
OPINIONS SUR LE PATRIMOINE
UN NOUVEAU REGARD SUR LE PATRIMOINE

PROTECTION DU PATRIMOINE — DEUX SIÈCLES DE LÉGISLATION

LE POIDS DU SOL
FRANÇOIS DUGENY - CHRISTIAN THIBAUT, IAURIF

APERÇU DES TRANSFORMATIONS DU PAYSAGE
DU MASSIF DE RAMBOUILLET
À TRAVERS TROIS SIÈCLES DE CARTOGRAPHIE
HERVÉ BLUMENFELD, IAURIF
LES GRANDS TRAITS DU PAYSAGE DU MASSIF DE RAMBOUILLET
AU MILIEU DU XVIII^e SIÈCLE
LES PAYSAGES DE LA VALLÉE DE LA VESGRE AU TRAVERS DE LA LECTURE
DE CARTES ANCIENNES : LA CARTE DES CHASSES DU ROI

L'ATTRACTIVITÉ TOURISTIQUE DU PATRIMOINE
ANNE-MARIE ROMERA, IAURIF
VERSAILLES : UNE ATTRACTIVITÉ TOURISTIQUE FORTE DONT LA VILLE
NE BÉNÉFICIE PAS

LA POLITIQUE DE L'ÉTAT EN MATIÈRE DE PATRIMOINE HISTORIQUE
FRANÇOIS RODRIGUEZ-LOUBET, DRAC

LA CONNAISSANCE DU PATRIMOINE ET GESTION DU TERRITOIRE
UN OUTIL À L'ÉCHELLE RÉGIONALE : L'INVENTAIRE DES MONUMENTS
ET DES RICHESSES ARTISTIQUES DE LA FRANCE
DOMINIQUE HERVIER, DRAC

LA CONSERVATION RÉGIONALE DES MONUMENTS HISTORIQUES
JEAN-PIERRE COMMUN, DRAC

SERVICE DÉPARTEMENTAL D'ARCHÉOLOGIE DES YVELINES
FRANÇOIS RODRIGUEZ-LOUBET, DRAC

ETHNOLOGIE
FRANÇOIS FARAUT, DRAC

LES SITES CLASSÉS — CRÉATION, GESTION ET MISE EN VALEUR
CHRISTIAN SPEISSMANN, DIREN
LA LOI DU 2 MAI 1930
LES SITES CLASSÉS ET INSCRITS EN ÎLE-DE-FRANCE

LES MONUMENTS HISTORIQUES
ET LES SITES PROTÉGÉS EN ÎLE-DE-FRANCE
LA BASE DE DONNÉES INFORMATISÉE ET SES APPLICATIONS
JEAN-JACQUES LANGE, IAURIF

BIBLIOGRAPHIES